

ANDRÉ SIEGFRIED

*Un visionnaire humaniste
entre géographie et politique*

Logiques politiques

Collection dirigée par Yves Surel

Créée en 1991 par Pierre Muller, la collection « Logiques politiques » a pour vocation principale de publier des ouvrages de science politique, ainsi que des livres traitant de thématiques politiques avec un autre angle disciplinaire (anthropologie, économie, philosophie, sociologie). Elle rassemble des recherches originales, tirées notamment de travaux de doctorat, ainsi que des ouvrages collectifs sur des problématiques contemporaines. Des séries thématiques sont également en cours de développement, l'une d'entre elles visant à publier des ouvrages de synthèse sur les systèmes politiques des États-membres de l'Union européenne.

Dernières parutions

Bruno PALIER et Yves SUREL (dir.), *Quand les politiques changent. Temporalités et niveaux de l'action publique*, 2010.

Amandine CRESPIY et Mathieu PETITHOMME, *L'Europe sous tensions*, 2009.

Laurent GODMER, *Des élus régionaux à l'image des électeurs ? L'impératif représentatif en Allemagne, en Espagne et en France*, 2009.

Jaeho EUN, *Sida et action publique. Une analyse du changement de politiques en France*, 2009.

Pierre MULLER et Réjane SENAC-SLAWINSKI (dir.), *Genre et action publique : la frontière public-privé en question*, 2009.

Yves SCHEMEIL et Wolf-Dieter EBERWEIN (dir.), *Normer le monde*, 2009.

Marion CARREL, Catherine NEVEU et Jacques ION (dir.), *Les intermittences de la démocratie*, 2009.

François BAFOIL et Timm BEICHELT (dir.), *L'Européanisation d'ouest en est*, 2008.

Thomas LINDEMANN, *Penser la guerre. L'apport constructiviste*, 2008.

Julien BARROCHE, Nathalie LE BOUËDEC et Xavier PONS (dir.), *Figures de l'État éducateur*, 2008.

Mohammad-Saïd DARVICHE et William GENIEYS (dir.), *Penser les régimes politiques avec Juan J. Linz*, 2008.

André-Louis SANGUIN

ANDRÉ SIEGFRIED

*Un visionnaire humaniste
entre géographie et politique*

L'Harmattan

*A mes petites-filles Laure, Abigael et Mathilde
A mon petit-fils Louison*

Coordination de la rédaction et mise en page :
Antoine Métivier

Photographie de couverture :
André Siegfried, en son domicile parisien du Faubourg Saint-Germain,
le jour de ses quatre-vingts ans (27 avril 1955)
Collection Sophie Scheer-Siegfried

© L'Harmattan, 2010
5-7, rue de l'École polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-11831-7
EAN : 9782296118317

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS		7
INTRODUCTION	Le maître à penser de plusieurs générations	11
CHAPITRE 1	Une famille patricienne entre Le Havre et Paris	17
CHAPITRE 2	« Ma méthode est celle du reporter »	53
CHAPITRE 3	Bâtitteur de nouvelles avenues et psychologue des peuples	63
CHAPITRE 4	Scruter la politique française	81
CHAPITRE 5	Sonder les démocraties anglo-saxonnes	105
CHAPITRE 6	Explorer les affaires internationales	123
CHAPITRE 7	Professeur aux “Sciences Po” (1910-1957)	141
CHAPITRE 8	Chaire au Collège de France (1933-1946)	153

CHAPITRE 9	La bataille pour sauver “Sciences Po” (1945)	167
CHAPITRE 10	Voyageur et conférencier : un ambassadeur de la pensée française	177
CHAPITRE 11	Le temps des controverses	191
CHAPITRE 12	Une thébaïde au pays de Vence (1928-1958)	215
CHAPITRE 13	Mars 1959 : « Je meurs comme mon père »	223
CHAPITRE 14	Au balcon du XX ^{ème} siècle : l’intuition créatrice d’un voyageur humaniste à l’écoute du monde	231
BIBLIOGRAPHIE		249

AVANT-PROPOS

Mon approche de la vie et de l'œuvre d'André Siegfried provient, d'une part, de mes origines familiales havraises aux réminiscences "siegfriediennes" et, d'autre part, du Canada et de la Suisse. De cette autre Amérique du Nord, son ouvrage *Le Canada, puissance internationale* constitua une clef d'entrée et une grille d'analyse pour ce pays dans lequel j'ai vécu et où j'ai enseigné pendant seize ans. C'est à la Confédération helvétique que fut consacrée ma thèse de doctorat d'Etat et son livre *La Suisse démocratie témoin* permit de mieux comprendre le plus méconnu de tous les Etats voisins de la France.

Dans mes enseignements de géographie politique et d'histoire de la pensée géographique, l'accueil que réservèrent mes étudiants de Montréal, d'Angers et de la Sorbonne à l'évocation des vies de Copernic, Kant, Humboldt, Ritter, Reclus, Ratzel ou Vidal de la Blache me persuada qu'il fallait écrire la biographie d'André Siegfried. Relier entre eux tous les éléments d'une histoire familiale, de la Guerre de Sécession à l'avènement de la Cinquième République, ne fut pas toujours chose aisée, d'autant que la famille Siegfried - et André Siegfried en particulier - fit preuve d'une mobilité géographique étonnante à une époque où la société française était, somme toute, très sédentaire et rurale. Cette famille de grands bourgeois fortunés et aux pratiques internationales fut, en quelque sorte, à l'opposé de la sociologie du milieu universitaire français de l'époque dans lequel André Siegfried effectua sa carrière de professeur, de journaliste et de voyageur. De l'Alsace ancestrale à la Nouvelle-Zélande, de l'Afrique du Sud au Mexique, il a fallu ressouder et juxtaposer diverses pièces afin de composer un ensemble cohérent et concordant.

Cela aurait été chose ardue si beaucoup de personnes et d'organismes n'avaient contribué au développement de cette biographie en me dispensant des témoigna-

ges inédits ou en me confiant des archives de tout premier ordre. Cette manifestation de sensibilité et d'intérêt me pousse à exprimer toute ma gratitude aux membres de la famille Siegfried. Ces remerciements s'adressent, en particulier, à :

- Madame Sylvie de Coussergues de Clausel, professeur à l'Université Paris V-René Descartes, nièce d'André Siegfried.
- Madame Sophie Scheer-Siegfried, petite-nièce d'André Siegfried.
- Monsieur Olivier Siegfried, petit-neveu d'André Siegfried.

Les uns et les autres me firent l'amitié d'évoquer leurs souvenirs personnels concernant leur oncle et leur grand-oncle et me firent l'honneur de me confier des documents de très grande valeur.

Au cours de mes démarches pour assurer une continuité historique à cette entreprise, j'ai apprécié l'aide documentaire formelle ou informelle que me prodiguèrent :

- Bertrand Badie, directeur des Presses de la Fondation nationale des sciences politiques au moment de mes recherches
- Sylvie Barot, conservatrice en chef du Patrimoine, Archives municipales de la Ville du Havre
- Edouard Bonnefous, de l'Académie des sciences morales et politiques, chancelier honoraire de l'Institut de France, ancien ministre d'Etat, ancien élève et ami personnel d'André Siegfried (décédé le 24 février 2007 dans sa 100^{ème} année)
- Patrick Cabanel, professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail, membre senior de l'Institut universitaire de France
- Georges Castellan, professeur émérite à l'Université Paris III – Sorbonne Nouvelle
- Christine Delangle, Service des Archives du Collège de France
- Agnès Falcoz, directrice de l'Office de tourisme de Vence
- Odile Gaultier-Voituriez, Centre d'histoire de l'Europe du XX^{ème} siècle (Fondation nationale des sciences politiques) au moment de mes recherches
- François Gay, professeur honoraire à l'Université de Rouen, directeur de la revue *Etudes Normandes* (1975-2002)
- Joseph Gély, Service des Archives rédactionnelles, *Le Figaro*
- Annick Gourdon, Fondation Siegfried - Institut de France, Château de Langais
- Erik Langlinay, attaché scientifique, Institut Pierre Mendès-France (Paris)
- Jeanine Lombardo, directrice de la Médiathèque de Vence
- Pierre Milza, directeur du Centre d'histoire de l'Europe du XX^{ème} siècle (Fon-

dation nationale des sciences politiques) au moment de mes recherches

- Luca Muscarà, professeur à l'Università del Molise, Campobasso (Italie)
- Albert Nicollet, directeur de l'Institut havrais de sociologie économique et culturelle (1983-1996)
- Dominique Parcollet, Archives d'histoire contemporaine, Centre d'histoire de Sciences Po
- Dominique Rouet, responsable des Fonds patrimoniaux, Bibliothèque Armand Salacrou de la Ville du Havre
- Geneviève Zambeaux, Médiathèque de Vence
- la Galerie Chave (Vence)

Les Archives d'histoire contemporaine du Centre d'histoire de Sciences Po (56 rue Jacob, 75006 Paris) furent fréquemment sollicitées puisque c'est en leur sein que se trouve le Fonds Siegfried, constitué de 91 cartons sur 11 mètres linéaires (*Inventaire André Siegfried* établi par Nicole Faure en 1977 et *Supplément à l'Inventaire Siegfried* établi par Florence Scalbert en 1985). Les Archives du Collège de France, les Archives de l'École libre des sciences politiques (1872-1945) et de l'Institut d'études politiques (depuis 1946), les Archives du *Figaro*, les Archives nationales fournirent la trame à bon nombre de développements.

Tout au long de l'ouvrage, les appels à références d'auteurs sont directement indiqués dans le texte avec le nom de l'auteur et la date de publication de la référence, tous deux placés entre parenthèses. Les sources tirées du Fonds Siegfried sont indiquées de la façon suivante : FS/ suivies de la cote de la source (exemple : FS/1SP64dr1). Les sources provenant des Archives de "Sciences Po" sont signalées par SP placé au sein de la référence (exemple : 1SP33dr4). Les sources tirées des Archives du Collège de France sont désignées par CDF (exemple : CDF/CXII). Les sources extraites des Archives nationales sont identifiées par AN (exemple : AN/AGII631).

INTRODUCTION

LE MAÎTRE À PENSER DE PLUSIEURS GÉNÉRATIONS

Lire, par exemple, *La crise de l'Europe* ou *Vue générale de la Méditerranée* constitue une première découverte significative de Siegfried. Ces lectures préliminaires permettent de pénétrer peu à peu une œuvre où se combinent plusieurs domaines : géographie politique, affaires internationales, sociologie électorale, psychologie des peuples... Lire André Siegfried, c'est aussi et surtout aller à la rencontre d'un spécialiste du monde anglo-saxon et des grands problèmes internationaux (Chevallier, 1977). Cette œuvre fut aussi celle d'une originale synthèse faite de l'expérience personnelle d'un grand voyageur, de sa culture étendue, de son ouverture au monde et de son éloignement d'un certain "franco-centrisme". La pensée de Siegfried fut dominée par la fascinante diversité des pays, des sociétés et du monde. Il fut constamment préoccupé d'élucider les facteurs profonds du comportement des gens et leurs variations dans l'espace organisé et politisé des pays visités. Le succès de ses ouvrages lui assura une très vaste audience et une renommée en France et à l'étranger. C'est en cela qu'on a pu dire de lui qu'il avait été le maître à penser de plusieurs générations. Devenus de grands classiques dans les deux Etats nord-américains, ses livres sur les Etats-Unis et le Canada influencèrent profondément l'élite intellectuelle et le monde des affaires en Amérique du Nord. Malgré cette notoriété nationale et internationale, Siegfried fut, en vérité, un travailleur singulier, seul de son espèce, qu'on a pu classer à la fois comme géographe, moraliste, politologue, économiste, historien, publiciste, sociologue, essayiste ou tout simplement comme *social scientist* (Gottmann, 1989).

Il se voulait un humaniste de la civilisation occidentale et un passeur entre les grands pays qui en sont les principaux représentants. Lors de la célébration du centenaire de sa naissance à l'Académie française le 26 mai 1975, l'un des Immortels, l'historien Jacques Chastenet (1893-1978) estimait peu vraisemblable que notre époque violente et tourmentée puisse favoriser l'éclosion d'un autre

Siegfried, savant objectif, impartial, irradiant la clarté en même temps que passionné par les formes, les sens et les couleurs. Siegfried avait une vocation d'*observateur international* et avait une idée précise de ce qui était important. Très peu de temps après sa mort, le ministre de l'Intérieur de l'époque, Pierre Charvet, dans une allocution prononcée à l'Institut technique des administrations publiques, tenta de recenser ce qu'avait été l'apport de l'œuvre de Siegfried : des aperçus évocateurs d'une géographie étonnamment habitée, une vision dynamique du monde dont le mouvement est l'une des dimensions capitales, une physiologie des grands courants de la vie des sociétés... (Sanguin, 1989). Ses ouvrages constituèrent autant d'études élaborées, maniant l'analyse et la synthèse, tout en résistant à une certaine usure du temps. Ils ne furent jamais ceux d'un voyageur écrivant sous le coup de l'émotion et encore moins le fruit de l'enthousiasme d'une soudaine découverte (Bergeron, 1990). Les Français ont surtout conservé de Siegfried le souvenir de l'auteur du *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République* (1913). Or, il convient de souligner que, dans toute la production siegfriedienne, cet ouvrage fut une exception puisque cet écrivain se consacra d'abord et avant tout aux affaires internationales de son temps ainsi qu'à la politique et à la sociologie des principales démocraties anglo-saxonnes (Favre, 1989).

Mais, au juste, quels sont les grands repères dans la vie d'André Siegfried qui s'est échelonnée de 1875 à 1959 ? Il naquit le 27 avril 1875 au Havre et décéda à Paris le 28 mars 1959. Il était le second des quatre fils de Jules et Julie Siegfried née Puaux. Jules Siegfried (1837-1922) était gros importateur de coton au Havre mais aussi et surtout politicien : maire du Havre (1878-1886), député (1885-1897 et 1902-1922), sénateur (1897-1900), ministre du Commerce (1892-1893), doyen de la Chambre des députés, à sa mort en 1922. Le frère aîné d'André, Jules, industriel, mourut en 1943. Son premier frère cadet, Robert (1883-1923) fit carrière dans la diplomatie et fut secrétaire d'ambassade. Il se suicida en 1923. Enfin, son second frère cadet, Ernest (1887-1918), lieutenant au 84^{ème} Régiment d'infanterie, mort pour la France, fut tué au front d'Orient le 22 octobre 1918. Installé en 1886 à Paris avec ses parents (d'abord rond-point des Champs-Élysées puis, dix ans plus tard, boulevard Saint-Germain), André Siegfried effectua toutes ses études secondaires au Lycée Condorcet avant d'obtenir le baccalauréat. Puis, inscrit à l'Université de Paris, il en obtint une licence en droit et une licence ès lettres. Il suivit aussi les cours de l'École libre des sciences politiques où Albert Sorel et Albert Vandal furent ses professeurs mais il ne chercha pas à y obtenir un diplôme.

De novembre 1895 à septembre 1896, il effectua son service militaire. Après un tour du monde effectué en 1898-1900, André Siegfried devint secrétaire général de l'Université populaire de Belleville, fondée en 1899, où il retrouva des

personnalités comme Henri Baulig, Jacques Bardoux, Jean Schlumberger et Daniel Halévy. Le 31 mai 1904, il soutint sa thèse principale de doctorat ès lettres consacrée à *La démocratie en Nouvelle-Zélande* et sa thèse complémentaire dédiée à *Edward Gibbon Wakefield et sa doctrine de la colonisation systématique*. Entre 1902 et 1910, il se présenta quatre fois comme candidat à la députation : en 1902 et en 1903 à Castellane, en 1906 et en 1910 au Havre. Ces quatre tentatives se soldèrent toutes par un échec.

Le 19 janvier 1907, il épousait Paule Laroche. Elle était la fille d'Hippolyte Laroche (1848-1914), officier de marine, préfet, gouverneur général de Madagascar puis député radical de la Sarthe (1906-1914). De leur union, naquit un seul enfant, Claire, le 9 mars 1908. Sur l'initiative d'Anatole Leroy-Beaulieu (1842-1912), directeur de l'Ecole libre de sciences politiques de 1906 à 1912, André Siegfried fut élu en 1910 dans cette institution à la chaire de politique économique de l'Angleterre. Il y enseigna jusqu'en 1957, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de 82 ans !

De septembre 1914 à août 1917, André Siegfried fut mobilisé comme territorial puis comme interprète dans l'armée britannique, d'abord au Havre puis, en 1915, dans la *First Canadian Heavy Battery* cantonnée dans la région de Béthune. Sa très bonne connaissance de l'anglais fut utilisée par l'armée pour les liaisons entre les états-majors français et britannique. En août 1917, il fut détaché auprès du sous-secrétaire d'Etat au Blocus jusqu'en juillet 1918. De juillet 1918 à mars 1919, il devint secrétaire général de la Mission française en Australie, Canada et Nouvelle-Zélande, mission conduite par Albert Métin jusqu'à son décès brutal à San Francisco en août 1918 puis, ensuite, dirigée par le général Paul (juillet 1918 - mars 1919). Siegfried fut l'ami d'Albert Métin (1871-1918). Chef de cabinet de Viviani en 1906, député de Besançon de 1909 à 1918, ministre du Travail dans le cabinet Doumergue en 1913, Métin fut membre de presque tous les gouvernements jusqu'en 1917. En janvier 1920, Siegfried devint le sous-chef puis le chef de la Section économique et financière du Service français de la SDN à Genève dont il démissionna en octobre 1922. Ce fut dans cette fonction à la SDN qu'il participa comme expert aux conférences internationales de Bruxelles (1920), de Barcelone (1921) et de Gênes (1922).

En janvier 1932, il fut élu à l'Académie des sciences morales et politiques. En janvier 1933, il obtenait la chaire de géographie économique et politique au Collège de France et il enseigna dans cette institution jusqu'en 1946. Ce fut le 12 octobre 1944 qu'il fut élu à l'Académie française au fauteuil de Gabriel Hano-teaux. En 1962, l'écrivain Henri de Montherlant succéda à son fauteuil. Siegfried fut reçu sous la Coupole le 21 juin 1945 par le duc de la Force. Chevalier de la Légion d'honneur en juillet 1919, il en fut fait grand officier en septembre 1955

par son compatriote havrais, le président de la République René Coty. De 1945 jusqu'à sa mort, il fut président du Conseil d'administration de la Fondation nationale des sciences politiques. Il fut également membre du Conseil d'administration de l'ENA. C'est en 1934 qu'avait débuté la collaboration d'André Siegfried au *Figaro*. Il la poursuivit pendant 25 ans, jusqu'à l'extrême limite de ses forces, dans des éditoriaux dont l'autorité et la lucidité étaient appréciées.

Il n'est pas illégitime qu'un géographe aborde la biographie d'André Siegfried car ce dernier fût un praticien original de la géographie. Dans sa leçon inaugurale au Collège de France le 28 avril 1933, Siegfried avait bien précisé : « Il n'y a qu'une seule géographie mais elle comporte plusieurs aspects. De la géographie strictement physique à la géographie politique ou psychologique, la transition est insensible, et l'on ne sait pas où commence exactement la géographie politique ou encore la géographie économique » (FS/4SI5dr7). La géographie fut, pour lui, une manière d'aborder les problèmes. Pour Maurice Le Lannou (1906-1992), titulaire de la chaire de géographie du continent européen au Collège de France de 1969 à 1975, la géographie de Siegfried est proposée comme un garde-fou des sciences humaines d'où l'avertissement que Siegfried formulait dans sa leçon inaugurale de 1933 : « Les généralisations vagues et prétentieuses cessent d'être une tentation pour celui qui, toujours, se préoccupe d'avoir un pied sur la terre : le contact du sol, surtout d'un certain sol, bien déterminé, empêche l'esprit de divaguer » (FS/4SI5dr7). Ce qui permit à Le Lannou d'écrire dans *Le Monde* des 6-7 avril 1975 sous le titre *La leçon d'André Siegfried* : « Siegfried géographe ? Oui, certes, mais boudé par la famille parce que mal assujéti. Si universelle qu'elle apparaisse, l'œuvre de Siegfried tourne bien autour d'une crise. Et ce qui le sépare des géographes, c'est que ceux-ci sont dérangés, par la crise, de leur propos essentiel, tandis que Siegfried rassemble autour d'elle le sien. Il s'agit, bien sûr, de cette grave transformation apportée dans les rapports entre l'Europe et le reste de la planète par la croissance des Etats-Unis d'Amérique et le progressif vieillissement des mondes neufs... Tout le raisonnement de Siegfried est encadré par des dates d'expériences vécues, strictement borné à l'événement, nourri de lui, et rien n'est moins livresque que la description ou le jugement de l'auteur. On relève à chaque instant ces phrases à la première personne qui en disent long sur l'actualité du thème développé... Cet homme qui excellait à saisir ces frontières d'atmosphère ne s'attardait guère aux systèmes. Les géographes, toujours confondus devant sa hardiesse à pénétrer dans des mondes où ils ne se hasardaient pas volontiers, lui ont reproché ses reculs devant la théorie extra-temporelle et extra-topographique. Ni dans ses ouvrages publiés ni dans ses cours, il ne semble qu'André Siegfried ait formulé une doctrine exposant les lois de la politique. Et de se demander si c'était par prudence de savant ou parce que le sujet

refusait de s'y prêter. Prudence, certainement non : le mot diminuerait Siegfried, qui ne marchait point à petits pas. Il s'agit bien plutôt d'une conformité totale de l'esprit de l'enquêteur et, si j'ose dire, de la chose enquêtée. Ce n'est plus si commun de notre temps où les sciences dites humaines se chargent trop souvent, comme à plaisir, d'interposer un écran entre le monde et nous. »

Cette biographie tente de replacer André Siegfried dans la complexité d'une époque abusivement simplifiée par certains historiens. La prise en compte du contexte et des facteurs socio-politiques de la période concernée constitue un impératif permanent. Le chemin, en effet, est étroit pour aborder la vie d'un personnage ayant vécu sous la totalité de la Troisième et de la Quatrième Républiques d'autant que trois pièges guettent toujours le biographe : l'abus du hors contexte, le rôle de certains thuriféraires et l'influence négative jouée par les censeurs. Combien est réductrice cette tentation de se référer à des modèles idéologiques contemporains pour un personnage qui a vécu et travaillé avant la mise en place définitive de la Cinquième République (de Gaulle devint président de la République en janvier 1959, Siegfried mourut en mars 1959). André Siegfried, comme personne, doit être approché en fonction du moment et des événements. Les contextes d'alors sont toujours difficiles à vivre et à faire revivre. André Siegfried n'a pas à être récupéré pour servir plusieurs causes et encore moins à être mythifié. Il s'agit surtout de laisser tomber les préjugés qui font écran, d'autant que sa vie ne fut pas celle d'un héros romantique ou exotique aux aventures provocantes ou excentriques. Par touches successives, la vie et l'œuvre d'André Siegfried sont ici redécouvertes et restituent la sociologie et la vie politique d'un monde disparu.

CHAPITRE 1

UNE FAMILLE PATRICIENNE ENTRE LE HAVRE ET PARIS

« Je suis né le 21 avril 1975 au Havre, dans une maison de la mi-côte d'In-gouville, 1 rue Saint-Michel, où mes parents demeurèrent jusqu'en 1880, pour aller habiter au Bosphore, sur la Côte. » Ainsi s'exprime André Siegfried dans les premières lignes de *Mes souvenirs d'enfance*, petit livre de 86 pages publié deux ans avant sa mort à la demande de sa fille Claire. Son neveu Pierre (le fils de son frère aîné Jules), lui écrit un 11 janvier 1958 à cette occasion : « En te demandant d'écrire tes souvenirs d'enfance, Claire a été certainement au-devant de ce que souhaitait la famille qui savait qu'ils étaient tout prêts et vivants dans ta mémoire mais craignait que tes multiples occupations ne te laissent pas le loisir de les rédiger. Vos trois maisons havraises ont toujours frappé mon imagination. Je puis réaliser comme si j'y avais assisté la construction du Bosphore. Nous étions impressionnés quand nous y arrivions pour les traditionnelles vacances de septembre ou de Pâques. Le cadre nous intimidait en dépit de l'accueil de Grand-Maman. Pour moi, le Bosphore était quelque chose de prodigieux, mais le Bosphore des premières années existait dans mon imagination sur un plan quasi fabuleux. Les activités de Grand-Papa au Havre, avant son installation à Paris, se situaient pour moi dans un cadre incroyable : une époque où il n'y avait pas encore d'autos, de lumière électrique, de téléphone, où les transatlantiques avaient des mâts avec des vergues et pouvaient hisser des huniers pour résister au roulis, où les négociants allaient à la Bourse en "tubes" et montaient à cheval au Bois des Hallates comme des personnages de Constantin Guys. N'ayant pas connu le rond-point des Champs-Élysées et la vie que vous y meniez tous, je me trouve devant quelque chose de tout à fait en dehors de moi. Il faudrait que tes souvenirs aient une suite pour réapparaître au 226 boulevard Saint-Germain. Comment pourrions-nous penser que tu as été un assez piètre élève, que tu pleurais facilement, que les bateaux t'intéressaient plus que l'histoire et que tu avais un

père qui considérait qu’être professeur était proprement impensable, sinon même pitoyable ? » (FS/3SI16dr9sdrb).

Malgré les souhaits de son neveu Pierre, André Siegfried n’eut pas le temps d’écrire une suite commençant au moment où ses parents, ses frères et lui-même déménagèrent du rond-point des Champs-Élysées pour l’appartement du boulevard Saint-Germain. Une partie seulement de la vie d’André Siegfried est connue par ces *Souvenirs d’enfance* mais aussi grâce à un petit livre qu’il publia d’abord en 1942 sous le titre *Jules Siegfried 1837-1922* puis, en 1946, sous le titre *Mes souvenirs de la Troisième République. Mon père et son temps, Jules Siegfried 1837-1922*. Ces deux contributions, ainsi que la biographie de Jules Siegfried par Roger Merlin et celle de sa mère Julie Siegfried par Elisa Sabatier, représentent finalement la peinture d’une époque révolue qui était celle des négociants fortunés, des fiacres et du chemin de fer. Elles ont aussi valeur de portrait dans la mesure où elles restituent ce qu’était la vie au Havre et la vie à Paris avant 1914 (Sabatier, 1924 ; Merlin, 1929). Certains écrits sur Siegfried ont plus ou moins bien relaté telle ou telle de ces scènes parce qu’ils proviennent, malheureusement, de sources de seconde ou de troisième mains. À partir de sources inédites et d’archives inexploitées, l’homme et son œuvre sont ici redécouverts à partir des témoignages de sa famille, de ses amis, de ses correspondants ainsi que de ses propres récits.

Dans l’introduction de ses *Souvenirs de la Troisième République* qui sont, en fait, la biographie du père écrite par le fils, André Siegfried expliqua sa démarche : « Ce livre est le développement d’une conférence, faite en 1937 à la demande de la *Société d’histoire de la Troisième République*. J’avais entrepris de faire œuvre impartiale, en considérant mon sujet avec l’objectivité de l’historien. Sans doute me rendais-je compte qu’il est délicat, pour un fils, de parler ainsi de son père : je crois cependant y avoir réussi, car j’admire assez celui-ci pour me sentir la liberté de juger. Tout panégyrique est fastidieux, sans même servir la mémoire de ceux dont on veut faire l’éloge. Quand il s’agit de fortes personnalités, d’hommes honnêtes, ayant bien servi leur pays, la simple recherche de la vérité vaut infiniment mieux. Tel est encore l’esprit dans lequel j’écris aujourd’hui ces pages » (p. 5). Le portrait de ce père, à travers lequel apparaît aussi la famille proche et moins proche, est plutôt une fresque composée de quatre tableaux : la carrière d’un homme d’affaires à Bombay puis au Havre de 1862 à 1880 ; la carrière sociale, de l’adolescence jusqu’au dernier jour ; la carrière municipale au Havre de 1870 à 1885 ; enfin, la carrière parlementaire à Paris de 1885 à 1922. Par son origine alsacienne, nous dit son fils, Jules Siegfried appartenait à l’atmosphère de l’Europe centrale, et sa carrière dans les affaires, l’attirant vers l’Amérique et aux Indes, lui avait donné, dès sa jeunesse, une formation extra-européenne, assez semblable à celle

de plus d'un Anglais. Cette circonstance explique qu'il ait toujours été un peu en dehors de l'axe français proprement dit. Ce père alsacien naît donc à Mulhouse le 8 février 1837 dans le milieu du textile. Mulhouse est le fief de ces grandes dynasties industrielles que sont les Dollfus, les Mieg, les Schlumberger, les Dreyfus. Jean, le père de Jules, tenait une maison de commerce consacrée au négoce des cotons bruts et des tissus de coton, tandis que son grand-père maternel, Joseph Blech, gérait une manufacture de toiles peintes. En épousant Louise, la fille de Joseph Blech, Jean Siegfried était entré dans l'aristocratie industrielle de Mulhouse. La famille Siegfried jouit du droit de bourgeoisie à Mulhouse depuis 1647. Ici, la population est protestante. Il faut savoir que Mulhouse n'est entrée dans le giron français qu'à la toute fin du XVIIIème siècle. En effet, de 1515 à 1798, elle était une république libre et indépendante, alliée aux cantons suisses protestants. Dans l'industrie paternelle, Jules Siegfried, employé dès l'âge de 14 ans avec comme seule formation celle de l'école primaire, apprend en dix ans toute la pratique du commerce du coton. Il en possède la technique, il en possède l'expérience et, souligne son fils, c'est cela qui va faire de lui, à l'âge de 25 ans, le fondateur d'une maison de commerce aux Indes. C'est le début d'une étonnante réussite. En 1860, son frère Jacques, qui n'avait qu'à peine dix-huit ans, s'était établi à son compte comme acheteur de coton en Louisiane. Jules rongea son frein dans l'affaire paternelle.

A l'âge de 24 ans et avec un pécule de 10 000 francs-or accumulé pendant dix ans de labeur acharné, Jules Siegfried décide d'effectuer un voyage en Amérique. Il débarque à New York début septembre 1861 où il descend au *Fifth Avenue Hotel*. Muni d'une lettre d'introduction, il se dirige vers Washington et rencontre à la Maison-Blanche le président Abraham Lincoln que Jules Siegfried décrit comme un géant taillé à coup de hache, mal équarri, dégingandé, hirsute, habillé à la diable, un grand corps caricatural sur lequel les vêtements pendent comme sur un mannequin. Lincoln l'emmène à cheval passer en revue l'armée du Général Mac Clellan car le pays est plongé en pleine Guerre de sécession. Quarante ans plus tard, Jules Siegfried franchira de nouveau les portes de la Maison Blanche pour répondre à une audience accordée par le président Mc Kinley ! Jules Siegfried est impressionné par la force de l'armée nordiste mais aussi par la capacité de résistance des troupes sudistes et il a tout de suite compris : cette guerre civile allait être longue et l'Europe allait être coupée de son approvisionnement traditionnel en coton provenant du Vieux Sud. Il visita Chicago qui n'avait que 20 000 habitants et Saint-Paul (Minnesota) qui, avec ses 1 800 habitants, tenait plutôt d'un avant-poste de colonisation. Quand, quarante ans plus tard, il y retourna avec son fils André, l'avant-poste était passé à 300 000 habitants ! Jules Siegfried réagit immédiatement en véritable "businessman". Le 20 décembre 1861, il câbla à son

frère Jacques un message capital : comme le coton américain allait manquer, il fallait très rapidement trouver ailleurs une autre source d'approvisionnement afin d'éviter la fermeture des usines à Mulhouse et la mise au chômage massif des ouvriers. C'est l'Inde qui était, à l'époque, l'autre grande productrice de coton. En janvier 1862, Jules quittait New York pour La Havane avant de rentrer en France (FS/12SI2dr1sdrb). Dès son retour à Mulhouse, il fonde avec son frère Jacques la Société Siegfried Frères au Havre et à Mulhouse (elle deviendra la Compagnie cotonnière en 1870). En décembre 1862, ils partent tous les deux pour Bombay et, moins de deux semaines après y avoir débarqué, fondent une maison de commission et s'installent dans une belle villa du quartier de Malabar Hill. Les frères Siegfried deviennent donc des "commissionnaires" : ils achètent la matière première aux Indes et la revendent aux industriels français et britanniques ; le bénéfice réalisé étant donc celui de la commission. En quatre ans, de 1862 à 1866, les frères Jules et Jacques Siegfried, avaient réalisé leur fortune. A Bombay, leur maison de commerce faisait le chiffre maximum d'opérations par rapport à tous les autres concurrents. En 1866, ils fondèrent des succursales à La Nouvelle-Orléans, Savannah et Liverpool. La Guerre de Sécession était terminée (Merlin, 1929). En 1866, les frères Siegfried créaient à Mulhouse la première école de commerce en France. Jules, qui venait d'avoir 29 ans, s'installait définitivement au Havre et Jacques, âgé de 26 ans, continuait les activités de la Société à Bombay. André Siegfried fit ce constat à propos de son père et de la France : « ... il devait toujours se heurter, dans ce pays autonome, un peu provincial et peut-être trop heureux, à une sourde résistance, dont il n'aurait jamais raison. Avouons-le, sa conception de l'expansion économique demeurait, dans une certaine mesure, une conception extra-française, dont il avait trouvé les éléments en Alsace, à Liverpool, aux Etats-Unis et aux Indes, mais que l'opinion française terrienne ne soutenait ni au fond n'approuvait... Il n'avait lui-même ni les dons ni les défauts du Français moyen : avec sa conception internationale des échanges, je crois franchement qu'il se fût senti plus à son aise en Suisse, en Hollande, en Angleterre ou aux Etats-Unis. Peut-être était-il trop ambitieux pour son pays dans l'ordre économique : le cadre de ses préoccupations nationales lui paraissait restreint, presque mesquin, quand, à une France qu'il souhaitait exportatrice, colonisatrice, audacieusement expansionniste, Méline proposait la muraille de Chine de son tarif douanier... Au Latin, qui sollicite l'aide de l'Etat, il opposait l'Anglo-Saxon, faisant ses affaires lui-même » (*Mes souvenirs de la Troisième République*, p. 24-25 et 30 à 32).

Prenant racine au Havre, sa seconde patrie, Jules Siegfried était élu, en 1869, à la Chambre de commerce. Il ne lui était plus possible de retourner à Mulhouse après l'annexion allemande de 1871. En cette avant-dernière année du Second

Empire, il apparaissait au Havre comme l'image même du *self made man* et de l'homme évoluant dans le milieu des affaires. Le 2 février 1869, il épousait à Alès Julie Puaux, née le 18 février 1848 à Luneray, centre du protestantisme en Haute-Normandie, où son père le pasteur François Puaux avait exercé son ministère. Julie était d'ascendance ardéchoise par son père et par sa mère. André Siegfried dira plus tard de son grand-père maternel et de sa propre mère : « Le père Puaux, homme d'esprit, polémiste endiablé, orateur captivant, représentait authentiquement les plus séduisantes qualités méridionales et aussi, avouons-le, quelques-uns des défauts des pays du soleil : il n'attachait que peu d'importance aux comptes bien tenus, à l'ordre matériel quotidien de l'existence. Sa fille, fort belle, au point qu'à cette époque on la compare à une madone, avait hérité de lui ces dons brillants par lesquels le Midi s'oppose au Nord : elle était vive, intelligente, spirituelle ; elle écrivait à merveille ; sa conversation était éblouissante ; elle eût à merveille animé et dirigé un "salon" ; elle était destinée à devenir, par la suite, une grande animatrice sociale, suscitant l'entrain et la vie partout où elle passait. Fille de pasteur, elle avait également pris à son compte – du moins à ce moment, car elle devait ultérieurement évoluer vers le libéralisme religieux – l'orthodoxie paternelle. La conviction religieuse de mon père n'était pas moins sincère, mais il ne la suivait qu'avec peine sur ce terrain de la doctrine, où, dans son enthousiasme juvénile, elle eût voulu l'entraîner... Ce mariage confirmait aussi mon père dans son attachement au protestantisme et l'orientait, avec plus de force encore qu'auparavant, dans ce que les Américains appellent le *service* » (*Mes souvenirs de la Troisième République*, p. 39). Le pasteur François Puaux était l'auteur d'une *Histoire de la Réformation* en plusieurs volumes. Au gré des pérégrinations de son père, Julie passa son adolescence à Mulhouse où elle entra en relation avec la famille Siegfried par le presbytère protestant que son père desservait. A 21 ans, elle était d'une grande beauté. Le mariage de Jules et de Julie à Alès fut célébré par le pasteur Decoppet, beau-frère de Jules (Sabatier, 1924). André Siegfried apportera plus tard un éclairage amusant à propos de sa double ascendance alsacienne et ardéchoise : « La famille Siegfried, il faut l'avouer, était plus sérieuse dans la conduite pratique de la vie, son crédit plus solide, ses vêtements semblaient faits d'étoffes plus robustes et ses salles de bains étaient plus efficaces. Mais la famille Puaux apportait, en même temps que sa vieille santé terrienne, plus cévenole que provençale, le charme de ses dons intellectuels, sa fantaisie, son esprit, bref, disons le mot, sa civilisation. Je ne pense pas que l'union de deux provinces françaises ait été jamais plus heureuse » (*Mes souvenirs de la Troisième République*, p. 40-41).

Dans la logique de l'éthique protestante, Jules Siegfried s'impliqua très tôt dans le service social et le devoir social (Ardailhou, 1992). L'atmosphère de Mul-

house, avant son départ pour Le Havre, ne fut pas étrangère à ce choix personnel. Après 1870, son modèle va être Jules Simon (1814-1896), personnage politique important de la Troisième République naissante qui se pencha sur la condition ouvrière et il se rapprocha d'hommes comme Léon Bourgeois (1851-1927), théoricien de la solidarité ou de René Goblet (1828-1905). Libéral, protestant, laïc et incorrigiblement optimiste, Jules Siegfried n'avait aucun attrait pour les solutions comportant une intervention de l'Etat. Il créa en 1871 la Société havraise des cités ouvrières, en 1905 la Société havraise des jardins ouvriers, en 1908 la Société havraise de crédit immobilier. Il ouvre en 1879 au Havre avec son ami le médecin Gibert le premier bureau d'hygiène en France. Il contribue à créer au Havre en 1874 le Cercle Franklin (qui existe toujours), centre social pour le monde des travailleurs, lieu de réunions publiques, centre de conférences populaires. Ce qui fit écrire à son fils André : « Pendant un demi-siècle, de 1870 et même de 1866 à 1922, cette espèce d'élan vital, appliqué aux problèmes sociaux, ne s'est interrompu ni même ralenti un seul jour » (*Mes souvenirs de la Troisième République*, p. 53). Jules Siegfried eut donc une préoccupation constante d'améliorer le sort des masses par la combinaison du progrès matériel et du progrès moral. Cette intuition de son père, précisait André Siegfried, était celle d'un Disraëli, d'un Napoléon III, d'un Jules Simon, d'un comte de Mun et il ajoutait ce constat terrible : « Mais la plupart des hommes politiques français, à l'heure où s'établissait la République, ne comprenaient guère que ces problèmes allaient, avant longtemps, prendre la première place : un Thiers, un Gambetta, un Ferry ne leur accordaient qu'une attention limitée » (*Mes souvenirs de la Troisième République*, p. 57).

De 1870 à 1885, Jules Siegfried mena une carrière politique municipale au Havre. Elle commença alors que le Second Empire n'avait plus que quelques semaines à vivre et que la guerre franco-prussienne venait d'éclater. Aux élections municipales des 6 et 7 août 1870, la liste démocratique opposée à l'Empire est élue dès le premier tour avec Jules Siegfried comme tête de liste emportant 5 448 voix. Une municipalité provisoire est constituée sous la direction du doyen d'âge de la liste, Ulysse Guillemard. Le 4 septembre 1870, l'Empire s'écroulait à Paris et en province. Au Havre, c'est du balcon de l'hôtel de ville qu'Ulysse Guillemard, vétéran de la Révolution de 1848, entouré de Jules Siegfried et de Félix Faure, proclame la République le 4 septembre à 19h30. Pendant que Guillemard prononce son discours, Jules Siegfried tient la lampe pour éclairer le texte tandis que Félix Faure tient le drapeau tricolore. Le 5 septembre, la municipalité est constituée avec Jules Siegfried comme premier adjoint en charge de l'instruction publique, des établissements charitables et des beaux-arts et Félix Faure comme troisième adjoint. André Siegfried brosse du maire un portrait amusant : « Le père Guillemard était un vieillard aux longs cheveux blancs, appartenant au type

le plus authentique des vieilles barbes : il avait été, en 1848, commissaire du gouvernement provisoire à Bolbec ; idéaliste, romantique et grandiloquent, il représentait la plus pure tradition républicaine, portant beau du reste, affectionnant le frac bleu barbeau, le pantalon clair, les guêtres blanches, s'appuyant sur une canne à pommeau d'or. J'ai toujours eu de la peine à comprendre que mon père l'ait reconnu comme leader, un leader qu'il respecta du reste loyalement jusqu'à sa mort, quand il lui succéda comme maire en 1878 » (*Mes souvenirs de la Troisième République*, p. 61-62).

Les parents de Jules Siegfried étaient de tradition orléaniste libérale sans aucune tendance républicaine. En raison de son protestantisme, Jules Siegfried était un partisan de l'Etat laïque et il marquait, dit son fils, des bornes à droite et à gauche au-delà desquelles il ne voulait, en aucun cas, se laisser entraîner. Il était de gauche pour son dévouement au peuple, ses préoccupations sociales. Il était de droite pour son hostilité au désordre, à la surenchère, à la démagogie, à l'extrémisme et à la révolution. Le dogmatisme lui était étranger et, finalement, André eut la bonne réponse pour le désigner politiquement, en estimant qu'il aurait facilement trouvé sa place dans les rangs du parti libéral anglais. Thiers fut renversé par l'Assemblée le 24 mai 1873 puis remplacé par Mac-Mahon qui révoqua la municipalité du Havre le 14 février 1874. La liste républicaine Guillemard ne revint aux affaires qu'après la victoire aux élections municipales du 6 janvier 1878 et c'est ainsi que Jules Siegfried redevint le bras droit, toujours sur la brèche, du "père" Guillemard. Et son fils André d'ajouter ce commentaire : « ... plus que le bras droit car le vieux lutteur de 1848 avait simplement accepté d'être maire, une fois de plus, pour l'honneur, se déclarant prêt à céder la place à son lieutenant au bout de quelques mois. Il n'eut même pas à le faire de sa propre initiative, car il mourrait à l'automne de cette année » (*Mes souvenirs de la Troisième République*, p. 65-66).

La première enfance d'André Siegfried se déroula au Havre de 1875 à 1886. Cette enfance se réalisa d'abord dans sa maison natale au 1 rue Saint-Michel (actuellement 1 place Alphonse Martin depuis la création de cette place en 1933), de 1875 à 1880, année où la famille allait emménager dans la somptueuse demeure dénommée le Bosphore que Jules Siegfried avait fait construire (l'édification de la maison dura deux ans) sur un terrain situé au 22 rue de la Côte (devenue ultérieurement la rue Félix-Faure) à l'angle de l'escalier Beasley. « Le premier soir où je couchai dans la nouvelle maison, à la fin de l'automne, tout me parut énorme, sombre et silencieux : c'était solennel et un peu intimidant » (*Mes souvenirs d'enfance*, p. 11-12). Bien avant d'être élu député du Havre aux élections législatives d'octobre 1885, Jules Siegfried devient donc maire de la ville du Havre le 23 octobre 1878 à la suite du décès d'Ulysse Guillemard. Cette élection au

poste de premier magistrat de l'une des plus grandes villes portuaires de France à l'époque constitua pour André le premier souvenir marquant de son enfance : « Ce jour-là, papa, revenant de la ville pour déjeuner vers midi, ouvrait la porte en disant, d'un air satisfait : "Je suis maire" (il venait d'être élu par le conseil municipal et confirmé, comme cela se faisait alors, par la préfecture). Montant l'escalier à ses côtés, tandis qu'il allait se laver les mains, je répétais comme un refrain, sans bien savoir ce que cela voulait dire : "Bonjour Monsieur le Maire, Bonjour Monsieur le Maire !" ». C'est, si j'ose dire, mon plus ancien souvenir politique » (*Mes souvenirs d'enfance*, p. 10). En 1957, en rédigeant ses *Souvenirs d'enfance*, Siegfried avouera : « De 1881 à 1886, c'est-à-dire de ma sixième à ma onzième année, je vécus au Bosphore, vraiment heureux » (*Mes souvenirs d'enfance*, p. 16). Sa précoce ouverture au monde trouva sa source au Bosphore comme il l'expliqua dans ce petit livre de souvenirs, où il restitua l'ambiance d'un monde perdu à jamais : « ... quand il faisait beau avec vent d'est une brume épaisse voilait la ville dans la matinée : on n'entrevoit plus le port et les bassins que dans un rêve, tandis que les sirènes de la rade emplissaient l'air de leur bruit ; c'était comme l'écho d'un monde enchanté. Le soir, du Bosphore, la vue était étonnante : on voyait mille lumières dans la ville et sur le port, puis au large les feux mouvants de la rade et, tout au loin à l'horizon, d'autres groupes de lumières dont chacun signalait une ville sur la côte du Calvados... Je connus bien vite tous les bateaux. Dans les ports il y a des clients qui reviennent périodiquement et qu'on voit reparaître comme de vieux amis, revenant de lointains périple dans d'étranges pays. Mon plus grand intérêt était pour la flotte de la Compagnie générale transatlantique. Les paquebots de la ligne de New York, dont le trajet durait douze jours, paraîtraient aujourd'hui minuscules, mais ils me semblaient majestueux et rapides... Il m'a fallu très longtemps pour ne plus mesurer l'importance d'un navire au nombre de ses cheminées... D'autres compagnies m'étaient bien connues. Les bateaux de la Compagnie Worms-Josse... faisaient le service de Hambourg ; ceux des Chargeurs réunis avaient déjà la cheminée jaune qu'on leur connaît aujourd'hui. Les voiliers étaient encore nombreux, magnifiques quand ils entraient toutes voiles dehors dans la rade... Les bateaux ne pouvaient entrer et sortir qu'à marée haute. Aussi s'accumulaient-ils dans la rade, pour entrer tous ensemble, cependant qu'en sens contraire une autre procession gagnait le large. Le spectacle, ainsi concentré, était merveilleux et souvent nous allions au sémaphore pour en profiter. Les transatlantiques partaient le samedi et, au moment de passer devant le sémaphore, ils tiraient un coup de canon. Quand le départ avait lieu à midi, quand il faisait beau, quand l'eau scintillait sous l'éclat du soleil, il y avait dans la scène quelque chose de glorieux, d'émouvant aussi. Le mot de Gambetta se justifiait : tête de pont entre l'ancien et le nouveau continent. Le retour des transatlantiques n'était pas moins intéressant. Je savais approximative-

ment le moment où l'on pouvait attendre l'apparition du paquebot, et je guettais alors l'horizon. Si à ce moment je voyais sortir le Neptune ou la République (les remorqueurs), je savais que bientôt une silhouette se dessinerait au-delà de la grande rade... J'apprenais ainsi la géographie par une sorte de prise directe sur la mer et les relations maritimes internationales. Je n'avais pas besoin de livres pour m'enseigner qu'il y avait d'autres continents. Les conversations de la table de famille eussent du reste suffi pour m'apprendre qu'il se produisait du coton aux Etats-Unis, du bois de campêche en Argentine, du café au Brésil » (*Mes souvenirs d'enfance*, p. 31 à 33).

C'est dans une préface qu'il rédigea, en 1947, pour l'ouvrage de Théodore Nègre sur la géographie urbaine du Havre qu'André Siegfried fit ressortir la dimension internationale de son enfance havraise ; dimension qui n'allait plus jamais le quitter : « Je me remémore mes souvenirs d'enfant quand, vers 1885, j'avais dix ans : tous les gens qui m'entouraient, que ce fussent des membres de ma famille, des amis de la maison, des serviteurs de mes parents, des amis de ceux-ci, tous, oui tous, vivaient de l'échange, de l'activité commerciale du Havre, et tous en avaient conscience. Mon père, mon oncle étaient importateurs de coton, le mari de notre concierge était pilote, les parents de notre cuisinière étaient employés de la Transatlantique, les visiteurs qui sonnaient à notre porte étaient marins, courtiers, ingénieurs du port, que sais-je ? Par les conversations que j'entendais, je savais que le Transatlantique venait d'arriver de New York, que tel bateau des Chargeurs était en retard, qu'il y avait eu un *killing frost* dans l'Arkansas, que le projet d'agrandissement du port allait être discuté à la Chambre, qu'il y avait une hausse du coton à la Bourse » (Nègre, 1947). En 1957, il reviendra encore sur cette dimension internationale centrale dans sa vie et dans son œuvre. On la trouve dans sa préface de l'ouvrage *Normandie* paru dans les albums des Guides bleus Hachette : « Ce qui faisait, ce qui fait toujours le caractère propre du Havre, c'est cette fenêtre ouverte sur les pays transocéaniques... En effet, par le champ de ses intérêts, par ses relations d'affaires, l'établissement maritime havrais est plus national que normand, plus international que national, plus mondial même qu'international. Les produits qui servent de base à ses échanges, hier coton et café, aujourd'hui surtout pétrole, avec le soubassement des marchandises diverses, constituent, dans la diversité de leurs origines, la plus instructive leçon de géographie... Je savais donc, comme tous les Havrais, qu'il y avait un monde extérieur, existant autrement que dans les livres ; mes leçons de géographie me le disaient, mais ce spectacle, ce contact me le disaient bien mieux encore » .

Il y a au Bosphore une bonne et un maître d'hôtel. André est éduqué par une sorte de préceptrice privée, mademoiselle Capt, et par un professeur d'anglais, Miss Phéné. Ensuite, un instituteur, monsieur Langaney, viendra spécialement

chaque après-midi au Bosphore. « Mon père ajoutait à tout cela des leçons de choses, un peu sévères sans doute, mais qui ne me déplaisaient pas. Périodiquement nous faisons avec lui le tour des Bassins, que je connus bientôt à fond. Les jours de pluie, et Dieu sait qu'il y en avait, il nous menait, Jules et moi, au Muséum, dont le conservateur, M. Lennier, était un géologue de grande valeur. Papa causait avec lui de paléontologie, soulevant audacieusement des problèmes qui m'eussent effrayé si j'eusse pu en comprendre la portée. Il avait la simplicité de l'honnête homme, qui n'a peur de rien. Je me rappelle qu'un jour il avait dit au savant : "Peut-être qu'il y a plusieurs créateurs ?" Lennier, qui devait être athée à la mode de l'époque, n'avait pas sourcillé mais qu'eût dit maman ? » (*Mes souvenirs d'enfance*, p. 20).

Par son expérience d'enfant, par les activités sociales dans lesquelles il était impliqué, le jeune André sentait bien qu'il faisait partie d'un milieu à part dans ce Le Havre du début de la Troisième République : « La société de la Côte était homogène, plus anglo-helvético-alsacienne que proprement havraise, et surtout intégralement protestante. Elle faisait contraste avec la société de la Ville et de Sainte-Adresse, qui était de souche normande et catholique » (*Mes souvenirs d'enfance*, p. 20). Durant l'entre-deux-guerres, les bases sociologiques du grand port normand n'avaient pas beaucoup changé, ce qui ne fut plus le cas après la Seconde Guerre mondiale et ses bombardements massifs qui défigurèrent le port et la ville. Un témoignage vient corroborer celui d'André Siegfried, c'est celui de Raymond Aron (1905-1983). Durant l'entre-deux-guerres, Aron fut professeur de philosophie au Lycée du Havre et il apporta plus tard cette observation sur les clivages de classe dans la société havraise : « J'ai personnellement connu une ville, Le Havre, qui à cette époque n'était pas encore célèbre sous le nom de Blonville (dans le roman de Jean-Paul Sartre *La Nausée*) où l'on aurait pu retrouver sans grande difficulté la classification de Warner. On y reconnaissait, il y a plus de vingt ans, une classe supérieure (au sens de Warner), la bourgeoisie protestante (à laquelle appartient André Siegfried) établie depuis longtemps dans la ville, dont les membres travaillaient pour la plupart à la Bourse du coton et du café. Ces messieurs jouissaient d'un prestige exceptionnel ; on les appelait "La Côte" parce qu'ils vivaient sur la colline au-dessus du Havre ; ils étaient considérés et ils se considéraient eux-mêmes comme le milieu supérieur. Un peu partout leur éminence apparaissait ; dans le club de tennis un court était spécialement réservé à ces messieurs de la Bourse. Ces derniers étaient, de l'assentiment général, le groupe ayant le plus de prestige pour deux raisons : ils avaient normalement les revenus les plus élevés, ils étaient protestants et établis depuis longtemps dans la ville. Cette classe privilégiée, fondée à la fois sur la richesse et sur la durée, ne pouvait pas résister à la mauvaise fortune. A l'époque où j'habitais au Havre,

sévissait la crise mondiale qui ébranlait les bourses du coton et du café. J'ai assisté au déclin de cette bourgeoisie commerçante. La classe supérieure-inférieure du Havre était la bourgeoisie catholique. Elle se considérait effectivement ou tout au moins elle était considérée par la vieille élite protestante, comme d'un niveau légèrement inférieur dans la hiérarchie sociale. Dans le cas du Havre, la discrimination entre classes supérieure-supérieure et supérieure-inférieure, c'est-à-dire entre la bourgeoisie protestante et la bourgeoisie catholique, était assez bien connue par les représentants de ces deux milieux, moins bien par les autres habitants de la ville. » (Aron, 1964, p. 80).

Comme Siegfried l'expliqua dans ses *Souvenirs de la Troisième République*, le Bosphore fut non seulement l'ouverture aux affaires internationales mais l'ouverture à la politique française à cause des deux fonctions électives de son père (maire puis député). La demeure de la Côte d'Ingouville devint, dès sa création, un très utile centre d'observation pour l'enfant qu'il était. En effet, toute notabilité, française ou étrangère, en visite au Havre, était l'hôte du Bosphore ; ou encore à la suite de tout congrès et de toute réunion de quelque importance, ses parents y organisaient une réception. André participait aux repas, sauf aux grands dîners. Il écoutait les conversations et les notait dans sa mémoire. Au moment du café, il aidait à servir les liqueurs. C'est ainsi qu'il rencontra Jules Ferry (« J'avais bien reconnu Jules Ferry, à ses grands et fameux favoris ») puis il joua au billard avec Gambetta : « Quand Gambetta vint au Havre, je fis devant lui deux carambolages, lui expliquant ensuite sur sa demande que j'y avais réussi par le "contre" ou "coup dur". Il fut impressionné et, me pinçant l'oreille, dit simplement : "Ah ! Ah ! Petite canaille" » (*Mes souvenirs d'enfance*, p. 25). C'est ainsi qu'au Bosphore passèrent Goblet, ministre de l'Instruction publique ; Zévoort, directeur de l'Enseignement secondaire au ministère ; Buisson, directeur de l'Enseignement primaire au ministère, Louis Liard, futur recteur de l'Université de Paris ; et Félix Faure, bien sûr, le compagnon politique.

En 1880, Jules Siegfried quittait la maison de commerce havraise qu'il avait fondée avec son frère Jacques et c'est leur plus jeune frère, Ernest, qui en prit la direction. Dorénavant, l'action politique prenait le pas sur le négoce et les affaires. Les deux circonscriptions électorales du Havre étaient tenues par Félix Faure et par Peulvé. Que ferait Jules Siegfried en cas de retrait ou de décès de Peulvé ? André en garda un souvenir précis : « Je me rappelle le jour où la décision fut prise, moins par lui que pour lui, par la destinée elle-même. Nous savions bien quelles étaient les données de l'affaire et que, si M. Peulvé venait à disparaître, cela signifierait que le maire du Havre lui succéderait : quitter le Bosphore, la mer, le vent d'ouest, la chose me paraissait intolérable, affreuse ! Un matin, en ouvrant le journal pendant le petit déjeuner, mon père y lut la mort de M. Peulvé.

Ma mère éclata en sanglots, nous restâmes longtemps silencieux, sentant bien que c'était toute une page de notre vie qui se tournait. » (*Mes souvenirs de la Troisième République*, p. 100).

À l'époque, les habitudes politiques n'étaient pas celles d'aujourd'hui et le cumul des mandats électifs était peu admis et pas du tout passé dans les mœurs. Aux élections législatives d'octobre 1885, la liste républicaine passa au complet dans le département de Seine-Inférieure et c'est ainsi que Jules Siegfried devint député à la Chambre. Il lui fallait désormais résider à Paris. Ce fut pour André Siegfried un déchirement certain : « Je savais peu de Paris, car nous n'avions fait que le traverser, de temps à autre, quand nous allions dans le Midi ou bien en Alsace. Je connaissais surtout la rue d'Amsterdam, à la sortie de la gare Saint-Lazare. Il me semblait que les rues étaient pleines à déborder et aussi qu'il pleuvait toujours. Je demandais à Jules : "Montre-moi des gommeux", et il désignait d'étranges gentlemen, avec des tubes, des jaquettes ajustées, des cannes dont ils fauchaient l'air en marchant. Je savais aussi que les Parisiens avaient un accent spécial, un accent de poseurs. C'est au milieu de ces gens-là qu'il fallait aller vivre. Tout l'hiver qui précéda notre installation dans la capitale fut pour moi profondément mélancolique et c'est avec un cœur battant, gros de larmes et d'inquiétude, que j'arrivai, un soir du début de mars 1886, dans l'appartement du 6 rond-point des Champs-Élysées. Après tout, je n'y fus pas malheureux, en dépit d'une accoutumance qui fut longue, mais la période heureuse du Havre était terminée » (*Mes souvenirs d'enfance*, p. 40). Le mois suivant, André Siegfried fêta ses 11 ans à Paris.

La famille Siegfried séjourna dix ans dans cet appartement avant de s'installer au 226 boulevard Saint-Germain qui demeura le domicile parisien de Jules et Julie Siegfried jusqu'à leur mort en 1922. Les Siegfried avaient cependant gardé le Bosphore qui leur servait pour les vacances estivales ou pour tout séjour rendu nécessaire par les obligations du député du Havre qu'était devenu Jules Siegfried. André rentra en Septième au Lycée Condorcet. C'était la première fois qu'il allait participer aux travaux collectifs d'une classe puisque, au Havre, il n'avait eu que des précepteurs privés. Le nouvel élève avoua avoir ressenti combien il avait, jusqu'alors, vécu écarté du monde commun, ne le connaissant qu'à l'abri d'une hiérarchie, et tout d'un coup, il sortait d'une sorte de serre chaude pour prendre contact avec le monde. André Siegfried se fit peu d'amis au Lycée Condorcet, à l'exception de quelques protestants et de quelques juifs. Élève discipliné mais toujours un peu terrorisé, Siegfried ne travailla pas dans la joie et avoua que, jusqu'à l'année du baccalauréat, il n'eut qu'un intérêt minime pour la classe. Les instituteurs étaient patriotes et ce n'est que vers 1894 qu'il rencontra pour la première fois au Quartier Latin des étudiants internationalistes, socialisants et anti-patriotes. Les vacances d'été au Havre étaient un motif de bonheur per-

sonnel pour le jeune André ; ce qui rendait les rentrées scolaires à Paris toujours très tristes. Durant l'hiver parisien, le seul moment agréable, pour lui, c'était les fêtes du nouvel An chez ses parents qu'il ne manqua jamais jusqu'en 1914, à l'exception de celles où il fit son tour du monde (1898-1900). Le jour de l'An avait un petit supplément politique au moment où son père, en habit, partait pour l'Élysée, où il allait saluer le président de la République. Les vacances de Pâques consistaient le plus souvent en un séjour de deux semaines à Cannes où toute la famille descendait à la Villa de la Tour, « pension de pur type suisse XIX^{ème} » avec des vieilles Anglaises, des Alsaciens et des Suisses. Pour le jeune André, cette rencontre avec la Méditerranée avait quelque chose de merveilleux : « Tous les matins j'allais aux rochers de La Bocca... quand je débouchais sur la plage, le golfe de la Napoule et l'Esterel, il me semblait déboucher en plein ciel, en plein azur... J'éprouvais une sorte d'enthousiasme... A Cannes il y avait une manière de gloire méditerranéenne, mais de part et d'autre l'inspiration était panthéiste et j'avais vraiment le sentiment, la sensation de communier avec la Nature » (*Mes souvenirs d'enfance*, p. 69-70).

A Paris, les activités dominicales de loisir étaient simples : en hiver, patinage au Bois de Boulogne ; au printemps, grandes promenades à pied sur les routes ou dans les bois au-delà de Chaville, de Vélizy ou de Saint-Germain. Mais le jeune André fut toujours surpris par le contraste entre ces loisirs et ce qu'était la vie hebdomadaire au rond-point des Champs-Élysées ou au boulevard Saint-Germain. Beaucoup plus tard, il se livra à une critique rétrospective sur ses parents à ce propos : « Autant ces plaisirs du dimanche étaient simples, voire même un peu communs, autant les distractions de la semaine (ou d'autres dimanches) étaient distinguées, riches et même luxueuses. Je comprends mal à cet égard la politique de mes parents. D'une part, ils avaient une affectation de simplicité, d'absence de prétention, et, d'autre part, toute l'atmosphère de la maison nous enseignait qu'un Siegfried devait tenir son rang. C'était contradictoire : "Noblesse oblige", nous disait-on, et en même temps on nous disait, et redisait même avec quelque outrance, que nous n'étions rien du tout. J'ai mis des années, des dizaines d'années, à me remettre – si même je l'ai jamais fait complètement – de cette douche écossaise : à vrai dire je ne me suis jamais "cru" d'être un Siegfried mais j'aime le confort, le luxe et le monde et j'ai plutôt conservé une sorte de répulsion pour un certain pharisaïsme de la simplicité. J'avoue franchement ne pas aimer "la vie simple", que du reste mes parents ne vivaient pas » (*Mes souvenirs d'enfance*, p. 72).

Si Jules Siegfried eut une place importante dans la vie d'André Siegfried jusqu'en 1922, année où ses parents disparurent à quatre mois d'intervalle, il convient de ne pas oublier sa mère Julie. Certes, la vie de grand homme d'affai-

res, de maire du Havre et de député donnèrent à Jules Siegfried une position très importante dans la famille mais Julie Siegfried fut tout autre chose qu'une épouse effacée. Elisa Sabatier a bien montré qu'elle fut toujours l'étroite collaboratrice de son mari et, en digne fille de pasteur, elle développa et appliqua toute sa vie le sens du service social. Elle fonda à Paris le Home des amis de la jeune fille puis l'Œuvre des demoiselles des magasins. Associée à sa belle-sœur madame Franck Puaux, elle contribua à la fondation de l'Œuvre de la chaussée du Maine. De 1891 à 1922, elle participa à la Conférence de Versailles qui fut le berceau du Conseil national des femmes françaises. En 1891, elle commença à siéger au comité du journal *La Femme* où elle écrivit des articles de 1892 à 1921. On la retrouve au Foyer de l'ouvrier fondé en 1893 puis, en 1900, à la Fondation Carnot pour les veuves sans ressources. En 1904, elle participa à la fondation des Villégiatures du travail féminin. Pendant la Première Guerre mondiale, elle s'impliqua dans l'Office de renseignements pour les familles dispersées et dans l'Office de l'activité féminine. Une paralysie du larynx apparut à la fin de l'année 1921. « La maladie s'abattit sur elle et avec de grandes souffrances physiques. Elle devint aphone. Elle vit arriver sa fin et en avertit les siens » (Sabatier, 1924). Elle mourut le 28 mai 1922 au matin. Ses obsèques eurent lieu au temple de l'Oratoire du Louvre et furent conduites par le pasteur Wilfrid Monod. Sa tombe est placée à côté de celle de son époux au Cimetière Sainte-Marie au Havre.

Un autre personnage important est l'oncle Jacques Siegfried (1840-1909), le frère cadet de Jules. L'on sait que les deux frères, quittant Mulhouse, avaient fondé la maison havraise de négoce de coton en 1862 puis le comptoir de Bombay. En 1858, à l'âge de dix-huit ans, Jacques Siegfried visitait les Etats-Unis. Comme son neveu André trente ans plus tard, Jacques Siegfried effectua un tour du monde d'octobre 1867 à janvier 1869 (Broc, 1992). Après Istanbul et Jérusalem, il est à Port-Saïd pour visiter le chantier du canal de Suez puis il remonte le Nil jusqu'à Thèbes. A Noël 1867, Jacques Siegfried débarque à Bombay avant de commencer un long périple indien par Delhi, le Taj Mahal, Bénarès, Calcutta, Madras. En mars 1868, il débarque à Batavia (l'actuelle Djakarta), capitale des Indes néerlandaises, puis se dirige sur Singapour et Saïgon avant d'entamer un itinéraire chinois : Hong-Kong, Canton, Shanghai, Nankin. Il passe ensuite au Japon pour un séjour de quatre mois (Nagasaki, Kobé, Osaka, Kyoto, Yokohama, Tokyo). Il arrive fin novembre 1868 à San Francisco pour un parcours le menant à Salt Lake City, Saint-Louis, La Nouvelle-Orléans, Chicago, Boston, New York. Le tour du monde se termine à Brest le 22 janvier 1869. Jacques Siegfried est un touriste consciencieux doublé d'un économiste avisé. Il se veut l'ardent défenseur des intérêts français dans la mesure où il envoie des rapports au ministre du Commerce sur l'Inde, la Chine et le Japon (Broc, 1992). En 1869, il publie la

relation de son voyage autour du monde qui va connaître, cette année-là, trois éditions successives (Siegfried, J., 1869). Il juge les jeunes Français trop casaniers et les commerçants français trop timorés. Aux uns et aux autres, il voudrait donner le goût des voyages lointains.

Selon un itinéraire sensiblement identique, il procède à un second tour du monde en 1881-1882. Les deux voyages autour du monde permirent à Jacques Siegfried de rassembler une très belle collection de photographies publiée par l'Institut de France en 2005 (Institut de France, 2005). Tout comme son frère Jules, Jacques Siegfried est un homme de conviction et d'action. En 1866, Jacques et Jules Siegfried allouent une somme de 100 000 francs-or pour la création à Mulhouse de la première Ecole supérieure de commerce en France. Jacques Siegfried assumait tout au long de sa vie de nombreuses charges qui lui permirent de mettre ses idées en pratique : administrateur de diverses sociétés commerciales, industrielles ou maritimes, membre de la Commission permanente du Conseil supérieur de l'enseignement technique, membre du Conseil supérieur du commerce et de l'industrie. Il fut aussi l'un des premiers administrateurs de l'Ecole libre des sciences politiques (Institut de France, 2005). Il fonda l'Ecole de commerce du Havre en 1871 et jouera un rôle majeur dans l'émergence des écoles supérieures de commerce en France (Maffre, 1988). Avec sa fortune, il acheta en 1886 le château de Langeais sur les bords de la Loire qui, au moment de cette acquisition, était dans un très mauvais état. Construit par Louis XI en 1465-1469, Langeais appartient au domaine royal jusqu'à Louis XIII. C'est d'ailleurs dans le château de Langeais que, le 6 décembre 1491, la duchesse Anne de Bretagne, âgée de 14 ans, épousa le roi de France Charles VIII. Après avoir restauré et meublé le château, et cinq ans avant sa disparition, Jacques Siegfried en fit don à l'Institut de France. Jacques Siegfried, sa femme Thérèse et leur fille Agnès reposent dans la même tombe, face au château, au pied du vieux donjon construit par le comte d'Anjou, Foulques Nerra, à la fin du X^{ème} siècle. Préfaçant l'ouvrage de la collection photographique de Jacques Siegfried, l'historien Jean Favier dresse le portrait de cet homme d'affaires prospère et de ce philanthrope éclairé :

« Jacques Siegfried, comme son frère qui fut un politique, c'est l'Alsacien qui ne baisse pas les bras dans la défaite. C'est aussi l'industriel qui reconstruit ce que le sort a brisé, l'homme d'affaires qui saisit les besoins du temps qui vient. Faire fortune quand on a déjà tout perdu à Mulhouse, c'est déjà beaucoup. Faire fortune dans le feutre quand le chapeau de soie commence de laisser la place au feutre mou, c'est de la clairvoyance. Mais utiliser cette fortune à mettre en valeur ce qu'on appellerait aujourd'hui le patrimoine national, l'utiliser à visiter les autres et à les comprendre, l'utiliser à offrir au public cet accès à l'art qui était resté si longtemps l'apanage des favorisés, c'est encore autre chose. Quand Jacques

Siegfried offre à l'Institut de France le château de Langeais et ses collections, ce n'est ni pour être académicien, ni pour frauder le fisc, c'est pour que les œuvres dont la fréquentation a fait son bonheur fassent aussi le bonheur des autres. Cette collection illustre de même l'esprit de curiosité qui est sans doute l'une des rares vertus dilatables, et qui accompagne assez naturellement une philosophie du progrès en quoi l'on peut voir l'un des ressorts de ce demi-siècle qu'a vécu à l'âge d'homme Jacques Siegfried. On n'en est pas encore à aller voir pour écrire des livres ou pour faire des films. Encore moins pour dire qu'on y est allé. On va pour voir. Elle n'illustre pas moins une société, celle dont André Siegfried, le neveu de Jacques, rappelait qu'on y faisait le tour du monde avec quelques cartes de visite » (Institut de France, 2005).

Jacques Siegfried disparut en 1909, peu de temps avant l'arrivée d'André aux Sciences Po. Dans ses *Souvenirs d'enfance*, son neveu en retrace un vif portrait très coloré : « Chez l'oncle Jacques, c'était la vie brillante, authentiquement "parisienne", du grand banquier qui a réussi. Il demeurait rue Murillo, dans un bel hôtel donnant sur le Parc Monceau, alors, beaucoup plus qu'aujourd'hui, centre mondain de la capitale. Fréquentant le monde des affaires et de la politique, sa femme et lui recevaient beaucoup. Le cadre s'y prêtait. Le grand salon était magnifique, si vaste qu'on eût dit un hall d'hôtel, la salle à manger pouvait recevoir plus de vingt invités. Grands voyageurs – ils venaient de faire le tour du monde – ces amateurs éclairés à la façon du XIX^{ème} siècle avaient meublé leur maison de pièces exotiques, de statues bouddhiques dorées qui faisaient sensation, conférant à l'ensemble un air colonial bien dans la note d'une époque où Jules Verne et Pierre Loti (ce dernier un familier de la rue Murillo) donnaient le ton. Oncle Jacques et Tante Thérèse s'appelaient mutuellement, et un peu théâtralement, "Bonheur", ce qui faisait contraste avec la simplicité alsacienne bon enfant d'Oncle Ernest et de Tante Emilie, qui s'interpellaient sans fin des noms de "Vavi", "Wagonnet" et même "Wagon" (on n'a jamais su pourquoi). Le maître d'hôtel, qui avec de grands favoris ressemblait à Jules Ferry, avait, je dois le dire, plus d'allure que notre Ulysse, dont il portait aussi le nom. Il y avait une femme de chambre nommée Minna et un précepteur suisse-allemand nommé Bickerdt qui n'avaient pas les manières familiales de notre personnel neuchâtelois. Florence, Georges et Agnès étaient pour moi de bons camarades, mais, en dépit du luxe et du train de la maison où j'étais reçu à bras ouverts, je préférais malgré tout le Rond-point » (*Mes souvenirs d'enfance*, p. 57-58). Au domicile de Jules et Julie Siegfried, Jacques Siegfried apportait souvent une touche pittoresque : « Elle était donnée par l'oncle Jacques, qui, après avoir assisté à l'ouverture de la Bourse, venait souvent assister sans façon à la fin de notre déjeuner ou prendre le café. Pour peu qu'on fût un peu en retard ou lui en avance, il arrivait avant la fin du repas et, bien qu'il

y eût ou non des invités, prenait une chaise ou bien marchait simplement de long en large autour de la table. Avant même d'avoir franchi la porte, il éclatait : "Mon cher, tu as été la risée de la Bourse" (Papa, la veille, avait dit dans un interview que le budget était le plus parfait qu'on eût depuis la naissance du régime). Ou bien encore : "Mar – c'est le petit nom qu'il donnait à son frère – tu es un naïf". Mazi (*la mère d'André*) se contenait, mais elle était fort agacée et, bien que les relations entre frères et belle-sœur fussent cordiales, elle avait encore, plus de vingt ans après, ces sorties sur le cœur. L'oncle Jacques, dont l'autorité financière était considérable, ne se gênait même pas pour prendre à témoin les invités du jour : "Messieurs, nous sommes des ânes !". Les invités demeuraient stupides, mais comme le républicanisme de ce Cassandre était douteux, il y avait malgré tout quelque gêne. Moi-même j'étais troublé. Le jour de l'élection du 21 janvier 1889, je déjeunais rue Murillo. Je fus horrifié quand mon hôte me dit, d'un air à la fois narquois et vengeur : "Je sors, mon cher André, je pars voter pour Boulanger". Il se classait parmi ceux qu'on appelait alors "les mécontents" » (*Mes souvenirs d'enfance*, p. 82). Toutefois, André Siegfried considéra que l'installation à Paris de ses parents, de lui-même et de ses frères en 1885 fut grandement facilitée par l'oncle Jacques : « Dès son arrivée, le nouveau député avait trouvé, dans sa propre famille, des guides précieux et excellents pour entrer en contact avec la société parisienne. Jacques Siegfried, financier averti, important et estimé, l'instruisait de la Bourse, l'introduisait dans les milieux du Parc Monceau, où il demeurait : on y trouvait les grands banquiers de l'époque, dont plusieurs étaient juifs, tout un monde riche et luxueux, en relation avec la politique, l'art et la littérature » (*Mes souvenirs de la Troisième République*, p. 103).

André Siegfried était le second des quatre fils de Jules et Julie Siegfried. Fort curieusement, il parla assez peu de ses trois frères dans ses *Souvenirs d'enfance*. L'aîné, Jules, surnommé Julet, naquit en 1870 au Havre. C'est surtout avec lui qu'André partage les jeux au Bosphore et c'est surtout ce frère aîné qu'il évoque dans ses souvenirs. Jules fera fortune dans l'industrie. En des termes touchants, André Siegfried évoqua dans ses *Souvenirs d'enfance* Robert (1883-1923), le premier de ses deux frères cadets : « Ce qui se détache ensuite dans ma mémoire, c'est la naissance de Robert, le 19 juillet 1883. Mes parents avaient eu, depuis ma naissance, d'autres enfants, mais ils n'avaient pas vécu... Un jour donc Robert naquit et de suite je pris un intérêt très vif à tout ce qui le concernait. C'était un enfant magnifique, avec une tête ronde admirablement formée, des boucles châtain, un regard langoureux » (*Mes souvenirs d'enfance*, p. 36). En écrivant ces lignes en 1957, on sent rétrospectivement une certaine nostalgie chez André et l'on comprend pourquoi. Robert, jeune diplomate, est secrétaire d'ambassade au Caire. Il est l'ami des frères Bourdet, et notamment d'Edouard (1887-1945), l'un

des auteurs dramatiques les plus connus de l'entre-deux-guerres. En janvier 1909, Edouard Bourdet a épousé Catherine Pozzi (1882-1934), fille d'un chirurgien, homme du monde et poète parnassien à ses heures. Catherine a donc grandi dans le giron du Tout-Paris aristocratique et bourgeois de la fin du XIX^{ème} siècle. Le monde du théâtre de boulevard n'était pas le sien et son mariage avec Edouard Bourdet fut un échec. En 1914, Catherine Pozzi est l'objet de sollicitations de la part de Robert Siegfried. Il connaît les difficultés du couple et pense pouvoir occuper dans la vie de Catherine une place qu'il juge vacante. Durant toute l'année 1914, Robert lui fait la cour et lui envoie des fleurs, des bibelots et des ouvrages de philosophie. Il cherche à l'impressionner par son érudition platonicienne et cartésienne mais tout cela laisse le cœur de Catherine indifférent (Joseph, 1988). C'est même un amusement pour elle que de repousser ses avances en le scandalisant. Ainsi, elle l'invite un jour chez elle pour le présenter à une jeune femme prénommée Jeanne dont les mœurs avaient tellement scandalisé son "ami de cœur" l'écrivain André Fernet que ce dernier l'avait surnommée *Jeanne-Qui-Baise*. Catherine envoie à Robert des vers narquois ou bien des lettres qu'elle signe *The Thin Clergyman* où elle se qualifie de "serpent ironique" pour lui rappeler qu'elle se refuse à lui alors qu'il est attiré par son ondulante minceur (Joseph, 1988). Toute l'année 1915, Robert continue sa cour et Catherine, dans une lettre du 21 février 1915, lui laisse entrevoir quelque perspective positive : « Si plus tard quelque chose ou quelqu'un vous faisait très mal, vous pourriez encore poser votre tête contre l'épaule du mince pasteur protestant, fourbe, dur et solitaire. » Au printemps 1915, elle repousse la visite qu'il envisageait au Moulleau à Arcachon. Elle tire prétexte des vacances, du froid, de la présence d'amis et même de sa mauvaise humeur ! Robert est déçu et fâché. Dans une lettre du 21 mars 1915, elle lui écrit : « J'ai joué au plaisir sans vouloir consentir au plaisir, calcul ignoble que vous avez le droit de mépriser. » Puis, dans une autre lettre du 29 juin 1915, elle attribue à Robert l'échec de leur relation : « C'est votre violence qui nous a séparés surtout, bien plus que mes paroles ironiques. » Dans une lettre du 23 décembre 1915, il écrit à Catherine : « Je suis hanté et n'ai jamais été hanté que par l'absolu... Il y a quelque chose qui derrière les apparences vit. » Leur correspondance devient alors celle de deux intellectuels en train de fonder une théorie de l'amour (Joseph, 1988). De fait, Robert Siegfried se lance dans la philosophie. Entre 1918 et 1920, il va publier trois essais philosophiques, réédités aux Editions Crès en 1925 deux ans après sa mort : *Lettre et discours sur les passions* (1918), *Traité des devoirs* (1920), *Traité succinct des œuvres de la perfection* (1920). En 1915, Catherine Pozzi garde une distance prudente à l'égard de Robert Siegfried vis-à-vis duquel elle joue la coquette (Joseph, 1988). Il se suicidera en 1923. Les causes de son suicide ne sont pas connues mais l'on peut relever, au moins, deux événements convergents. D'une part, en 1920, Paul Valéry et Catherine Pozzi

deviennent amants. Cette liaison durera jusqu'en 1928. D'autre part, à cinq mois d'intervalle, les parents de Robert meurent en 1922. Robert hésite pourtant à tirer un trait définitif sur Catherine. Dans son *Journal 1913-1934*, elle note le 14 mai 1921 qu'on lui a apporté une lettre et un paquet de Robert Siegfried : « Le paquet était un merveilleux parfum. La lettre demandait de me voir. » Mais Paul Valéry, qui était jaloux, lui a dit : « Vous allez renvoyer cela. » Et Catherine de noter : « J'ai répondu que je pouvais obéir, mais que ce serait grossier, que c'était bien plus simple de ne pas le revoir (cet homme me poursuit depuis six ans). » Elle le revoit peu de temps avant son suicide puisqu'elle note dans son journal le jeudi 12 juillet 1923 : « Ce soir, Robert Siegfried au Bois, m'ennuie et me flatte : "Vous êtes, dit-il, à l'âge de l'amour." Quarante-cinq kilos ! » (Pozzi, 1987). Bien plus tard, le 5 juin 1930, elle écrit dans son journal : « Il est arrivé deux fois qu'un homme me baise la bouche, l'heure et la tristesse, la curiosité aidant, par défi au mariage. Et puis ce fut tout : la foi n'y était pas sans l'esprit. Pauvre Robert qui m'a haïe. » Et puis le 6 mai 1932, elle note encore : « J'ai passé encore une partie de la nuit à relire d'anciennes lettres. Que je bénis cette manière de garder, de classer ! ... Et puis lettres de moi et quelques-unes des siennes, de Robert Siegfried qui s'est tué. » Le second frère cadet d'André, Ernest, est le moins connu des quatre fils Siegfried. Tout comme Robert, il n'aura pas de descendance. Ernest travaillait dans la banque avant d'être mobilisé en 1914. Lieutenant au 84^{ème} Régiment d'infanterie, il fut tué sur le front d'Orient le 22 octobre 1918. Avec la mort de son frère aîné Jules en 1943, André Siegfried resta le dernier survivant des quatre enfants de Jules et Julie Siegfried.

La vie d'André Siegfried adolescent à Paris est ponctuée par le calendrier du Lycée Condorcet. Le grand moment de l'année est le 14 juillet où le député et ancien ministre emmène sa famille au défilé soit à Paris, soit au Havre : « Le 14 juillet, quand nous n'étions pas au Havre, c'était la revue de Longchamp, à laquelle Papa ne manquait jamais de nous emmener. Tout le monde politique et militaire des débuts de la Troisième République était là, un monde d'autorités au milieu desquelles le député du Havre évoluait à l'aise comme chez lui. Nous étions d'habitude dans la loge officielle, que l'on gagnait par un coupe-file ; je voyais de tout près le président de la République, Sadi Carnot, le président du Conseil, Tirard, Floquet ou Freycinet, les chefs de l'armée... Cependant, c'est généralement au Havre que l'on allait passer le 14 juillet. Papa et maman partaient quelques jours à l'avance, mais moi, à cause du Lycée, je ne les rejoignais qu'au dernier moment... J'arrivais au Havre le 13 au soir, tantôt à cinq heures, tantôt à onze heures, et le lendemain tout se passait en vertu d'un horaire ne changeant jamais. Le matin, à dix heures, on allait voir la Revue, qui se passait devant l'hôtel de ville. Nous avions des places sur le balcon du cabinet du maire, l'ancien cabinet

de papa (plus tard, en 1896, étant soldat, j'ai passé moi-même en uniforme devant ce même hôtel de ville). L'après-midi, nous allions, dans un landau découvert, faire la tournée des quartiers populaires, qui, selon la formule (mais fort exacte en la circonstance), étaient en liesse. Papa allait de "permanence" en "permanence", où des militants républicains en redingote nous accueillait dans une orgie de drapeaux et de marseillaises : on serrait des mains loyales, on esquivait tant bien que mal des coupes de mauvais champagne. C'était vraiment une fête populaire issue de la conviction républicaine, encore toute jeune et toute spontanée, dix ans à peine après la fondation du régime et encore tout près des grandes luttes du seize mai. Du reste, la lutte pour la défense de la République était, en ces années de boulangisme, tout autre chose qu'un simple souvenir : c'était bien le front de la défense républicaine. Entre les permanences, on rentrait dans quelques bistrotis amis, du moins politiquement amis, avec de nouveaux serremments de main devant le zinc. Je me rappelle qu'une fois, maman étant de la partie, je ne sais quel débitant lui avait demandé s'il ne pouvait lui offrir quelque chose. Papa disait toujours non mais maman avait répondu : "Écoutez, Monsieur, je vois partout des réclames pour l'*amer picon*, je ne serais pas fâchée d'en goûter". Je crois bien que cette circonstance est restée unique, et je pense que papa était un peu choqué, mais l'effet électoral dut être excellent. Le soir il y avait le feu d'artifice traditionnel, sur le port, que nous contemplions de la terrasse du Bosphore, tout en concourant pour notre part aux illuminations. Papa ne manquait jamais de se procurer des fusées, des tourniquets, des feux de bengale qu'on allumait sur la façade de la maison ; il y avait même une combinaison de trois couleurs, rouge, blanc et bleu. Heureux temps où l'on osait ainsi mettre en vedette cette splendide demeure dominant la cité. Autant que je me rappelle il n'y avait aucune réaction malveillante. Après le bouquet, qui embrasait toute la ville, on allait se coucher, un peu triste de la rentrée du lendemain... » (*Mes souvenirs d'enfance*, p. 75-76).

De 1886 à 1895 dans l'appartement du rond-point des Champs-Élysées puis, de 1895 à 1907, dans celui du boulevard Saint-Germain, André Siegfried vit passer plusieurs grandes figures politiques de la Troisième République. Ses parents invitaient surtout des parlementaires, de préférence des opportunistes, mais aussi des radicaux gouvernementaux (les socialistes n'étaient pas invités) ; il n'y avait jamais de membres de la Droite car celle-ci avait une dent contre le maire du Havre, protestant et initiateur de l'école laïque. C'est ainsi qu'André Siegfried eut tout le loisir de voir défiler et d'observer à la table familiale les leaders politiques de la Troisième République à ses débuts. Cela lui permit de brosser un tableau savoureux de certains figures marquantes du nouveau régime :

- Jules Ferry (1832-1893) : « très grand, un peu voûté, puissant comme une cariatide, assez laid avec ses favoris de maître d'hôtel et son grand nez, mais simple,

aimable et bienveillant. »

- Jules Simon (1814-1896) : « très vieux, très blanc de cheveux avec un teint de cire et une voix de fausset dont le filet suffisait, car tout le monde se taisait devant ce merveilleux causeur, qui s'écoutait un peu et certes n'ignorait pas son charme. »

- Charles Freycinet (1828-1923) : « immatériel et diaphane comme un saint, mais son œil clair, terriblement averti, empêchait de le classer parmi les êtres spirituels ; il évoluait avec aisance et l'on sentait bien qu'il se tirerait, sans avoir l'air d'y toucher, des situations les plus inextricables : bref, une vraie souris blanche. »

- René Goblet (1828-1905) : « avec sa petite taille, ses favoris blancs, son air rageur, avait l'air d'un amiral sur sa dunette. »

- Charles Floquet (1828-1896) : « portait haut une grosse tête noble, le regard dirigé à 45 degrés vers le ciel, comme un canon de 75 ; toujours rasé de frais, très gentleman, très bien habillé ; il ressemblait à un Danton soigné. »

- Léon Bourgeois (1851-1927) : « causeur délicieux, qui, formé par l'administration, avait cependant je ne sais quoi d'universitaire : tout jeune alors, il faisait très "fonctionnaire de la République", avec sa courte barbe rectangulaire, sa jaquette, son gilet blanc et son lorgnon. »

- Le Myre de Villers : « très grand, dégingandé, avec une tête osseuse qui ressemblait à une tête de mort : il tenait des propos cyniques tels que je n'en ai plus jamais entendu depuis, car à partir du scandale de Panama l'hypocrisie a remplacé ce cynisme. »

- Jean Casimir-Périer (1847-1907) : « taillé à coup de hache, avec une tête carrée, un front qui semblait le bord d'une commode, des cheveux rares séparés par une raie médiane impeccable et enfin le fameux col rabattu, si découvert qu'il semblait décollé. On eût dit un ouvrier endimanché plutôt que le représentant le plus authentique de la grande bourgeoisie du XIXème siècle. »

- Jean Jaurès (1859-1914) : « alors opportuniste, vint une fois. Grand-papa, s'autorisant de son grand âge, avait porté un toast spirituel aux leaders qui entouraient la table. "Il faut que quelqu'un réponde", se dit-on, et en même temps plusieurs voix dirent : "Jaurès, Jaurès". Au bout de la table se leva un jeune député trapu et barbu, qui répondit avec une facilité merveilleuse... qui fit, avec un fort accent du Midi, un petit discours, charmant de bonne grâce, de tact et de profondeur... mais quand il dut devenir socialiste, il ne franchit plus jamais les portes de la maison, non qu'on ne l'invitât, mais il craignait de se compromettre avec un milieu aussi bourgeois » (*Mes souvenirs d'enfance*, p. 80-81).

- Paul Deschanel (1855-1922) : « dont on disait que s'il formait un cabinet ce

serait un cabinet de toilette, était vraiment fort élégant, trop élégant même, car il semblait avoir oublié le conseil de Brummel : *Care, never extreme care* ; il était sentencieux, attentif à ne pas laisser devant lui d'idées subversives et il laissait, dès le début, paraître quelques signes, à peine perceptibles, de délire de la persécution. »

- André Lebon : « avec sa barbe fleuve, semblait quelque Neptune échappé dans la politique. »

- Raymond Poincaré (1860-1934) : « physiquement mesquin et comme étriqué, donnait une froide impression de correction et de compétence. On a dit de Gambetta que la température montait de dix degrés quand il entrait dans une chambre, mais avec lui elle baissait de dix degrés. L'effet moral n'était pas mauvais : devant tant de sérieux, on ne songeait pas à faire le malin et l'on se sentait même légèrement intimidé. »

- Alexandre Ribot (1842-1923) : « je l'entendais alors parler avec un léger tremblement dans la voix, des nécessités de l'ordre, des fondements de la société qui étaient ébranlés ; il me semblait, avec lui, revenir en deçà des vieux républicains de 1885, retrouver quelque doctrinaire de la Restauration. »

- Théophile Delcassé (1852-1923) : « il venait déjeuner généralement seul, et parlait intarissablement, de la façon la plus intéressante, avec un accent méridional et un entrain vraiment endiablé. Disciple de Gambetta, il témoignait dans tous ses propos, d'un ardent patriotisme. Si je parviens au pouvoir, disait-il, soyez sûrs que je ne me reposerai pas : la politique se fait en cherchant, non en évitant les affaires ! J'avoue que cette ardeur m'effrayait un peu, car j'avais pressenti que son action ne serait pas de tout repos. »

« Après l'Exposition de 1900, il y eut encore un nouveau personnel : à nos dîners vinrent Doumer, Doumergue, Klotz, Leygues, Charles Benoist, Briand, vingt autres, cent autres... Ainsi les années s'avançaient insensiblement vers la catastrophe de la guerre, sans que l'entrain des hôtes merveilleux qu'étaient mes parents se ralentît le moins du monde. Ils semblaient éternels... Je pourrais continuer presque indéfiniment cette énumération et dresser une sorte de Musée Grévin parlementaire de l'époque, tant ces réunions furent nombreuses et sélectionnées à l'étage supérieur du parlementarisme... Je les revois tous dans ma mémoire, depuis Ferry jusqu'à Briand, et c'est tout un livre que je devrais écrire s'il me fallait ressusciter ce cortège » (*Mes souvenirs de la Troisième République*, p. 119 à 122). Toutefois, André Siegfried garda toute sa vie une certaine amertume car ces dîners auraient pu être autre chose que des réunions mondaines de politiciens. Il regretta que ses parents, qui avaient la possibilité d'inviter tout Paris, n'aient jamais cherché à attirer chez eux des personnalités extérieures au monde politique. Car le jeune André aurait bien aimé converser dans l'appartement familial

avec un Ernest Renan, un Hippolyte Taine, un Marcellin Berthelot, un Guy de Maupassant, un Alphonse Daudet qui, pour ses parents, appartenaient à une autre planète.

A la fin de ses études secondaires au Lycée Condorcet qui ne l'enthousiasmaient guère, André Siegfried passe le baccalauréat en 1892 puis va suivre un double cursus universitaire à l'Université de Paris : licence en droit et licence ès lettres obtenues toutes deux en 1895. Tout en suivant cette double formation à la Faculté de Droit et à la Faculté des Lettres, André Siegfried qui demeure toujours chez ses parents boulevard Saint-Germain, suit épisodiquement des cours à l'École libre des sciences politiques rue Saint-Guillaume, sans toutefois prétendre en obtenir le diplôme. Classe 1895, il effectue son service militaire comme engagé volontaire au 24^{ème} Régiment d'Infanterie du 11 novembre 1895 au 29 septembre 1896 où il est renvoyé dans ses foyers avec le titre de caporal. Ultérieurement, il fait des périodes normales de quelques semaines chacune dans la réserve de l'armée active et de la territoriale en juillet - août 1900, août - septembre 1902, juin - juillet 1905 et juin 1911. A l'occasion de la Première Guerre mondiale, il est mobilisé du 3 août 1914 au 11 septembre 1919. Libéré de ses obligations militaires, Siegfried entreprend en 1898 son premier grand voyage en Amérique du Nord (Broc, 1999). Puis, en 1898-1900, il réalise son Grand Tour, c'est-à-dire le tour du monde en 23 mois dont il va rapporter les matériaux de ses thèses sur la Nouvelle-Zélande.

Sa thèse principale de doctorat est intitulée *La démocratie en Nouvelle-Zélande*. C'est un ouvrage de 360 pages publié chez Colin en 1904. Sa thèse secondaire de doctorat est consacrée à *Edward Gibbon Wakefield et sa doctrine de la colonisation systématique*. Il s'agit d'un livre de 117 pages publié également chez Colin en 1904. André Siegfried est l'un des premiers doctorants de la Sorbonne à bénéficier de la suppression de la thèse secondaire rédigée en latin. Inscrites à la Faculté des Lettres de Paris, les thèses d'André Siegfried sont prises en charge par Marcel Dubois (1856-1916), l'un des premiers élèves de Vidal de la Blache à l'École normale supérieure. En 1891, il fonde avec Vidal de la Blache les *Annales de Géographie* qui restent encore aujourd'hui, par leur tirage, la première revue de géographie de langue française dans le monde. Dubois est un ardent nationaliste et il soutient l'expansion coloniale de la France (Claval, 1998). En 1892, il est nommé titulaire de la chaire de géographie coloniale à la Faculté des Lettres de Paris ; ce qui, par le champ de compétence couvert, justifiait la direction des thèses d'André Siegfried sur cette colonie britannique des antipodes qu'était la Nouvelle-Zélande. Au moment de l'Affaire Dreyfus, il milite dans la Ligue de la patrie française qui regroupe les anti-dreyfusards. Cela entraîne une crise à la direction des *Annales de Géographie* qu'il quitte en 1895. Toutefois, Dubois

et Vidal de la Blache affirment la place de la géographie dans l'université française. Cependant, lorsque Siegfried s'engage dans ce doctorat d'Etat, la géographie n'est pas encore admise au rang des grandes disciplines scientifiques et sa thèse principale est, pour Milza, un ouvrage hybride où coexistent la géographie, l'histoire, la science politique et l'économie. Ce travail est donc une œuvre éminemment pluridisciplinaire (Milza, 1995). Le 22 juin 1903, Marcel Dubois écrit à André Siegfried : « Je n'attendais, pour remettre mon rapport au doyen, que l'achèvement de votre thèse secondaire : et je me complaisais dans votre étude qui m'a beaucoup appris et m'a initié à des œuvres dont la lecture était nécessaire pour vous bien juger. Mon rapport sera remis jeudi au plus tard : il conclut à l'impression sans aucune demande de retouches. C'est vous dire que je fais grand cas de votre savoir et de votre talent d'exposition et j'aurai plaisir à vous dire en public cette opinion favorable dont je vous fais part tout familièrement ici. Si vous avez quelque liberté dimanche prochain, vers 8 heures, je serai très heureux de causer avec vous : excusez ce rendez-vous limitatif auquel me condamnent mon séjour à la campagne et mes servitudes d'examens. Avec l'expression de mes plus distingués sentiments, et de mes vives félicitations dont vous voudrez bien faire part à vos parents » (FS/2SI16).

A l'époque, une thèse devait être imprimée avant d'être soutenue, ce qui explique le contenu de la lettre de Marcel Dubois. Mais, pour être publiée, elle devait recevoir une sorte d'*Imprimatur* ou de *Nihil Obstat*. La thèse principale sur la Nouvelle-Zélande porte deux visas à la fin de l'ultime chapitre : « Vu le 7 juillet 1903. Le doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, Signé : A. Croiset. Vu et permis d'imprimer : le vice-recteur de l'Académie de Paris. Signé : Louis Liard ». La thèse secondaire sur Wakefield comporte les visas des mêmes personnes mais à la date du 26 mars 1904.

Le 4 mai 1904, André Siegfried reçoit sa convocation à soutenance pour le mardi 31 mai à 13h00 avec la mention suivante : « Le secrétaire de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris recevra M. Siegfried à son cabinet la veille de la soutenance de 3 à 4h ». Un article dans le quotidien *Le Siècle*, au lendemain de la soutenance, en résuma le contenu : « La discussion a été fort brillante et s'est terminée par l'admission du candidat avec la mention Honorable. Elle a donné lieu à de nombreux aperçus nouveaux et suggestifs sur la célèbre colonie britannique qui s'est acquis la réputation d'être au point de vue des réformes politiques et sociales le pays le plus avancé de la terre. Le livre de M. André Siegfried paraît aujourd'hui à la Librairie Armand Colin » (FS/2SI16). André Siegfried reçoit des lettres de félicitations du premier ministre de Nouvelle-Zélande, de politiciens comme Alexandre Millerand, Jacques Bardoux (grand-père de Valéry Giscard d'Estaing), Paul Deschanel, de Madame Waddington (veuve de l'ancien président

du Conseil), de scientifiques comme le géographe Emile Levasseur (administrateur du Collège de France), Georges Picot (secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques) ou encore de Joannès Couvert (président de la Chambre de commerce du Havre). La publication de ses deux thèses ne tarde pas à le poser en spécialiste des démocraties anglo-saxonnes (Milza, 1995).

Jusqu'à son recrutement par le directeur de l'École libre des sciences politiques en 1910, André Siegfried mène l'existence d'un fils de famille sans activité professionnelle régulière (Chevalier, 1989). Il s'implique dans l'Université populaire de Belleville, fondée en 1899, dont il va devenir le secrétaire général de 1902 à 1904. L'Université populaire de Belleville (de son vrai nom, Fondation universitaire de Belleville) est assez longuement évoquée au début du livre de souvenirs de Pierre Hamp, *Il faut que vous naissiez de nouveau*. Soutenue financièrement par Henri Péreire, elle était fréquentée par des ouvriers souvent marqués de l'esprit libertaire (Hamp, 1935 ; Mercier, 1986). Siegfried retrouva à l'Université populaire de Belleville le géographe Henri Baulig (1877-1962), le sénateur Jacques Bardoux (1874-1959), l'écrivain Jean Schlumberger (1877-1968), l'historien Daniel Halévy (1872-1962). Trois témoignages contradictoires donnent un éclairage sur l'action d'André Siegfried à l'Université populaire de Belleville. D'abord, celui de Pierre Hamp (1876-1962) qui fut le "permanent-résident" à Belleville, avant d'entamer une carrière d'inspecteur du travail et d'écrivain humaniste : « Deux des fondateurs de la Fondation universitaire de Belleville, Jacques Bardoux et André Siegfried, ayant une éducation en partie anglaise, auraient voulu imiter les University Settlements et surtout Toynbee Hall de Londres qui recevait des étudiants ouvriers. Les Universités populaires semblables à la Coopération des idées de Georges Deherme proposaient non un programme d'étude mais des occasions de conversation : un littérateur parlait un jour et un astronome le lendemain. On estimait qu'il fallait faire penser et on proposait tout... Toynbee Hall procédait tout autrement, qui avait des cours complets pour ses étudiants ouvriers et leur appliquait les méthodes universitaires au lieu de l'oraison du prédicateur ou de l'effet de théâtre » (Hamp, 1935). Le recteur Chevalier va plus loin en estimant qu'André Siegfried n'était pas tout à fait à sa place dans cette institution : « A vrai dire, on est un peu gêné de voir, dans son rapport de 1904, cet homme de trente ans, déjà docteur ès lettres, se pencher sur les soirées dansantes et les séances récréatives de cette espèce de patronage laïque » (Chevalier, 1989). Jean Schlumberger, qui fut son collaborateur à Belleville, propose une autre perspective : « Nous sommes en 1899. L'Affaire Dreyfus a divisé la France en deux camps. Ceux qu'on appelle les intellectuels, champions de la justice contre la raison d'Etat, se sont aperçus qu'ils avaient dans le monde ouvrier des alliés aussi passionnés qu'eux-mêmes. S'ils n'en avaient pas plus tôt pris

conscience, c'est qu'on vivait sans contacts les uns avec les autres. Il était urgent d'y remédier. Un puissant élan souleva la jeunesse des écoles. Des salles de réunion s'ouvrirent dans les faubourgs et c'est ainsi que, sous l'impulsion de Jacques Bardoux, un groupe d'amis dont faisait partie André Siegfried loua un pavillon au haut de Belleville. Il s'agissait d'y organiser le plus méthodiquement qu'on le put un roulement quotidien de cours, de causeries ou de musique. Je ne sais quel profit durable notre petit cercle d'auditeurs tira de ces rencontres, mais le bénéfice que nous en eûmes nous-mêmes fut considérable. Nous avions tout à apprendre : le langage qui se fait immédiatement comprendre, la politesse qui ne blesse pas, les zones de susceptibilité qu'il faut ménager. D'emblée Siegfried trouva le ton juste, sans avoir besoin de se contrefaire, fort de cette disposition qui fut plus tard un secret de son ascendant : la sympathie qui transparaissait dans son art d'interroger. C'est à l'Université populaire de Belleville qu'il a d'abord appris ce que les livres n'enseignent pas : un certain coude à coude avec des hommes formés par le travail manuel, d'où jaillirent quelques amitiés qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie » (Schlumberger *in* Association André Siegfried, 1961).

En tant qu'homme consacré au service social, Jules Siegfried avait constitué en 1890 une Société de l'exposition permanente d'économie sociale, la "Sorbonne du Travail" selon l'expression de Jules Simon. Puis, le 13 juin 1893, à titre de ministre du Commerce, il avait présenté un projet de loi portant création d'un Musée d'économie sociale dans l'enceinte du Conservatoire des arts et métiers. Le 9 juin 1891, il avait rencontré le comte de Chambrun qui était prêt à faire don d'un hôtel particulier situé au 5 rue Las Cases pour un million de francs. Le 19 mai 1894 était créé le Musée social rue Las Cases et il fut reconnu d'utilité publique en août de la même année. L'inauguration eut lieu le 25 mars 1895 en présence d'Alexandre Ribot, président du Conseil et de Jules Simon qui, tous deux, prononcèrent un discours (Merlin, 1929). Jules Siegfried devint le président du Musée social dès sa fondation. Les autorités de l'Etat attachaient la plus grande attention à cette institution puisque, pour l'anniversaire des 25 ans du Musée le 30 juin 1919, la cérémonie fut honorée de la présence de Raymond Poincaré, président de la République. A sa mort en 1922, Jules Siegfried était toujours président du Musée social.

Depuis 1904, André Siegfried collaborait au Musée social sous la forme de conférences et d'études publiées dans la *Revue du Musée social*. C'est pourquoi il était, en quelque sorte, préparé à en prendre la direction. Cette circonstance survint le 4 février 1942, en pleine guerre et en pleine Occupation, lorsqu'il succéda à Georges Risler décédé. Par ce geste, André Siegfried montrait son attachement à une institution où il retrouvait le souvenir de son père. Il en resta président jusqu'à sa mort en 1959. Henry Deroy, qui lui avait succédé à cette charge, eut ce

commentaire : « Qu'il soit toutefois permis de rappeler la création par ses soins d'une section d'études sociales qu'il tint à présider lui-même et qui lui permit de soumettre aux personnalités les plus qualifiées des problèmes dont le choix montre bien qu'elles étaient ses préoccupations : logement familial ; éducation sociale du Français ; culture populaire ; formation d'une main-d'œuvre qualifiée ; causes psychologiques dans la prévention des accidents du travail ; formation des cadres ; problèmes de la vieillesse... » (Deroy in Association André Siegfried, 1961).

Entre le Grand Tour (1898-1900) et l'arrivée comme professeur aux Sciences Po (1910), Siegfried va connaître une certaine épreuve du feu, à savoir quatre expériences électorales (1902, 1903, 1906, 1910) pour ravir un siège de député mais ces quatre tentatives se soldèrent toutes par un échec cuisant. A l'occasion des élections législatives d'avril 1902, le président du Conseil Pierre Waldeck-Rousseau (1846-1904) recherchait des candidats de Défense républicaine en accord avec sa politique de révision du procès de Dreyfus. Il connaissait Jules Siegfried. Ce dernier lui indiqua la disponibilité de son fils André. Pour reprendre le jargon électoral contemporain, André Siegfried est "parachuté" dans la circonscription de Castellane (Basses-Alpes). Il s'agit de déboulonner le député sortant, élu en 1898, et qui n'est autre qu'un hobereau local, le comte Boni de Castellane (1867-1932), devenu très riche à cause de son mariage avec Anna Gould, héritière d'un magnat des chemins de fer aux Etats-Unis. Le député sortant n'habite pas à Castellane mais dans le fameux Palais Rose avenue de Malakoff où il reçoit tout ce que l'Europe compte de têtes couronnées à l'occasion de réceptions grandioses (Mension-Rigau, 2008). Avec la fortune dont il dispose, Boni de Castellane "arrose" littéralement le bourg de Castellane par des constructions, des réparations ou des améliorations (poste, mairie, adduction d'eau, routes...). Qui plus est, il paie les consommations de ses électeurs dans les auberges et les cafés. Siegfried lui reprochera même de payer les frais "spéciaux" de certains électeurs dans des maisons closes ! La campagne électorale est d'une violence verbale inouïe. La feuille électorale du député Boni de Castellane s'intitule *Le Journal de Castellane*. On y trouve des insultes à connotation raciste jetées à la face d'André Siegfried : « Siegfried, c'est tout simplement un nom allemand, c'est tout ce qu'il y a de plus prussien... La pauvre Alsace nous fait l'effet d'avoir bon dos en la circonstance... Combien ce Prussien naturalisé d'hier avait de parents dans l'armée allemande au moment de la guerre de 1870 ? ». Le jour du scrutin, une chanson est même distribuée : « Siegfried le dreyfusard/Naturalisé sur le tard/Aime les Allemands/Juifs et protestants/Abhorre nos soldats/Défend les Judas/Que Siegfried loin de nous/A Berlin aille planter les choux. » André Siegfried intente une action en justice pour diffamation. Il gagne son procès en juillet par la condamnation du

gérant du *Journal de Castellane* (Favre, 1989). “Arrosage” du candidat sortant et diffamation expliquent en bonne part le résultat du scrutin : 2 485 voix pour de Castellane, 1 622 voix pour Siegfried, 172 voix pour le radical-socialiste Joseph Blanc. Après le scrutin, le tribunal correctionnel prononce deux condamnations pour corruption électorale puis un rapport d’une commission parlementaire conclut à des irrégularités électorales, si bien que l’invalidation de l’élection fut prononcée par la Chambre des députés puis publiée au Journal officiel du 7 novembre 1902. Un nouveau scrutin eut lieu le 25 janvier 1903 : Boni de Castellane obtint 2 348 voix et Siegfried 1 840 voix. Siegfried avait été envoyé en “service commandé” par Waldeck-Rousseau sur un terrain miné. Comme Pierre Milza l’a fort justement fait remarquer, André Siegfried put non seulement mesurer “sur le tas” la pesanteur sociologique de l’influence liée à l’implantation locale d’un notable aristocratique, mais aussi constater combien, face à ce paramètre, un candidat “exotique” disposait de très peu d’impact (Milza, 1995).

Après ces deux échecs sur un “terrain dur et difficile”, André Siegfried est de nouveau “missionné” comme candidat de Défense républicaine pour conquérir la deuxième circonscription du Havre qui non seulement est tenue par l’opposition mais se trouve aussi être voisine de celle de son père. Le premier acte se joue au premier tour des élections législatives du 6 mai 1906 : le candidat de la droite locale, Louis Brindeau, l’emporte avec 9 194 voix ; Siegfried recueille 7 693 suffrages, le candidat radical et le candidat socialiste décrochent chacun un peu plus de 500 voix. Le second acte se déroule aux élections législatives d’avril-mai 1910 dans la même circonscription. Au premier tour, le député sortant Louis Brindeau recueille 8 778 voix, Siegfried réunit 5 715 votes, le radical Valentino obtient 4 255 suffrages et le socialiste Le Chapelain ne récolte que 678 voix. En toute logique, si la “discipline républicaine” avait fonctionné, André Siegfried était en ballottage favorable mais le désistement ne fonctionna en aucune manière. Au second tour le 8 mai 1910, Brindeau l’emporte par 10 290 voix contre 7 687 à Siegfried. Et Pierre Favre ajoute : « On peut concevoir qu’André Siegfried en eut du dépit, que même il en fut blessé. Les raisons de l’échec importent peu. Il en est qui tiennent probablement à la position même d’André, position politique médiane qui pouvait n’être pas sans ambiguïtés ; les électeurs purent avoir de la méfiance pour ce fils de famille aux nombreux voyages... et aux études parisiennes. On peut d’ailleurs se demander quelle était la résonance des discours d’André, organisés comme des exposés à l’Ecole libre des sciences politiques » (Favre, 1989). C’est d’ailleurs ce dernier argument que son ancien élève et ami personnel, Edouard Bonnefous, reprit en 1975 lors du centenaire de sa naissance : « Il faut d’abord reconnaître que Siegfried, malgré d’éminentes qualités, n’avait le goût ni, il faut bien le dire, les manières d’une certaine vie électorale. Simple

et aimable dans son accueil, il paraissait souvent distant au premier abord. Il avait une horreur profonde de la démagogie et d'une certaine familiarité qui s'impose dans la vie politique ; le tutoiement le hérissait, et qui peut réussir en politique s'il ne tutoie pas facilement ? Je crois qu'il avait fait une erreur en se présentant à des élections au scrutin d'arrondissement, car ce type de scrutin implique un comportement individuel qui n'était pas le sien... On peut se demander à cet égard s'il avait le talent nécessaire pour s'imposer à la foule. Je crois qu'avec son extraordinaire intelligence, il aurait fait un excellent travail dans les commissions, mais, je dois le dire franchement, je ne pense pas qu'il ait été l'orateur des débats passionnés » (Bonnefous, 1977).

Pour quiconque est bien pénétré de l'esprit et du contenu du *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République*, il est très clair que les deux dernières expériences électorales au Havre à quatre ans d'intervalle (1906 et 1910) constituent une sorte de travaux pratiques du *Tableau*. Plusieurs analystes en sont intimement persuadés. C'est ainsi l'avis de Pierre Favre : « Ce qui importe davantage, ce sont les effets de l'expérience politique d'André Siegfried dans la genèse du *Tableau politique de la France de l'Ouest*. Le lien entre ses études scientifiques et ses expériences électorales est évident : dans le temps, les deux activités sont entremêlées puisque André commence ses recherches en vue du *Tableau* au lendemain des législatives de 1906 et les mènera en même temps que son action politique de préparation du vote de 1910. Mais la liaison va bien au-delà de cette coïncidence temporelle : le *Tableau* est pétri de l'expérience politique de son auteur, plus qu'on n'a jamais voulu le voir » (Favre, 1989). Le même argument est repris par Pierre Milza : « C'est en 1906, l'année de la première confrontation avec les urnes dans la deuxième circonscription du Havre, qu'André Siegfried entame la vaste enquête sur le terrain d'où sortira sept ans plus tard le *Tableau politique de la France de l'Ouest*. Entre cette date et celle de l'ultime tentative de conquête d'un fief électoral, il réunit l'essentiel de sa documentation et ne cesse de parcourir l'ensemble de la région pour y rassembler données et témoignages, ou simplement pour voir, pour s'imprégner de l'atmosphère des lieux et de la pâte humaine qui fait le tempérament des peuples » (Milza, 1995).

Dix ans après l'installation de la famille à Paris, Jules Siegfried est devenu un député professionnel. Il avait une aversion pour Clemenceau qu'il considérait non seulement comme un démolisseur de ministères mais aussi comme quelqu'un qui menait joyeuse vie. C'est la raison pour laquelle il vota pour Deschanel contre Clémenceau à la présidence de la République en 1920. Il éprouvait une répulsion pour le boulangisme. Alexandre Ribot le fit ministre du Commerce dans son cabinet qui dura du 4 décembre 1892 au 3 mars 1893. Jules Siegfried se fit connaître et surtout remarquer dans les commissions parlementaires (budget,

douanes, colonies, commerce, législation sociale...). Alerté par son ami havrais le docteur Gibert et par son ami mulhousien le sénateur Auguste Scheurer-Kestner (1833-1899) qui connaissait la famille Dreyfus, Jules Siegfried comprit assez vite la monstruosité de l’Affaire Dreyfus. Il devint donc dreyfusard, ce qui lui valut d’être rejeté sur la gauche de l’échiquier politique. Il vota pendant deux ans pour le ministère Combes mais fut de ceux qui le renversèrent en 1905. A partir de 1914, lui le républicain protestant, modéré et initiateur de l’école laïque, ne fut plus combattu par la droite. Aux législatives de novembre 1919, il fut élu député, pour la dernière fois de son existence, sur la liste du Bloc national. Pendant la Grande guerre, il manifesta une solidarité de proximité avec les autorités belges. En effet, dès l’invasion de la Belgique en août 1914, le gouvernement belge s’était réfugié à Sainte-Adresse, commune dominant le port et la rade du Havre. Les ministres du roi Albert furent souvent reçus au Bosphore qui était devenu, pour eux, une sorte de centre d’accueil. Jules Siegfried avait 81 ans lorsque se termina la Première Guerre mondiale. Il était devenu le doyen de la Chambre des députés, ce qui lui valait de présider la première séance de l’année et de prononcer le discours d’usage. Il le fit le 8 janvier 1918, le 14 janvier 1919, le 12 janvier 1920, le 11 janvier 1921 et le 10 janvier 1922. Sans aucun doute, en tant que doyen de la Chambre, la circonstance la plus émouvante, raconte André, fut la session du 8 décembre 1919 où il présida la séance à laquelle les députés d’Alsace-Lorraine reprenaient place à la Chambre des députés après 48 années d’interruption. Leurs prédécesseurs avaient fait leurs adieux à la mère patrie le 1er mars 1871 à Bordeaux où le gouvernement Thiers s’était replié. Lui qui avait quitté son Alsace natale à vingt-trois ans accueillait ses frères alsaciens à l’âge de quatre-vingts deux ans ! Après 1919, il était devenu le survivant d’une époque révolue. Clémenceau se retirait de la vie politique. Il soutint Poincaré qu’il n’aimait pas et Aristide Briand pour lequel il avait de l’admiration. Après le décès de son épouse en mai 1922, il devint triste et perdu dans ses pensées. Il mourut au Havre le soir du 22 septembre 1922. La rupture d’une artère dans la gorge provoqua une hémorragie qui l’emporta d’un seul coup, en un instant, sans souffrance (Merlin, 1929). Et son fils André eut ces mots : « Je n’aurais jamais cru, quant à moi, que la mort pût être une chose si simple, disons le mot, si belle : sa tête s’était inclinée et il avait cessé de vivre. C’était dans sa chambre au Bosphore, devant ce panorama splendide, vers lequel il était revenu, par une sorte d’instinct, quand un secret pressentiment l’avait averti qu’approchait la fin » (*Mes souvenirs de la Troisième République*, p. 145).

Le 19 janvier 1907, André Siegfried épousait Paule Laroche. Son père Hippolyte Laroche s’était marié le 5 avril 1883 au Mans à une jeune Sarthoise, Suzanne Marinier. Ils eurent trois enfants : Paule née le 30 avril 1884 à Brives, Jack et Ber-

nard (1896-1978). Paule reçut une éducation de jeune bourgeoise et fut élevée par des gouvernantes. Elle apprit le piano, le dessin, l'anglais et l'allemand. Elle fut un temps pensionnaire à Heidelberg. La rencontre entre André et Paule fut facilitée par le fait que les familles Laroche et Siegfried se connaissaient au Havre où Hyppolite Laroche avait été sous-préfet. Le mariage religieux d'André Siegfried et de Paule Laroche eut lieu le 24 janvier 1907 au temple de l'Oratoire du Louvre. Le témoin de la mariée ne fut autre que le général Georges Picquart (1854-1914) qui était, à ce moment-là, ministre de la Guerre dans le cabinet Clémenceau. Il est plus connu comme le colonel Picquart puisque, chef du Bureau des renseignements en 1895, c'est lui qui fut persuadé de la culpabilité d'Esterhazy et donc de l'innocence du capitaine Dreyfus. Cela allait relancer l'Affaire Dreyfus.

Après leur mariage, André et Paule Siegfried occupèrent d'abord un appartement rue de Luynes où ils vécurent jusqu'en 1913 et où leur fille unique Claire naquit le 9 mars 1908. De cette façon, ils se trouvaient proches du 226 boulevard Saint-Germain où demeuraient Jules et Julie Siegfried mais aussi du 224 voisin où résidaient Jules, le frère aîné d'André, et sa femme Luce. En 1913, André, Paule et Claire emménageaient dans leur bel appartement du 8 rue de Courty. C'est là qu'André Siegfried devait résider jusqu'à sa disparition en 1959 et c'est dans cette demeure que fut conçu et rédigé l'essentiel de son œuvre. Après la mort de Jules Siegfried en 1922, la belle propriété havraise du Bosphore fut vendue et ses héritiers en furent Jules junior et André, les seuls survivants des quatre enfants de Jules et de Julie.

Paule vécut par et pour son mari. Elle fut en permanence sa plus proche collaboratrice. Elle assistait à ses cours aux Sciences Po, assise sur une chaise placée dans le corridor d'accès au grand amphithéâtre. Il lui demandait toujours son avis sur tel ou tel point de son travail et elle participa à tous ses voyages. Elle fut anéantie par le décès d'André. En mauvaise santé, elle survécut cinq ans à son époux. Pour l'entourer et pour l'aider, les Laroche (c'est-à-dire son frère Bernard et sa belle-sœur Marie-Charlotte) vinrent s'installer au 8 rue de Courty à l'étage inférieur de celui de l'appartement des Siegfried. Elle se fractura le col du fémur en 1963 et décéda le 20 juin 1964 d'une hémorragie cérébrale subite. Paule avait 80 ans.

Au 8 rue de Courty, les Siegfried menaient une vie sans grand train et ne possédaient même pas de voiture particulière. Paule détestait les mondanités. Par voie de conséquence, elle recevait très peu à dîner. Elle organisait des thés pour 10 à 15 participants, souvent des Britanniques, des Américains et des membres de la famille. André Siegfried y faisait une apparition qui ne dépassait jamais plus d'une heure et il retournait à son cabinet de travail. Claire avait une véritable adoration pour son père. Elle le surnommait Adé et il l'appelait Clara. Elle

ressentait une vraie fierté d'être sa fille. Grande et les cheveux un peu roux, elle ressemblait à son père. Mais, contrairement à sa mère Paule, elle ne fut jamais la collaboratrice de son père. Claire fit ses études au Lycée Victor Duruy et acquit une parfaite maîtrise de l'anglais et de l'allemand. Elle vécut chez ses parents jusqu'en 1935. Timide et gauche, elle resta célibataire d'autant qu'aucun effort ne fut fait pour la marier. En 1935, elle vécut dans un appartement de la rue Férou qu'elle occupa jusqu'à la mort de sa mère en 1964, à l'exception de la parenthèse de la Seconde Guerre mondiale où elle devint la "gardienne" de la propriété de vacances à Vence. A la disparition de sa mère, elle vint habiter dans l'appartement de ses parents rue de Courty. Elle travailla comme bibliothécaire à la *American Library in Paris* de 1946 à 1961, année où elle prit une retraite anticipée, suite à des problèmes de polyarthrite. Elle décéda, à l'âge de 76 ans, le 20 septembre 1984 dans la villa de Vence.

Bien que menant une vie de travail au Faubourg Saint-Germain à deux pas du Palais-Bourbon, le couple Siegfried ne s'interdisait pas, cependant, de participer aux activités intellectuelles d'une haute société parisienne attachée aux choses de l'esprit (Chevalier, 1989). Le meilleur témoin de ce style de vie cloisonné fut leur amie Catherine Pozzi (1882-1934). Elle était la fille d'un médecin illustre, issu d'une famille protestante du Tessin. Son père associait sa grande fortune à un rôle politique (ami de Clémenceau et sénateur de la Dordogne) et à une active participation aux cénacles littéraires. Sa fille Catherine fut d'abord mariée au dramaturge de boulevard Edouard Bourdet puis fut surtout connue par sa longue et orageuse liaison avec Paul Valéry de 1920 à 1928. Grande bourgeoise de la place Vendôme, fréquentant les salons littéraires de la capitale, elle fut l'amie de Jacques Maritain, de Pierre-Jean Jouve, de Rainer Maria Rilke, de Julien Benda, de Daniel Halévy, de Jean Paulhan, de Anna de Noailles et de bien d'autres. Chez Paule et André, elle rencontra l'un des meilleurs amis de l'écrivain André Fernet, à savoir Roger Martin du Gard (1881-1958), directeur des Nouvelles Littéraires et futur Prix Nobel de Littérature (Joseph, 1988). Catherine est très déçue par le personnage. Elle commente dans son *Journal* le 17 juin 1920 : « J'ai dîné avec Martin du Gard chez les Siegfried. Le lendemain, lui ai écrit de venir me voir, sans autre explication qu'une phrase qu'il pouvait seul comprendre. Il était le meilleur ami d'André. C'est un crétin. Deux heures de discours m'ont appris qu'il méprisait l'intelligence, et souhaitait "créer". Dégoût » (Pozzi, 1987). En 1920, elle est devenue la maîtresse de Paul Valéry. En 1922, grâce à son vieil ami André Siegfried, elle cherche à obtenir un poste pour Valéry à la Société des Nations à Genève (Joseph, 1988). Dans son *Journal* le 13 novembre 1923, Catherine Pozzi note encore : « Voici huit ans que j'ai quitté le monde, que le malheureux corps ne pouvait plus vivre à Paris. En ces huit ans, il y a eu la guerre et mon divorce.

La moitié de mes amis sont morts : les meilleurs. Ceux qui restent ont continué de voir mon mari ; les autres m'ont oubliée. On n'a pas le droit de disparaître à trente ans... Qu'y ai-je encore ? Deux intimes : Marie de Régnier et Valéry. Ensuite les André Siegfried qui sont la grande bourgeoisie, la politique et l'art... » (Pozzi, 1987). Un 25 avril 1928, Catherine Pozzi dînait avec André Siegfried, Daniel Halévy et Louise Weiss (1893-1983), avenue Victor Hugo, chez le prince Constantin de Brancovan, frère d'Anna de Noailles (1876-1933). Fin décembre 1928, c'est encore un dîner chez elle avec André Siegfried, Jean Guéhenno (1890-1978) et Bernard Groethuysen, le philosophe et sociologue allemand, grande figure intellectuelle connue de l'époque (Joseph, 1988). Début 1930, Catherine Pozzi est de plus en plus atteinte par la tuberculose qui devait l'emporter le 5 décembre 1934. Il lui faut des efforts incessants pour se lever, se tenir debout, s'habiller et parfois sortir. André Siegfried est son ami depuis la jeunesse. Il le restera jusqu'à sa mort. Elle écrit le 23 février 1930 dans son Journal : « Visite d'André Siegfried de 4 à 6. Grande intelligence. Ce jour sera moins triste de ce fait. Mais il me raconte qu'on va donner le prix Nobel à Paul Valéry » (Pozzi, 1987). Il lui arrive encore de donner des dîners étincelants comme celui du 9 mars 1930 où Julien Benda (1867-1956) joue de ses paradoxes théologiques devant André Siegfried, Pierre d'Espezel (bibliothécaire au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale), Jean Paulhan (1884-1968), Georges Boris (plus tard directeur de cabinet de Paul Reynaud puis de de Gaulle) et Bernard Groethuysen. Dans son *Journal*, Catherine Pozzi note le lendemain de ce dîner : « Extraordinaire dîner... Discours de Benda pendant le dîner. Discours de Benda après le dîner. Soirée théologique : "Dieu n'est pas infini, dit Benda, s'il est Personne" et il le prouve pendant trois heures... Théories enfantines de Siegfried sur les "curés", catholicisme ramené aux "curés" ! Benda a une notion assez grande du catholicisme, Siegfried non » (Pozzi, 1987).

De sa naissance à sa mort, André Siegfried vécut toujours sous l'ombre portée de sa ville natale, Le Havre. Il a souvent évoqué l'influence du *genius loci* du Havre dont l'explication, aimait-il à dire, relève d'une mystique géographique, peu scientifique, mais avec laquelle il faut compter (Nicollet, 1989). Le Havre avait été pour Siegfried non seulement le début de son ouverture sur le vaste monde mais aussi le lieu d'apprentissage de la vie sociale et de la politique. La fidélité au Havre devint un fil rouge conducteur dans sa vie.

Au cours de l'hiver 1937-1938, il parraina la création de l'Institut havrais de sociologie économique et de psychologie des peuples fondé par son ami Abel Miroglio (1895-1978). Il vint au Havre pour en présider la séance inaugurale. Après le second conflit mondial, Miroglio, toujours avec le parrainage d'André Siegfried, lançait, en 1946, la *Revue de psychologie des peuples*. Il fut l'un

des premiers à y publier un article. Par ce double geste, Siegfried réalisait un des vœux de son père qui aurait voulu voir surgir au Havre un établissement d'enseignement supérieur. Siegfried répondit toujours aux appels de Miroglio et vint tous les deux ans donner une conférence dans le cadre des séminaires d'été de l'Institut. En 1958, il accompagna même une délégation de l'Institut havrais auprès du recteur de l'Académie de Caen dont dépendait Le Havre afin de transformer l'Institut en centre de recherche, ce qui fut fait en 1960 (Nicollet, 1989).

André Siegfried fut très marqué par les destructions considérables consécutives aux bombardements anglo-américains sur la ville et sur le port en 1944. Juste après la libération du Havre, il accompagne Raoul Dautry dans les ruines de sa ville natale. Raoul Dautry (1880-1951) a d'abord été ministre de l'Armement dans les cabinets Daladier et Paul Reynaud (21 septembre 1939 - 16 juin 1940). Mais il est, au moment du retour de Siegfried dans la ville sinistrée, le ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme des troisième et quatrième gouvernements provisoires du général de Gaulle (16 novembre 1944 - 20 janvier 1946). C'est un spectacle de désolation qui prend André Siegfried à la gorge : la ville est à moitié rasée, les quartiers du centre de l'agglomération semblent avoir été piétinés. Pas une maison, pas un mur, pas un pan de mur. Sur des kilomètres, ce n'est qu'un amas de décombres anonymes et sans couleur. L'Hôtel de ville que Napoléon III avait qualifié de "petit Louvre" ne laisse debout qu'une façade mutilée. La Bourse n'est plus qu'une armature calcinée. Il ne reste plus rien du Théâtre peint par Boudin. Le Bassin du Commerce n'est plus qu'une mare à demi comblée aux quais indécis. Les bassins sont toujours à leur place mais l'occupant allemand a fait sauter tous les quais qui se sont effondrés. Le Quai d'Escale n'est plus qu'un amas de débris. Le trafic portuaire arrive à continuer grâce aux moyens de fortune des Alliés : les navires sont ancrés dans la rade et des chalands débarquent sur la plage soldats et matériel en dehors des jetées du port. Quelques bateaux arrivent à pénétrer dans les bassins sillonnés par les camions amphibies de l'armée américaine. Ce spectacle de désolation n'est cependant pas le spectacle de la mort, estime Siegfried, car cette ville veut vivre et la visite du ministre Raoul Dautry le frappe et l'encourage comme la plus efficace leçon d'énergie et de méthode. Le Havre vit de la mer, vit des échanges internationaux s'effectuant à travers les océans et dont les opérations se nouent et se dénouent à la Bourse, centre symbolique de ce grand marché. Et Siegfried de dire : « Pas un Havrais qui ne sache cela, mieux, qui ne le sente à la façon d'une intuition. Une sorte d'union sacrée fait l'unité morale de tous ces hommes, qui vivent en vue de la mer, respire le même air océanique que leur apporte un perpétuel vent d'ouest, regardant par instinct non du côté de la terre mais vers le grand large d'où leur vient la vie. Alors comment reconstruire et selon quelle urgence ? La réponse sera : c'est d'abord

le marché des grandes affaires qu'il faut, toute affaire cessante, reconstituer. Le Havre, ce n'est pas une usine, c'est une maison de commerce accolée à un port, et Le Havre ne peut revivre que si son marché et son port reviennent à la vie... Il faut, pour semblable programme, un certain degré d'ascétisme, et je ne sais si ce calendrier de la renaissance serait partout accepté et compris. Dans une cité comme Le Havre, il le sera sans peine, car l'employé de commerce, le marin, le docker, le courtier, l'importateur, l'armateur, les dizaines de milliers de gens qui vivent de l'échange savent bien de quoi il s'agit » (Archives municipales du Havre. Dossier Siegfried).

C'est dans cet esprit qu'il patronna également la création en 1946 par la Chambre de commerce du Havre d'une publication originale, la *Revue de la porte océane* qui dura jusqu'en 1957. Il y publia d'ailleurs quatre articles en 1947, 1949 et 1950 sur Le Havre, la route du Cap, la démographie des Etats-Unis et le canal de Suez. C'est d'ailleurs dans cette même *Revue de la porte océane* que son assistant Jean Gottmann (1915-1994) présenta en 1951 les premiers éléments de ce qui allait devenir, en 1961, son célèbre ouvrage *Megalopolis: The Urbanized Northeastern Seaboard of the United States*.

C'est au Havre qu'André Siegfried fit sa dernière apparition publique et sa dernière conférence publique. C'était le samedi 13 décembre 1958 au siège de la Société havraise de crédit immobilier en présence de Pierre Courant, député-maire de la ville. Il y venait pour célébrer le cinquantenaire de cette institution fondée par son père en avril 1908. La boucle havraise était bouclée. Fatigué, le teint pâle et les traits tirés par le cancer qui le rongeaient et qui allait l'emporter un peu plus de trois mois plus tard, il évoqua de vieux souvenirs qui allaient se poursuivre au-delà de cette séance devant un plus vaste auditoire à la Chambre de commerce. A son retour à Paris chez lui, il s'alita pour ne plus se relever.

Dans les pages d'hommage que le quotidien *Le Havre-Presse* consacra à André Siegfried au lendemain de sa mort en mars 1959, un chapeau était intitulé « Fidèle aux engagements de son père, il a fait rayonner dans le monde le meilleur de l'esprit du Havre ». On y trouvait un message de Pierre Courant (1887-1965). Courant fut l'un de ses amis les plus fidèles. Maire du Havre de 1941 à 1944 puis de 1947 à 1965, il fut député de 1945 à 1962 mais aussi ministre du Budget dans les cabinets René Pleven et Edgar Faure (1951-1952) puis ministre de la Reconstruction en 1953. Dans son message, il confia ce propos à Françoise Tardif, journaliste au *Havre-Presse* : « A mon avis, ce qu'André Siegfried puise de plus certain dans le patrimoine havrais, c'est son ouverture sur le monde. Souvenez-vous que ce Français est né en 1875 et que, bien que son père eût rempli de hautes fonctions à Paris, c'était tout de même un provincial. Et pourtant, dès la fin de l'adolescence, il entreprend de grands voyages, il cherche à connaître aussi bien

l'Asie ou les îles du Pacifique que la Normandie voisine. Comme il est en avance sur son temps ! Mais cette ouverture sur les pays lointains, c'est Le Havre qui la lui donne... » (Archives municipales du Havre. Dossier Siegfried).

CHAPITRE 2

« MA MÉTHODE EST CELLE DU REPORTER »

L'œuvre siegfriedienne est faite de plusieurs parts : l'analyse du monde anglo-saxon, la géographie des affaires internationales, la psychologie des peuples, la géographie électorale. Cette œuvre, conçue dans le cadre et dans l'ambiance intellectuelle de Sciences Po et du Collège de France, est originale à plus d'un titre car elle aborde les thèmes politiques sous plusieurs angles, celui des problèmes de stratégie mondiale avec l'étude des mers, des voies de passage et des grandes puissances, celui des institutions avec les grands portraits des démocraties qu'il affectionnait, celui des origines du pouvoir dans les régimes parlementaires dont il montrait la curieuse stabilité électorale. Il aurait suffi de peu de choses pour passer de ces esquisses à une explication systématique des rapports de l'espace et du pouvoir, mais Siegfried appartenait à une génération qui se méfiait des généralisations et des théories (Claval, 1989). En effet, ses ouvrages présentés comme des vues générales ou des tableaux relevaient d'une démarche peu habituelle : *An Unconventional French Political Geographer*, a-t-on pu écrire à son sujet (Sanguin, 1985a). « J'ai pris l'habitude d'aborder toute étude comme un voyage, se plaisait-il à répéter, ma méthode est celle du reporter. » Par cette formule accrocheuse, Siegfried voulait dire que toutes ses études s'appuyaient nécessairement sur une confrontation avec les lieux, les habitants et les acteurs. Il convient aussi de préciser qu'il consacrait autant d'efforts et de temps à préparer ses enquêtes qu'à les réaliser.

Dans son analyse consacrée à l'ensemble des grandes études réalisées par André Siegfried sur les principales démocraties anglo-saxonnes, Paul Claval est sans doute celui qui a été le plus au fond des choses en établissant une radioscopie de la méthodologie siegfriedienne que l'on peut résumer comme suit :

1/ André Siegfried n'est pas vraiment un politologue. C'est plutôt un savant qui

pratique une démarche globale combinant histoire, démographie, psychologie sociale, sociologie, économie et géographie.

2/ André Siegfried n'aime pas les dissertations à caractère méthodologique. De ce fait, c'est quelqu'un qui n'explique jamais sa démarche. Il préfère beaucoup plus coller au réel. Il s'attache à l'élégance de ses interprétations. Il fait varier ses plans.

3/ André Siegfried applique toujours la même grille d'analyse dont les origines sont relativement faciles à déceler. Son inspiration pour l'analyse des peuples lui vient de Michelet et de Tocqueville. Il renoue, d'une certaine manière, avec le genre du voyage philosophique remarquablement illustré par Tocqueville dans *De la démocratie en Amérique* (1835-1840) où est mise en relief la psychologie collective des Américains.

4/ André Siegfried ajoute à ce substrat tocquevillien sa propre connaissance de la science économique et sa maîtrise de l'outil statistique, le tout placé sous l'éclairage des grands équilibres mondiaux de l'économie de marché.

5/ André Siegfried s'inspire d'autres sources géographiques que celles de Vidal de la Blache ou de la géographie allemande de la fin du XIX^{ème} siècle. Il s'appuie davantage sur la tradition née chez Montesquieu et épanouie chez Tocqueville.

6/ Cependant, André Siegfried opère une rencontre avec le *Tableau de la Géographie de la France* (1903) de Paul Vidal de la Blache. Cette rencontre se réalise sur un thème rassembleur : la personnalité des petits pays. En ce sens, le *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République* (1913) est vidalien aux yeux de Claval parce que la démarche y est régionale comme chez Vidal, sauf que Siegfried met beaucoup plus l'accent sur les tempéraments politiques pour glisser ultérieurement vers le thème de la psychologie des peuples.

Bref, cela fait dire à Claval : « Il n'est pas certain que Siegfried soit sorti sans dommage de son recours aux catégories vidaliennes. C'est lorsqu'il est le plus franchement tocquevillien qu'il est le meilleur » (Claval, 1989).

André Siegfried inculquait à ses étudiants des règles de travail élémentaires et impératives. Ainsi, chaque année, en introduisant son cours de géographie économique dispensé aux Sciences Po, il conseillait à ses étudiants de respecter les cinq principes suivants pour toute analyse sérieuse de niveau universitaire (FS/3SI1) :

- 1/ Observer avant de discuter : respecter la vérité
- 2/ Apprendre les faits et les chiffres mais réfléchir sur ce que l'on a appris
- 3/ Mesurer la proportion relative des choses
- 4/ Situer les choses et les gens dans le temps et dans l'espace

5/ Chercher quels sont les motifs qui font agir les gens

Il développa cette façon de voir dans une conférence qu'il donna en octobre 1947 à l'Association des anciennes élèves de l'école du haut enseignement commercial pour les jeunes filles de Paris. On retrouve dans les notes de cette intervention un strict cadrage de la recherche, fondée sur les règles essentielles de l'honnêteté intellectuelle :

1/ *Observer avant de discuter.* Les discussions sur les données inexactes mènent à rien, bien au contraire elles vous enferment dans l'erreur. Il faut observer avant de discuter. Très peu de gens le font : les Français, notamment sont si pressés de raisonner qu'ils déraisonnent souvent faute d'avoir simplement réuni préalablement les éléments de la solution cherchée. D'autres, moins intelligents, mais moins pressés et plus modestes devant les faits, réussissent mieux. Quand vous avez discerné le fait, faites-en ce que vous voudrez, mais respectez-le en tant que fait ; c'est le fondement de la moralité intellectuelle. Celui qui ne tient pour vrais que les faits servant à sa thèse n'est qu'un aveugle de l'esprit.

2/ *Apprendre faits et chiffres mais réfléchir sur ce qu'on a appris.* La nourriture qui profite à l'organisme est celle qu'il assimile par la digestion. Il est nécessaire également de bien digérer dans le domaine de l'esprit : la digestion intellectuelle demande du temps et certains réflexes instinctifs comme la digestion naturelle, mais elle demande aussi un effort de mastication préalable. Ecouter, absorber par la mémoire ne suffisent pas : il faut encore un effort conscient d'assimilation. Sans cet effort, les gains de l'esprit demeurent précaires. L'être intelligent est celui qui possède intellectuellement un bon estomac, mais servi aussi par une dentition intellectuelle solide. Il y a des esprits qui absorbent tout, respectueusement, sans mâcher, sans digérer : on retrouve dans leur estomac, telles quelles, des phrases entières qu'ils ont avalées, comme on retrouve des lapins entiers dans le corps des serpents !

3/ *Mesurer la proportion des choses.* Voilà la chose essentielle et ce qui fait l'homme de jugement. L'intelligence est la capacité de percevoir avec pénétration et aisance tous les éléments d'une question, mais le jugement consiste à connaître exactement l'importance relative de chacun de ces éléments, à les mesurer, à les peser, à les situer. « Le sens de la hiérarchie, écrit Cocteau, permet seul de juger sainement ». Il s'agit avant tout de déterminer, dans le temps et dans l'espace, la place exacte des choses et des gens. Donc se demander toujours quelle est la grandeur des choses : l'URSS a 22 millions de km², est-ce beaucoup? La France a 40 millions d'habitants, est-ce peu ? Celui qui, à propos de tout, ne se pose pas ces questions ne saura jamais où il en est. Nous le savions, direz-vous ? Attention, si l'on n'a pas à sa disposition cet instrument de mesure, ce mètre spirituel, on risque de n'être qu'un esprit dérégulé, c'est-à-dire un esprit faux.

4/ *Situer les choses dans l'espace et dans le temps.* C'est la même règle sous une autre forme : la valeur des choses, des gens, des pays ne dépend pas seulement de leurs qualités intrinsèques, mais de leur position dans l'espace, de leur rang dans la chaîne des temps. Tel pays, où est-il sur la carte ? Tel fait, où se classe-t-il dans la succession chronologique ? Faire le point, comme un marin sur la mer. Quelle heure est-il ? Il y a des gens, des gouvernants qui ne le savent jamais. Préoccupez-vous souvent de remettre la montre à l'heure.

5/ *Ne jamais séparer l'effort de mémoire d'un effort parallèle de discernement et de classement.* La mémoire est un instrument nécessaire qu'il faut entretenir, mais ce n'est qu'un instrument. L'oubli étant la condition de la mémoire, il faut oublier certaines choses pour mieux en retenir d'autres : le choix à faire comporte un classement, qui relève du jugement et demande un effort. Quand ce travail de classement a été fait, le travail de mémoire est plus qu'à moitié accompli. L'effort de mémoire demande au fonds moins d'énergie que l'effort de jugement. Il y a plus de paresse chez celui qui apprend vingt dates ou vingt chiffres que chez celui qui s'attache à n'en retenir que deux, après avoir discerné les dates ou les chiffres qui, par préférence, méritent d'être retenus. L'auteur qui accumule les statistiques a moins de mérite que celui qui, ayant choisi deux chiffres, sait les mettre en vedette. « Amas d'épithètes, mauvaise louange » écrivait La Bruyère. Amas de chiffres, mauvais argument !

6/ *Noter tout de suite en les classant toutes les données qu'on a l'intention d'utiliser ultérieurement.* Toute lecture faite, tout cours entendu doivent comporter une notation immédiate des éléments qu'on estime pouvoir utiliser par la suite. Toute lecture faite, tout cours entendu, auxquels ne correspond pas pareil effort de notation, doivent être considérés comme vains : on aura beau avoir été intéressé, ou même séduit, autant en emporte le vent ! Le fait de noter implique une sélection, nécessitant un effort de jugement : il faut, en lisant, décider quelles phrases, quels mots il convient de souligner, pour les copier ensuite ; et, en écoutant un cours, quels chiffres, quels faits, quels commentaires il faut prendre par écrit. Cette sélection exige ensuite un classement, car il faut savoir retrouver rapidement les indications prises : dans la pratique, cette mobilisation est essentielle, car c'est par elle qu'on peut tenir à sa disposition l'ensemble de ses connaissances, pour concentrer sur un point donné celles dont on a besoin. Le recrutement, la mobilisation, la concentration des armées n'obéissent pas à des règles différentes.

7/ *Chercher toujours quels motifs font agir les gens.* Tant qu'il ne s'agit que des choses, la connaissance est relativement facile, mais quand l'être humain entre en jeu, les difficultés commencent. Les actions des hommes entrent dans le cadre des faits observables, mais elles ne deviennent compréhensibles que si l'on en pénètre les raisons. Or ces raisons, j'entends les raisons véritables et profondes,

les hommes ne les disent jamais, et c'est à peine s'ils se les disent à eux-mêmes. Il n'est donc guère utile d'interroger les gens sur leurs motifs, on est réduit à les deviner. L'habitude d'interpréter les motifs d'autrui entretiendra l'esprit dans un état sportif, entraîné et alerte : mais ne se fier qu'à soi-même pour cette entreprise » (FS/12SI3dr3).

Pendant longtemps, il fut difficile de détecter les composantes de sa méthode de travail. Il était d'une extrême discrétion sur ce point. Or, Siegfried se confia sur les ressorts intimes de sa façon de travailler dans une lettre manuscrite datée du 3 mars 1946 qu'il adressa à un "cher correspondant inconnu". Elle fut reproduite dans *Le Figaro* du 26 mai 1975 :

« Paris, le 3 mars 1946

Cher correspondant inconnu,

Bien souvent des amis, connus ou inconnus, m'ont demandé quelles étaient mes méthodes de travail, et comment j'étais arrivé à choisir le sujet de mes études. C'est à pareille question que je viens répondre aujourd'hui. Je sais sans doute que le moi est haïssable ! Ma mère, qui possédait la vieille sagesse française, ne cessait de me répéter : "moi-je est un vilain personnage". Excusez-moi donc, je m'en rends compte.

Trois maîtres ont exercé sur ma formation une influence décisive : Izoulet, mon professeur de philosophie m'a donné le goût des idées générales ; Seignobos m'a enseigné le réalisme psychologique en politique. Vidal de la Blache m'a fait comprendre (du moins je l'espère) l'esprit profond de la géographie. J'ai eu d'autre part trois contacts directs, guère davantage avec la réalité : au régiment, en faisant le tour du monde, enfin dans plusieurs campagnes électorales, qui n'ont pas été couronnées de succès, mais qui m'ont donné un merveilleux enseignement des comportements humains. Lors d'une de ces campagnes, ma mère disait à un ami : "Mon fils prend en ce moment des leçons d'humanité à mille francs – hélas ! mille francs-or – le cachet."

Pourquoi maintenant me suis-je tourné vers l'observation, plutôt que vers la discussion ou l'apostolat ?

Dans mon orientation première, né au Havre, grand centre commercial, j'avais envisagé d'abord les affaires, puis la politique, conçue non comme un métier mais comme une carrière. Je m'aperçus vite que j'étais plus qualifié pour observer que pour agir, que ma véritable vocation était l'observation et l'enseignement. Ce retard avait l'avantage de m'éviter la déformation professionnelle.

Si je cherche maintenant à déterminer l'esprit et le but de mon travail, je retiens essentiellement ceci : observer la vérité, sans chercher à agir moi-même, admettant ainsi une sorte de division nécessaire au travail. Je reconnais sans doute

ce qu'il y a de limité dans ce but : mais cette limitation, je l'accepte délibérément et sans regret. Conscient de ce qui me manque, je me dis que ce n'est peut-être pas le même qui, ayant su voir, doit ensuite dire ce qu'il faut faire.

Il y a là toute une méthode de travail : discerner les faits isolés, les grouper en faisceaux, les interpréter, en tirer des lois, des règles d'action. C'est la méthode inductive, qui part du particulier pour aboutir au général, et non pas la déduction, qui relève d'une autre discipline. Je ne me sens à l'aise que dans le climat de l'induction : si j'avais été savant, j'eusse été biologiste plutôt que mathématicien.

Pour recueillir les faits, comment procéder ? J'ai pratiqué toute ma vie une règle dont je ne saurais jamais me départir : aller voir sur place, c'est-à-dire voyager. Tout m'est apparu toujours comme un voyage et je crois effectivement que le voyage n'est autre chose qu'un état d'esprit à base de curiosité. J'ai l'impression d'être en voyage à un kilomètre de chez moi aussi bien qu'à dix mille, dans le XIIIème arrondissement aussi bien qu'à New York, à Samoa ou au Pérou. Je n'aime en somme parler que de ce que j'ai vu. L'atmosphère se respire et cela est irremplaçable. Une escale de deux heures dans un port m'en apprend davantage que de longues lectures. C'est peut-être un peu mélancolique pour quelqu'un qui a écrit beaucoup de livres sur les pays étrangers.

Faut-il partir en état d'ignorance ou bien ne s'embarquer qu'après s'être fortement documenté sur le pays qu'on va visiter ? Taine, dit-on, demandait à un jeune enquêteur : "Quelles conclusions allez-vous vérifier ?". Voilà un bien dangereux état d'esprit ! Le système que je propose consiste à connaître les faits essentiels. On peut même se faire une hypothèse, mais attention, à condition d'être toujours prêt à l'abandonner comme un échafaudage qu'on abat après avoir construit la maison. Est-il permis d'avoir de la passion ? Elle est nécessaire à la compréhension car elle est la vie même. Ce n'est pourtant qu'une première étape, car l'intelligence ensuite doit débrayer, continuer seule, libérée de toute partialité et de toute violence, comme ces vents marins qui, délestés de leur humidité, poursuivent leur course, secs et agiles, dans un azur désormais ravagé jusqu'à la pureté.

Les faits sont si nombreux qu'il n'est pas question de les connaître tous. Les plus simples seront ceux sur lesquels on pourra le mieux raisonner. Je n'aime pas le petit fait symptomatique de Taine, ni le fait exceptionnel qui frappera les journalistes et les primaires. Pour les choisir, je compte moins sur la lecture que sur la conversation : il faut questionner beaucoup de gens divers et tirer la vérité de leurs contradictions, ne demandez pas aux gens ce qu'ils sont car ils ne sont pas qualifiés pour le dire. Demandez-le plutôt à leurs adversaires. Mais n'oubliez pas que ceux-ci sont passionnés, partiaux et qu'il faut toujours faire les corrections nécessaires. Qui croire et que conclure ? C'est votre affaire : à vous de prendre la responsabilité, qui est de bon sens et plus encore d'intuition.

Finalement, il faut aboutir, mais comment ? Je crois qu'il faut laisser mûrir les impressions un certain temps : la vérité se dénouera ensuite toute seule comme les éléments les plus lourds au fond d'un liquide. Il me semble qu'au bout de huit ou quinze jours on commence à voir clair. Toutefois la durée devra être fort différente selon ce que l'on veut chercher à connaître : deux heures suffisent parfois. Mais il peut aussi falloir vingt ans ! Les esprits sont réglés comme des télescopes, chacun pour son genre de vision : le fait du jour, de la semaine, de l'année, d'une génération. L'actualité m'intéresse peu : je ne suis pas comme ces journalistes qui préfèrent connaître une fausse nouvelle une heure avant tout le monde plutôt qu'une nouvelle vraie une heure après.

Je crains l'explication policière, j'écarte plus résolument encore l'explication unique, la clef qui ouvre toutes les serrures. J'ai horreur des questionnaires tout faits, des cadres préparés d'avance, des structures rigides qui prétendent organiser les démarches de l'esprit et qui détruisent l'esprit. Le chercheur doit continuellement se renouveler, en renouvelant ses interrogations, ses curiosités, ses angles d'approche.

Ce qui importe en somme, c'est la comparaison. Le sens de la proportion, la compréhension, qui ne relève pas de la quantité mais de la curiosité et surtout de la curiosité affective, c'est-à-dire d'une sympathie spontanée pour les formes variées de la vie.

Le public se plaît à enfermer un auteur dans une spécialité. On me classe souvent comme économiste. Je me refuse à cette classification, encore que l'épithète de "distingué" lui soit toujours associée. La section de morale de l'Académie des sciences morales et politiques a bien voulu m'accueillir et c'est peut-être comme moraliste que je serais le plus fier d'être considéré. Sous cette réserve qu'un moraliste n'est pas quelqu'un qui fait de la morale mais quelqu'un qui discute des conditions de la conduite.

Je conclus : ne pas trop se classer, ne pas trop se spécialiser, ne jamais s'enfermer, ouvrir les fenêtres, être toujours prêt à remettre en question ce que l'on savait et à partir en voyage sur la planète, parmi les hommes et dans le royaume des idées. »

Il est intéressant de cerner ce qu'était la mise en pratique de la "méthodologie siegfriedienne" pour le montage de telle ou telle étude. Un exemple: Siegfried procède à l'analyse socio-économique de Paris au début de la décennie 1950. Pour mener à bien son sujet, il utilisa une série d'indicateurs (FS/ISI18) :

- carte de la répartition par arrondissements des hôtels de tourisme en 1953
- graphique des nuitées en 1954 dans un hôtel du Vème et dans un hôtel du XIIème arrondissement

- graphique des entreprises localisées sur les Champs-Élysées et graphique des familles de la noblesse résidant sur les Champs-Élysées
- prix moyen du terrain à Paris en 1830 et en 1900
- domicile des Nord-Africains en 1950
- trajets pendant un an dans Paris d'une jeune fille du XVIème arrondissement
- carte de localisation des études d'avoués et de notaires
- carte de localisation des résidences des avoués et notaires
- répartition du vote communiste dans Paris en 1950
- carte de l'inconfort de l'habitat en 1946
- artères fréquentées par des habitants de l'Ouest parisien
- carte de localisation des cinémas à Paris en 1914 et en 1945
- carte de localisation de la clientèle d'un magasin de luxe
- domicile des ducs dans Paris en 1853 et en 1946
- carte de localisation des membres du Jockey - Club
- carte de localisation géographique des grands couturiers
- mouvement des voyageurs du métro de 1951 à 1954
- localisation des guichets bancaires et des assurances
- carte de localisation du domicile des membres des conseils d'administration des grandes sociétés
- carte de localisation du domicile des membres des cinq Académies constituant l'Institut de France

Pour bâtir son ouvrage *Vue générale sur la Méditerranée* (1943), André Siegfried avait établi une liste et un glossaire de tout le vocabulaire typique du monde méditerranéen. Il s'était, en outre, arrangé pour trouver chez plusieurs écrivains des citations relevant du monde méditerranéen (Paul Morand, Paul Valéry...). Il savait aussi s'entourer de l'avis de spécialistes et d'observateurs avertis des questions qu'il traitait. Dans une lettre du 19 janvier 1929 écrite depuis le Bureau international du travail à la Société des Nations à Genève, Fernand Maurette, l'un des auteurs de la Géographie universelle Vidal-Lablache, indiquait à André Siegfried que Paul Vidal de la Blache et Jean Brunhes avaient été des éveilleurs d'idées au monde méditerranéen. Maurette lui proposait quelques suggestions : « Je pense que, dans tous ces auteurs, un esprit aussi éveillé que le vôtre trouverait toutes les excitations nécessaires pour réfléchir sur les conditions qui font l'économie des pays méditerranéens, la structure découpée d'une région où la montagne arrive jusqu'à la mer, faisant autant de compartiments séparés qu'il y a de petites plaines baignées par celle-ci ; d'un pays où la politique de l'eau est

une chose essentielle puisque la terre livrée à elle-même peut être un marécage si on ne la draine pas et un désert si on ne l'irrigue pas ; où le fond de la vie du sédentaire n'est point comme dans nos régions le champ mais le jardin ; où le relief oblige l'indigène à la patiente et laborieuse culture en terrasse, et où la mer, au lieu d'être un obstacle aux échanges, est, à cause des nombreux ports, des innombrables îles qui la peuplent et de son étroitesse, le seul chemin commode qui s'offre au négoce » (FS/2SI6).

Pour construire son livre sur *Suez, Panama et les grandes routes maritimes mondiales* (1940), Siegfried, à propos de l'Égypte, alla chercher les conseils du géographe Augustin Bernard (1864-1947), auteur d'un livre intitulé *Vue générale du continent africain*. Le 1er juillet 1939, Augustin Bernard lui donnait son avis : « Les expressions que vous employez ne peuvent donner lieu à critique de la part des géographes et seront néanmoins comprises du grand public. La vallée du Nil peut-elle être considérée comme un effondrement, un graben ? Je crois que oui. A vrai dire, c'est peut-être plutôt un géosynclinal, le sillon des mers tertiaires, un peu comme la vallée du Rhône, mais les deux conceptions ne sont pas exclusives l'une de l'autre... Bien entendu, je reste à votre entière disposition pour tous renseignements de cet ordre, très flatté que vous me consultiez » (FS/ 3SI13).

L'élaboration des principaux livres d'André Siegfried se trouva facilitée par le fait que ces ouvrages constituaient le plus souvent l'achèvement amplifié de cours dispensés aux Sciences Po ou au Collège de France. Il n'en fut pas toujours ainsi, notamment à l'époque des premiers livres. Par exemple, pour son cinquième ouvrage, *Deux mois en Amérique du Nord à la veille de la guerre : juin-juillet 1914*, publié en 1916, Max Leclerc, le directeur général des Editions Armand Colin, émit quelques réserves : « Le plan que vous m'envoyez est ingénieux, mais il a, à mon sens, un sérieux défaut : il m'apparaît comme étant en contradiction avec la nature de l'ouvrage qui est un recueil d'impressions de voyage. Vous brisez le cadre géographique pour disperser les morceaux suivant les besoins d'un plan abstrait. Mais votre rédaction subsiste avec tout ce qui en fait justement le charme, et il m'apparaît qu'il y a contradiction interne entre le plan systématique et abstrait que vous proposez et la forme que vous avez adoptée pour la rédaction de vos "Souvenirs de voyage". Voulez-vous y réfléchir de nouveau ? » (FS/2SI18).

Dans le cas particulier du *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République*, Chevalier estimait que le méthode de travail qui avait inspiré ce livre était propre à la personnalité même de Siegfried et qu'elle n'était pas entièrement reproductible si elle était maniée par des universitaires, et spécialement par des débutants. Certes, Siegfried utilisa abondamment des corrélations cartographiques et statistiques mais, ce qui était "méthodologiquement" central

pour lui, c'était les contacts humains. Ce sont eux qui permirent l'élaboration de ces portraits de villes, de pays, de populations et de tempéraments politiques. Ces contacts ne furent rendus possibles que grâce à quatre facteurs : sa propre notoriété personnelle, ses relations familiales, sa connaissance du milieu politique, sa connaissance du monde des affaires (Chevalier, 1985). Dès lors, on comprend mieux le demi-échec de ceux qui voulurent reprendre ses méthodes. Certes, ils furent capables d'accumuler des tableaux numériques et des documents cartographiques mais ils se heurtèrent massivement à des réponses évasives, à des renvois à des irresponsables et à des portes fermées (Chevalier, 1989).

Tout en émettant des regrets dûs aux circonstances et au contexte scientifique de l'époque, Paul Claval résume la genèse et l'originalité de la méthodologie de Siegfried dans une mise en perspective par rapport à l'école française de géographie : « L'œuvre de Siegfried est géographique presque de bout en bout et les géographes l'ont bien senti. Mais la démarche mise en œuvre par l'auteur de *La démocratie en Nouvelle-Zélande* était si différente de la leur qu'ils ne la comprenaient pas. Elle leur semblait même vaguement dangereuse : Siegfried avait à peine noté quelques traits du cadre naturel qu'il se lançait dans la socio-psychologie, l'économie et la politique. Cela était terriblement loin du souci naturaliste et de la volonté de ne jamais se couper des réalités sensibles de la géographie du temps. La géographie française a donc connu, à côté de la tradition vidalienne, enracinée dans l'œuvre des naturalistes français et des géographes allemands, une orientation beaucoup plus sociale, beaucoup moins positiviste. La géographie d'inspiration toquevillienne que représente André Siegfried a eu les faveurs du grand public, mais elle n'a guère influencé la pratique universitaire. Il fallait sans doute, pour imaginer une démarche aussi originale que celle de Siegfried, des circonstances exceptionnelles : une enfance dans un grand patriarcat ouvert au jeu des idées, mais loin des traditions académiques, une formation destinée à forger un homme d'action et un homme d'Etat plus qu'un érudit, une intelligence plus tournée vers les réalités socio-économiques que vers l'histoire. La démarche qu'il avait su se donner, à la faveur de ces circonstances, était sans doute inimitable. Les géographes français ne l'ont pas comprise et n'ont pas su l'assimiler. C'est dommage ! » (Claval, 1989). Et il ajoute un argument qui était valide pour l'époque concernée : « Le divorce entre le milieu patricien de Siegfried et l'extraction plus modeste de la majeure partie des géographes universitaires a ouvert au premier des horizons qu'il fermait aux autres... » (Claval, 1989).

CHAPITRE 3

BÂTISSEUR DE NOUVELLES AVENUES ET PSYCHOLOGUE DES PEUPLES

Il existe une partie moins connue de l'œuvre d'André Siegfried. A l'époque, elle prêta le flanc à la critique, non seulement parce qu'elle défrichait des pistes peu conventionnelles et peu assurées mais aussi parce qu'elle empruntait des chemins de traverse pour le moins inattendus. Elle a été réévaluée récemment à la lumière de certains développements dans les sciences sociales à la fin du XXème siècle. En préambule à une conférence publique faite à l'Ecole des beaux-arts de Paris le 18 mars 1947 sous le titre *Quelques aspects mal explorés : la géographie des couleurs, des odeurs et des sons*, Siegfried expliqua sa démarche :

« Il reste dans le domaine de la géographie des zones mal explorées... Plusieurs fois, dans mes études géographiques, j'ai rencontré des questions posées qui n'avaient point de réponse ; ou plutôt on connaissait le problème, on devinait la réponse mais l'enquête n'avait pas été méthodiquement faite, soit que les moyens matériels aient manqué, soit par négligence des spécialistes considérant le problème comme n'étant pas sérieux, comme n'étant pas digne d'être traité scientifiquement... La géographie, c'est l'étude du sol et de la vie qui se développe sur ce sol en tant que conditionnée soit par le sol, soit par le climat. La géographie ne se limite pas à l'étude de la terre mais à tout ce qui vit sur terre. Une carte introduit dans tout problème un aspect nouveau qui souvent l'illumine. Un simple croquis vaut mieux qu'un long rapport disait Napoléon. Donc, toute question possède un aspect, un angle géographique. Il y a une géographie de tout. L'homme de tempérament géographique est celui qui envisage tout sous cet aspect, qui, à propos de tout, fait une carte. De ce fait, il existe d'innombrables géographies : géographies des idées, des partis, des religions, des maladies, et notamment des couleurs, des odeurs et des sons. Il y a une variété de dons chez le géographe : des dons de curiosité, d'observation que souvent le géographe ne possède pas. Pour mes notations, nous aurons recours à d'autres : au peintre, à

l'écrivain, au poète... » (FS/6SI2dr2).

Lorsque Siegfried publie en 1952 sa *Géographie poétique des cinq continents*, elle apparaît à beaucoup de critiques comme une démarche fantaisiste. Alors qu'il approche de ses quatre-vingts ans, André Siegfried n'est pas en butte à une certaine lassitude et n'a pas renoncé à boucler ses valises trois ou quatre fois par an et à prendre le paquebot ou l'avion pour aller enquêter sur place. Ayant acquis une connaissance profonde des cinq continents, il s'efforça de démontrer dans ce livre que chacun d'eux possédait d'irréductibles caractères originaux (Miroglio, 1977). De fait, dans ses multiples pérégrinations inter- trans- et intra-continentales, André Siegfried avait noté au jour le jour, comme il l'indiqua dans la préface, les paysages qui l'avaient plus particulièrement frappé. Comme il estimait que beaucoup de ses ouvrages étaient orientés vers la politique, il n'y avait pas de place pour parler des ces dimensions nouvelles. Aussi préféra-t-il en faire un livre complet où il restitua tout à loisir les évocations de sites, les portraits de villes et les descriptions de paysages. Bref, il voulut sonder des "lieux significatifs pour l'âme" où il s'était passé quelque chose. Il faisait également remarquer qu'il y a mille et une façons de voyager et que le voyage du globe-trotter n'est pas celui du sportif de compétition, ni celui du businessman ni encore moins celui du touriste consciencieux ou du pèlerin. Chacun, disait-il, dans son propre voyage et dans sa propre spécialité, y voit des aspects différents. Le peintre cherche des couleurs et des lignes, le musicien écoute la rumeur confuse, l'ethnologue considère les mœurs des peuples dits primitifs, le psychologue scrute l'âme des peuples, le géographe étudie la nature des sols et la configuration des masses continentales, l'économiste suppute les possibilités des échanges tandis que le politologue pèse la valeur des institutions. Voilà pourquoi André Siegfried dans l'introduction de sa *Géographie poétique des cinq continents* revenait sur l'un de ses leitmotivs centraux : la vérité objective et scientifique n'a de sens que si elle provient d'observations directes sur le terrain. Il statua très clairement sur ce point capital :

« Ce contact direct est irremplaçable, mais il faut le prendre avec tous les aspects d'un pays. C'est une erreur, si l'on est touriste, de ne pas s'intéresser à l'économie ou à la politique. La satiété des sites vient assez vite, si l'on ne sait les relier aux grands événements qui s'y sont passés. Marathon est un cadre méditerranéen banal, c'est-à-dire simplement merveilleux, mais que serait-il lui-même si nous nous rappelions qu'en ce lieu s'est définie la séparation de l'Occident et de l'Orient ? J'ai visité, dans le Lincolnshire, la ferme où, dit-on, Newton vit tomber la pomme, c'est-à-dire une ferme quelconque, et pourtant combien chargée de poésie et de signification ! Je suis persuadé qu'une certaine compréhension des problèmes politiques échappe à celui qui, s'enfermant dans les bibliothèques, néglige de respirer l'air d'un pays, de s'y imprégner des beautés de la nature. Saisi-

ra-t-on le sens profond de la question noire aux Etats-Unis si l'on n'a pas senti la poésie des nuits chaudes du Sud, la mélancolie des chants montés de l'esclavage, les réminiscences confuses d'Afrique qui continuent de flotter dans la sensibilité nègre ? » (Siegfried, 1952).

La contemplation et la compréhension des paysages sont essentielles pour s'imprégner de la texture d'une contrée, d'où la position de Siegfried : nul ne peut parler de la Nature s'il n'a pas vécu, enraciné, sur une terre, dans une atmosphère, dans un climat. Dans un sous-chapitre intitulé "De l'Atlantique à la Méditerranée", Siegfried livra dans sa *Géographie poétique des cinq continents* un passage qui apparaît comme le prélude, en quelque sorte, de ce grand mouvement d'idées qui allait interpellé les écoles géographiques occidentales au tournant des années 1970-1980, à savoir l'approche des territoires, des paysages et des lieux par l'expérience personnelle (Sanguin, 1981) :

« Il y a des vents atlantiques et des vents méditerranéens : les limites de leurs domaines marquent le passage d'un monde à un autre. Le marin, qui souffle de la Méditerranée, amène la pluie, avec une atmosphère de poisse malsaine qui couvre d'une sorte de transpiration les murs, les marbres, les pavés ; puis, quand il continue sa course hors de la zone maritime proprement dite, le voici qui, perdant son humidité initiale, se mue en un vent sec et chaud, l'autan de la région toulousaine, qui l'été la pénètre d'une présence vraiment africaine. Par contre, le vent d'ouest, qui porte jusqu'à la Montagne Noire les effluves à la fois tièdes et rafraîchissants de l'océan, se décharge, passé cette limite, de l'humidité qu'il contenait, pour continuer sa route, méconnaissable, sous la forme d'une tramontane sèche et froide, excitante mais salubre, à laquelle Auguste à Narbonne avait élevé un autel. Le changement du marin en autan, du vent d'ouest en tramontane, marque une limite géographique fondamentale, celle du versant atlantique et méditerranéen : de part et d'autre, ce ne sont plus, ni les mêmes arbres, ni les mêmes moissons, ni les mêmes méthodes de mise en valeur, ni la même civilisation. Quittant à l'Est le domaine de la vigne à grand rendement et de l'olivier, on rencontre subitement des prairies vertes, des vaches, les fameux troupeaux d'oies du Sud-ouest, sous un ciel ayant déjà perdu sa pureté. La limite est si nette, entre Carcassonne et Castelnaudary, qu'à quelques kilomètres près on pourrait la tracer sur la carte. Du haut des derniers contreforts de la Montagne Noire, qui s'avance en éperon sur la plaine, c'est un spectacle wagnérien que celui des nuées qui, venant de l'Est, s'avance en trombe et en désordre, puis, subitement, comme par la magie de quelque prestidigitateur céleste, se diluent, s'évanouissent, disparaissent, ne laissant plus filer vers l'Ouest qu'un ciel clair nettoyé de brumes. Le plus souvent, par contre, ce sont les nuages de l'Océan qui viennent s'entasser contre la ligne de partage des Cévennes, et s'y arrêtent, comme incapables d'aller plus loin,

laissant intact et triomphant vers le Sud l'azur implacable de la Méditerranée. Entre le Rhône et la Garonne, les étapes du voyage se lisent dans le ciel. Un Méditerranéen fier de son climat me les énumérait ainsi : à Montpellier il fait beau, à Carcassonne il y a des nuages, à Toulouse il pleut ! » (Siegfried, 1952).

Le philosophe Gaston Bachelard (1884-1962) fut celui qui contribua le plus, en France, au retour du sens de l'expérience personnelle dans les sciences sociales. Son ouvrage *La poétique de l'espace* (1957) théorisa, en quelque sorte, cette approche que Siegfried avait abordée en 1952. N'étant pas membre de la corporation des géographes français et eu égard à sa position institutionnelle, Siegfried n'eut jamais à subir les foudres des mandarins de l'école française de géographie. Toutefois, il convient de signaler que l'ouvrage pionnier de Georges Hardy publié en 1939 sous le titre de *La géographie psychologique* fut littéralement "exécuté" en 1940 par Albert Demangeon, le patron de la géographie à la Sorbonne, au motif que cette approche était dangereuse parce qu'elle privilégiait des faits de conscience individuelle, en mettant l'accent sur l'expérience intime. En d'autres mots, l'essai d'Hardy pour révéler des faits de psychologie individuelle allait à l'encontre de la tradition ruralisante et positiviste de l'école officielle. Bref, à ce moment-là, Siegfried était presque totalement isolé dans sa démarche. Son approche ne fut reprise que plus tard. Armand Frémont devait lancer au début des années 1970 l'un des points forts de la géographie française contemporaine, à savoir le thème de la "région, espace vécu" et celui de la géographie des représentations (Frémont, 1976, 1987). Ce thème se rattache, par des modalités différentes, au grand courant anglo-saxon que l'on dénomme la *humanistic geography* (Ley et Samuels, 1978).

Un an avant la *Géographie poétique des cinq continents*, Siegfried avait rodé cette problématique en écrivant sa *Géographie humoristique de Paris* (1951) dont l'adjectif cachait, en fait, une géographie de l'espace vécu et perçu des Parisiens. Entre le trajet pendant un an dans Paris effectué par une jeune fille du XVIème arrondissement et celui réalisé par un ouvrier du XXème arrondissement, le territoire pratiqué n'a aucun rapport et démontre donc l'existence d'une différence dans la géographie des représentations. Recevant cet ouvrage, Edouard Herriot (1872-1957), président de l'Assemblée nationale, remercia Siegfried pour cet essai inattendu et novateur tandis que l'écrivain Marcel Jouhandeau (1888-1979) retrouvait dans ce livre son propre parcours de Parisien en avouant même à Siegfried un 2 janvier 1952 : « J'ai passé avec vous le premier jour de l'an, avec vous et à Paris. J'ai assez tourné dans la spirale que vous déroulez avec tant de bonheur, pour en connaître tous les climats et leurs différents fumets » (FS/3SI16dr2).

Cette approche des lieux et des paysages par l'expérience personnelle, cette géographie des représentations n'étaient pas nouvelles chez le Siegfried d'après

1945. Elles avaient déjà trouvé une première application dans le *Tableau politique de la France de l'Ouest*. Dans la réédition 1995 du *Tableau* (celle de Pierre Milza), voici l'espace vécu et l'espace perçu du Cauchois :

« Le Cauchois vit lui-même solitaire dans son propre pays. Retranchées derrière leurs talus comme dans des forteresses, cachées derrière les rideaux de hêtres qui les encadrent, les fermes répugnent au regroupement et, du moins au cœur du plateau, restent dispersées au milieu des champs. Il existe des bourgs compacts au bord de la mer où les maisons sont blotties dans d'étroites valleuses ; on trouve aussi, surtout au Nord de la Durdent, vers Doudeville et Luneray, des villages disposées en longues rues de fermes, où les habitations disparaissent au milieu des vergers. Mais d'ordinaire, le carreau (centre aggloméré) ne contient qu'un tout petit nombre de maisons : l'église, la mairie, l'école, quelque débit ou magasin. Quelquefois même, ce noyau théorique n'existe pas du tout... De ce mode de groupement de la population résulte pour le cultivateur une existence recluse. Vers Dieppe, il y a plus de vie sociale ; mais à mesure qu'on approche d'Yvetot et du Havre, c'est-à-dire à mesure que le Pays de Caux affirme et exagère son caractère de presqu'île, les habitants vivent de plus en plus dans leurs fermes isolées. Le fermier va une fois ou deux par semaine au marché, mais d'habitude il en revient vite ; l'ouvrier, lui, ne va guère que le dimanche au carreau du village pour la messe et l'inévitable station au café. Mais, sitôt rentré dans le lointain de sa ferme, entre ses hautes rangées d'arbres, le cultivateur retrouve pour plusieurs jours la vie solitaire, silencieuse, qu'aucune distraction, aucune visite ne vient troubler. Il contracte ainsi l'habitude du silence et cette méfiance de l'inattendu, du nouveau, de l'inconnu qui est un des traits essentiels de son caractère : moralement, c'est, comme l'Anglais, un insulaire » (p. 305-306).

Pour arriver à restituer cette ambiance locale, il faut l'expérience du terrain. Siegfried poursuit cette géographie des représentations par l'évocation de l'openfield de Saint-André de l'Eure et du bocage de Lisieux (réédition 1995 du *Tableau*) :

« J'ai fait à pied, comme soldat, la route de Saint-André-de-l'Eure à Lisieux, par Conches, Beaumont-le-Roger et Bernay. Dans la région qu'on appelle la Plaine de Saint-André, d'immenses champs de cultures sans arbres, des sillons rectilignes jusqu'à l'horizon lointain, la nudité vide et non sans grandeur d'une plaine plate et sans fin comme la mer, tout faisait penser à la Beauce. Les soldats bas-normands, les Cauchois même ne reconnaissaient plus leur pays, ne se sentaient plus chez eux, se traînaient avec ennui sur ces routes monotones. Mais, vers Conches, et surtout après Beaumont-le-Roger, une fois la Risle passée, ce fut soudain un changement complet de décor. Comme ces troupes dans l'histoire qui saluent une terre promise, nous entrons en Normandie : aux villages aggro-

mérés à la française succédaient les fermes aux toits de chaume, aux murs de pisé blanc rayés de lames de bois noirs, disséminées derrière les haies fleuries ; à la culture monotone du blé succédaient de plus en plus nombreux les prés et les pommiers ; à la sécheresse des plateaux, le ruissellement des vallées humides, avec des rivières lentes, profondes, retardées de longues herbes et cependant limpides comme le diamant. Quand nous descendîmes en chantant, au milieu des pommiers, des cours de fermes verdoyantes, des cottages familiers, la route en lacets de Conches, nous eûmes tous, Normands, l'impression de rentrer chez nous. C'était après la Haute-Normandie un peu sévère et demi-beauceronne d'Evreux, la Basse-Normandie qui s'offrait à nous » (p. 348).

Siegfried ouvrit aussi la voie à une géographie des couleurs, des odeurs et des sons, thème qui a été repris par les praticiens de géographie culturelle à partir des années 1990 (Sanguin, 1998). Happé par de multiples tâches et sollicité de toutes parts, il n'eut pas le temps d'en faire un livre. La trace qu'il en reste est cette conférence du 18 mars 1947 à l'Ecole des beaux-arts de Paris où, sur 23 pages dactylographiées, il développa un canevas d'idées plutôt qu'un texte scientifique complet. Quelques extraits parlent par eux-mêmes de cette approche nouvelle :

« La géographie des odeurs ? Dans quelle mesure est-elle faite ? Seulement par notations éparses, non coordonnées et souvent trop subjectives, sans véritable portée géographique. Elle repose sur des notations de voyageurs, de romanciers, de poètes mais rarement de géographes. Il faut cependant retenir comme un fait qu'il y a une odeur déterminée, collective de certaines régions et de certains pays, de certaines civilisations et de certains peuples, peut-être de certaines religions et de certaines époques (ceci est difficile à préciser). C'est très difficile à analyser, à décrire, à évoquer comme trop subjectif mais on se fait comprendre par comparaison... Il existe des zones d'odeurs répondant à des civilisations, à des régions, avec des frontières quand on passe de l'une à l'autre. Par exemple, le parfum n'est pas le même au Caire, à Istanbul, à Marseille et pourtant ces trois villes relèvent d'une même communauté méditerranéenne. Il y aurait un magnifique sujet de thèse à faire sur la Méditerranée et ses odeurs... La géographie des odeurs nous aide à mieux saisir la notion de frontière. Souvent, en effet, c'est une odeur qui nous fait sentir que nous passons d'une région à l'autre. Il y a toute une importance de ces passages. C'est ainsi que viennent vers vous l'Orient, la Méditerranée, l'Asie, l'Afrique dans des bouffées lointaines. Alors, me direz-vous, est-ce une géographie amusante ? Non, c'est sérieux, et du reste l'amusement est souvent le plus sérieux. La curiosité est le commencement de la science... Si j'ai fait allusion à des exemples aussi divers, c'est pour souligner qu'on peut s'en servir, du point de vue géographique, pour la compréhension de n'importe quoi dans le monde, sans en excepter la politique. Des hommes comme Vidal de la Blache,

comme Jean Brunhes, ont eu cette façon d'aborder les problèmes. Si certains estiment que ce n'est pas sérieux pour mériter l'observation scientifique, je crois qu'ils se trompent. C'est dans les impondérables (Bismarck l'avait noté) que résident fréquemment les observations les plus suggestives et les plus fécondes. Ces observations n'ont rien de nouveau. Il faudrait, du point de vue géographique, les systématiser, en posant toute une série de questions précises, susceptibles de réponses précises...

Il y a un intérêt de la couleur dans le paysage géographique quand les peintres, les géographes, les voyageurs, les romanciers, les poètes décrivent ou évoquent une région. Ils ne se désintéressent pas de sa couleur de base car ils savent l'analyser ou la sentir, la reproduire ou la décrire, l'évoquer par comparaison. Mais il est une question centrale à se poser : qu'est-ce que la couleur de base, la couleur de fonds d'un paysage ou d'un pays ? Chaque région a une couleur de base ou de fond qui est celle de son atmosphère, qui en constitue comme la tonalité. C'est aussi la couleur de l'air, mais à quoi tient-elle ? Elle tient, en fait, à la nature du sol, à la couleur des roches. Elles sont sombres ou claires selon la formation géologique, donc aussi à la couleur des édifices. Elle tient à l'individualité des espèces végétales, elle tient aux couleurs de l'eau, des rivières ou des mers...

Dans une de mes conférences en Amérique, un auditeur me demanda : "Qu'en est-il de la géographie des sons ? " Selon son observation, remarquait-il, la rumeur qui se dégage soit de New York, soit de Paris, soit de Canton n'est pas la même rumeur. Il y a donc une géographie des sons. Un diplomate couchant à Vienne trouvait, en effet, que les sons n'étaient pas les mêmes qu'à Budapest et surtout à Bucarest. De quoi s'agit-il ? Il convient tout d'abord de distinguer les notions de bruit, de son, de rumeur, de musique ou de chant. Le bruit est un mélange confus de sons. Le son, c'est ce qui frappe l'ouïe, par l'effet de mouvements vibratoires, rythmiques et, pendant quelque temps, semblables à eux-mêmes. Le son s'oppose au bruit où les mouvements sont confus et ont une durée et une intensité inégales. Quant à la rumeur, c'est tout simplement le bruit confus de plusieurs voix. Il faut donc analyser le bruit, le son, la rumeur se dégageant d'un lieu... Aussi faudrait-il établir un atlas des sons, ce qui constituerait une contribution significative à une meilleure connaissance de ces aspects mal explorés de la géographie » (FS/6SI2dr1, FS/6SI2dr2).

Dans une note écrite le 18 novembre 1942 dans le Paris de l'Occupation, Siegfried pensait déjà au concept de paysage sonore :

« La géographie pourrait, je crois, s'enrichir de notations sonores, pour lesquelles l'enregistrement des sons par la radio serait d'un précieux secours. Le paysage est une création de l'esprit, une interprétation de la nature par l'homme... Toutefois, une évocation complète ne peut se passer du son. Qu'est-ce qu'une

tempête sans le fracas du vent ? Qu'est-ce qu'un printemps sans le chant des oiseaux ? Qu'est-ce qu'une bataille sans le bruit des départs, le sifflement des obus, le tonnerre strident des éclatements ? Une partie des paysages relève donc de l'oreille. En retenant à part l'aspect auditif, on a le paysage sonore. Les romanciers, les poètes ne l'ont pas négligé, et il y aurait à ce sujet toute une littérature à réunir. Les géographes ne l'ont pas non plus ignoré, mais sans en faire jamais, du moins à ma connaissance, l'objet d'études didactiques. Il serait pourtant bien utile, pour la connaissance des paysages, d'être en mesure de déterminer ce que leur individualité doit au son et tout ce qu'évoque le son... La radio nous a ouvert un nouvel empire. A nous de l'exploiter. Sa richesse est infinie. Aussi n'est-il pas étonnant que nous puissions être d'abord déconcertés par des problèmes aussi nouveaux. Il y a là une méthode d'observation à déterminer, à préciser, à mettre sur pied. Le "paysage sonore" est, après tout, plus réalisable que cette "symphonie d'odeurs" dont je me rappelle avoir entendu parler, il y a près d'un demi-siècle, aux temps lointains du symbolisme » (FS/12SI4dr1). Les géographies anglo-saxonnes et francophones ont commencé à analyser les espaces sonores dans les années 1980-1990 au point de produire des thèses brillantes, des livres et des articles scientifiques consacré à ce thème, situé au cœur même des problèmes de protection de l'environnement.

André Siegfried s'engagea aussi dans deux champs de recherche aujourd'hui bien établis : la géographie de la santé et l'analyse des processus de diffusion. La géographie de la santé est un domaine où certains spécialistes ont acquis une réputation nationale et internationale. De même, le concept de "processus de diffusion" a constitué, dans les années 1960 et 1970, l'un des éléments centraux de la révolution théorique et quantitative en géographie. La modélisation des processus de diffusion provient, en majeure partie, du travail pionnier du Suédois Torsten Hägerstrand (1916-2004) illustré par son ouvrage paru en 1967 sous le titre *Innovation Diffusion as a Spatial Process*. Le dernier livre de Siegfried (posthume puisque sorti en 1960) fut publié chez Colin sous le titre *Itinéraires de contagion : épidémies et idéologies*. La même année, il fut présenté en traduction anglaise sous le titre *Routes of Contagion* par les Editions Harcourt Brace & World à New York. Elles en firent la promotion de la façon suivante : « A fascinating medical study by the author of "America Comes at Age" which reviews the geography of diseases, the manner in which they are transmitted, the epidemics, endemic diseases and ends with a parallel between the spread of diseases and the spread of ideas, propaganda and ideologies ». L'ultime ouvrage de Siegfried réalisait donc une synthèse entre la géographie de la santé et l'analyse des processus de diffusion.

Les réflexions de Siegfried dans ces deux domaines n'étaient pas nouvelles.

En vérité, elles avaient germé pendant la Seconde Guerre mondiale à l'occasion de cours dispensés au Collège de France en mars 1944 : les routes des maladies et des infections (leçon du 10 mars), le choléra et la peste (leçon du 17 mars), la fièvre jaune (leçon du 24 mars), la maladie du sommeil, le trachome, la défense sanitaire, la diffusion des idées (leçon du 31 mars) (FS/9SIdr6). Dans la leçon du 31 mars 1944 au Collège de France, la partie intitulée "La diffusion des idées" constitua la pièce maîtresse de ce qui allait servir de socle au livre de 1960 :

« Les idées, les doctrines se propagent comme le font les germes. Il y a un germe initial mais il lui faut un vecteur. Ce sera un propagandiste, un apôtre, un meneur. Mais il faut aussi un milieu favorable où vecteur et germe se développent. Il faut aussi certaines conditions pour que la diffusion ait lieu. Il faut que le germe soit transporté et trouve un milieu où se développer. Il faut que le vecteur soit lui-même transporté et qu'il survive. Il faut que la circulation soit possible. Les routes suivies par la diffusion des idées sont les mêmes que pour les germes. Ce sont les routes maritimes ordinaires. Ce sont les routes de terre (caravanes, voies ferrées...). La transmission s'est faite de tout temps par conquêtes, migrations, pèlerinages. Souvent quelques hommes y ont suffi. De nouveaux moyens sont en jeu par la rapidité accrue des communications, des journaux et des livres. Qu'en est-il de la TSF ? Faut-il la présence d'un homme ?

Un très bon exemple d'illustration est celui fourni par le christianisme primitif. Le germe initial est à Jérusalem. Le petit groupe des premiers chrétiens comprend les Juifs (groupe des apôtres) et des Juifs hellénisés (groupe d'Etienne). Quelles sont les circonstances qui ont favorisé cette diffusion ? C'est l'existence dans toute la Méditerranée orientale de Juifs hellénisés dont les synagogues sont un lieu de rencontre pour les Juifs et pour des Grecs prosélytes. Le milieu était ainsi prêt car on était accoutumé aux Juifs et les premiers chrétiens se distinguaient mal des Juifs. Le vecteur, ce fut Saint-Paul. Il circule dans toute la Méditerranée orientale selon les routes maritimes et terrestres naturelles. Selon Goguel, l'apôtre a choisi des grandes villes, situées sur les voies de communication, parce que là il rencontrait la population désaxée et désencadrée la plus accessible à sa prédication, et aussi parce qu'il y trouvait la possibilité de gagner sa vie. Il y a, dans cette méthode missionnaire, un curieux mélange de plans rationnels et d'impulsions irrationnelles. Là où le milieu est favorable, il réussit comme à Corinthe, Antioche et Thessalonique. Là où le milieu est défavorable comme à Athènes, le germe ne lève pas. L'aboutissement naturel est à Rome. C'est le but naturel des routes de l'Empire (tous les chemins mènent à Rome). Selon Goguel, il y a eu, notamment au II^{ème} et III^{ème} siècles, un mouvement vers Rome qui a eu pour conséquence que tous les développements théologiques orthodoxes ou hérétiques qui se sont produits en Asie ont eu un contrecoup immédiat ou presque immé-

diat à Rome (hérésies christologiques, montanisme, mouvement des Alorges). La grande controverse pascale de la fin du Ier siècle, qui a permis à l'habileté du Pape Victor de développer l'influence romaine, a été produite en grande partie par la présence à Rome d'une importante colonie asiatique. D'autre part, la transformation profonde que le christianisme romain a subie entre l'époque de Clément Romain (96) et la fin du IIème siècle est due à la théologie asiatique (au johannisme en particulier) apportée à Rome par des hommes comme Justin Martyr et Irénée (celui-ci, bien qu'ayant vécu à Lyon, est très romain).

Je pense depuis longtemps que si les matériaux n'étaient pas si maigres, il y aurait une étude intéressante à faire sur la géographie du christianisme primitif et sur la manière dont l'ancien catholicisme s'est constitué par un mouvement de concentration qui a fusionné des types de christianisme qui, à l'origine, doivent être assez divers. Les premiers chrétiens semblent avoir constitué une population assez mouvante. Leurs voyages et l'exercice très poussé de l'hospitalité paraissent avoir été les facteurs de l'unification. Il y aurait à expliquer le fait que le centre de gravité du christianisme s'est toujours déplacé vers l'Ouest, de Jérusalem à Antioche, puis à Ephèse et finalement à Rome, après une vaine tentative de Corinthe de concurrencer Rome. Ajoutons que le contact de Rome avec l'Orient explique les influences orientales sur le christianisme initial. Un deuxième bon exemple de diffusion des idées est celui fourni par la religion de Mithra. Cette religion d'origine orientale a été amenée à Rome par des esclaves orientaux ramenés d'Orient par Pompée (voir Plutarque). Rome réagit à tous les mystères orientaux. Notons que la Grèce est indemne car il s'agit d'une religion barbare qui déplaît aux Grecs. Quelle est la diffusion des mystères de Mithra ? C'est une religion militaire qui se répand sur tout le *Limes*. Elle épargne le Limes oriental mais c'est sans doute qu'on n'a pas repéré les Mithréens mais elle s'étend à l'Afrique du Nord. On peut, pour conclure, suggérer d'autres exemples de diffusion des idées : la diffusion du protestantisme par la route des colporteurs, la pénétration des idées avancées du Midi vers le Plateau Central, le freudisme... » (FS/9SI dr5).

Sur la base des leçons du Collège de France en mars 1944, le livre *Itinéraires de contagions : épidémies et idéologies* fut l'occasion pour André Siegfried de contribuer, par l'approche des questions de diffusion spatiale, à un complément indispensable à l'approche écologique que représenta, en quelque sorte, son *Tableau politique de la France de l'Ouest*. Siegfried fut tout à fait conscient de l'importance du "contexte extérieur" des espaces étudiés et c'est, pour cette raison même, qu'il mit en relief les flux, les phénomènes de circulation, les réseaux irriguant ces territoires et les interconnexions qui les relient. *Itinéraires de contagion* s'inscrit dans un cadre très précis : c'est le dernier ouvrage rédigé par

Siegfried, c'est la forme écrite d'une conférence orale présentée devant un public médical ; enfin, c'est une étude axée en priorité sur la diffusion des maladies dans un cadre international (Guillourel, 1989). De fait, ce livre représente le développement d'une conférence prononcée le 8 mai 1958 à l'Hôpital Broussais où Siegfried avait été invité par Louis Pasteur-Vallery-Radot (1886-1970), le petit-fils de Louis Pasteur, pour l'inauguration annuelle du cours de clinique médicale propédeutique (FS/9SIdr1, FS/9SIdr6). Dans cette conférence intitulée "Géographie des maladies infectieuses et les routes suivies par leur diffusion", Siegfried montra que, dans toute étude, il y a un point de vue géographique dont l'importance primordiale ne saurait en aucun cas être négligée. Conséquemment, il en déduisait que la *géographie des routes* formait une part importante de la science géographique. Pour l'essentiel, le livre est constitué de quatre études de processus de diffusion au niveau mondial : la peste, la grippe asiatique, le choléra, la fièvre jaune. Dans une dernière partie, la plus originale, Siegfried établissait un parallèle entre la diffusion des germes et la diffusion des idées et des propagandes. Dans le domaine des idéologies, il s'interrogeait sur les vecteurs du germe initial (chef charismatique, journal, livre, pamphlet, radio, télévision, cinéma...) et il mettait en avant la parenté du vocabulaire employé, semblable à celui de l'épidémiologie médicale. Le militantisme itinérant d'étudiants propageant des idéaux révolutionnaires et la diffusion spatiale du christianisme à travers les voyages de l'apôtre Paul (exemple repris de sa leçon au Collège de France en mars 1944) furent les deux exemples majeurs qu'il développa dans cette conférence de Broussais (Guillourel, 1989).

Siegfried s'engagea également dans un autre domaine : la psychologie des peuples. Il avait déjà abordé ce thème en 1913 sous l'angle de la psychologie politique à l'occasion de son *Tableau politique de la France de l'Ouest* (Claret, 1995). C'est ainsi qu'en 1950, il fit paraître son livre *L'âme des peuples* qui suscita des critiques posthumes dans les années 1980-1990. De quoi s'agit-il ? Siegfried ouvrait cet ouvrage par 22 pages de réflexion sur le "visage nouveau du monde" au sortir de la Seconde Guerre mondiale puis il le refermait par 32 pages où il s'interrogeait sur une question capitale : la définition et le destin de la civilisation occidentale. Entre cette introduction et cette conclusion étoffées, il proposa à ses lecteurs six tableaux de psychologie des peuples : le réalisme latin, l'ingéniosité française, la ténacité anglaise, la discipline allemande, le mysticisme russe, le dynamisme américain. L'origine de ce livre est double : d'une part, il puise ses racines dans deux grandes conférences prononcées en 1933 et en 1948 ; d'autre part, il n'est pas sans rapport avec la création par Miroglio de l'Institut havrais de sociologie économique et de psychologie des peuples et de la *Revue de psychologie des peuples* (1946-1970). Le 27 janvier 1933, Siegfried prononça

au Havre une conférence devant la Société d'enseignement scientifique. Cette intervention, appuyée sur 34 pages de notes dactylographiées, était intitulée *La psychologie allemande et l'attitude allemande à l'égard de quelques grands problèmes* (FS/1SI2dr5). C'est ce texte que Siegfried reprit quasi tel quel pour le livre *L'âme des peuples*. Un 26 novembre 1948, il délivrait une autre conférence titrée *La psychologie des Français*, texte également repris pour alimenter *L'âme des peuples* (FS/5SI4dr8). Postérieurement à la parution du livre (1950) et tirées de celui-ci, André Siegfried prononça le 7 janvier 1955 devant la Société des amis de la République une conférence sur *La psychologie des Latins* (FS/6SI3dr5) suivie, le 21 janvier 1955 à l'École supérieure aérienne, d'une autre conférence sur *La psychologie des Anglo-Saxons* (FS/6SI3dr4).

Il est une autre étude qui ne fut pas incluse dans *L'âme des peuples*, c'est celle concernant *La psychologie du Normand*. Elle fit l'objet d'une conférence prononcée par Siegfried à Rouen le 4 février 1955 à l'occasion d'un dîner organisé par l'Association d'études normandes, en présence du préfet de Seine-Maritime. Elle devint un article publié dans la revue *Etudes normandes* (1955, n° 15, p. 233 à 241) puis repris, la même année, dans la *Revue de psychologie des peuples* (1955, vol. 10, n° 3, p. 241 à 258). Siegfried avait de l'identité et de la psychologie normandes une des expériences les plus riches qui soient et il jouissait, en outre, d'une énorme capacité de comparaison, ce qui lui permettait de mettre en relief des aspects que d'autres yeux pourtant habitués avaient de la difficulté à dégager (Miroglio, 1959). De fait, à l'occasion de ses recherches qui durèrent sept ans pour bâtir seul et sans équipe le *Tableau politique de la France de l'Ouest*, Siegfried avait enquêté dans les communes et cantons des 14 départements de l'Ouest, dont, bien évidemment, dans les cinq départements relevant de la Normandie historique. A travers le *Tableau*, Siegfried chercha à identifier et à scruter les manifestations et les causes du tempérament politique par lequel s'exprime l'identité normande (Nicollet, 2003). Dans *La psychologie du Normand*, il montra que la véritable unité normande était une unité de civilisation liée à l'alchimie des personnalités ethniques découlant elle-même d'une combinaison de facteurs géographiques, sociaux, économiques et culturels. Sur un territoire sans unité géologique mais à forte unité climatique et toponymique et sur la base d'une souche de conquérants scandinaves romanisés, une société originale et très typée s'était développée. Siegfried disait que le Normand est un *whig* (un conservateur qui laisse une porte ouverte vers la gauche) qui pratique l'*understatement* (l'expression minimisée de ses propres idées) et il en résuma le portrait dans ce passage de la conférence rouennaise de 1955 :

« Le Normand me paraît être avant tout un réaliste qui a le sens d'un intérêt matériel. Mais, en même temps, et ce n'est pas contradictoire, c'est un homme

qui a horreur des abstractions et qui a un sens extraordinaire des nuances. Ceci l'amène à posséder un libéralisme foncier, en ce sens qu'il n'est jamais un fanatique et qu'il déteste les doctrinaires et les fanatiques. Et ceci l'amène aussi, par fidélité et par habitude, à être un homme qui a le sens de la durée, qui aime la valeur du temps. L'une de ses plus charmantes qualités est d'être fidèle. Et puis, et c'est la contradiction la plus étonnante, c'est un homme un peu jaloux qui est remarquablement égalitaire et qui, cependant, a le respect des hiérarchies établies. Voilà l'ensemble du Normand. »

En 1950, lors de la parution de *L'âme des peuples*, peu de critiques furent formulées vis-à-vis de l'ouvrage, pas plus que ne fut critiquée la *Revue de psychologie des peuples* dont Siegfried avait été le parrain en 1946. Cette revue fut une vaste entreprise intellectuelle qui mobilisa des universitaires français renommés (Roger Bastide, Gaston Berger, Georges Gurvitch, Gabriel Le Bras, René Le Senne...) et dont l'un des correspondants étrangers n'était autre que Ruth Benedict (1887-1948), l'anthropologue américaine bien connue. La revue, d'ailleurs subventionnée par le CNRS, voulait développer une "discipline non isolée mais distincte" de la *Völkerpsychologie* allemande et du *culturalism* américain (Miroglio, 1971 ; Claret, 1996). En France même, Siegfried s'inscrivait dans un courant de pensée se penchant sur la psychologie politique nationale, tout en se situant dans la mouvance d'une longue tradition remontant à Montesquieu et à Tocqueville (Claret, 1999). Chez les historiens, Pierre Renouvin (1893-1974) et Jean-Baptiste Duroselle (1917-1994) lançaient une école française des relations internationales fondée sur l'histoire des faits socioculturels dans les relations entre les nations (Renouvin et Duroselle, 1954). En 1961, Maurice Le Lannou, plus tard professeur au Collège de France, estimait que « le géographe doit pénétrer un tréfonds où se mêlent les données d'une conscience collective et celle de la biologie du groupe » (Le Lannou, 1961). Jean Stoetzel (1910-1987), premier titulaire d'une chaire de psychologie sociale à la Sorbonne en 1955, introduisait l'approche statistique de la psychologie nationale dans la mouvance de l'école du *National Character* aux Etats-Unis (Stoetzel, 1963).

Dès lors, en quoi le livre *L'âme des peuples* a-t-il posé un tel problème posthume ? Une première réponse est fournie par Abel Miroglio. Le fondateur de la *Revue de psychologie des peuples* proposa la clé d'explication suivante :

« Ce livre crée pour nous une certaine gêne. Le titre même le dessert parmi les ethnopsychologues d'aujourd'hui qui n'admettent pas que l'on puisse parler de l'âme ou de l'esprit d'un peuple. Si le titre est attractif pour le grand public qui, en France, préférera toujours la littérature à la science, il éveille pour certains esprits les thèses d'une philosophie à la fois douteuse et dangereuse. Le *Volksgeist* ou, pire encore, la *Volksseele* n'ont-ils pas quelque part de responsabilité

dans le cataclysme des années 40 ? Le livre est agréable à lire et nous pouvons le qualifier de très bon, parce qu'il apporte la collection des *images classiques* (tout au moins du point de vue français) des peuples avec lesquels nous avons des relations particulièrement abondantes. Il reste à savoir quelle est la valeur de la vérité de ces images. Nous croyons, pour notre part, qu'elles ont une valeur, plus ou moins largement partielle, de vérité, et cela pour deux raisons. Elles reposent sur un ensemble de faits qui se sont reproduits assez de fois pour qu'elles indiquent quelques constantes historiques ; et puis, surtout lorsque l'image est bonne, prend valeur d'image de marque, nombreux sont les individus du pays concerné qui font le nécessaire pour maintenir dans leurs comportements cette image de marque avantageuse. La tâche d'une psychologie des peuples scientifique consiste à nous renseigner sur les décalages entre les images et la réalité. Et comme il semble bien qu'aujourd'hui tout ce qui s'était avéré stable depuis des siècles (tel était le cas des psychologies collectives) est en voie d'évolution, une ethnopsychologie sérieuse nous apprendra, dans bien des cas, que ce qui pouvait être vrai, au moins en gros, il y a relativement peu de temps encore, a cessé de l'être. André Siegfried, à la fin de sa carrière, a bien été informé de ces tendances. Il leur a reconnu ce défaut de manquer trop souvent d'horizon et d'oublier le qualitatif, qui est essentiel. On commettrait évidemment une grande injustice si l'on condamnait en bloc tous ces grands travaux. Mais il en est un certain nombre qui ne nous ont rien appris que nous ne sachions ou dont la signification reste assez pauvre » (Miroglio, 1977).

D'autres blocages vis-à-vis de la notion de psychologie des peuples se sont exprimés dans les milieux intellectuels français. Pour Madeleine Grawitz, l'absence de psychologie politique en France s'explique essentiellement par le discrédit jeté sur les facteurs psychologiques dans la science politique française après 1945 (Grawitz, 1985). Pour preuve, ce qu'écrivait le politologue Pierre Favre à la fin de la décennie 1980 : « Autre aspect du *Tableau politique de la France de l'Ouest* qui paraît bien peu scientifique, c'est le recours systématique à la psychologie des peuples. Siegfried croit qu'il existe un "tempérament" propre à chaque couche sociale et à chaque région, et ce tempérament, il le donne comme la cause la plus authentique des choix politiques... Dans l'évolution ultérieure de l'auteur, l'approche intuitive, la mise en scène des partis ou des groupes comme acteurs quasi individuels deviendront de plus en plus prégnantes. C'est ce qui rend contestable le *Tableau des partis en France* et donne plus qu'un malaise à la lecture de *L'âme des peuples* » (Favre, 1989). Et pourtant, quelques années plus tôt, le même auteur, scrutant l'évolution de la science politique en France depuis 1945, se plaignait du fait que des terres vierges ou inconnues apparaissaient en blanc sur la carte de cette discipline, à savoir notamment les recherches sur la culture poli-

tique, sur les représentations collectives, sur la mémoire locale et sur les identités nationales (Favre, 1981a). De fait, beaucoup de travaux anglo-saxons consacrés à l'identité nationale ont redonné une nouvelle dimension à ce domaine qui, en pratique, constitue la version actuelle de la psychologie des peuples (Hooson, 1994 ; Dijkink, 1996).

Comme l'indique Albert Nicollet, l'expression "psychologie des peuples" doit être décodée. Elle doit être située dans son époque, non pour la rejeter mais pour en libérer le message dont elle est porteuse (Nicollet, 1989). Dans sa biographie d'Abel Miroglio, Nicollet va au fond des choses et propose un déblocage contextuel : « ... pour rendre justice à des écrits qui datent maintenant d'un demi-siècle, en des matières aussi épineuses que celle de race, ethnies, mœurs comparées, mentalités collectives, on ne doit pas manquer de les situer dans une histoire culturelle qui progressivement les a décantées et élucidées, sans que les progrès de la connaissance soient d'ailleurs arrivés à leur terme. Une anthologie de ce qu'écrivaient ailleurs, dans les mêmes années, des chercheurs placés depuis au-dessus de tout soupçon, serait éloquent, tant il est évident que la pensée d'une époque est tributaire à son insu de l'air du temps, de l'état des connaissances, ou, plus savamment, des conditionnements sociaux ; font seuls exception de géniaux penseurs d'avant-garde, habituellement connus et reconnus après leur mort... D'autre part, les concepts de l'ethnopsychologie comme les identités collectives, nationales ou autres, la culture, l'interculturalité, tellement présents et divulgués aujourd'hui, ne bénéficiaient en ce temps-là d'aucun courant porteur. La problématique de la société et des sciences sociales était fort différente, du moins en France. Rétrospectivement, il paraît étrange que dans le titre du livre de Margaret Mead et Rhoda Métraux, *Themes in French Culture*, traduit par Yvonne-Delphée Miroglio et publié en 1957 par l'Institut havrais (*Thèmes de "culture" de la France*), le terme culture ait été écrit entre guillemets et que son acception anthropologique n'ait été ni comprise, ni admise par certains critiques dont l'ignorance et les contresens surprennent » (Nicollet, 1999).

Ainsi, Charles Baudouin, directeur de l'Institut international de psychologie à Genève, trouva que l'emploi du terme "culture" était outrageusement détourné de son sens français et qu'il avait quelque chose d'irritant. Lorsque Margaret Mead fut accueillie en Sorbonne en 1963 à l'occasion du lancement de son livre *Mœurs et sexualité en Océanie* (dans la collection Terre humaine chez Plon), la promotion publicitaire réalisée par l'éditeur indiqua que c'était la première œuvre de Mead traduite en français. Or la véritable première traduction en français de Mead, celle de Madame Miroglio pour *Themes in French Culture* datait de 1957 ! (Nicollet, 1999). Le livre *Mœurs et sexualité en Océanie* constituait le regroupement de deux livres parus aux Etats-Unis : *Coming of Age in Samoa* en 1928 et

Sex and Temperament in Three Primitive Societies en 1935. On notera au passage que les mots “sexe”, “tempérament” et “primitive” furent soigneusement ôtés pour la traduction française. Autre pays, autre culture !

En vérité, une certaine incompréhension posthume à propos du livre de Siegfried *L'âme des peuples* n'est qu'un exemple parmi d'autres de l'échec des tentatives de constitution d'un champ de recherche, la psychologie des peuples, autour de la notion moderne de personnalité nationale ou de caractère national (Claret, 1999). Blocage intellectuel et clivage entre les générations, tels que soulignés par Nicollet, mais aussi double fossé d'incompréhension. Le double fossé d'incompréhension est à peu près le suivant. D'une part, il existe en France une distinction au sein même des sciences sociales. Il s'agit du clivage existant entre les disciplines qui pratiquent le terrain et celles qui ne le pratiquent pas. André Siegfried a toujours été un “praticien du terrain” et son œuvre a toujours été fortement imprégnée par cette dimension. On comprend mieux sa réaction lorsque parut en France l'ouvrage de Métraux et Mead *Thèmes de la “culture” de la France*. Disciples de Ruth Benedict, les deux célèbres anthropologues américaines, Margaret Mead (1901-1978) et Rhoda Métraux (1914-2003), avaient lancé en 1953 la méthode de l'étude culturelle à distance qu'elles précisèrent dans un ouvrage collectif sous leur direction, *The Study of Culture at a Distance*. Dans cette nouvelle optique, il s'agissait de procéder à des études d'échantillons de populations sans faire de terrain. Elles appliquèrent l'année suivante cette méthodologie à la société française. D'où la réponse ferme de Siegfried : « La psychologie est chose très subtile. Ceux qui en ont pénétré l'essence ne sont pas toujours des sociologues, ni même des philosophes, mais des observateurs d'une nature spéciale ne procédant pas par enquête... Aucune enquête, si sérieuse soit-elle, ne saurait remplacer cette prise de contact direct, qui demande des années, quelquefois toute une vie » (Métraux et Mead, 1957). D'autre part (et c'est le second fossé d'incompréhension), la distance est grande entre les sciences sociales en France et les sciences sociales dans le monde anglo-saxon. Schemeil, politologue français, dénonçait dans la décennie 1980 le silence dont est entouré en France le concept de culture politique et le désintérêt ambiant sur le marché français de la science politique pour les travaux étrangers dans ce domaine (Schemeil, 1985). En d'autres mots, la science politique en France, contrairement à celle pratiquée dans les pays anglo-saxons, a suivi des orientations et des problématiques différentes des autres sciences sociales (Claret, 1998, 1999, 2001). C'est ce qui faisait dire au politologue Pierre Favre : « Sur un nombre limité de sujets, la science politique française a produit de multiples et importantes études ; sur d'autres, les travaux existent, mais sont dans une phase exploratoire ; sur d'autres enfin, et non des moindres, le retard est considérable » (Favre, 1981a). Les tribulations du concept de psychologie

des peuples montrent aussi qu'un domaine de recherches est davantage accepté quand il est présenté sous une autre étiquette (identités nationales, géographie culturelle...) et qu'il se déroule dans un autre contexte historique.

CHAPITRE 4

SCRUTER LA POLITIQUE FRANÇAISE

Il existe deux malentendus concernant le volet “vie politique française” dans l’œuvre d’André Siegfried. Le premier malentendu réside dans cette idée, encore répandue aujourd’hui, qui voudrait que cet aspect de l’œuvre soit un pur produit des enseignements de Siegfried aux Sciences Po. En réalité, la partie “politique française” de l’œuvre découle directement des cours de Siegfried dispensés au Collège de France. Inversement, c’est la partie “démocraties anglo-saxonnes” ainsi que la partie “affaires internationales” qui sont les enfants légitimes des cours enseignés par Siegfried aux Sciences Po. Le deuxième malentendu tient dans le fait que Siegfried reste encore présent dans la mémoire collective par son célèbre livre publié en 1913, le *Tableau politique de la France de l’Ouest sous la Troisième République*. Or, ce qui est souvent ignoré, c’est que, d’une part, cet ouvrage, paru au tout début de sa carrière fut pratiquement sans postérité et que, d’autre part, il constitua l’un de ses plus grands échecs éditoriaux. Après la parution du Tableau, l’œuvre de géographie électorale de Siegfried s’interrompt pendant une très longue période. Premièrement, il est clair que la géographie électorale, après 1913, avait cessé d’être au centre de ses préoccupations de recherche car elle avait été complètement remplacée par d’autres priorités : les démocraties anglo-saxonnes et les affaires internationales. Deuxièmement, cette même géographie électorale était organiquement liée au “petit cours” qu’il dispensait au Collège de France. Or, elle fut arrêtée dans son développement puisque, pendant toute la Seconde Guerre mondiale, Siegfried resta bloqué à Paris et fut donc dans l’impossibilité de se déplacer pour mener ses enquêtes de terrain. Il s’en plaignit d’ailleurs plusieurs fois devant son auditoire du Collège de France et fut obligé de se plier sur des notes de recherche réalisées avant le déclenchement du conflit.

Il convient aussi de préciser que, parmi les huit ouvrages d’André Siegfried consacrés à la vie politique française, deux seulement relèvent directement de la

géographie électorale (le *Tableau de la France de l'Ouest* et la *Géographie électorale de l'Ardèche*). En outre, parmi ces huit contributions, deux ont été publiées aux Etats-Unis et restent méconnues en France. Il s'agit de *France, A Study in Nationality* parue en 1930 aux Presses de l'Université Yale (Connecticut) et, pour partie, de *Modern France, Problems of the Third and Fourth Republics* publiée en 1951 aux Presses de l'Université Princeton (New Jersey). Il faut dire aussi que cette géographie électorale, conçue et développée par Siegfried, s'est trouvée amputée d'un projet avorté à cause de la disparition de la Troisième République en juin 1940. Cette amputation attrista souvent son auteur. En effet, à côté du Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République, André Siegfried avait élaboré l'esquisse d'un *Tableau Politique de la France du Midi sous la Troisième République* qui en aurait formé la contrepartie méridionale. Le seul aperçu de cette entreprise qui ne vit jamais le jour est représentée par la *Géographie électorale de l'Ardèche sous la Troisième République* parue chez Colin en 1949. On peut y ajouter la publication en 1992 par les soins de Patrick Cabanel d'un cours inédit professé au Collège de France en février 1936, portant sur la géographie électorale de la Lozère (Cabanel, 1992).

Pour saisir la compréhension de la vie politique française, André Siegfried est parti d'une idée neuve : en bâtir sa géographie électorale. *Le Tableau politique de la France de l'Ouest* en constitue le maillon central. Siegfried a embrassé un grand Ouest allant de la Vendée jusqu'aux confins picards de la Normandie. Ce qu'il a découvert, c'est l'étonnante constance pendant tout un demi-siècle de la majorité des suffrages dans ces petits pays qui font l'Ouest. Il fut également capable de découvrir les causes occasionnelles des irrégularités relevées. Malgré les changements d'étiquettes des partis, Siegfried fut à même de faire ressortir l'identité des tendances. Selon lui, il existe un tempérament politique qui fait partie de la psychologie locale. La méthode qu'utilisa Siegfried pour l'étude des phénomènes politiques de la France repose, d'abord et avant tout, sur l'observation directe, sur des "travaux pratiques de terrain" comme il le fit pour construire le *Tableau*. André Siegfried bénéficia aussi de deux postes d'observation de tout premier ordre : à partir des années trente et jusqu'à sa mort, celui d'éditorialiste au quotidien *Le Figaro* et, de 1945 jusqu'à sa disparition, celui de rédacteur de *L'Année politique* de concert avec son ami Edouard Bonnefous.

En matière de vie politique française, Siegfried fut également un "comparateur". Cela tient au fait qu'il mena une carrière liée à la fréquentation de nombreux pays étrangers. Voilà pourquoi sa vision de la politique française ne fut jamais une vision "franco-centrée" mais une vision comparatiste, d'où un point de vue très différent de celui des Seignobos, Thibaudet, Halévy, de Jouvenel, par exemple. Observation, comparaison et appui constant sur l'histoire lui ont permis

de dégager un fil conducteur développé dans le *Tableau* : en France, chaque tendance politique se définit à la fois par rapport à la Révolution française (tropisme politique) et par rapport à la Révolution industrielle (tropisme économique) et la vie politique oscille entre ces deux tropismes (Goguel, 1977). Quel objectif s'était fixé Siegfried en abordant ce panorama politique de la France de l'Ouest ? Celui de rechercher les tendances fondamentales de l'opinion publique par l'analyse détaillée de la répartition géographique des suffrages, additionnée d'une tranche chronologique suffisamment longue afin de rendre le diagnostic viable et de permettre des conclusions significatives. Un postulat de départ préside à l'entreprise de Siegfried : il existe une stabilité géographique des opinions politiques. Ce postulat devient le pivot de la méthode et il en proclame les contours dès les premières lignes du *Tableau* :

« J'ai remarqué souvent, dans les élections, que les opinions politiques sont sujettes à une répartition géographique. Chaque parti ou plus exactement chaque tendance a son domaine ; et avec un peu d'attention l'on distingue qu'il y a des régions politiques comme il y a des régions géologiques ou économiques, et des climats politiques comme il y a des climats naturels... J'ai remarqué aussi, malgré des apparences trompeuses, qu'il existe dans les manifestations de l'opinion une singulière continuité... Sous l'apparence mouvante des élections se précisent donc des courants stables et se dessinent des tempéraments politiques régionaux. Il y a ainsi des tempéraments provinciaux, départementaux, cantonaux, communaux ; il y a plus exactement encore des tempéraments politiques répondant à ces profondes individualités naturelles que sont les pays de France. »

Dans le *Tableau politique de la France de l'Ouest*, Siegfried distingue quatre grands facteurs de formation de l'opinion politique et électorale : la liberté de vote liée à l'influence de la grande propriété foncière, la perméabilité aux courants de l'opinion, la sensibilité aux directives politiques du clergé, la sensibilité politique aux directives politiques du gouvernement et de l'administration. Certes, Siegfried évoque souvent les facteurs géographiques mais jamais ces derniers n'ont, sur les électeurs, l'influence directe et immédiate que certains détracteurs de Siegfried ont cru voir. Siegfried lui-même avait bien compris le danger d'un surdimensionnement des facteurs géographiques dans ses analyses. Il soulignait même que les rapports entre la géographie et la politique ne pouvaient être abordés que d'une façon indirecte et lointaine et, surtout, après plusieurs transformations et plusieurs combinaisons. Bref, le jeu de la combinaison des quatre facteurs évoqués ci-dessus entraîne l'existence d'un *climat politique local* (Lancelot, 1977). C'est à ce niveau que Siegfried introduisit un concept qui souleva beaucoup d'oppositions intellectuelles, à savoir la *personnalité politique*, la seule, selon lui, à pouvoir expliquer les tempéraments politiques locaux et provinciaux. Ce concept

fut critiqué, en son temps, par les géographes, par les historiens et par les politologues pour des raisons parfois différentes. Il est intéressant de constater que la sociologie électorale contemporaine redonne toute sa place à ce concept dans la mesure où le territoire électoral n'est pas un terrain neutre où l'on malaxe des statistiques. Il est habité par des hommes et des femmes dont le comportement politique contient une forte dose de psychologie et de géographie des représentations. En d'autres termes, les comportements électoraux des populations ne sont pas le résultat d'influences accidentelles hétérogènes mais la correspondance de tempéraments collectifs fortement enracinés (Bois *in* Bonnefous, 1977, p. 57). Jean Ranger a trouvé une explication du concept de tempérament électoral : « Il n'est plus possible aujourd'hui de rendre compte des facteurs sociaux du comportement électoral sans établir le cheminement de leur influence dans les consciences. Les normes, les valeurs, les représentations, les modèles culturels sont les étapes obligées d'un système d'explication du vote. Ce vote renvoie, au fond, aux instruments, aux cadres de la vie sociale d'un groupe humain, sur un certain territoire. Il renvoie à une personnalité collective enracinée dans l'histoire et dans le paysage » (Ranger *in* Bonnefous, 1977, p. 63-64). La leçon concrète tirée par André Siegfried de son *Tableau politique de la France de l'Ouest* est celle de la répartition de la tradition politique locale : l'explication des comportements électoraux comporte donc une dimension écologique et géographique (Charlot *in* Bonnefous, 1977, p. 59).

Cette dimension géographique est relayée chez Siegfried par la perspective chronologique. C'est ce que met en relief Buléon, spécialiste de la géographie électorale de Basse-Normandie : « La vigueur de l'héritage de Siegfried, ce qui lui redonne actualité par delà les ans et au-delà de l'empirisme de sa méthodologie, c'est sans doute ce souci des dimensions spatiales des comportements électoraux et celui d'une perspective historique. Pour reprendre la question formulée précédemment, comment expliquer ces décalages des comportements qui s'expriment dans le temps et dans l'espace, il faut faire appel à ce second terme : la perspective historique ou plutôt le *mouvement* historique... Siegfried n'a rien à voir avec la caricature que des lectures de troisième main ont laissé accroire. "Le granit produit le curé et le calcaire l'instituteur" n'a jamais été qu'une formule ramassée ; le déterminisme étroit qu'elle exprime n'a jamais fait partie des catégories de pensée de Siegfried. Il n'est certes pas exempt de concessions à une vision déterministe, mais nous insistons sur le terme concessions, car tout en cédant à l'idée dominante du moment dans la géographie académique, ses propres analyses bousculent ces barrières et proposent des hypothèses plus achevées, plus construites » (Buléon, 1989 ; Hérim, 1987).

La singularité du *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième*

République ne peut se comprendre que si on la replaçe dans l'itinéraire personnel de son auteur entre 1900 et 1913. Du retour de son tour du monde en 1900 jusqu'à la parution du livre en 1913, il mène plusieurs entreprises à la fois : premièrement, ses quatre campagnes électorales pour la députation entre 1902 et 1910 ; deuxièmement, la rédaction et la publication de ses thèses sur la Nouvelle-Zélande en 1904 ; troisièmement, la rédaction et la publication du livre *Le Canada, les deux races* en 1906 ; quatrièmement, l'arrivée comme professeur aux Sciences Po en 1910 ; enfin, cinquièmement, la rédaction puis la publication du *Tableau* en 1913. Comme a pu le souligner Favre, le terrain d'étude du *Tableau* n'est pas du tout celui où l'on attendait Siegfried : c'est un changement momentané. Ce qui pousse Favre à poser la question capitale : l'expérience politique a-t-elle eu ou non des effets sur la genèse du *Tableau* quand on sait que ce livre fut écrit entre 1906 et 1910 ? (Favre, 1989). Pour Favre, la réponse est claire: le *Tableau politique de la France de l'Ouest* est pétri de l'expérience politique de son auteur, plus qu'on a jamais voulu le voir (Favre, 1989). Les campagnes électorales de Siegfried réalisées au Havre, lui permettent de tester des idées qu'il développera dans le *Tableau* (Sanguin, 1985a). Un dossier conservé dans les Archives Siegfried porte le titre *Mes discours politiques*. Ces textes prouvent bien que les campagnes électorales furent le banc d'essai du *Tableau* puisque des parties de discours prononcés par Siegfried dans diverses enceintes de la France de l'Ouest se retrouvent dans le *Tableau* (FS/4SI1dr1). En sens inverse, Siegfried, pour mener ses campagnes électorales, accumula de la documentation qui, ultérieurement, servit de matière première pour la rédaction du *Tableau*. Favre voit dans le *Tableau* une sorte de revanche sur quatre défaites électorales successives : « Certes, l'adversaire a été le plus fort sur le terrain électoral, mais on est capable, soi, de produire 530 grandes pages sur le comportement électoral » (Favre, 1989). Milza dira même : « L'élaboration du *Tableau* s'opère ainsi par un constant va-et-vient entre le vécu militant du candidat en campagne, l'observation à froid de l'enquêteur et la réflexion du savant » (Milza, 1995). Tous ces éléments mis bout à bout expliquent très probablement pourquoi ce livre a un ton si particulier, à la fois lointain et engagé, à la fois personnel et objectif. Bref, du Siegfried très différent des livres consacrés aux démocraties anglo-saxonnes et aux affaires internationales.

Qu'en est-il du destin scientifique du *Tableau* ? Favre le considère comme un héritage différé en ce sens que, pendant trente ans, le *Tableau* fut complètement oublié. Siegfried fut mobilisé par d'autres priorités et il courait le vaste monde. Sans doute, a-t-il été lui-même effrayé par le gigantisme du projet initial : mener à bien un tableau politique général de la France sous la Troisième République. De 1914 à 1922, il est mobilisé soit dans l'armée, soit au sous-secrétariat d'Etat au Blocus, soit à la Société des Nations. En outre, la sortie soutenue de ses livres

“anglo-saxons” ou “internationaux” au rythme moyen d’un nouveau titre tous les trois ou quatre ans, l’empêche, à toutes fins pratiques, de revenir à la géographie et à la sociologie électorales. Mais il y a une autre raison, peu connue, mais peut-être plus capitale : le *Tableau politique de la France de l’Ouest* fut un véritable échec éditorial. Il ne fut tiré qu’à 1320 exemplaires à demi compte d’auteur. Les 450 premiers exemplaires ne furent vendus que pendant les sept années postérieures à la parution tandis que 300 exemplaires supplémentaires furent vendus entre 1921 et 1930. L’édition fut épuisée en 1939 avec 33 exemplaires en moyenne vendus chaque année. Le *Tableau* fut réédité en 1964 par les Editions Colin puis en 1980 par Reprints Slatkine. Enfin, une luxueuse édition est sortie en 1995 par les soins de Pierre Milza aux Editions de l’Imprimerie nationale. Or, dans la liste des ventes des livres de Siegfried aux Editions Armand Colin, le *Tableau* fut la lanterne rouge quand des ouvrages comme *Les Etats-Unis aujourd’hui* ou *La crise britannique au XXème siècle* dépassaient chacun les 20 000 exemplaires pour la seule édition française. Pierre Milza tente d’expliquer ce passage à vide du *Tableau* : « Etrange destinée en somme que celle de ce *Tableau politique de la France de l’Ouest*, venu trop tôt semble-t-il pour faire aussitôt école, promu trente ou quarante ans plus tard au statut d’œuvre fondatrice sans avoir été vraiment imitée, et rituellement citée depuis un demi-siècle par beaucoup de gens qui ne l’ont pas lu. Si le livre de Siegfried est ainsi resté sans postérité, ou presque, pendant plusieurs décennies, c’est à bien des égards parce que le champ scientifique dans lequel il s’inscrit n’était pas encore constitué. Quand il le sera, au lendemain du second conflit mondial, l’environnement épistémologique aura fortement changé. Le déterminisme géographique qui, avec toutes les nuances que lui apporte Siegfried, n’en reste pas moins l’une des clés du livre, tout comme les présupposés anthropologiques qui percent derrière les notions de “tempérament”, de “génie de la race” ou d’ “âme des peuples”, seront largement battus en brèche. Bref, le *Tableau* sera passé de mode avant d’avoir pu s’imposer comme modèle. Il n’en sera pas moins célébré comme un monument incontournable de l’histoire des sciences sociales et son auteur légitimement érigé en fondateur d’une discipline désormais reconnue » (Milza, 1995).

Le géographe Kevin Cox souligne également un autre problème soulevé par le *Tableau* : « Le traitement a-spatial de séries géographiques a longtemps dominé les études géographiques du comportement électoral. Les premiers travaux de Siegfried (1913), par exemple, détachaient les unités spatiales de l’espace au sein duquel elles étaient incluses et tentaient d’expliquer les caractéristiques du comportement électoral en s’appuyant uniquement sur les caractéristiques économiques et sociales internes des unités étudiées : on ne trouve guère d’intérêt porté aux relations spatiales des unités d’analyse entre elles et à l’impact de telles rela-

tions spatiales sur le comportement électoral » (Cox, 1979). Cox rappelait aussi que certains travaux plus récents de politologues avaient tenté de combler cette lacune. Pour prétendre à une existence autonome au sein des études comparées en science politique, la géographie électorale se devait d'intégrer cette dimension. Voilà pourquoi Cox proposait son propre modèle basé sur la *théorie des graphes et des réseaux circulatoires*. Certes, Siegfried sentit les flux, les réseaux, les circulations dans les territoires électoraux qu'il étudiait au moment de la rédaction du *Tableau*. Toutefois, c'est dans son dernier ouvrage *Itinéraires de contagion. Epidémies et idéologies* qu'il mit davantage l'accent sur ces aspects (Guillorel, 1989).

Un autre regard sur la singularité du *Tableau de la France de l'Ouest* est apporté par Armand Frémont, géographe caennais familier des espaces vécus de la Normandie : « ... Siegfried devait s'imposer comme une référence respectable plus que comme un exemple. L'heure de la géographie électorale semblait bien passée, au profit d'autres études, celles des partis politiques, des institutions, et, plus tard, des comportements socio-politiques issus des sondages d'opinion. Entre ces deux pôles de recherche, l'un peu soucieux de représentations spatiales, l'autre ne voyant que celle-ci, Siegfried apparaissait tout à fait à part... sans influence profonde sur le milieu de la recherche. C'était alors, à quelques années de sa mort survenue en 1959, le temps de l'oubli... En 1987, la lecture de l'œuvre de Siegfried retrouve une nouvelle actualité, particulièrement auprès des géographes. Plusieurs notices biographiques et bibliographiques lui ont été consacrées... *Le Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République* devient ainsi un classique de la géographie, après quelques années d'oubli. Il faut relire Siegfried » (Frémont, 1987). Le regard de Siegfried sur la France de l'Ouest n'est pas neutre. Il tente de comprendre une France terrienne qui est aux portes du Havre mais l'on sait très bien que cette ville tourne le dos à son arrière-pays rural. Afin de mieux appréhender les comportements électoraux, Siegfried décrit des petites sociétés très localisées, tant urbaines que rurales, tout en combinant et en croisant plusieurs facteurs d'explication. Et Frémont d'ajouter : « Siegfried doit beaucoup à sa culture anglo-saxonne. Mais en référence principale, il s'appuie sur les géographes de l'époque, Vidal de la Blache en tête, dont l'influence est prépondérante, mais aussi Jules Sion et de Felice, auteurs quasi contemporains des *Paysans de la Normandie orientale* et d'une *Basse-Normandie*. Mais là où les géographes universitaires tendent à gommer les réalités sociales sous la description des coutumes, des activités et des paysages, le jeune Siegfried révèle une véritable *géographie sociale*, du fait du thème politique qu'il a choisi et qui le passionne. Le Havrais, moins dans le moule des convenances que d'autres, s'inspire de Vidal pour la méthode du géographe, mais il s'en distingue par les

objectifs. Il défriche en solitaire. Il s'agit bien d'un précurseur » (Frémont, 1987). Certes, le *Tableau* a vieilli. Comment pourrait-il en être autrement puisque Siegfried décrivait des petites contrées et des sociétés locales telles qu'elles se présentaient il y a un siècle dans la France de l'Ouest ? Toutefois, Frémont nuance le "vieillissement" de cette étude : « Le Bocage normand a beaucoup évolué depuis Siegfried. Mais les traits qu'il relève ont la justesse des cartes postales anciennes, un voile de mystère en plus, l'artiste venu d'ailleurs s'étant un peu attardé à observer entre les haies... Caen, capitale régionale, a encore beaucoup plus changé que les bocages et les régions d'herbage qui l'entourent... Pour autant, si l'on veut bien accepter quelques transpositions, ce tableau d'André Siegfried apparaît frappant de vérité, d'actualité, et même extraordinairement prémonitoire... André Siegfried voit juste. Une longue fréquentation et de multiples analyses de la Normandie ne m'autoriseraient pas à l'affirmer aussi nettement, si quelque soixante-quinze ans ne nous séparaient de cette œuvre. Le regard est celui d'hier mais il semble parfois plus vif que le nôtre, même pour redécouvrir la réalité d'aujourd'hui. André Siegfried nous interroge encore, parce qu'il s'est lui-même interrogé... L'acuité de l'observation chez Siegfried doit sans doute beaucoup à la méthode des géographes, inspirée de Vidal et de quelques autres, et à la pratique très anglo-saxonne des voyages de réflexion intellectuelle... André Siegfried ajoute cependant à ses meilleures descriptions une vibration toute personnelle, encore qu'assez secrètement gardée. Les paysans et les bourgeois de la France de l'Ouest ne sont jamais des "sauvages" ou des "étrangers"... Il ne dit rien du Havre. Il décrit mieux Caen que Rouen. Il excelle avec ses descriptions des paysans, les herbagers du Pays d'Auge ou du Cotentin, les petits propriétaires du Bocage, les fermiers du Caux » (Frémont, 1987). Concernant cette fois-ci la Bretagne, un témoignage quasi semblable est repris par Philipponneau, géographe des élections bretonnes, qui s'appuie sur sa propre expertise et sur celle de collègues bretons impliqués dans ces questions : « Lorsqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, André Siegfried montrait les liens entre comportement politique et milieu géographique, sa démonstration s'appuyait sur l'analyse de onze élections législatives se succédant de 1870 à 1910. Même s'il montrait que les racines étaient souvent antérieures à la Révolution française, la période considérée, relativement courte, n'avait pas été troublée par des événements politiques majeurs. Soixante-quinze ans plus tard, après deux guerres, quatre régimes politiques et d'extraordinaires mutations de la civilisation, les géographes, auteurs des trois chapitres de l'ouvrage *Géopolitique des régions françaises* et les participants au colloque *L'Ouest politique 75 ans après Siegfried* témoignent de la permanence des liens entre milieu géographique et comportement politique... La comparaison d'une carte élaborée d'après l'ouvrage de Siegfried sur le comportement politique de la Bretagne en 1910 et d'une carte élaborée d'après les élections présidentielles et

législatives de 1988 illustre bien continuités et mutations géographiques » (Philipponneau, 1989 ; Hérin, 1987).

Dans l'esprit de Siegfried, le Tableau de la France de l'Ouest devait constituer une première étape devant mener à un *Tableau politique du Midi de la France sous la Troisième République*. Les circonstances nationales, la Seconde Guerre mondiale et son itinéraire professionnel très international en décidèrent autrement. Le Tableau politique du Midi n'a jamais vu le jour, même si l'auteur disposait d'une abondante matière provenant du "petit cours" qu'il dispensait au Collège de France. Pourtant, dans les années 1936-1939, il semble bien qu'un *Tableau Politique du Midi de la France sous la Troisième République* était en gestation. En effet, pour mener à terme son entreprise, André Siegfried s'était assuré les conseils et les observations de personnalités comme Paul Marres (1893-1974), le géographe de Montpellier ou encore Gabriel Le Bras (1891-1970), le célèbre sociologue des religions. Le Bras écrivit à Siegfried le 11 mars 1936 : « Comme j'aurai plaisir à vous soumettre quelques réflexions ! Et à vous communiquer mes statistiques de l'Hérault. Voici les conclusions que j'ai fait imprimer. Tirez une ligne de Montpellier au Caylar, presque toutes les paroisses à l'est de cette ligne ont une majorité importante de "pascalisants". Pour 1932 dont j'ai le dénombrement, sur 16 000 habitants, 11 000 ont fait leurs Pâques. A l'ouest de la ligne, des proportions analogues se trouvent en plusieurs groupes, autour de Pignan et vers le nord, mais souvent, et surtout dans la région d'Aniane, les pratiquants sont en minorité. Enfin, la zone côtière se détache de l'Eglise: les 15 paroisses dont j'ai les statistiques entre Lunel et Frontignan, comptent environ 20 000 habitants et un peu moins de 5 000 "pascalisants", dont un millier d'hommes » (FS/7SI17dr1).

Paul Marres, en bon connaisseur du Languedoc et en homme de terrain, livre à Siegfried une intéressante grille d'analyse électorale dans une lettre du 31 octobre 1936 : « Très certainement le déracinement joue un facteur très important dans la formation de l'opinion publique mais les déracinés sont des prolétaires dans notre Midi viticole parce qu'à leur arrivée ils n'ont ni toit leur appartenant, ni un clos où ils puissent cultiver quelques légumes ou abriter un clapier, tandis que le prolétaire autochtone a le plus généralement une maison familiale et un peu de terrain. Le déraciné venu du Plateau Central est sur le même plan que l'immigré espagnol. Comme tout déraciné qui a eu la hardiesse d'abandonner le pays natal et de courir le risque de l'aventure, il est ouvert aux idées nouvelles. Le risque en politique ne peut pas plus l'effrayer que le risque dans sa vie quotidienne.

Le fait que les déracinés venus des régions conservatrices du Plateau Central passent généralement au socialisme peut s'expliquer peut-être de la manière suivante. Les déracinés étaient socialement déjà des petites gens. Certains d'entre eux avaient déjà fait le va-et-vient, au moment des migrations saisonnières entre

le Bas-Languedoc et les pays du Plateau Central. Ils avaient comme vendangeurs été groupés dans un ensemble de salariés ; ils avaient éprouvé le sentiment d'un esprit de classe, au cours de négociations collectives pour la fixation de leurs salaires avec les propriétaires qui les employaient. Dans les vallons et gorges des Causses, l'habitant qui émigre temporairement est toujours d'esprit avancé. Il a pu davantage entendre, surtout au cours de ses déplacements, des arguments qui lui paraissent neufs. Ce fait est à rapprocher de la psychologie politique des compagnons entre 1830 et 1880 qui faisaient le tour de France, des commis voyageurs qui ont joué un si grand rôle dans la propagation des idées socialistes entre 1840 et 1848. Il y a donc chez les déracinés une prédisposition à accepter des idées politiques plus hardies que celles du milieu montagnard d'où il s'évade... J'ai été très heureux de suivre vos recherches. Elles m'ont beaucoup intéressé. Nos conversations m'ont obligé à réfléchir à des points de vue que je n'avais pas soupçonnés. Plus que jamais je suis persuadé qu'en géographie humaine comme en géographie physique, la comparaison est une méthode infiniment féconde » (FS/7SI17dr1). Siegfried travaille à son projet et il sollicite de nouveau Paul Marres pour des données complémentaires concernant l'Hérault. Marres lui écrit encore le 6 décembre 1936 : « ... Il y a une très grande différence entre Servian (collines du Biterrois) et Florensac (plaine alluviale). Absence à Servian d'organisations ouvrières tandis qu'à Florensac, grèves chaque année au moment du sulfatage et des vendanges. L'ouvrier qui vote à droite ici est lié souvent à son employeur, d'où les effectifs de l'école libre de filles presque égaux à ceux de l'école laïque » (FS/7SI17dr9).

En 1938, Siegfried se consacrait au montage du *Tableau politique de la France du Midi sous la Troisième République*, comme le prouve sa correspondance avec une proche assistante de recherche. Il revient tout juste d'un voyage aux États-Unis et de sa résidence de Vence où il se trouve le 7 octobre 1938, il écrit à cette collaboratrice qui travaille pour lui dans la préparation de ce livre. Cette correspondance montre aussi quelle est la méthodologie de Siegfried en matière d'études électorales :

« Nous avons pensé à vous souvent pendant notre voyage et, si je ne vous ai pas écrit, c'est parce que Paule s'en chargeait, mais tous ses messages d'amitié étaient les miens. Je viens de penser particulièrement à vous, parce que je viens de dépouiller les documents recueillis par vous relativement au département de l'Aude, où je vais aller quinze jours, du 10 au 25 octobre. Je me suis fait recommander au Préfet par M. Penciolelli. J'ai prévenu Albert Sarraut, et même Maurice Sarraut, le directeur de La Dépêche, qui m'attend à Toulouse lundi prochain. Maurice Sarraut est le grand chef du radicalisme dans l'Aude et je commence ma tournée par une conversation avec lui. J'irai ensuite à Carcassonne d'abord, puis

à Narbonne. Il ressort des documents que l'Aude est radicale, pas très avancée au fond ; elle paraît avancée à cause de Narbonne, en réalité à cause de deux cantons (Narbonne et Coursan) qui sont surtout violents et qui l'ont toujours été. C'est, me semble-t-il, affaire de tempérament. Narbonne, en 1871, a eu une Commune. Par la suite, Ferroul, en 1909, a été le chef d'un mouvement quasi insurrectionnel. Les radicaux n'ont jamais été maîtres de cette circonscription qui, tout naturellement, a nommé Blum quand il s'est présenté. Les deux arrondissements de Limoux et de Castelnaudary ne sont pas vraiment avancés et il est facile de voir que Mistler a été élu, sinon par la droite, du moins contre les socialistes.

Actuellement, le parti radical est au tournant car, jusqu'ici, il a été un parti de gauche, mais maintenant, pressé sur sa gauche par les socialistes, il tend à devenir un parti de résistance. C'est une opération difficile à réaliser, car la droite, qui jusqu'ici a voté pour les socialistes pour faire la politique du pire, va sans doute voter pour des radicaux et les compromettre, de telle sorte que les éléments avancés du radicalisme, se détournant d'un parti vieilli, passeraient au socialisme. Ce qui est permanent, c'est le pourcentage des tempéraments de droite, de gauche et d'extrême gauche : ces tempéraments changent de nom, mais c'est toujours la même chose et c'est cela qui détermine vraiment la personnalité politique d'un département...

Mes projets sont de passer quinze jours dans l'Aude, la fin du mois à Paris, la première quinzaine de novembre en Suisse, où je vais faire des conférences. Ensuite, je ne bouge plus, ayant vraiment assez voyagé. Pourrez-vous encore travailler pour moi ? Je n'ai fait signe à personne d'autre et n'en ai pas parlé à Mademoiselle de la Porte. Combien je préférerais que nous puissions, tous deux, finir ce travail si bien commencé et dont vous avez la méthode parfaitement en main ! Il reste maintenant, si je ne me trompe, les Bouches-du-Rhône, les Basses-Alpes, les Hautes-Alpes et le Var. Après quoi, ce sera fini. Je compte traiter cet hiver, dans mon cours, l'Aude et l'an prochain les Pyrénées-Orientales. Sans doute, après cela irai-je plus vite et consacrerai-je l'ensemble de mon cours au Tableau du Midi, car il faut aboutir. Je voudrais bien réaliser ce livre, qui pourrait être si intéressant, sous réserve de la difficulté extrême de la composition. Paule et Claire resteront ici encore une dizaine de jours et reviendront par Limoges... Au revoir, chère amie, mille amitiés de nous deux » (FS/3SI15dr7).

En complément du *Tableau politique de la France de l'Ouest*, Siegfried livra dans deux livres publiés aux Etats-Unis des éclairages originaux sur la sociologie politique des Français et sur la vie politique en France. Ils recouvrent une dimension particulière car ils s'adressent à un public anglophone, géographiquement très éloigné de la France. Le premier de ces livres, c'est *France, A Study in Nationality*, paru en 1930 et dont le titre est difficilement traduisible en français car

l'expression *a study in nationality* veut dire beaucoup plus que "étude à propos d'une nationalité" tout court ! Le second livre, entreprise collective dirigée par Earle, fut publié en 1951 sous le titre *Modern France, Problems of the Third and Fourth Republics*. Au sein de cet ouvrage, la contribution de Siegfried s'intitulait *Approaches to an Understanding of Modern France*.

En 1929, Siegfried avait dispensé une série de conférences au Williamstown Institute of Politics à Williamstown (Massachusetts) La version remaniée de ces conférences donna naissance au livre *France, A Study in Nationality*. Dans la préface (traduite ici de l'anglais), il se livra à une explication toute personnelle :

« Beaucoup d'étrangers pensent la politique française en termes shakespeariens : « C'est une histoire racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur et qui ne signifie rien du tout ». J'adopterai plutôt, à cet égard, un point de vue goethien et je dirais alors que, si "l'enfer a ses propres lois", je ne vois pas pourquoi la vie politique française n'aurait pas les siennes. Toutefois, je crois que l'esprit et les règles de nos institutions publiques peuvent être facilement expliqués, et tel est l'objectif de cet essai.

Une brève préface n'est peut-être pas le meilleur endroit pour expliquer les raisons et les circonstances qui m'ont amené à exprimer un intérêt profond pour l'étude de la politique française. Après avoir achevé mes études universitaires, j'ai désiré choisir la politique comme carrière et, en conséquence, j'ai essayé de m'assurer un siège à la Chambre des députés, mais, après des efforts répétés, cela est apparu impossible. Dans les circonscriptions de ma propre ville, mon profil ne convenait pas et dans chaque autre circonscription, j'étais considéré comme un étranger. Je renonçais à cela mais j'avais appris les règles du jeu et j'avais ressenti un profond intérêt parce que, au lieu de livres et autres documents, j'avais été en contact avec des personnes humaines. Dès lors, je décidais de compiler une géographie psychologique et politique de la France, telle qu'elle est de nos jours. Après cinq ans de travail, j'ai publié un livre intitulé *Tableau politique de la France de l'Ouest*, qui, dans mon esprit, n'était seulement que le premier d'une série de cinq ou six livres qui devaient traiter des autres parties du pays. Mais nous étions en 1914 et la guerre stoppa net ma tentative.

Quand la paix revint, au lieu de continuer mon étude sur la France, je fus sollicité par d'autres circonstances qui m'obligèrent à visiter les principaux pays anglo-saxons, la Grande-Bretagne, les Etats-Unis, le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Ce fut, pour moi, l'occasion d'observer la démocratie telle que pratiquée avec des méthodes et un esprit anglo-saxons. Au lieu de l'individualisme agressif et parfois négatif de la civilisation latine, je vis des sociétés politiques fondées sur la coopération. Au fond, il semblait y avoir un contraste entre l'état d'esprit catholique et l'état d'esprit protestant ; la religion amenant

des conséquences extraordinairement différentes. Une telle comparaison, combinée à cette nouvelle expérience des pays étrangers, renouvela mon intérêt pour la politique de mon pays que, je dois le dire, je n'ai jamais cessé d'observer attentivement jour après jour depuis le temps où j'avais pensé pouvoir être moi-même un acteur de la politique. »

Siegfried abordait frontalement le caractère français, la psychologie de la politique française, les affaires étrangères et leur influence sur les partis politiques français, la politique post-1914 en France, les partis politiques et les groupes au Parlement et il concluait par une vigoureuse comparaison entre la démocratie française et la démocratie anglo-saxonne. Bien qu'écrits en 1929, le début et la fin de son livre (traduits ci-dessous de l'anglais) renvoient, d'une certaine manière, au contexte français contemporain :

« La France ne ressemble à aucun autre pays pour ses conceptions de la production, de la politique et de la vie qui sont essentiellement siennes. L'échelle des valeurs dans le monde moderne a changé à un point tel qu'elle n'est pas comprise et qu'elle est souvent isolée. Ce constat peut sembler paradoxal à la fois pour les Français qui ne voyagent pas et pour ceux d'entre eux qui continuent de croire que le monde civilisé a toujours les yeux tournés vers la France, comme c'était le cas il y a un siècle. Les origines de notre influence sont encore vivantes et fraîches mais le monde a changé. Nous sommes principalement appréciés par ceux qui ont préservé une certaine conception – maintenant dépassée – de l'individualité, de la liberté et de la culture. On est limité à penser la France en termes d'individus !... Finalement, que souhaitons-nous présenter à notre communauté : l'individu ou la production ? C'est la vieille contradiction entre nominalisme et réalisme. Selon le premier terme, nous devons sacrifier aux résultats. Selon le second terme, nous devons sacrifier à l'individu. Que choisira l'humanité dans l'avenir ? Si elle préfère être bien équipée, confortable et avec un haut niveau de vie, la réponse est claire : Hoover ! Ne vous trompez pas ! C'est sur le plan américain que le monde est en train de revoir ses calculs. Malgré tout, si l'humanité est encore préoccupée par l'individu et son droit de penser pour lui-même, il n'est pas dit que les aspirateurs, les réfrigérateurs et autres machines dirigeront le monde. L'idéalisme français, avec son pouvoir motivant encore intact, regagnera de l'intérêt. Notre vieille façon mystique de considérer la politique, bien qu'insuffisante dans son efficacité sociale, s'explique elle-même et, dans un certain sens, se justifie elle-même par une détermination instinctive et persistante à sauvegarder l'individu : et là réside l'intérêt vital qu'une certaine France provocante ne niera probablement jamais. »

Les universitaires américains spécialistes de la France avaient été surpris par la rapidité de la renaissance et de la reconstruction de ce pays au sortir du second

conflit mondial. Ils se montraient optimistes sur son futur mais beaucoup moins sur ses institutions politiques car, déjà, le régime de la Quatrième République avait montré ses faiblesses. Aussi ces universitaires francophiles se posaient des questions sur les capacités de la France à surmonter la crise chronique dans laquelle elle était plongée depuis trente ans. Ils s'interrogeaient donc sur la nature de cette crise, sur ses origines, sur ses conséquences pour la France et l'Europe, mais aussi sur ses chances de résolution. Pour ce faire, ils organisèrent le Colloque de Princeton (1^{er} - 3 février 1950) sous la direction de Edward Mead Earle, professeur à l'Institute for Advanced Study de l'Université de Princeton. Cette réunion scientifique se déroula sous les auspices de l'Université Harvard, de l'Université Yale, de l'Université Columbia et de l'Université de Princeton. Les actes sortirent en 1951 sous le titre *Modern France, Problems of the Third and Fourth Republics* dans lesquels le texte de Siegfried *Approaches to an Understanding of Modern France* constituait le premier des vingt-huit chapitres. Ce gros livre de 536 pages regroupait les contributions d'éminents chercheurs américains connaisseurs de la France, la plupart étant titulaires de chaires dans les prestigieuses universités ci-dessus mentionnées. L'introduction précisait même que « The Government of the French Republic provided the services, and defrayed the expenses of Professor Siegfried, who at considerable personal inconvenience made a hurried visit to the United States for the purpose of participating in the conference ».

Siegfried avertissait les lecteurs américains que l'importance de la France avait grandi en Europe après 1945 du fait de la défaite de l'Allemagne, ce qui, nécessairement, avait placé le pays au centre du système continental tout entier. Il ajoutait que la France était un pays difficile à comprendre, à juger et à interpréter, notamment à cause de sa psychologie particulière qui est le résultat de sa position géographique et culturelle parmi les diverses civilisations d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. Cette difficulté d'interprétation de la France s'était trouvée renforcée par les récents bouleversements de deux guerres mondiales, par l'occupation allemande, par la chute de la Troisième République et par le poids de l'idéologie communiste. En outre, il ne fallait pas oublier que la Révolution industrielle avait secoué les concepts traditionnels de production qui étaient plus profondément enracinés en France que dans n'importe quel autre pays d'Europe. Voilà pourquoi André Siegfried annonçait que, sur la base de son expérience de la politique française depuis un demi-siècle, il proposait quelques impressions et quelques suggestions permettant de fournir une clef pour comprendre la psychologie française. A partir de ce fil conducteur, Siegfried développa plusieurs thèmes : la position géo-ethnographique de la France, l'individualisme français et autres caractéristiques nationales typiques, leurs effets sur les institutions politiques et économiques, la France comme pays catholique et, enfin, l'impact de

la dynamique mondiale sur la France. Et il concluait son texte par un constat qui demeure toujours vérifiable : « Dernier point mais non des moindres, il y a un glissement du centre de gravité du monde qui fait que l'Europe a perdu sa place au cœur des événements mondiaux. Tenant compte de toutes ces graves circonstances, nous pouvons seulement nous demander : se montreront-elles plus fortes que vingt siècles de tradition française ? Je me pose la question. »

En 1930, Siegfried faisait paraître un *Tableau des partis en France*. Il portait un jugement, teinté d'inquiétude et de pessimisme, sur la vie politique française :

« Les grandes choses que demande notre époque de civilisation matérielle doivent se faire, chez nous, en dehors de la politique et presque à son insu, parce que notre démocratie, née d'autres préoccupations et conçue pour d'autres buts, n'a ni méthode, ni à vrai dire intérêt véritable pour semblable programme. Qui soutiendra que l'organisation de la santé publique, le développement national du téléphone ou de la TSF, l'urbanisme et les énormes problèmes qu'il implique constituent, dans notre monde politique, un souci de premier plan ? Peut-être même ces "grandes choses" qui eussent séduit Colbert ou Napoléon, sont-elles par essence antidémocratiques au sens où la France entend la démocratie, c'est-à-dire étrangères au génie d'un système où la masse ne veut pas s'organiser et refuse ce sacrifice de l'individu à la discipline venant d'en haut qu'exige toute puissante entreprise matérielle. De ce point de vue, la politique française, obstinément individualiste et jalouse, est sans doute ce qu'il y a de moins adapté chez nous aux besoins d'une époque de grande production industrielle : vue du dehors elle apparaît démodée. Et, cependant, j'hésite à la condamner tout à fait, car c'est peut-être un instinct vital qui nous conseille de défendre à tout prix ce fondement de la civilisation française, l'individu » (Siegfried, 1930).

Les réactions à ce livre furent contrastées. Du côté des admirateurs ne tarissant pas d'éloges dans leur correspondance avec Siegfried, on pouvait compter Marc Bloch, Lucien Febvre, Gabriel Hanotaux, Joseph Caillaux, Wladimir d'Ormesson, Georges Duhamel et Gaston Doumergue. Il est intéressant, par exemple, de voir quelle fut la réaction de l'historien Marc Bloch (1886-1944) à la lecture du *Tableau des partis en France* : « Le titre trop modeste que vous avez écrit au fronton de votre livre laisse la surprise de découvrir, à mesure qu'on avance, une des plus belles peintures psychologiques de peuple que j'aie vues. Dieu sait si l'expérience amère de ces quinze dernières années nous a armés de méfiance contre la fameuse psychologie des peuples – dont Keyserling présente l'exemple exaspéré – source ordinaire des plus grossières erreurs et des plus graves malentendus ! Ici le problème est résolu comme en se jouant. Peut-être devez-vous en effet cette impressionnante victoire à la précaution intellectuelle que vous avez

su prendre, d'aborder la question de biais ("explication et géographie des partis politiques"), presque à revers, et d'attaquer ainsi le problème central quasiment par surprise » (FS/2SI22). L'historien Gabriel Hanotaux (1853-1944) émit une réserve : « N'exagérons pas l'importance du curé. Hélas ! elle est réduite à rien. Il ne reste plus de morale sauf la morale familiale » (FS/2SI22). Une critique particulière fut exprimée par le président du Bureau international du travail (Société des Nations, Genève), à savoir Albert Thomas (1878-1932), historien, politicien socialiste et collaborateur de Jean Jaurès lors de la fondation de *L'Humanité* (1904). Il écrivit à Siegfried :

« Vous m'avez parfois agacé par des détails. Je ne sais pas, par exemple, si l'anecdote que vous contez sur Jaurès est vraie. C'est possible. Mais ceux qui savent le drame intime qu'il a vécu, ceux qui se rappellent les explications publiques si émouvantes qu'il a données sur l'éducation de sa fille ne peuvent pas vraiment en faire le type représentatif du député anti-clérical dont la femme est dévote et qui fait élever sa fille au couvent. Je ne sais pas non plus si votre analyse du monde ouvrier français ne vaudrait pas d'être complétée. Le type du militant ouvrier existe à d'assez nombreux exemplaires et, contrairement à la définition générale, on ne peut pas dire de lui qu'il a la conception du *petit* » (FS/2SI22).

En 1951, André Siegfried faisait paraître *Les forces religieuses et la vie politique. Le catholicisme et le protestantisme*, livre écrit en collaboration avec André Latreille. Dans toute sa carrière d'écrivain et d'essayiste, ce fut la seule contribution qu'il partagea avec un compagnon d'écriture. Le catholique André Latreille fut membre du Comité de libération de la Vienne, directeur des cultes au ministère de l'Intérieur (1944-1945) puis professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Lyon. Cette co-production entre un catholique et un protestant produisit un livre aux enrichissantes perspectives entrecroisées. Siegfried y donna une leçon de géographie du protestantisme et des protestants en France. Il montra notamment que la situation minoritaire du protestantisme l'obligeait à s'appuyer sur des pôles religieux situés au dehors, ce qui explique que tant de protestants français aient des contacts spirituels extérieurs avec la Suisse, la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Scandinavie, voire les Etats-Unis et le Canada. D'où ce constat de Siegfried : « Plus, beaucoup plus que ses concitoyens, le protestant de France apparaît comme un membre de la communauté internationale, ouvert à une foule de relations, dans lesquelles il se meut parfaitement mais qu'un certain nationalisme affecte de trouver suspectes. Ernest Lavisse, dans ses souvenirs, n'a pas manqué d'observer combien, dès l'Ecole normale supérieure et par rapport au petit provincial de la Thiérache qu'il était encore, son condisciple Gabriel Monod lui semblait déjà un Européen évolué » (p. 207). Des Guerres de religion à la Révocation de l'Edit de Nantes, les protes-

tants français ont été longtemps persécutés en France. Le culte n'est admis qu'à partir de 1760. L'apaisement définitif survient avec l'Edit de tolérance octroyé par Louis XVI en 1787 et avec la Constitution de 1791 qui reconnaît aux citoyens français la liberté des cultes. L'égalité totale avec les catholiques est confirmée par le Concordat de 1802. Néanmoins, demeure dans la mémoire collective des réformés de France la condamnation de toute forme de persécution, la défense du droit des minorités, l'attachement vigoureux aux principes de 1789 qui définissent la liberté politique et la liberté religieuse. La séparation des Eglises et de l'Etat en 1905 fut entérinée par les protestants français puisqu'elle correspondait à leur acceptation de la Troisième République et de l'école laïque. Dans le protestantisme français, les pasteurs sont "nommés" par les synodes mais "appelés" par les paroisses, selon un système représentatif et démocratique. Siegfried insiste sur cette différence avec le catholicisme : « On retrouve là, dans sa plus parfaite authenticité, la conception presbytérienne, évidemment inacceptable du point de vue de la hiérarchie romaine. Pareil régime est, on le conçoit, éducateur de démocratie, il est conforme à la conception anglo-saxonne de l'Etat, si différente de la nôtre, et l'on ne peut s'étonner qu'il ait développé, chez les protestants français, un civisme que chacun est d'accord pour leur reconnaître » (p. 211).

Quelques années après la parution de ce livre, Siegfried prononça à Strasbourg le 23 février 1953 une conférence intitulée *Pourquoi les protestants français votent à gauche ?*. Une reconstitution de cette intervention à partir de ses propres notes en donne les grandes lignes suivantes :

« Cette question implique la position du protestant et de la conception protestante dans la société française. Mais la réponse n'est pas simple parce qu'il y a une gauche politique du XIXème siècle et une gauche sociale du XXème siècle qui ne sont pas les mêmes. Chez le protestant, il y a un attachement profond au libéralisme, une crainte des régimes autoritaires et une peur de toute forme de réaction. On peut être à gauche politiquement mais à droite socialement (Thiers, les républicains opportunistes). De même, on peut être à gauche socialement mais à droite politiquement (les fascistes, les nazis...). Le protestant est de la gauche politique mais pas nécessairement de la gauche sociale car son individualisme l'a fait réussir et, de ce fait, il a quelque chose à conserver. De tout ce qui caractérise la gauche des XIXème et XXème siècles, il est essentiellement libéral, démocrate, républicain, hostile à toutes les tyrannies. Le protestant français montre un attachement passionné au régime de 1789 et à Napoléon car ce sont eux qui lui ont accordé la liberté religieuse.

Les protestants accueillent avec confiance la Troisième République. Elle s'appuie sur eux et sur les francs-maçons car les catholiques sont indisponibles. Ils acceptent avec conviction l'école gratuite, laïque et obligatoire, le suffrage uni-

versel, la liberté de la presse, la séparation des Eglises et de l'Etat. On note beaucoup d'hommes d'Etat protestants : Léon Say, Freycinet, Ribot, Doumergue... Les protestants votent à gauche dans le Midi, dans le Sud-ouest, dans les Cévennes. Notons le cas typique de Mazamet. Il y a eu des protestants dans le régime de Vichy mais le protestant authentique était résistant. Le protestant prophétique, moraliste vote pour les partis idéologiques. Le protestant anti-catholique reste de gauche. Le protestant conservateur vote RPF ou Indépendants. Un nombre croissant de protestants ne sont pas de la gauche sociale. La persécution pourrait venir de la gauche. Cependant, le protestant n'est pas normalement un réactionnaire.

Dans l'Ardèche, les protestants votent souvent communiste (Sainte-Agrève) par esprit de gauche, par communisme tactique et non stratégique. Un sénateur protestant est élu par une coalition de socialistes et de communistes. A Mazamet, les patrons et courtiers protestants votent radical en ce qui concerne les moyens et les petits. Les gros votent RPF ou Indépendants. Parmi les classes moyennes protestantes, une petite partie vote radical, la majorité vote socialiste et une minorité vote communiste. Le socialisme et le communisme sont tactiques et ne contredisent pas le culte protestant. Le protestant *homo oeconomicus* tend à reprendre le dessus car c'est un libéral au sens de la Révolution française et un conservateur au regard du communisme. Pourtant, le protestant reste socialement attiré vers la gauche par idéalisme social et évangélique, par esprit de progrès, par esprit de résistance et par anti-catholicisme » (FS/3SI14dr6).

En 1956, les Editions Grasset lançaient un autre ouvrage politique de Siegfried intitulé *De la Troisième à la Quatrième République*. La débâcle de 1940 et la Seconde Guerre mondiale étant passées par là, André Siegfried a évolué dans son jugement (Goguel, 1977). Dans cet ouvrage, il porte un regard sévère sur la Troisième République : « Ce chapitre de l'histoire de France eût été glorieux s'il se fût arrêté à 1918 : limité aux années qui suivent, il apparaîtrait désastreux. Imaginez la période s'intégrant dans la lignée de nos rois : un règne compris entre 1871 et 1918 se classerait parmi les plus grands de notre histoire, mais le suivant, de 1918 à 1940, parmi les plus sinistres » (p. 73). Dans l'ouvrage de 1956, Siegfried est décontenancé par le Parti communiste qui se réclame de la grande tradition de la Révolution française mais qui fait bien peu de cas de la liberté individuelle (Goguel, 1977). Il propose une analyse des facteurs d'explication du vote communiste mais surtout la clef de voûte de ce livre est de montrer que la Constitution de 1946 créant la Quatrième République a fait du gouvernement une simple délégation de l'Assemblée nationale dont il est totalement dépendant. L'Assemblée délègue son pouvoir à un cabinet qui est temporaire et révocable à tout moment. Pour Siegfried, cela est la tare même de la Quatrième République : ce déséquilibre empêche l'Etat de jouer son

rôle. Il présente donc son diagnostic :

« Ici apparaît la différence idéologique profonde qui sépare la démocratie du XIX^{ème} siècle et celle que la Révolution française avait transmise au XIX^{ème} siècle. La gauche du XIX^{ème} siècle avait pour programme d'affaiblir à la fois le gouvernement et l'Etat, suspects l'un et l'autre d'autorité arbitraire et réactionnaire. Le point de vue de la gauche du XX^{ème} siècle est tout autre : il s'agit pour elle, s'étant emparée de l'Etat, non plus de le diminuer mais de le renforcer au contraire ; le considérant désormais non plus comme un oppresseur de l'individu mais comme le défenseur du salarié contre le capital. L'Etat, dans ce système, passe à gauche, et c'est à droite que s'organise la défense libérale de l'individu. Cependant, cette nouvelle gauche, socialement interventionniste, reste politiquement méfiante du gouvernement, toujours suspect aux yeux d'assemblées jalouses. On aboutit ainsi au paradoxe d'un gouvernement faible avec un Etat fort, appartenant en fait autant aux administrateurs qu'aux politiques, sans méconnaître que ce colosse aux pieds d'argile se voit sapé dans sa masse par le syndicat ouvrier, par la puissance corruptrice des intérêts et même par la sécession semi-féodale de tels organismes nationalisés visant à l'autonomie... La France n'a pas résolu le problème de l'autorité dans la démocratie, sans doute parce qu'elle préfère en somme une certaine inefficacité à une autorité trop forte. C'est un luxe qu'elle croit à tort pouvoir encore se payer » (*De la Troisième à la Quatrième République*, p. 253).

Relu plusieurs décennies après sa parution, *De la Troisième à la Quatrième République* apparaît comme l'analyse critique de l'observateur attentif vis-à-vis de ces deux régimes. Selon Siegfried, la période allant de 1875 à 1914 fut une période de facilité pour la Troisième République tandis que la fin de la Première Guerre mondiale et ses grands bouleversements économiques précipitèrent la crise de ce régime. Tirailé entre l'extrême gauche et l'extrême droite, le régime perdit de plus en plus de sa force et de son pouvoir. En ce qui concerne la Révolution nationale et le régime de Vichy, André Siegfried fait remarquer que ce qui est déconcertant, c'est que le maréchal Pétain n'était pas anti-républicain, n'était pas fasciste, n'était pas clérical et était à peine religieux. Aucune solidarité d'intérêt ne le liait au capitalisme. En dépit de tout cela, Vichy fut le triomphe de la réaction. Quant à la Résistance, nous dit Siegfried, elle fut poussée par les circonstances vers l'extrémisme socialiste et même communiste. C'est en son sein que s'élabora la mystique de la Quatrième République. Siegfried notait aussi que, dans ce nouveau régime, on retrouvait beaucoup de réactionnaires et de révolutionnaires, là où d'autres pays auraient eu des conservateurs et des réformistes. Pour lui, la confusion de la Quatrième République, ce sont l'évolution du radicalisme, l'apparition du MRP et les progrès d'un communisme s'appuyant

sur Moscou. Tout cela, aux yeux de Siegfried, rendait la Quatrième République plus faible que la Troisième au point qu'il la considérait comme un régime de fait, un pis-aller, sans idéologie et ne suscitant aucun dévouement. Il se montrait tout aussi sévère pour le communisme dont il jugeait que l'avènement mettrait fin à la République.

Plusieurs personnalités du monde politique réagirent à la lecture de l'ouvrage *De la Troisième à la Quatrième République* : le président de la République René Coty, de Gaulle, Michel Debré, Gaston Monnerville, Robert Aron, Louise Weiss... Un point de vue bien argumenté est fourni par Michel Debré dans une lettre adressée à Siegfried le 11 janvier 1957, à moins d'un an et demi de la fin de la Quatrième République :

« Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle hâte j'ai lu votre ouvrage, que nous devons à votre science et à votre connaissance exceptionnelle de la vie politique des cinquante dernières années. Tout paraît s'enchaîner, tout paraît s'expliquer avec une telle facilité sous votre plume, que ceux qui même comme moi maintenant vivent à l'intérieur du système, sont frappés de mieux comprendre des choses qu'ils observent cependant chaque jour. Une fois déjà je vous l'ai écrit, si j'avais une seule remarque à faire, elle serait la suivante : j'admire votre indulgence.

En ce qui me concerne, je n'en ai plus. Je suis entré dans le système en 1948 avec un grand nombre d'illusions, mais peut-être davantage encore un très grand nombre d'espoirs. Je croyais trouver sur tous les bancs de la bonne foi, du patriotisme ; j'ai trouvé sur tous les bancs, dans l'une et l'autre Assemblée, de la bonne foi et du patriotisme ; je n'ai pas trouvé le sens des responsabilités et surtout je me suis aperçu avec une sorte d'effroi que les états-majors des partis étaient formés non des meilleurs, mais des plus attachés à un certain ordre des choses qui n'a vraiment rien à voir avec le gouvernement du pays, et qui est très justement dénommé le "système".

La dernière phrase de votre ouvrage est tragiquement vraie ; vous la connaissez mieux que moi, elle brûle les yeux quand on la lit, mais elle est l'expression de la vérité. Les régimes que vous avez dépeints sont en train de mourir. Ils ont représenté une époque qui avait sa grandeur, mais je puis le dire, en grande partie sans eux ; aux jours des difficultés et des tragédies, ils sont terriblement insuffisants pour assurer la vie de la nation et la liberté des citoyens » (FS/3SI16dr7).

Le 17 janvier 1957, c'est le général de Gaulle lui-même qui livrait à Siegfried son sentiment sur l'ouvrage *De la Troisième à la Quatrième République*. Cette lettre est capitale pour deux raisons. D'une part, elle montre l'estime de de Gaulle envers Siegfried qu'il connaît bien pour lui avoir accordé deux entrevues en 1944 et en 1945 alors qu'il était chef du gouvernement provisoire de la République

française. D'autre part, elle fait justice d'un mauvais procès posthume fait à Siegfried dans les années 1990 par des auteurs isolés qui ont prétendu qu'il était un "pro-vichyste" ! Dans une lettre manuscrite du 11 janvier 1957, tracée de sa longue écriture déliée, de Gaulle s'explique :

« Mon cher Maître, De la Troisième à la Quatrième République est un livre de grande valeur. A votre manière, essentiellement désireux d'être lucide, vous y avez éclairé la masse des faits, recherché les constantes et les enchaînements, dressé une philosophie de l'histoire politique. Bien que mon jugement s'écarte parfois du vôtre, je ne laisse pas d'admirer ce que l'ouvrage a de magistral. Laissez-moi ajouter que j'ai été sensible à la noble dédicace que vous m'avez adressée.

Quant aux événements, la façon dont ils sont rapportés ou interprétés dans un livre qui trace une thèse est naturellement sujette aux controverses. D'une manière générale, je me garderai d'y entrer. Comment pourrais-je, cependant, éviter de constater au moins un fait, qui est d'importance. Il s'agit de ce que vous avancez (page 149) à propos des communistes, qui auraient, ainsi que les "gaullistes" (je pense que vous voulez dire "le général de Gaulle" car, à l'époque, comme aujourd'hui, les "gaullistes" étaient partout et nulle part) recommandé le rejet de la Constitution de 1946, lors du suprême référendum d'octobre.

Etant donné que les députés communistes ont voté unanimement cette constitution, que le parti communiste a formellement invité les électeurs à le ratifier, comme le firent avec lui, et je puis le dire contre moi, le parti socialiste, le MRP et, du côté modéré, Le Figaro, qu'aujourd'hui encore les communistes s'opposent constamment et absolument à tout changement que qui que ce soit propose d'apporter à cette constitution ; que ce sont là des faits notoires et très faciles à vérifier, je ne puis me résoudre, mon cher Maître, à vous les voir présenter de la façon que vous faites. Cela ne saurait, d'ailleurs, nullement m'empêcher d'apprécier hautement l'ensemble de votre ouvrage auquel j'ai pris, je le répète, un très vif intérêt » (FS/3SI16dr7).

Fin 1958, quelques mois avant sa disparition, André Siegfried faisait paraître son dernier ouvrage consacré à la vie politique française : *De la Quatrième à la Cinquième République au jour le jour*. Ce livre n'eut pas l'ampleur du précédent puisque, en réalité, il était un simple recueil d'articles ou, plus exactement, la reprise des dernières préfaces de Siegfried parues dans *L'Année politique*, préfaces dont il fut le rédacteur attitré de 1945 à 1958. *L'Année politique*, toujours publiée, a connu cinq éditeurs différents depuis sa fondation. Ce travail permanent de rédaction des introductions de quatorze éditions successives de *L'Année politique* fut toujours mené de concert avec son ami Edouard Bonnefous. Bien que revenant régulièrement tous les ans, les introductions de Siegfried à *L'Année politique*

ont une tonalité montrant souvent un certain désenchantement.

La France quittait l'Indochine après la défaite de Dien Bien Phu tandis que les Accords de Paris permettaient le réarmement de l'Allemagne et son entrée dans l'OTAN. L'Europe était au cœur de la Guerre froide et de la confrontation entre les deux superpuissances. Jetant un regard sur cette année 1954 qui venait de s'écouler, Siegfried en fit le bilan et il annonçait la montée en puissance de l'Asie du Sud-est. Il dressait le décor dès les premières lignes de cette "introduction à l'année politique 1954" où il montrait son inquiétude quant au destin de l'Occident :

« En Asie, tout un système ancien est en train de disparaître rapidement, et de cette liquidation l'opinion est loin de mesurer la tragique gravité. Ce qu'implique le cessez-le-feu obtenu à Genève, ce n'est pas seulement la position de la France en Indochine, ni, comme persiste à le penser l'opinion américaine, le destin condamné du colonialisme. Il s'agit de bien autre chose et, par-dessus notre tête, d'une formidable contestation de puissance, dans laquelle nous sommes, nous Français, bien loin d'être les seuls ou même les premiers intéressés. Le Nord-Vietnam est perdu pour nous et le Sud risque de nous échapper bientôt. Mais, même si nous réussissions à conserver en Indochine l'influence culturelle et les relations commerciales auxquelles notre contribution à un progrès de trois quarts de siècle devrait nous donner droit, point de doute : une page est tournée et la phase indochinoise – combien brillante – de notre Empire colonial est terminée.

Or, ce n'est pas cela qui désormais est en jeu mais quelque chose d'autrement grave. L'Occident va-t-il continuer à disposer de tout l'au-delà de Suez, dans une conception mondiale de mise en valeur planétaire, assurée selon ses méthodes, ses inspirations et en fin de compte ses intérêts ? Voilà le problème que pose l'éventualité d'une emprise du Vietminh sur l'ensemble du Vietnam. En somme, c'est tout le Sud-est asiatique qui pourrait demain échapper à l'influence occidentale. L'année 1954, à cet égard, est grosse d'un tragique avenir, non qu'elle ait déclenché une désagrégation déjà sensible depuis assez longtemps, mais parce qu'elle en a manifesté les virtualités en pleine lumière, et que cette lumière frappe brutalement notre conscience. Il pourrait bien s'agir, et la chose est là droit devant nos yeux, d'un tournant de l'histoire aboutissant au renversement d'une hégémonie européenne de près de cinq siècles. L'enjeu est si énorme, les risques sont si formidables qu'on ose à peine considérer fixement ce que serait demain le visage nouveau du monde si l'Extrême-Orient, si l'Océan Indien devaient échapper à notre contrôle » (*L'Année politique 1954*, p. VII).

Siegfried a 80 ans quand il écrit l'introduction à l'année politique 1955. Il se fait le témoin lucide d'un monde qui disparaît, tout en cernant la montée du nationalisme arabe :

« Le rythme, en quelque sorte déchaîné, que prend “l’accélération de l’histoire” est impressionnant... C’est que le champ clos de cette guerre, froide ou non, est mondial. L’opinion française, si casanière, si routinière dans sa conception des problèmes politiques, se trouve une fois encore, sans l’avoir voulu, sans même bien s’en rendre compte, entraînée dans un tourbillon qui la dépasse. Le peuple français, inconscient, croit pouvoir continuer à mener une vie quotidienne, quand son destin se trouve impliqué dans un immense règlement de compte. Le spectacle, pour ceux qui avaient cru à la pérennité de l’Empire constitué par la Troisième République, est angoissant. Il ne l’est pas moins pour ceux qui ont connu, dans toute sa gloire, l’hégémonie européenne d’avant 1914. Il devrait alerter la quiétude américaine, si portée dans son imprudence à encourager partout de sa sympathie la passion anticolonialiste... Mais, de plus en plus, ce qui reste de la vieille Europe dépend de volontés et de conjonctures qui lui sont extérieures : c’est en grande partie passivement que s’imposent à elle des décisions auxquelles elle peut être associée, mais qu’en fait elle n’a pas prises. Il faut toujours passer par Washington ou par Moscou... Se combinant avec la pression soviétique et l’offensive anti-occidentale asiatique, le réveil agressif du monde arabe met en péril l’équilibre précaire du Proche-orient et de l’Afrique méditerranéenne. La guerre israélienne, mal éteinte, toujours prête à se rallumer, n’est qu’un aspect particulier de cette contre-croisade. L’Islam, issu du Dieu unique et sans partage, universalisation gigantesque du judaïsme, confère à tous ces peuples une cohésion aussi inaltérable que celle du peuple élu lui-même, mais l’ensemble est hétérogène, le courant offensif composite, parce que des affluents extrêmement divers, ethniquement et socialement, viennent l’alimenter, et c’est par là que ce réveil s’insère dans la marée montante, venue de l’Est, qui menace toute la civilisation occidentale, hier encore maîtresse de ces régions.

Tout ce qui reste des vieux cadres au Moyen-orient nous aime et souhaiterait au fond nous aider, par solidarité d’intérêt, par sympathie de culture surtout, car ils ont absorbé notre culture, principalement sous sa forme latine, qui cadre avec leurs goûts. Mais ces milieux, naguère encore en possession des leviers de commande, avec lesquels nous étions habitués à traiter entre gens éduqués et compréhensifs, sont maintenant éliminés en tant qu’influence politique. Si l’on songe au type d’hommes qui servaient d’interlocuteurs à Ferdinand de Lesseps par exemple, on mesure tout le chemin parcouru. Le leader d’un type nouveau qu’est Nasser, le dictateur égyptien, relève d’origines, d’inspirations, de méthodes entièrement différents. S’il se réclame de l’Islam, c’est surtout un anti-colonialiste hostile sentimentalement à l’Occident, dont il ne possède que superficiellement la culture » (*L’Année politique 1955*, p. V, VI, IX).

CHAPITRE 5

SONDER LES DÉMOCRATIES ANGLLO-SAXONNES

Il y a deux perceptions de l'œuvre d'André Siegfried : une perception franco-française essentiellement centrée sur le *Tableau politique de la France de l'Ouest* et une perception internationale fondée sur les multiples traductions en anglais de ses ouvrages classiques sur la Grande-Bretagne, les Etats-Unis, le Canada, la Suisse et quelques autres pays. Or, ces deux perceptions sont, d'une certaine manière, contradictoires car elles ne rejoignent pas les mêmes publics. Elles s'ignorent presque et l'on pourrait quasi dire qu'on ne parle pas du même Siegfried selon que l'on est en France ou à l'étranger. Une grande partie de l'œuvre siegfriedienne est consacrée au monde anglo-saxon tandis qu'un ouvrage comme *France, a Study in Nationality* jamais traduit en français passa quasi inaperçu en France ! La thèse de Siegfried porta sur la Nouvelle-Zélande. L'Afrique du Sud et l'Inde, anglo-saxonnes dans leur culture politique, firent l'objet de notes de voyage. Mais l'essentiel de l'œuvre anglo-saxonne repose sur les trois piliers que furent ses études sur la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et le Canada. Ces trois grandes démocraties ne cessèrent de retenir son attention puisqu'il en reprit l'analyse, à deux ou trois décennies d'intervalles, sur les mêmes thèmes mais dans des ouvrages profondément remaniés ou neufs (Claval, 1989). Il n'y a rien d'étonnant à ce que Siegfried ait tant investi sur le monde anglo-saxon. Sa curiosité personnelle l'y poussait en raison, au moins, de trois facteurs familiaux : le milieu protestant, la famille alsacienne impliquée depuis longtemps dans le commerce du coton donc tournée vers les Etats-Unis (le grand producteur du coton) et la Grande-Bretagne (le grand transformateur du coton), l'installation au Havre, grand port ouvert au monde anglo-saxon et à l'économie internationale. Or, avant la Première Guerre mondiale, l'économie internationale est dominée par la Grande-Bretagne. Durant l'entre-deux-guerres, elle l'est par la Grande-Bretagne et les Etats-Unis puis, après la Seconde Guerre mondiale, par

les Etats-Unis (Claval, 1989).

D'autres raisons personnelles liées à Siegfried lui-même expliquent cette primauté et cette préférence données aux grandes démocraties anglo-saxonnes. Il parle très bien anglais. Dès sa jeunesse, il a commencé à visiter les pays du monde anglo-saxon. Il a sept ans quand il séjourne pour la première fois en Angleterre en 1882. Il a 18 ans quand il aborde les Etats-Unis en 1893. Il va y retourner trois fois avant 1914 puis sept fois durant l'entre-deux-guerres et quatre fois avant 1954. Il l'expliquera en ouverture de son *Tableau des Etats-Unis* en 1954. Il découvre le Canada en 1898. Il le retraverse trois fois en 1914, 1919 et 1935. Une troisième raison justifiant cet accent mis sur le monde anglo-saxon est extérieure à André Siegfried. En effet, certains de ses ouvrages sont le fruit direct de commandes. C'est ainsi que le livre *L'Angleterre d'aujourd'hui*, publié en 1924, fut demandé par le Musée social en collaboration avec l'Association France Grande-Bretagne. De fait, les responsables du Musée social estimaient que le meilleur moyen d'assurer entre les deux pays une entente sincère et durable était moins de prendre part à des polémiques que d'essayer de faire comprendre, en France, les points de vue anglais. Toujours à la demande du Musée social et, en particulier de son président Georges Rislér, Siegfried publia en 1927 *Les Etats-Unis d'aujourd'hui*. A partir des années 1930, les Editions Armand Colin vont s'empresser de publier et de rééditer les essais de Siegfried sur les pays du monde anglo-saxon pour la simple raison que le public attiré par ce genre de livres est devenu si nombreux qu'André Siegfried est sans cesse sollicité (Claval, 1989).

Aujourd'hui, les demandes du public pour ce genre d'ouvrages ont cessé en France, en très grande partie à cause de la multiplication des médias audio-visuels et de la démocratisation des voyages. Mais, à l'époque de Siegfried, la curiosité pour le monde anglo-saxon s'expliquait assez aisément. D'une part, il existait dans le public une fascination pour des pays qui dominaient la scène internationale. D'autre part, il y avait un souci de saisir la dynamique mouvante de la scène mondiale. La Grande-Bretagne essayait de sauvegarder sa position en remodelant son Empire en Dominions puis en Commonwealth. Le Canada passait d'une dépendance britannique à une puissance autonome tandis que les Etats-Unis devenaient une nation prépondérante (Claval, 1989). Si André Siegfried s'intéressait à ces nations anglo-saxonnes plus qu'à d'autres, c'était pour en saisir leur poids dans le monde. Dans l'analyse de ces grandes démocraties, l'originalité de la démarche siegfriedienne s'appuyait sur des éléments essentiels : rôle de l'ethnie, structure sociale, perception du reste du monde par la population nationale, fonctionnement de la machine économique...

Al'époque où parut le premier livre anglo-saxon de Siegfried *La démocratie en Nouvelle Zélande* (1904), ce pays très lointain, aux antipodes géographiques de la

France, exerçait un attrait certain sur un petit nombre d'esprits curieux, du fait des expériences sociales qui y étaient tentées (Miroglio, 1977). Le voyage en Nouvelle-Zélande inaugure pour André Siegfried sa carrière de "globe-trotter". L'étude découlait d'une visite effectuée en 1900-1902 dans cette colonie de la Couronne pour les besoins de la rédaction de sa thèse principale et de sa thèse secondaire de doctorat (Broc, 2003). Siegfried n'a pas laissé de récit de voyage sur la Nouvelle-Zélande mais d'assez nombreuses notations dans son livre montrent qu'il a vu le pays derrière les institutions. En prenant la Nouvelle-Zélande comme sujet de thèse, Siegfried trouvait un pays assez simple : colonisation effectuée en une génération sur la base d'un peuplement homogène, absence de classes sociales (Airey, 1958). Même si, vue depuis l'Europe, la Nouvelle-Zélande ressemble à une Corse ou à une Sardaigne accrochée au flanc de l'Australie, ce pays est plus grand que l'Angleterre et Auckland est à quatre jours de navigation de Sydney (Broc, 2003). Et pourtant, les Néo-Zélandais observés par Siegfried se sentaient beaucoup plus proches de Londres située à cinq semaines de bateau ! Siegfried observa que l'archipel néo-zélandais aux côtes très découpées n'avait rien à voir avec la massive Australie : pas de déserts mais des montagnes volcaniques au nord et alpines au sud. A l'opposition physique s'ajoute une opposition humaine : Sydney ou Melbourne étaient déjà des métropoles à l'américaine alors que les villes de Nouvelle-Zélande lui semblaient très provinciales. Auckland n'avait ni buildings ni tramways mais des cottages et des omnibus à chevaux. Les maisons en bois de Wellington lui conféraient un aspect colonial. Christchurch, fondée en 1850, était entourée de bocages où pâturaient moutons et vaches. Canterbury se voulait petite capitale intellectuelle tandis que Dunedin jouait à l'Edinbourg de Nouvelle-Zélande. Partout, Siegfried remarqua que ces cités étaient peuplées de paisibles bourgeois ayant transporté aux antipodes la vie de l'Angleterre. Les affaires australiennes n'intéressaient pas les Néo-Zélandais qui s'arrachaient les journaux de Londres ! (Broc, 2003).

Durant son séjour néo-zélandais, Siegfried rencontra diverses personnalités locales ou françaises, dont de Courte, le consul de France à Wellington, qui trouva que ce jeune Français avait décrit fort exactement l'organisation politique et sociale du pays. L'ouvrage analyse les origines des immigrants et l'influence qu'exerce leur nouvelle implantation géographique. La Nouvelle-Zélande du début du XX^{ème} siècle, avec à peine un million d'habitants, est un résumé de l'Angleterre des classes moyennes et de la classe ouvrière aisée avec un Etat extrêmement proche des citoyens. L'isolement insulaire ajoute à la démocratie néo-zélandaise une touche spéciale : pour donner un sens à leur installation dans ce bout du monde et tirer profit de leur venue dans un pays neuf, les Britanniques mettent en place un laboratoire politique. C'est en cela que ses dirigeants veu-

lent en faire un modèle. Claval estime même que la foi démocratique et socialiste des Néo-Zélandais fait écho, avec deux siècles et demi de décalage, à la foi puritaine des *Pilgrim Fathers*. C'est l'exemple même d'une démocratie sociale en pays anglo-saxon : citoyens pragmatiques à la recherche de bonnes solutions empiriques à l'opposé de géométries politiques conformes à des modes idéologiques. La Nouvelle-Zélande analysée par André Siegfried est l'exemple même d'un *Welfare State* mis en place en quelques années (Claval, 1989, 1994, 1998). Ce pays dispose d'une situation sociale très en avance sur l'Europe : syndicats, arbitrage des conflits, retraites ouvrières, droit de vote des femmes. Mais Siegfried ne dissimule pas non plus les points faibles : peur du péril jaune, alcoolisme, poids de la religion, poids des traditions, snobisme d'une société réputée égalitaire (Broc, 2003).

Siegfried avait aussi pensé à l'Australie, le grand voisin de la Nouvelle-Zélande. Il voulait y consacrer un livre et il s'ouvrit de ce projet en janvier 1951 à J.M. Mcmillan, le premier secrétaire de l'ambassade d'Australie à Paris, lequel lui avait déjà fourni des données sur l'immigration dans son pays. Cet ouvrage se serait intitulé *Le peuplement de l'Australie* avec une organisation en six chapitres : conditions géographiques, conditions démographiques, conditions sociales, production, constitution politique de l'Australie, politique extérieure (FS/1SI9dr4sdrb). Mais Siegfried n'eût jamais le temps de le rédiger alors qu'il aurait logiquement complété sa grande fresque des démocraties anglo-saxonnes.

A quasi trente ans d'intervalle, Siegfried consacra deux livres au Canada : ce fut d'abord en 1906 *Le Canada, les deux races* puis, en 1937, *Le Canada, puissance internationale*. Il avait déjà visité le Canada puis y était retourné à l'occasion de son tour du monde en 23 mois de 1898 à 1900. Il y revient en 1904 où il assiste à la campagne électorale fédérale. Ces trois premiers séjours au Canada vont donner matière à son premier livre dédié à ce pays : *Le Canada, les deux races : problèmes politiques contemporains*. Cette question très vivante des deux peuples co-fondateurs le passionne et, dans cette publication, Siegfried fixe déjà son angle d'approche : le conditionnement géographique, ethnique, historique, économique explique la mentalité sociale, politique et religieuse du Canada. En bref, le livre de 1906 est une étude des origines, des comportements et des relations des deux populations qui cohabitent (Sanguin, 1989). Siegfried est très sensible à la nature des liens sociaux : ils sont de nature hiérarchique en Angleterre mais de nature égalitaire aux Etats-Unis. Les Américains, demeurés fidèles à la conception élitiste dont le puritanisme est porteur, estiment qu'il est naturel que les éléments protestants anglo-saxons assument la responsabilité de l'ensemble du pays. C'est à peu près la même attitude qui prévaut au Canada : les descendants des Loyalistes et les immigrés britanniques d'origine plus récente ont constitué

un Canada anglais. Les Britanniques n'ont pas imposé une anglicisation forcée aux vaincus des Plaines d'Abraham mais ils ont mis longtemps à accepter qu'ils tiennent une place importante dans la vie politique du pays. Là réside le problème des deux races au Canada et ce fil conducteur court tout au long de l'ouvrage de 1906 (Claval, 1989).

C'est un voyageur expérimenté qui découvre une quatrième fois le Canada en juin 1914. De New York, Siegfried gagne Ottawa. Mais, dit-il, passer des États-Unis au Canada, c'est passer de Paris en province ! A Ottawa, il profite de la session de la Chambre des Communes pour rencontrer les hommes politiques les plus en vue et en particulier Sir Wilfrid Laurier, premier ministre fédéral de 1896 à 1911, dont il avait fait la connaissance en 1898. Le 10 juin 1914, André Siegfried est à Montréal avant de partir quelques jours plus tard pour Chicago. De Chicago, il gagne Denver, Salt Lake City où il se trouve le 20 juin, Yellowstone, le Nevada, San Francisco, Seattle puis l'Alaska. Revenu à Vancouver le 22 juillet, il emprunte le *Canadian Pacific Railways*, s'arrête à Calgary puis est à Winnipeg le 27 juillet où il apprend la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie. En toute hâte, il regagne New York par les Grands Lacs et les chutes du Niagara où il est le 1^{er} août 1914 et où il apprend la mobilisation française. Le 2 août à New York, les Français sont rassemblés au consulat. Puis, le 5 août, les hommes mobilisés sont embarqués sur le *Lorraine* et quittent New York au milieu de l'enthousiasme populaire. Pour éviter les croiseurs allemands, le navire prend la route de Terre-Neuve et navigue tous feux éteints (Broc, 2003). L'essai de 1916, *Deux mois en Amérique du Nord à la veille de la guerre*, d'abord publié partiellement sous forme de lettres dans le quotidien *Le Petit Havre*, apparaît comme la première ébauche des grands ouvrages ultérieurs sur le Canada et les États-Unis qui seront le fruit de nouveaux voyages et d'enquêtes plus approfondies (Broc, 2003).

A la différence des États-Unis, les éléments anglo-saxons présents au Canada sont soumis à une double pression : d'un côté, celle des Canadiens français et des autres minorités, de l'autre, celle du puissant voisin américain (Claval, 1989). Les changements intervenus au Canada depuis le livre de 1906 furent enregistrés par Siegfried durant ses voyages canadiens de l'entre-deux-guerres et notamment en 1935 pour aboutir au livre de 1937 *Le Canada, puissance internationale* qui eut immédiatement un retentissement certain. Le 8 avril 1937, la plus haute autorité catholique du Canada, le cardinal Rodrigue Villeneuve, archevêque de Québec, écrivait à Siegfried : « L'usage que vous avez fait de la lettre pastorale que je vous avais communiquée, celle de l'épiscopat de langue française à l'occasion du jubilé de Georges V, n'est pas sans me flatter. Sans doute, je crois que la critique s'y est déjà employée, on jugera diversement les divers raccourcis historiques de votre livre. Personne n'en pourra contester, outre sa valeur littéraire, le souci de

servir la civilisation française » (FS/2SI23).

De fait, la Première Guerre mondiale et le Statut de Westminster (11 décembre 1931) avaient aidé le Canada à devenir une puissance internationale. Siegfried livra donc au grand public un livre à la démarche typiquement anglo-saxonne : rien de livresque, rien de systématique, mais une pensée essentiellement pragmatique. L'auteur procéda à la peinture d'un pays « géographiquement américain, politiquement britannique, français par ses origines, international par ses préoccupations économiques ». Plus concrètement, il précisa le Canada dans ses contacts géographiques, son équilibre ethnique, sa place comme producteur et consommateur, ses possibilités culturelles, sa position entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, ses chances comme entité indépendante. Mais aussi et surtout, Siegfried identifiait la singulière équation canadienne : un nationalisme difficilement affirmé, un provincialisme continental, un tropisme "étatsunien". Face à ce Canada transcontinental fait de vastitude et de distance, à la nature écrasante et démesurée, Siegfried avertissait que la compréhension d'un tel pays nécessitait pour tout esprit européen une sorte de réglage mental et de décodage d'approche. Certains éléments permanents et récurrents dans les analyses réalisées par André Siegfried demeurent aujourd'hui totalement valides et vérifiables sur le terrain. Ces éléments sont au nombre de quatre : la contradiction géographique canadienne, la canadienité mal affirmée, la structure de l'économie canadienne, les liens avec la Grande-Bretagne, les Etats-Unis, la France et l'Amérique latine (Sanguin, 1989).

Que faut-il entendre par "contradiction géographique canadienne" ? L'axe naturel du pays est Nord-Sud. Du Pacifique à l'Atlantique, toutes les grandes articulations physiographiques sont organisées selon cette direction. Or, et c'est le paradoxe canadien, à cet axe géographique *longitudinal* s'oppose un axe politique *latitudinal*, beaucoup plus artificiel et qui est maintenu par l'habitude, l'impulsion acquise plus que par la nature des choses. Ce fut l'axe de la marche du peuplement, de la colonisation, des chemins de fer, du lien constitutionnel et aussi de l'allégeance britannique. C'est aujourd'hui l'axe des oléoducs, des lignes aériennes, de Radio Canada et de la Transcanadienne (8 000 kilomètres). Toute l'originalité géopolitique du pays ressort de cette dualité marquée. Plus encore, sur cette immense mécanique territoriale qu'est le Canada, on peut carrément dire que la politique a plié la géographie à ses directives. Que faut-il entendre par "canadienité mal affirmée" ? Le Canada était et demeure un pays hybride, culturellement divisé, ne sachant pas bien lui-même ce qu'il est. C'est le *pays des deux solitudes*. En effet, la culture *canadian* et la culture québécoise se tournent le dos et peu de passerelles existent entre elles. De même est-il difficile d'affirmer un nationalisme canadien chez les citoyens. Chez les Québécois, le nationalisme

s'exprime plutôt par un provincialisme viscéral s'appuyant sur une histoire différente, sur la notion de peuple souverain, sur le drapeau à fleurs de lys et sur un passé politique original (la Révolte des Patriotes, la Révolution tranquille, les référendums d'indépendance en 1980 et 1995...). Un peu partout, d'ailleurs, la province est plus importante que la fédération dans la conscience collective. Et Siegfried soulignait même un trait qui reste toujours actuel, à savoir que pour ceux qui s'élèvent à une conscience pan-canadienne, c'est un produit du cerveau et non du cœur. Que faut-il entendre par "structure de l'économie canadienne" ? Ses traits majeurs sont restés les mêmes qu'à l'époque de la publication du livre de Siegfried en 1937. L'économie canadienne est une économie aux mains des États-Unis. Qui plus est, nulle part ailleurs au monde, les États-Unis ne disposent d'un actif aussi important en terre étrangère (automobile, pneu, machinerie agricole, pétrole, chimie, bois, aluminium...). Du coup, comme au temps de Siegfried, l'économie canadienne est condamnée à l'exportation pour contrebalancer un marché intérieur relativement faible (34 millions d'habitants) et une abondance de ressources primaires. Ce qui était déjà vrai en 1937 s'est renforcé : le capital canadien, de source britannique jusqu'en 1914, est devenu américain à partir de la crise de 1929 et il l'est resté. Voilà pourquoi au temps de Siegfried comme aujourd'hui, le Canada est solliciteur de capitaux étrangers qui ne soient pas américains.

Que faut-il entendre par les liens du Canada avec la Grande-Bretagne, la France, les États-Unis et l'Amérique latine ? Dans ce domaine, les analyses siegfriediennes restent tout à fait d'actualité. Pour quiconque observe les Canadiens de souche britannique, il est manifeste que, à la différence des Québécois et des Acadiens, ils ont toujours gardé le contact avec la métropole d'origine. La raison en est que l'autonomie puis l'indépendance du Canada se sont réalisées graduellement dans une symbiose toujours réelle avec la Grande-Bretagne. Il n'y a jamais eu de rupture brutale entre le Canada et le Royaume-Uni comme elle a existé avec la France depuis 1760. Il existe une véritable *britannicité* de la vie canadienne, que ce soit dans la justice, l'organisation des professions en corporations ou encore dans la vie parlementaire. La Chambre des Communes à Ottawa n'a rien à voir avec la Chambre des Représentants à Washington. Bref, le fonctionnement parlementaire et les partis politiques sont pleinement de tradition britannique. En ce qui concerne la France, les observations de Siegfried restent vraies. Pour les Canadiens anglais, la France est un pays étranger au même titre que l'Allemagne ou l'Italie. Quant aux Québécois et aux Acadiens, une coupure de deux siècles avec la France a entraîné une énorme césure sur le plan du style de vie, de la tradition politique, de la laïcité, de l'idéologie et de la culture sociale. Acadiens et Québécois sont des Nord-Américains de langue française, c'est-à-dire que leurs valeurs

culturelles sont américaines mais très peu européennes. Quant aux rapports du Canada avec les Etats-Unis, l'analyse siegfriedienne conserve sa permanence. Malgré la mainmise américaine sur l'économie, il n'y a aucun anti-américanisme dans la société canadienne comme on peut l'observer et le ressentir au sein des opinions publiques de l'Union européenne. Les Canadiens sentent et savent les Américains en tout point semblables à eux. Ils les considèrent assez peu comme des étrangers. De part et d'autre du 45^{ème} parallèle, c'est le même style de vie et le même complexe dollar. Il demeure une autre permanence dans les analyses d'André Siegfried, à savoir la relation entre le Canada et l'Amérique latine. Rien n'a changé ou presque à ce chapitre. Peut-être à cause de l'énorme écran territorial que représentent les Etats-Unis, la solidarité n'a pas véritablement émergé avec l'Amérique latine. On dirait que le Canada se sent peu concerné par la latinité au sud du Rio Grande.

Plusieurs décennies après la parution du *Canada, puissance internationale*, certaines observations de Siegfried apparaissent dépassées et certains points de rupture sont même à signaler. Ainsi en va-t-il du Commonwealth. Dans la politique canadienne, le Commonwealth est un paramètre politique qui a quasi perdu toute consistance. Le Canada est devenu un pays du Pacifique tant pour ses exportations que pour ses importations tandis que les liens avec la Grande-Bretagne se sont fortement distendus. La population canadienne a subi des mutations démographiques considérables. Les deux peuples co-fondateurs font face désormais à un *Troisième Canada*, celui d'une immigration non-européenne dont le poids et l'influence ne cessent de croître. Le clivage dans l'éthique sociale qui séparait les Canadiens anglais des Canadiens français en 1937 n'existe plus. Le paysan québécois a disparu et le peuple de la Belle Province est devenu une société urbaine. Siegfried fut un voyageur du rail et sa vision du Canada est une vision ferroviaire. Or, le Canada a subi un considérable changement du rapport espace-temps. Ce pays démesurément étiré d'un océan à l'autre avec six fuseaux horaires n'est qu'un archipel d'espaces habités qui sont collés à moins de 200 kilomètres de la frontière "étatsunienne". Cet archipel urbain est localisé au milieu d'une mer de roches et de forêts. Le formidable réseau aérien, structuré et performant, maintient la cohérence interne du territoire du Pacifique à l'Atlantique en gommant les effets pervers de la distance, de la vastitude et de l'éloignement. De même, la Transcanadienne et le réseau de Radio Canada représentent le principe intégrateur de cet Etat-continent. Le rail a cessé d'alimenter l'image du Canada. Dans son ouvrage de 1937, Siegfried est passé rapidement sur le fer et sur l'hydroélectricité et il a sous-estimé le charbon et le pétrole. Il voyait la réussite industrielle du pays dans les manufactures demandant des matières premières ou de la force motrice. Là aussi, points de rupture évidents car le Canada est devenu

l'un des leaders mondiaux en matière d'ingénierie industrielle, d'avionnerie, de machines-outils, de matériel ferroviaire, de pétrochimie ou d'industrie pharmaceutique. De même, le dollar canadien s'est séparé depuis longtemps de la livre sterling. Siegfried considérait les Canadiens français comme un tout homogène d'un océan à l'autre, sans aucune autre forme de distinction. Or, cela n'a jamais correspondu à la réalité. D'une part, les communautés francophones du Canada ont grandi dans des territoires différents avec des histoires différentes. D'autre part, les Québécois, les Acadiens, les Franco-Ontariens, les Franco-Manitobains constituent des communautés fortement différenciées, entretenant assez peu de liens politiques entre elles. Si l'anglais était la langue de travail dans le Québec de 1937, ce n'est plus du tout le cas aujourd'hui. Il n'avait pas prévu le renversement complet du comportement démographique au point que la Belle Province est non seulement aujourd'hui la lanterne rouge de la natalité canadienne mais que la survie du fait français y est menacée. Siegfried reprochait aux Canadiens français de manquer d'une élite pour prendre la tête dans les grandes affaires et il étayait son affirmation d'un exemple pour le moins frappant. En effet, il se plaisait à dire que, dans l'annuaire téléphonique de Montréal, les Mac remplissaient dix pages, et que si l'on arrachait ces dix pages, Montréal n'était plus une capitale financière, mais simplement un immense village français avec une petite garnison d'Anglais ! Ce constat était vrai en 1937 et il le resta, en bonne part, jusqu'à la Révolution tranquille. Depuis les années soixante, l'irruption fulgurante des Québécois dans la modernité économique a contredit ce regard. Des capitaines d'industrie, de puissantes sociétés publiques ou privées ont propulsé la Belle Province sur la scène nord-américaine et internationale (Hydro Québec, Lavalin, Bombardier...).

Toutefois, certaines observations énoncées par Siegfried formèrent des prévisions devenues aujourd'hui réalité : la culture nationale québécoise, la gauche canadienne, l'énergie du Nord, l'accord de libre-échange Canada/États-Unis. Au sein de la Belle Province, Siegfried avait longuement remarqué que l'Église catholique y exerçait des fonctions excessives et anormales. Malgré ce fait écrasant, il avait prévu l'émergence d'une véritable culture québécoise en estimant que l'affirmation canadienne française pour être complète nécessitait la constitution solide d'une culture nationale. C'est chose faite depuis la Révolution tranquille (1960-1968). Dans son premier ouvrage canadien de 1906, il déplorait l'absence d'un tiers parti ouvrier. Dans le livre de 1937, il avait remarqué l'arrivée dans l'Ouest canadien de gens d'esprit avancé relevant de la formation intellectuelle et politique du Labour Party. L'apparition de cette gauche fédérale canadienne s'est réalisée graduellement après la seconde guerre mondiale avec la montée en puissance du NPD (Nouveau parti démocratique). Le Nord immense du Canada

n'est pas un passif, affirmait Siegfried. C'est une fenêtre ouverte sur l'infini, le possible, l'avenir. C'est le fond du tableau sans lequel le Canada ne serait pas lui-même. Et il ajoutait dans le livre de 1937 que ce bloc sévère était riche de ressources minières, favorable surtout à l'aménagement hydroélectrique. Pour lui, le XXème siècle saurait mieux s'en servir que ne l'avait fait le XIXème siècle. Ce qui était en filigrane en 1937 a pris une dimension considérable au tournant du troisième millénaire : pétrole offshore de la Mer de Beaufort au large du delta du Mackenzie, sables bitumineux de l'Athabasca, hydroélectricité au Labrador et au Nouveau-Québec. En 1937, Siegfried pensait que si un régime de libre-échange était établi entre le Canada et les Etats-Unis, l'union douanière ouvrirait des possibilités considérables de développement économique (Sanguin, 1989). Cette prévision est devenue réalité puisque l'ALENA (Accord de libre-échange nord-américain) a été institué en 1989 puis étendu au Mexique en 1994.

Officier de liaison auprès de l'armée canadienne sur le champ de bataille français pendant la Première Guerre mondiale, il avait vu le peuple canadien dans la guerre. Voyageur infatigable dans ce grand pays où il réalisa au moins huit séjours tout au long de sa carrière, André Siegfried fut un bon observateur du Canada qui formait à ses yeux le pont et la synthèse entre les Etats-Unis et l'Europe. Le plus grand hommage que Siegfried ait pu décerner au Canada est celui d'être un *pays de la paix*. De fait, dès le début de la SDN, le Canada a toujours manifesté sa contribution à une politique générale de la paix. A partir de la fondation de l'ONU en 1945, le Canada a été présent sur tous les théâtres d'opération comme l'un des principaux fournisseurs de Casques bleus des Nations unies. Par des éclairages choisis, Siegfried analysa les éléments permanents dans les relations entre les deux peuples co-fondateurs de même que l'équilibre délicat et instable entre les influences américaines et britanniques dans le *canadian way of life*. Si *Le Canada, puissance internationale* eut un tel succès, c'est pour deux raisons essentielles. D'une part, l'ouvrage était d'une remarquable simplicité dans sa composition. D'autre part, il permit de montrer un auteur sachant remarquablement combiner les qualités de l'historien, du géographe, du politologue, de l'économiste, du philosophe et du psychologue social.

Malgré les points de rupture observables, les volumes de Siegfried sur le Canada sont devenus des classiques tout comme, pour les Américains, les deux volumes de Tocqueville sur *De la démocratie en Amérique*. Ses analyses sur le Canada sont impartiales tant vis-à-vis des anglophones que des francophones. Avec Siegfried, c'était la première fois que le Canada comme entité politique était traité d'une façon scientifique. Rien dans ses livres canadiens ne permet de l'identifier à quoi que ce soit d'ethnique, de religieux, de politique ou d'idéologique (Sanguin, 1992). A l'époque où parut *Le Canada, puissance internatio-*

nale, le Québec vivait sous le régime conservateur du premier ministre provincial Maurice Duplessis. Cette période est d'ailleurs passée à l'histoire sous l'appellation de Grande Noirceur. Pour l'élite canadienne française, l'apport du livre de Siegfried eut alors un mérite qu'expliqua bien le politologue québécois Gérard Bergeron : « La lecture de *Le Canada puissance internationale* produisait alors l'effet d'une espèce d'appropriation intellectuelle du pays canadien, autrement qu'à la façon exclusivement canadocentriste des historiens et essayistes d'ici. Il faudrait peut-être parler d'une certaine aération mentale » (Bergeron, 1990). Cet entremêlement disparate anglo-franco-américain qu'est le Canada constitue, de toute évidence, un dossier d'une grande complexité. Or, le mérite de Siegfried fut d'être l'auteur étranger à avoir su traiter de cette *canadianité*. Juste avant la dernière guerre, André Laurendeau, futur directeur du quotidien montréalais *Le Devoir*, avait suivi les cours de Siegfried au Collège de France. Ces cours allaient servir de matière première au livre *Le Canada, puissance internationale*. Correspondant spécial du *Devoir* à Paris, il fit part du lancement de l'ouvrage aux lecteurs du quotidien de la capitale économique du Québec : « Je pense qu'il nous a compris dans la large mesure où cela est possible à un témoin désintéressé, moins par l'intuition (qui procède de l'intérieur) que par une série de déductions assez audacieuses » (*Le Devoir* du 13 février 1937).

Concernant la Grande-Bretagne, Siegfried y consacra deux ouvrages : *L'Angleterre d'aujourd'hui* en 1924 et *La crise britannique au XX^{ème} siècle* en 1931. Ce dernier fut jugé par les intéressés eux-mêmes comme une étude pouvant être comparée à un diagnostic médical (Miroglio, 1977). L'historien britannique Arnold Toynbee (1889-1975) n'était pas resté insensible aux analyses de Siegfried sur son pays, d'où cette lettre teintée d'inquiétude du 27 avril 1930 (traduite ici de l'anglais) à son confrère français :

« Comme certaines personnes minoritaires en Angleterre qui se sentent elles-mêmes davantage apparentées avec l'Europe continentale qu'avec les pays anglophones d'outre-mer, j'ai été ravi des choses pleines d'esprit que vous dites dans votre livre à propos de cette question. A mon avis, c'est incontestablement un manque de naturel des Anglais de prétendre qu'ils sont hors d'Europe. Cela a pu être vrai, il y a un siècle, quand la Manche était aussi large que ne l'est l'Atlantique aujourd'hui. Même si les Etats-Unis trouvent, à présent, qu'ils ne sont pas splendidement isolés du reste du monde, pour l'Angleterre cette prétention d'isolement ressemble à l'autruche mettant sa tête dans le sable.

Ce que vous dites à propos de l'écrasement de l'Europe est, je pense, profondément vrai. Il s'agit de l'une des plus sérieuses tendances dans le monde de notre génération ; tendance sérieuse parce que l'Europe demeure le centre intellectuel et spirituel de la civilisation et c'est toujours un malheur lorsque le pouvoir spi-

rituel et le pouvoir matériel se trouvent dans des mains différentes. Je crains que nous nous trouvions juste au commencement de ce processus. Quand le Canada, l'Argentine, l'Australie, l'Inde, la Chine et d'autres atteindront leur pleine stature, nous serons entourés par une douzaine de grandes puissances du calibre des Etats-Unis. C'est un peu comme la situation des Etats d'Italie au temps de Machiavel quand ils furent écrasés par les Barbares descendant des Alpes ou comme la situation des Etats de la Grèce après les conquêtes d'Alexandre quand ils furent écrasés par les Ptolémées, les Romains et autres grandes puissances dans le nouveau monde de cette époque. Briand, Coudenhove-Kalergi et d'autres personnalités concernées à des degrés divers par ce problème de l'Europe font de leur mieux. Dans son essence même, ce problème est le nœud de la question. En Europe, les mémoires historiques sont trop longues et trop profondément enracinées. Nous sommes au centre d'un système mondial contemporain où la pression de l'équilibre de la puissance est la plus rude. Pour ces raisons, je ne suis pas très optimiste quant à nos chances de succès. Toutefois, je pense que chaque effort pour préserver la position de l'Europe dans le monde du XXème siècle devrait être vigoureusement soutenu par tous les bons Européens » (FS/2SI22bis).

Lorsque *La crise britannique au XXème siècle* parut en 1931, le livre eut un impact certain outre-Manche. Albert Demangeon et Jacques Rueff en informèrent Siegfried directement depuis Londres en avril 1931 : votre livre provoque un remue-ménage chez les Anglais et les fait réfléchir, lui écrivit Demangeon. Vous êtes l'homme dont on parle le plus en Angleterre et les journaux se sont émus de vos critiques, ajouta Jacques Rueff, ce qui est la preuve certaine qu'elles ont porté (FS/2SI22bis). En quelques mois, plus de 20 000 exemplaires furent vendus. Le diagnostic porté par André Siegfried sur la Grande-Bretagne des années trente fut alors abondamment discuté et certains critiques anglo-saxons et français jugèrent excessif le pessimisme de l'auteur tandis que d'autres louèrent sa clairvoyance. En réalité, André Siegfried proposait un inventaire des conditions d'existence et de la persistance de la puissance économique de la Grande-Bretagne. Ce livre fut à la fois un témoignage et une tentative de prospective, fondés en bonne part sur une analyse s'appuyant sur un sens aigu du concret. On retrouvait là tous les ingrédients du succès de l'écriture siegfriedienne. En 1975, à l'occasion du centenaire de la naissance d'André Siegfried, les éditions Armand Colin rééditèrent le livre, estimant que le diagnostic porté en 1931 non seulement avait acquis une dimension historique mais n'avait rien perdu de son intérêt ni même de son actualité. En mars 1931, dans la préface de la première édition, Siegfried expliquait sa position : « Me permettra-t-on une justification personnelle ? J'étudie l'Angleterre jour après jour, depuis l'année 1898, mais j'y étais allé pour la première fois, comme enfant, en 1882 : d'où la possibilité d'un certain recul. Depuis la guerre,

que j'ai faite dans l'armée britannique, je retourne en Angleterre presque tous les ans. Des liens, en quelque sorte personnels, m'attachent donc à ce pays, dont je pense, comme beaucoup de Français, que le concours, sinon l'alliance formelle, est nécessaire à la France, et d'une façon plus générale à l'équilibre de l'Europe : aucune raison quelconque ne nous pousse, en tant que Français ou Européens, à souhaiter une Angleterre moins forte, moins influente dans le monde. C'est en raison de pareils sentiments, et connaissant l'estime des Anglais eux-mêmes pour toute étude loyale, que j'ai cru pouvoir me permettre une observation d'une complète franchise. J'ai dit ce que j'ai observé, ce que j'ai cru comprendre, sans rien cacher. Le sujet est assez grave, soit pour l'Angleterre, soit pour la France et l'Europe par répercussion, pour qu'on l'examine dans l'esprit de la plus sérieuse objectivité ». Et puis dans la préface de la quatrième édition en 1932, il rajouta ces réflexions capitales : « Il s'agit moins d'une crise de l'Angleterre tout court que de l'Angleterre victorienne. C'est le sens de tout mon livre. J'ai essayé de montrer que l'Angleterre actuelle est encore trop largement fondée sur les principes, les méthodes, les conditions du XIX^{ème} siècle. Il faut que l'Angleterre victorienne se révise elle-même, sans merci ; le monde qui l'entoure a changé ; ce qui faisait le succès anglais de 1850 ne saurait plus faire le succès anglais de 1931. Ceci dit, il nous reste l'Angleterre tout court, l'Angleterre éternelle, pour employer l'expression des Français quand ils parlent de la France éternelle. A cet égard, nous ne pouvons être pessimistes, car il est des peuples de bonne marque, si l'on ose dire, dont la valeur, l'efficacité, les possibilités se retrouvent toujours. Le peuple anglais est, par excellence, un peuple de bonne marque. »

Significative fut, de nouveau, la réaction d'Arnold Toynbee, un 19 mars 1931, depuis sa chaire du *Royal Institute of International Affairs* à Londres ; réaction d'un Toynbee toujours pessimiste. Il trouvait que le livre de Siegfried dégageait une angoisse excessive à la perspective que le monde ne puisse plus survivre et prospérer dans un système où le groupe des nations anglophones n'aurait plus un rôle prédominant et ne serait plus imprégné de culture européenne. Toynbee considérait cette situation comme très sérieuse (FS/2SI22bis). A partir du cas britannique, Siegfried et Toynbee se rejoignaient à propos d'une évolution qui est parfaitement vérifiable aujourd'hui avec la remise en cause du leadership des Etats-Unis, avec la mondialisation et, peut-être et surtout, avec la montée en puissance de l'Inde et de la Chine, deux Etats dont la population respective dépasse le milliard d'habitants ; chose qui était parfaitement inconcevable à l'époque de l'entre-deux-guerres.

Plus que tout autre des pays anglo-saxons, les Etats-Unis furent au cœur de l'œuvre d'André Siegfried. Il y consacra trois livres : *Deux mois en Amérique du Nord à la veille de guerre*, opuscule publié en 1916 et deux ouvrages majeurs,

Les Etats-Unis d'aujourd'hui en 1927 et Tableau des Etats-Unis en 1954. Le petit livre de 1916 est doublement précieux : d'une part, il raconte des choses vues ; d'autre part, les faits relatés permettent de mieux comprendre l'observateur lui-même qui s'exprime de façon familière (Miroglio, 1977). Après les premiers séjours de 1898 et 1904 aux Etats-Unis, Siegfried y retourne en juin 1914, à la veille de la guerre. En sus d'un itinéraire effectué pour partie au Canada, comme cela a été déjà évoqué, Siegfried visite New York, Chicago, Denver, Salt Lake City, Yellowstone, le Nevada, la Californie puis Seattle et l'Alaska. Ce séjour américano-canadien fournit la matière première à l'opuscule de 1916 (Broc, 1999). John U. Nef fut celui qui comprit sans doute le mieux la genèse des ouvrages "étatsuniens" d'André Siegfried. Nef avait rencontré Siegfried pour la première fois en 1926 juste avant la parution des *Etats-Unis aujourd'hui* et il était devenu son ami personnel. Cette amitié était celle entre deux individus mais aussi une amitié franco-américaine qui dura jusqu'à la fin. Nef qui était professeur à l'Université de Chicago y fit venir Siegfried en 1951 à titre de professeur invité dans l'*Institute of Social Thought* qu'il dirigeait. Siegfried savait que les Etats-Unis avaient évolué depuis son livre de 1927 mais lui-même aussi avait évolué. Nef qui l'observait estima que, contrairement à la plupart, Siegfried avait eu la jeunesse et l'épanouissement de sa vie entre 60 ans et 82 ans ! Le second livre "étatsunien" (1927) fut, à tous égards, plus fin et plus profond que le premier (1916). Ce que fut Tocqueville pour les Etats-Unis au XIXème siècle, Siegfried le fut pour la seconde moitié du XXème siècle, en ce sens que l'un et l'autre furent les guides généraux les plus sûrs pour ce grand pays. En ce qui concerne plus particulièrement Siegfried, Nef a bien compris pourquoi. C'est que pour décrire un pays immense et complexe comme les Etats-Unis, il faut une idée précise de ce qui est important. Or, une idée maîtresse demande une position à laquelle on se tient. C'est cette position qu'adopta Siegfried lorsqu'il écrivit sa préface du *Tableau des Etats-Unis* : « Les jugements ne peuvent être les mêmes si, parlant des Etats-Unis, on se place du point de vue américain ou du point de vue européen. C'est du point de vue européen que je me suis placé. » Nef estimait que Siegfried, en tant que citoyen français, avait été capable de faire preuve d'une objectivité indispensable de jugement, alliée à une culture immensément riche. Pour produire ce livre, Siegfried alla dénicher des renseignements susceptibles de donner vie et vérité aux jugements. Il est vrai qu'il savait choisir des gens à qui poser les questions essentielles à son analyse, tout en jouant sur un arsenal varié de moyens : entretiens avec des élèves et des amis, visites dans des entreprises industrielles, voyages en bateau, automobile, chemin de fer et, sur le tard, en avion, lectures à haute voix par son épouse Paule au moment du petit déjeuner, conférences et vernissages, déjeuners intimes, thés et dîners mondains où il était presque toujours l'âme d'une conversation qu'il orientait à sa guise (Nef in Association André

Siegfried, 1961). Nef fut frappé par la mémoire étonnante de Siegfried, combinée à la facilité qu'il avait de composer directement ses textes à la machine à écrire. De fait, Siegfried, pour la confection de ses deux livres "étatsuniens", empila toutes sortes de notes dactylographiées, ce qui veut dire que sa machine à écrire le suivait partout (FS/2SI14).

Si les deux principaux ouvrages de Siegfried sur les Etats-Unis eurent une telle portée, c'est qu'il chercha dans ce pays la source d'un avenir civilisé, où l'homme serait la mesure du progrès scientifique et technique. Dans un langage proche de celui du journalisme, Siegfried trouva le ton clair, précis et compréhensible pour faire saisir à des lecteurs spécialisés un sujet d'origine académique mais traité un peu en roman policier. Cela explique pourquoi *Les Etats-Unis aujourd'hui* furent le plus grand succès éditorial de toute son œuvre. De mai 1927 à septembre 1928, le livre va connaître cinq éditions en France (en 1940, il en sera à sa douzième édition). L'ouvrage est publié simultanément en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. De juillet 1927 à juin 1928, 20 540 exemplaires sont vendus aux Etats-Unis (Favre, 1989). Dès lors, on comprend mieux les réactions positives de personnalités françaises et étrangères à la lecture du livre : le maréchal Lyautey, les généraux Gouraud et Weygand, Alexandre Millerand et Raymond Poincaré, Paul Doumer et André Maurois, le président de Harvard, le président de la Cour suprême des Etats-Unis, l'acteur Douglas Fairbanks... Quelques témoignages permettent de situer la hauteur du débat et l'échange d'idées entre grands écrivains à propos de ce livre. Dans une lettre du 8 avril 1927, Arnold Toynbee livre sa pensée à Siegfried (traduite ici de l'anglais) : « Votre combinaison du détachement et du savoir approfondi est très rare parmi les analystes du monde anglo-saxon. Généralement, il s'agit d'Anglo-Saxons qui ne comprennent rien d'autre et qui, dès lors, comprennent à peine leur propre monde. Ou alors il s'agit de personnes autres pour qui le monde anglo-saxon est une énigme. Je me suis souvent demandé pourquoi le monde anglo-saxon vous semblait aussi contrasté que l'Europe continentale ou pourquoi l'Angleterre semblait appartenir davantage à l'Europe qu'aux pays d'outre-mer. Je me sens moi-même très fortement européen mais je ne sais pas, en sentant cela, si je suis représentatif de mes compatriotes » (FS/2SI19). Romain Rolland (1866-1944), Prix Nobel de Littérature 1916, donna à Siegfried son sentiment sur *Les Etats-Unis aujourd'hui* : « Bien que j'entretienne depuis de longues années des relations très amicales avec une élite américaine, qui fait partie de la minorité, et, par suite, qui sent profondément les marques et les dangers de l'évolution actuelle des Etats-Unis, jamais je n'avais aussi bien embrassé et pénétré la redoutable et colossale énigme de ce nouveau monde en formation. Certes, son avenir n'est point tissé de soie d'or tout pur ; et cette prospérité n'est pas moins lourde à porter que notre misère d'Europe. Je ne l'échangerai point. Ce qui ressort

de votre livre, surtout, avec une netteté accablante, c'est l'impossibilité de résoudre ces problèmes vitaux et contradictoires, avec la facile logique et les tranquilles habitudes de l'esprit européen. L'Œdipe américain est pris à la gorge par plus d'un sphinx, de toute couleur. Aura-t-il jamais la souplesse de répondre à leur question ? C'est une belle tragédie, dont je n'envie point le héros » (FS/2SI19). Que pensaient les Américains eux-mêmes de ce livre ? Une réponse partielle vint de Lincoln Schuster, le patron des Editions Simon and Schuster à New York. Il écrivit ainsi à Siegfried dans un français impeccable le 17 mai 1928 depuis ses bureaux de la 57^{ème} Rue Ouest : « Je désire d'abord vous exprimer ma profonde appréciation personnelle de votre étude brillante de l'Amérique contemporaine. Son effet sur les esprits d'innombrables Américains pensants a été fortifiant et hautement bienfaisant ; à moi personnellement elle est venue comme une révélation de mon propre pays » (FS/2SI19).

Le *Tableau des Etats-Unis*, publié en 1954, eut un succès moins phénoménal. Durant l'entre-deux-guerres, le peuple français connaissait assez peu les Etats-Unis. Avec la Libération en 1944 et la présence de milliers de soldats américains sur le sol français, les Etats-Unis devinrent un pays davantage connu dans la psychologie collective. L'ouvrage interpelle cependant les élites françaises. Le journaliste, historien et diplomate Jacques Chastenet (1893-1978) écrit à Siegfried en juin 1954 après la parution du livre : « Les Français, les hommes d'Etat compris, ont des Etats-Unis une idée partielle, incomplète et en grande partie périmée. Votre ouvrage en donne une vision *up to date* et parfaitement précise ». L'écrivain Jules Romains (1885-1972) trouva l'ouvrage "complet, équilibré et juste" tandis que l'économiste Jean Fourastié (1907-1990) signifia à Siegfried que non seulement son livre donnait une image très exacte et très forte de l'Amérique actuelle mais encore qu'il marquait nettement ce qui peut aider la France à mieux comprendre ce qu'est le monde moderne et à agir plus efficacement (FS/3SI16dr3). L'audience des livres "étatsuniens" de Siegfried tient au fait qu'il fut capable de montrer comment une nation peu habituée à la grande politique se trouva propulsée dans le rôle de puissance prépondérante. Il apporta une radiographie serrée et précise des forces en jeu dans la société américaine. Il expliqua, d'une façon très didactique, comment ces forces sociétales pesaient sur les orientations de la politique étrangère et sur le rôle international du pays (Claval, 1989). Dans ses deux ouvrages, Siegfried expliquait le dynamisme de l'économie américaine par le fait que les Anglo-Saxons qui ont fait les Etats-Unis avaient une lecture de la destinée individuelle et collective beaucoup plus calviniste que luthérienne. La doctrine était un moyen en vue de l'action. Du coup, l'individu devenait un chargé de mission dans la société. Tant en 1927 qu'en 1954, André Siegfried montrait que c'était là le fond solide de l'Amérique anglo-saxonne (Claval, 1989). Toutefois,

puisque la Seconde Guerre mondiale avait littéralement propulsé les Etats-Unis sur le devant de la scène internationale, il insista dans le *Tableau* de 1954 sur quelque chose de nouveau. La personnalité du continent nord-américain est faite d'une atmosphère, d'une psychologie et d'une mystique particulières : la disponibilité illimitée des ressources, la possibilité du succès individuel dans le cadre existant, la confiance, la bonne volonté, l'optimisme congénital et la croyance au progrès. En 1951, alors qu'il est professeur invité à l'Université de Chicago, il prépare activement le manuscrit du *Tableau des Etats-Unis* en dactylographiant quantité de notes où il fixe sur le papier les innombrables questions repérées : quoi de nouveau dans les méthodes américaines de production depuis la Seconde Guerre mondiale ? Pourquoi l'industrie manufacturière est-elle si décentralisée aux Etats-Unis ? Pourquoi les exportations sont-elles nécessaires à la prospérité américaine ? Parfois, il dactylographie directement en anglais et met en place des canevas qui lui faciliteront la rédaction finale du manuscrit (FS/1SI14, FS/1SI15). Quand il s'interroge sur les caractères distincts du protestantisme américain par rapport au protestantisme européen, il dactylographie ses idées dans un incroyable mélange de français et d'anglais dans la même phrase ! Ainsi, l'accent est moins sur le théologique et le mystique que sur le pratique. Les protestants américains sont davantage impliqués dans la vie sociale et dans la communauté ; ils admettent l'importance de ce qui est commun dans la foi de tous. En décembre 1951, dans son hôtel de New York et toujours accompagné de son inséparable machine à écrire, il rédige plusieurs pages sur la productivité américaine : « Pour juger équitablement l'industrie américaine et l'industrie européenne, il faut donc tenir compte d'un climat social qu'on ne peut même bien comprendre que tant qu'on en respire l'atmosphère. Heureux Américains, qui produisent dans l'optimisme et qui, dans leur ingénuité, ne se rendent même pas compte que tout le monde n'est pas jeune et privilégié comme eux ! » (FS/1SI16dr1). Certains aspects de la vie américaine, même parmi les plus insolites, n'échappaient pas à sa curiosité. Ainsi en fut-il pour les *call girls* et la rationalisation des marchés. Sa machine à écrire se remit à fonctionner : « Le petit scandale (n'exagérons rien) des *call girls* new-yorkaises ne provient pas de leur simple existence, depuis longtemps admise aux Etats-Unis, mais du fait qu'un homme d'affaires a reconnu avoir inscrit leur concours dans la gestion de son entreprise... Qu'on ait songé à intégrer ce mode d'attraction de la clientèle des produits de consommation commerciale dans la conduite des entreprises au point de les inclure dans la comptabilité, voilà qui peut être considéré dans une large mesure comme nouveau et comme soulignant une nouvelle extension de ce que l'on appelle la rationalisation industrielle dans un domaine qui lui avait jusqu'à présent échappé... Si pareille chose existait chez nous, on serait curieux de connaître la réaction à cet égard du fisc... Le champ des relations publiques est si vaste qu'on peut y rencontrer bien des tentations

et des concessions de cet ordre. Constatons là entre le légitime et le suspect, des frontières bien scabreuses, à propos desquelles, transposant l'expression de Coc-teau, on peut à bon droit se demander jusqu'où il est permis d'aller trop loin » (FS/12SI2dr1sdrb). C'est ainsi que, par petites touches successives rédigées ici où là au gré de ses enquêtes, le *Tableau des Etats-Unis* prit peu à peu consistance.

CHAPITRE 6

EXPLORER LES AFFAIRES INTERNATIONALES

Dans l'œuvre de Siegfried, l'exploration des affaires internationales se localise dans tous les ouvrages ne se rapportant pas aux grandes démocraties anglo-saxonnes et à la vie politique française. Ce fut, d'une certaine manière, l'étude des crises du globe en son temps. Sa manière d'aborder ces problèmes consistait à étudier telle ou telle société nationale, tel ou tel destin national, ou encore à rechercher la répartition des faits sur telle ou telle surface du globe. Il ne faut donc pas minimiser les ouvrages d'André Siegfried qui traitent de pays lointains ou de problèmes de relations internationales. Ces ouvrages n'ont pas perdu de leur intérêt car, sur bien des sujets abordés, le diagnostic de Siegfried a conservé une bonne part de sa valeur.

André Siegfried respectait toujours un principe, clairement affirmé dans sa leçon d'ouverture au Collège de France (1933) : le contact avec le sol empêche l'esprit de divaguer. Il tenait pour efficace de marquer sur la carte le résultat de ses analyses et il croyait très fortement au pouvoir des lieux. Les géographes lui reprochèrent certains excès de zèle déterministe et, malgré le jugement nuancé de leur maître Paul Vidal de la Blache, ils se choquèrent d'un calcaire républicain que l'auteur du *Tableau politique de la France de l'Ouest* aurait opposé aux roches primaires conservatrices (Le Lannou, 1977). Siegfried pratique donc une géographie des affaires internationales sans réticence. Ignorant la crainte déterministe des géographes, il se sert du cadre géographique pour poursuivre sa connaissance du monde. Toute l'œuvre d'André Siegfried tourne autour d'un thème : la *crise*. Le propos siegfriedien se rassemble autour de cette idée forte alors que les géographes français de son époque ne veulent pas l'aborder parce que cela vient tout simplement bouleverser la tranquillité nécessaire à leur réflexion et à l'ordre éternel des régions qu'ils étudient.

Quelle est cette “crise” dans le fil rouge conducteur de la pensée de Siegfried ? C’est très clairement cette transformation des rapports de l’Europe au reste du monde, accélérée par les deux guerres mondiales. Le tour du monde effectué en 1898-1900 avait permis à Siegfried cet apprentissage particulier de sa pensée, devenu une constante par la suite : *voir l’Europe à travers le monde*. Qui plus est, sa géographie des affaires internationales est vivante parce qu’elle est continuellement encadrée par des expériences personnelles collant au plus près des événements. Cela explique pourquoi Siegfried, dans quasi tous ces livres, fait un usage abondant du “je”, ce qui montre le caractère extrêmement vécu de chacun des thèmes développés. Dans son exploration des affaires internationales, on retrouve toujours une dimension directe, personnelle et presque sensitive. Il regarde et écoute vivre les gens, il respire des perceptions, il pénètre des psychologies collectives (Le Lannou, 1977). A ses yeux, cela a beaucoup plus d’importance que de s’attarder à des systèmes, à des modèles et à des théories, même si cela lui sera reproché plus tard.

Entre 1934 et 1958, ce ne sont pas moins de dix ouvrages que Siegfried consacra au grand secteur des affaires internationales. On peut le considérer légitimement comme le troisième pilier de son œuvre après l’étude des grandes démocraties anglo-saxonnes et l’analyse de la psychologie politique française. En 1934, il publiait *Amérique latine*. Cet ouvrage découlait directement de son voyage à Cuba en 1929 et en Amérique du Sud en 1931. Il visita ultérieurement le Mexique en 1935 et le Brésil en 1937, puis la Colombie et Panama en 1938. Présenté très modestement comme le fruit de voyages comportant divers séjours assez peu prolongés, Siegfried restitua au mieux les réalités et les problèmes sud-américains, et les spécialistes avertis de ce sous-continent lui en surent gré (Miroglio, 1977). Un voyage ultérieur eut la Colombie pour champ d’étude et aboutit à la publication de *Vue générale de la Colombie* en 1939, précédée en 1937 des *Impressions du Brésil*, éditées par l’imprimerie du quotidien havrais *Le Petit Havre* sous forme d’un recueil d’articles parus dans ce même quotidien du 5 au 19 septembre 1937. La leçon pratique que l’on peut tirer du livre *Amérique latine* est à peu près la suivante : Siegfried montrait que, en l’état présent de la concurrence mondiale, l’Europe était battue sur des terrains de plus en plus nombreux. Elle l’était en Asie par le machinisme automatique doublé de bas salaires, elle l’était en Amérique du Nord par un énorme marché intérieur entretenu par des salaires élevés. Quant à l’Amérique latine, Siegfried apportait un diagnostic qui n’est toujours pas contredit : cette autre Amérique est écartelée entre une civilisation technique nord-américaine et les marques encore solides d’une civilisation transmise par l’Europe ibérique (Le Lannou, 1977). Dans un chapitre consacré à la civilisation sud-américaine, Siegfried allait même jusqu’à avertir : « On peut donc penser

que, si la civilisation sud-américaine doit se faire un jour, elle n'est pas faite. Sa personnalité ne sera complète que lorsque l'Amérique latine se sera donné elle-même une culture, tenant compte harmonieusement du sol et de l'histoire, lui permettant d'édifier, dans le Nouveau Monde, une Cité latine, au sens où Fustel de Coulanges a parlé de la Cité antique. C'est seulement alors que ces pays brillants, mais dérégés, seront à même de se donner un gouvernement conforme à leurs vœux et cependant compatible avec les exigences d'une civilisation développée... Le problème fondamental, d'où dépend l'établissement d'un régime politique harmonieux et durable, n'est-il autre que la naissance d'une culture autochtone ? Nous en voyons bien les éléments, mais ils sont épars. Il y a là une tâche immense, dont les meilleurs des Sud-Américains sentent impérieusement l'appel » (*Amérique latine*, chap. IV).

En 1935, Siegfried abordait *La crise de l'Europe*. En 1920, le géographe Albert Demangeon avait déjà publié *Le déclin de l'Europe*. Ainsi, pour Siegfried, cette crise de l'Europe est le fruit d'un mouvement qui apparaît comme le choc en retour d'une civilisation mécanisée à laquelle elle n'est pas préparée. En d'autres mots, le ressort profond de la crise de l'Europe réside dans le retard de l'évolution morale sur les transformations de l'outillage : le décalage est devenu croissant entre les conditions de production du Nouveau monde et celles de l'Ancien monde. C'est en filigrane la grande question de la mondialisation. Plus de soixante-dix ans après la parution de ce livre, la question posée par Siegfried demeure. Bien avant la Seconde Guerre mondiale et dans la mouvance d'Aristide Briand, Siegfried avait accordé sa participation au mouvement européen dont l'une des pièces essentielles résidait dans l'entente franco-allemande. A l'époque, il entrevoyait le rassemblement européen comme quelque chose de nécessaire mais d'extrêmement difficile car, disait-il, les Européens sont si divisés politiquement, si chargés des hérédités haineuses de leur passé, que la réalisation d'un marché continental unique demeure, pour longtemps peut-être, une utopie. Il fut profondément déçu par l'Allemagne qui sombra dans l'idéologie hitlérienne. S'il put voir la naissance du Conseil de l'Europe et de la CECA, il n'eut pas le temps d'assister à l'émergence de la Communauté européenne dans la foulée du Traité de Rome. Toutefois, quelques mois avant sa disparition et alors qu'il était déjà très atteint par la maladie, André Siegfried eut la joie d'être le témoin de la reconquête spirituelle et démocratique de l'Allemagne dans ce Berlin-Ouest, enclave et vitrine de la démocratie occidentale encerclée par l'empire soviétique. C'était en octobre 1958. Il participait à une conférence sur les relations franco-allemandes et il fit part à son ami havrais Abel Miroglio de son vif contentement de se sentir citoyen européen à Berlin-Ouest (Miroglio, 1977).

André Siegfried fut un penseur européen dans la mesure où, en tant que ci-

toyen de la première moitié du XXème siècle, il fut capable, au contraire de bien de ses confrères intellectuels de l'époque, de penser le monde sans les œillères des nationalismes étroits. Dans son introduction à *L'Année politique 1957*, parue en 1958 (ce fut l'un de ses derniers écrits), il avait senti l'importance du Traité de Rome et de la tentative européenne d'intégration plurinationale. Il montra même, à cette occasion, les efforts gigantesques que la France devait réaliser pour sortir de son économie dirigiste et de ses barrières protectionnistes (Kleinschmager, 1989). Il faut sans doute considérer l'ouverture et la sensibilité d'André Siegfried aux questions européennes comme le triple produit de son expérience de voyageur, de son éducation familiale et de son protestantisme. D'une part, cette vision européenne s'est construite au contact de l'analyse des grandes démocraties anglo-saxonnes qui lui permit de saisir l'Europe dans sa totalité et non selon des grilles d'analyse nationales juxtaposées. D'autre part, grâce aux fonctions politiques de son père, André Siegfried fut tôt éveillé à la conscience des problèmes européens. Enfin, le protestantisme de ses parents et leurs contacts avec les milieux protestants hors de France l'ouvrirent à des pays européens protestants comme la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, ceux de Scandinavie, l'Allemagne mais aussi la Suisse.

Pendant quatre siècles, l'Europe a assuré sa suprématie sur le monde par l'accumulation du savoir scientifique et technologique. Malgré leurs oppositions internes, les Etats d'Europe avaient mis en place une sorte de république mercantile internationale aux règles édictées par la Grande-Bretagne. La Première Guerre mondiale cassa ce système que Siegfried avait pu rencontrer lors de son tour du monde entre 1898 et 1900. Au début de son ouvrage sur *La crise de l'Europe*, Siegfried évoquait d'ailleurs cette atmosphère où l'Européen entraînait partout. Il revint ultérieurement sur cette idée dans son ouvrage *L'âme des peuples* où il sentit venir la perte de prestige des Européens au XXème siècle : « En 1898-1900, quand j'avais, jeune homme, fait le tour du monde, j'avais vu s'ouvrir toutes les portes devant l'Occidental, l'Européen que j'étais. Je pouvais dire effectivement *Civis romanus sum* et toutes les barrières s'abaissaient ; j'avais conscience d'un privilège, du fait de mon appartenance à la race blanche et au continent-roi. Que les temps sont changé ! J'ai maintenant l'impression d'avoir assisté à quelque chose comme la fin de l'Empire romain » (*L'âme des peuples*, p. 19-20). Cabanel a bien montré que le déclin de l'Occident fut, dans la réflexion de Siegfried, un leitmotiv puissant et permanent qui dura jusqu'à la fin (Cabanel, 1997). Cette domination de l'Europe avait créé dans le monde un climat de stabilité. Siegfried sentait que la multiplication des centres de puissance, apparus après la Première Guerre mondiale, entraînait une dangereuse instabilité des relations internationales. Il expliquait aussi dans ce même livre que l'Europe avait cru trop longtemps

qu'elle était le centre de la spiritualité alors qu'elle n'avait fait qu'exporter son matérialisme, repris par les Etats-Unis. Toutefois, Siegfried n'envisageait pas la crise de l'Europe dans les années trente comme celle d'un déclin inéluctable. Il considérait qu'il ne fallait pas trop se hâter de la considérer comme éliminée. Certes, après la Seconde Guerre mondiale, la crise de Suez et la décolonisation, l'Europe a définitivement perdu sa suprématie mondiale (Kleinschmager, 1989). Toutefois, sa position de pont entre l'Amérique et l'Asie ainsi que cette construction tout à fait nouvelle qu'est l'Union européenne lui offrent d'autres perspectives.

Pendant toute la durée du second conflit mondial, Siegfried se trouva bloqué à Paris. Désormais, il lui était devenu impossible de poursuivre ses pérégrinations internationales. Toutefois, il réussit à poursuivre ses publications régulières sur la base de notes de cours aux Sciences Po ou de notes prises lors de voyages antérieurs à 1939. C'est ainsi qu'en 1940 parut un livre encore cité aujourd'hui : *Suez, Panama et les routes maritimes mondiales*. Avec la création et le fonctionnement du canal de Suez, la Méditerranée est redevenue une grande route et il n'est pas étonnant que Siegfried le voyageur se soit intéressé à la géographie de la circulation maritime. Les récits de Jules Siegfried à propos de Suez ne furent pas sans impressionner son fils André. Lorsque les frères Siegfried (Jules et Jacques) fondèrent puis exploitèrent leur comptoir d'exportation de coton à Bombay dans les années 1860, ils effectuèrent plusieurs voyages entre la France et l'Inde en passant par la zone de Suez où le canal était déjà en construction. Sur l'itinéraire Marseille-Bombay réalisé du 5 au 25 décembre 1862, Jules Siegfried descendit du bateau à Alexandrie puis emprunta le train jusqu'au Caire et à Suez, avant de reprendre un navire de la compagnie britannique *P & O* pour Bombay. Il nota dans son journal de voyage : « Le capitaine et le second du steamer Yeddo ne croient point à la possibilité de l'ouverture du canal de Suez car la Mer Rouge sera toujours un empêchement immense pour la navigation à voile à cause de la faiblesse des vents... C'est le 25 décembre, jour de Noël, que nous sommes arrivés à Bombay après une traversée rapide et facile. Il ne nous a fallu que 20 jours de Marseille à Bombay : 6 jours de Marseille à Alexandrie, 2 jours pour traverser l'Egypte, 5 jours de Suez à Aden, 7 jours d'Aden à Bombay » (FS/3SI13). Deux années plus tard, au cours d'un autre voyage vers Bombay, Jules Siegfried observa le chantier du canal de Suez. Dans une chaleur étouffante, 20 000 travailleurs s'employaient à excaver le sable à la main à l'aide de paniers. Dans une lettre à sa famille écrite le 1er août 1864 depuis Alexandrie, Jules Siegfried faisait part de sa perception de cette entreprise gigantesque avec l'œil du négociant et de l'homme d'affaires : « Voilà où en sont les choses. Ma conviction est que dans quatre ans les travaux ne seront pas terminés. Je crois qu'il faudra dix ans pour terminer cet

immense travail et ceci en admettant que l'argent ne vienne jamais à manquer. Je ne crois pas que le canal soit impossible à faire. Il ne se trouve pas de grands travaux d'art ou des travaux difficiles à faire, mais les difficultés proviennent de l'immensité de l'œuvre et exigeront pour être surmontées une masse de temps et une masse d'argent. Je compare le canal de Suez au Great Eastern, qui a coûté des sommes fabuleuses, un travail immense, mais dont on est venu à bout. Je crois donc qu'on arrivera à faire complètement le canal de Suez, mais avant cela, je crains fort que plusieurs compagnies vont se ruiner et, en tout cas, les actionnaires actuels peuvent être certains de perdre leur capital » (FS/3SI13). Jules Siegfried se trompa quelque peu puisque le canal fut inauguré en 1869 en présence de l'impératrice Eugénie. Le 29 octobre 1888 était signée à Istanbul la Convention, portant statut international du canal, entre l'Empire ottoman, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, les Pays-Bas, l'Italie, la France et la Russie.

Peu de temps après la publication de ce livre, Mathieu de Lesseps, fils du concepteur des canaux de Suez et de Panama, fit parvenir à André Siegfried une lettre émouvante en date du 4 avril 1940 qui est aussi un témoignage sur le destin contrasté de Ferdinand de Lesseps : « Votre livre est le document le plus remarquable, le plus complet et en même temps le plus vivant de l'histoire de mon père. Vos conférences m'avaient déjà frappé et ému par la profondeur de vue, l'impartialité, la documentation avec lesquelles vous avez traité un sujet, à la fois aussi grandiose, complexe et tragique. Votre comparaison qui conclut votre livre est tellement juste lorsque vous mettez Ferdinand de Lesseps sur le plan des Magellan et des Vasco de Gama, découvreurs des grands passages maritimes du monde. Vous avez apporté le tribut de votre magnifique talent à la glorification de la mémoire de mon père, aidant ainsi à réparer tant de cruelle injustice à l'égard d'un homme qui n'avait jamais songé à autre chose qu'à servir son pays. Je vous en suis, je vous en serai toujours reconnaissant » (FS/2SI24). Avec *Suez, Panama et les routes maritimes mondiales*, Siegfried procédait à une démonstration de géostratégie en montrant que les grands courants de la circulation mondiale, créatrice de toutes les richesses, pouvaient être contrôlés à partir de quelques points comme ces grands canaux transocéaniques que sont Suez et Panama (Claval, 1989). Ce diagnostic n'a pas perdu de sa valeur puisque Panama et Suez, approfondis et élargis, sont dorénavant accessibles aux gros pétroliers mais surtout aux navires porte-conteneurs.

L'impossibilité d'effectuer des voyages d'études hors de France n'empêche pas Siegfried de publier en 1943 sa *Vue générale de la Méditerranée*, ouvrage fondé sur son cours au Collège de France dispensé en 1942. En pleine période de l'Occupation, ce livre fut bien accueilli par le public car il avait valeur d'évasion hors des soucis du moment (Miroglio, 1977). L'ouvrage se démarque par ses for-

tes assises géographiques et reste une référence des questions méditerranéennes dans la mesure où il sera toujours vrai, écrivait Siegfried, que c'est encore à la Méditerranée qu'il faut revenir si l'on veut comprendre le contact entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, le contraste de l'ancien et du nouveau continent, la coopération de l'Orient et de l'Occident à l'édification d'une société humaine. A quelques exceptions près, Siegfried avait édité, jusque là, tous ses grands livres chez Armand Colin. La publication de *Vue générale de la Méditerranée* aux Editions Gallimard en 1943 marque un changement et s'explique par les sollicitations exercées par Gaston Gallimard dans les mois précédents comme en témoigne ce message qu'il fit parvenir à Siegfried le 18 décembre 1942 :

« Je viens de terminer la lecture de votre livre sur la Méditerranée. Je l'ai fait lire également par un de mes collaborateurs puisque vous sembliez le désirer et pour ne pas céder au grand désir que j'ai depuis longtemps d'être votre éditeur. Comme je le prévoyais, ma lecture et l'avis qui m'a été donné ont augmenté encore mon impatience de vous imprimer. Il ne me semble pas que vous puissiez avoir la moindre hésitation. Considérez donc que je suis maintenant à votre entière disposition. La question des cartes est facile à régler puisque je m'en rapporterai uniquement à vous. Je pourrais, le moment venu, établir plusieurs prix de revient selon que vous déciderez l'insertion de toutes les cartes jointes à votre texte ou seulement quelques-unes » (FS/ISI17dr3).

Siegfried a abordé la Méditerranée en villégiateur (sa propriété de Vence) mais aussi en voyageur par ses itinéraires en automobile, ses traversées en bateau ou ses survols en avion. Cabanel montre que Siegfried s'est également attaché à la Méditerranée en lecteur attentif de quelques grands textes, parfois à la limite du plagiat (Cabanel, 1997). Ces textes sont le *Tableau géographique de la France* de Paul Vidal de la Blache, *Méditerranée, mer de surprises* de Paul Morand et surtout *Variété III* de Paul Valéry dont Siegfried procède par moments à des commentaires éblouis de ces quelques pages où Valéry tentait de mesurer l'apport de la Méditerranée à la civilisation. Siegfried explique que la Méditerranée est une contrée de précarité et de pauvreté, enveloppées de souvenirs glorieux mais toujours à la frontière et menacée par les changements du climat ou les accidents de l'histoire. La Méditerranée est un "anti-désert" concrétisé par ces cultures en terrasses, par ces huertas et par ces canaux d'irrigation qui sont les réponses de l'homme à un environnement difficile. Elle est un "travail empaysagé" pour reprendre l'expression de Cabanel. Et ce dernier de dire que Siegfried a retenu de la Méditerranée deux grandes leçons : un monde de frontières et un monde de "paysage-travail", tant il est vrai que c'est dans ce monde méditerranéen que le récit de la création du monde a fait du travail la marque de la condition humaine (Cabanel, 1997).

Dans une lettre, écrite depuis Tanger le 15 mai 1938, André Siegfried scrutait toute la valeur politico-stratégique du détroit de Gibraltar et de sa localisation sur la frontière Nord-Sud : « Le détroit de Gibraltar a toujours été l'une des clefs essentielles des communications mondiales. Depuis l'ouverture du canal de Suez en 1869, il est devenu le passage mondial le plus important, celui qui doit contrôler (ce mot pris dans le sens de domination) la puissance qui prétend à la maîtrise des mers... On est au contact de deux mondes, et c'est peut-être là que se dessine la vraie frontière entre l'Orient et l'Occident... Quand Suez est devenu la grande route de l'Asie, Le Cap demeurait partiellement la route de l'Australie mais ce n'était plus celle des Indes... En 1916, 1917, 1918, la Méditerranée n'a plus été une voie sûre. La paix n'a plus ensuite restauré, sur ce grand chemin de la planète, qu'une sécurité précaire... Le détroit de Gibraltar devient dans ces conditions un enjeu de contrôle et de puissance. Cette région est donc, plus que durant la dernière guerre, un des lieux névralgiques de la planète » (FS/12SI4dr3sdrb). Cela allait se vérifier avec le second conflit mondial, la crise de Suez en 1956 et la fermeture du canal de Suez de 1967 à 1975. Plus encore, cette zone est devenue l'exemple significatif de la frontière méridionale d'une Union européenne opulente face à une rive Sud de la Méditerranée, devenue le réservoir d'énormes diasporas, d'immenses misères et d'insoutenables violences. Alors qu'il était professeur invité à Harvard pendant tout le semestre d'automne, Siegfried y prononça le 8 novembre 1955 une conférence intitulée *La Méditerranée comme mer, comme route et comme culture*. Dix ans après la fin du second conflit mondial, il procédait à une réactualisation et à un approfondissement de ses vues sur la Méditerranée : « Il nous faut tout d'abord caractériser la Méditerranée. Géographiquement, elle est à cheval sur trois continents mais elle forme une unité. Historiquement, elle est le berceau de notre civilisation se rattachant aux traditions les plus lointaines et elle est à la source de la civilisation européenne. Pourtant, la Méditerranée apparaît aujourd'hui démodée par rapport aux civilisations de masse. Dans le cadre des relations humaines, elle constitue une route intercontinentale (l'une des principales de la planète) et un type de civilisation. L'Europe, sans le facteur méditerranéen, n'est pas elle-même et la civilisation européenne sans la Méditerranée perd l'un des aspects les plus typiques de sa personnalité... Que serait l'Occident sans l'esprit méditerranéen ? Il verserait dans la quantité, la masse, le manichéisme. Je regrette que la Méditerranée n'ait pas traversé l'Atlantique. Tout est dit chez Forster dans ce passage de sa *Route des Indes* : « C'est dans la Méditerranée que l'humanité trouve sa norme. Quand les hommes quittent ce lac exquis, que ce soit par le Bosphore ou par les Colonnes d'Hercule, ils s'approchent du monstrueux et de l'extraordinaire ; et c'est par la route du Sud que l'on accède encore au monde le plus étrange ». Et laissons ce mot de la fin à Henry Miller : « L'impression la plus durable que m'ait laissée la Méditerranée est celle d'un monde à la mesure

de l'homme. Il est vrai que la France inspire ce même sentiment, mais il y a une différence et cette différence est profonde. La Grèce est la maison des dieux. Auraient-ils même cessé de vivre, leur présence n'en demeure pas moins sensible. Créatures de l'esprit humain, les dieux étaient de taille humaine » (FS/6SI4dr4).

Dans une thèse de doctorat intitulée *André Siegfried, la Méditerranée et son environnement*, soutenue à l'Université de Nice en décembre 1983, le colonel Alfred Martin-Siegfried démontra que non seulement André Siegfried était un géographe, sociologue et humaniste du monde méditerranéen mais plus encore était un inspirateur du mouvement environnementaliste de protection des sites et paysages azuréens. Cet aspect est beaucoup moins connu et se comprend par le fait que Siegfried s'engagea dans ce mouvement durant les toutes dernières années de sa vie, uniquement à partir de sa résidence de Vence. Certes, Siegfried avait participé à la vie intellectuelle et artistique de la Côte d'Azur par des conférences au Centre universitaire méditerranéen, par les Journées niçoises internationales, par les Décades de Provence, par la Synthèse méditerranéenne ou encore par le Festival d'Aix-en-Provence en 1958. D'une certaine manière, il fut un poète et un paysagiste du pays niçois. Mais, plus important est le fait qu'il fut l'inspirateur du mouvement environnementaliste URVN et qu'il lança la campagne "Le site, patrimoine national" et "Sauvons les espaces verts". Cela devait aboutir au Manifeste de Vence en 1957 qui attirait l'attention des pouvoirs publics sur les dangers menaçant la Méditerranée. Son ami Louis Armand (1905-1971) fut son légataire et son continuateur à cet égard. Ce que le colonel Alfred Martin-Siegfried avait voulu démontrer, c'est qu'André Siegfried, homme du monde nord-atlantique et de la civilisation anglo-saxonne, avait compris que tout ce qui se passait en Méditerranée avait des conséquences pour la planète, et que pour comprendre l'Europe, il fallait avoir étudié les pays méditerranéens, en faisant ressortir la solidarité entre l'homme et son milieu physique (Martin-Siegfried, 1983).

En 1945, la liberté de circulation et de mouvement était revenue avec la fin du conflit. Après cinq années d'interruption, Siegfried reprit ses voyages d'étude dans tel ou tel pays de la planète. C'est la Suisse, le voisin le plus méconnu des Français, qui attira son attention. Le protestantisme général du pays lui procurait une affinité intellectuelle et spirituelle indéniable. Faut-il s'étonner, dès lors, qu'il se soit intéressé à la démocratie voisine épargnée par la guerre, cette Confédération Helvétique avec laquelle il ne manquait pas de rapports personnels pour y consacrer un livre intitulé *La Suisse démocratie témoin*, publié en 1947? La Suisse qui, comme tout pays, garde ses imperfections, n'est-elle pas un modèle de ce que pourrait devenir une Europe composée de nations solidement et définitivement fédérées ? Il faut expliquer le titre : la Suisse est un témoin au sens où les géographes parlent de buttes témoins. Elle garde dans ses premiers cantons

historiques le témoignage encore vivant de démocraties vieilles d'un demi-millénaire. On pourrait même ajouter que, dans son ensemble et malgré de multiples aspects d'une extrême modernité, elle a gardé quelque chose du début du XX^{ème} siècle (Miroglio, 1977). Siegfried tirait cette conclusion des Suisses : « Ces gens étonnants qui ont tout, le bon sens, la technique, le sens civique, l'instruction, la plus belle nature, la plus haute civilisation, sont sensibles aussi à cette chose suprême, la seule chose nécessaire qu'est l'esprit. La nature l'a donnée à la France sous forme de folie, la Suisse la possède sous forme de sagesse » (*La Suisse démocratie témoin*, p. 230).

André Siegfried établissait ses démonstrations sur les données du cadre naturel le plus immédiat. En ce sens, le début de son ouvrage est un tableau géographique de la Suisse à la manière de Vidal de la Blache. Le dispositif d'ensemble de l'espace helvétique, c'est une mince plaine encadrée par deux systèmes de montagne. La montagne constitue le "réduit" qui a pu enchâsser une nationalité. La plaine s'ouvre au contraire sur le reste de l'Europe, formant un carrefour de routes internationales. Plaine et montagne sont donc complémentaires. La Suisse est le fruit de ce double aspect : un ensemble protégé mais, en même temps, utilement ouvert. C'est la métaphore suisse du hérisson et de la pieuvre et c'est aussi cette équation politique qui a toujours tirailé la Suisse : isolationnisme contre cosmopolitisme. On retrouve d'ailleurs ce tiraillement dans l'actuelle attitude hésitante de la Suisse vis-à-vis de l'Union européenne qui l'entoure de toutes parts. Siegfried montrait donc que la Suisse représentait la logique d'un complexe géographico-politique aboutissant à une forte unité nationale. Économiquement, disait Siegfried, c'est la plaine qui est essentielle en Suisse mais psychologiquement, c'est la montagne. Telle est cette rencontre qui a fait de la Suisse cette démocratie témoin (Le Lannou, 1977). Afin de mener à bien son analyse sur ce pays, André Siegfried y avait effectué un important séjour d'études en 1946. On lui reprocha plus tard d'avoir été payé par le gouvernement helvétique pour écrire un livre à la gloire de la Suisse afin de gommer une certaine image de sa neutralité pendant la dernière guerre et de ses rapports avec l'Allemagne nazie. Cette légende noire ne repose sur aucune preuve tangible. L'une des principales figures de la vie politique suisse durant cette période agitée fut le Romand Max Petitpierre (1899-1994), inamovible chef du Département politique fédéral, autrement dit ministre des Affaires étrangères de la Confédération, de 1945 à 1961. Depuis Berne, dans une lettre adressée à Siegfried le 10 septembre 1948, il exprimait un sentiment général partagé en Suisse à propos du livre : « Il m'a appris sur mon pays beaucoup de choses que je n'ignorais pas, mais qui n'étaient pas aussi claires et précises dans mon esprit avant que vous les ayez exprimées avec tant de limpidité et de clairvoyance. Je me demande seulement si vous n'avez pas été trop amical

dans vos jugements, mettant en valeur les lumières plutôt que les ombres. Ceux de mes compatriotes qui ont déjà lu votre livre et qui m'en ont parlé sont pleins d'admiration pour la perspicacité et la lucidité avec lesquelles vous avez compris et exposé nos problèmes nationaux, qui sont complexes à cause de toutes nos différences et nos oppositions » (FS/2SI23).

Dans sa préface à la troisième édition de 1956, Siegfried ajoutait ce qui reste toujours vrai au début du XXI^{ème} siècle : « La Suisse a des détracteurs qui sont surtout des jaloux. Nous ne pouvons en effet qu'envier cet heureux pays. A bien l'observer, ses vertus lui sont propres et ne se prêtent guère à l'imitation. La démocratie suisse est suisse : son incontestable succès dépend d'une psychologie qui ne saurait se transplanter. En considérant ce château d'eau de l'Europe, on se rend compte qu'un pays n'est pas fait seulement de son sol et de son climat, mais de ses hommes. Il y a là une grande leçon, aussi vraie en 1956 qu'en 1947, et qui déjà m'était apparue aussi instructive quand, en 1898, lors d'un premier voyage d'étude, j'avais conçu le projet - car on est ambitieux quand on est jeune - d'écrire, à la façon de Tocqueville, un livre qui se fût intitulé *De la démocratie en Suisse*. *La Suisse, démocratie témoin* est plus modeste dans ses prétentions : j'ai simplement regardé et dis ce que j'ai vu » (p. 11).

En 1949, les Editions Armand Colin publiaient *Afrique du Sud : notes de voyage*. Siegfried avait regroupé sous ce titre une série de grands articles qu'il avait fait paraître en 1948 dans *Le Figaro*. Ces articles étaient le résultat d'une enquête de quatre mois menée au Congo belge, en Rhodésie et en Afrique du Sud. Des changements majeurs venaient de se produire en Afrique du Sud : le Parti unioniste avait été battu aux élections générales par le Parti nationaliste, formation politique aux mains des Afrikaners anti-britanniques. Depuis la fin de la Guerre des Boers au début du XX^{ème} siècle, le Parti unioniste, en accord avec la puissance britannique, avait toujours gouverné le pays. Siegfried comprit immédiatement les conséquences qu'allait engendrer l'arrivée du Parti nationaliste au pouvoir, non seulement pour l'Afrique du Sud mais aussi pour l'Empire britannique lui-même. Il avait saisi, avant tout le monde, le drame de l'apartheid qui allait se jouer et dont l'épilogue n'interviendra qu'à la toute fin du XX^{ème} siècle avec l'arrivée d'une majorité noire au pouvoir. En relisant ce livre aujourd'hui, on se rend compte que les observations réalisées par Siegfried l'amenaient à un diagnostic sévère sur une crise qui allait éclater. Il en posait le cadre :

« Aller voir les choses sur place est toujours passionnant, mais l'attrait des itinéraires varie selon les années, car les foyers de hautes ou de basses pressions de la politique se déplacent comme ceux de l'atmosphère : la carte des routes mondiales se transforme en conséquence. C'est en ce sens que les problèmes d'Afrique du Sud s'imposent à l'attention : un centre de dépression politique est

en train de s'y former... Ce problème d'une rivalité entre deux sections de la race blanche (les Afrikaners et les Britanniques) repose sur le soubassement d'un autre problème, plus troublant et, au fond, beaucoup plus grave : il y a dans l'Union sud-africaine, deux millions de Blancs et huit millions de Noirs. Il s'agit là d'un étage humain non encore évolué, mais non plus sauvage, dont les possibilités de progrès ne sont pas contestables. Quelle place lui reconnaître dans une société relevant de notre civilisation ? ... On se démoralise aussi du fait que, le Noir n'étant pas représenté dans les assemblées et la législation donnant une protection privilégiée au Blanc, celui-ci s'accoutume, vis-à-vis du Noir, à une sorte d'impunité... Dans ce "pays de problèmes", celui de la "couleur" est de beaucoup le plus grave, le plus pressant, je n'exagère pas en ajoutant : le plus angoissant » (p. 10-11).

La réaction de Siegfried vis-à-vis des tenants de l'apartheid peut s'expliquer comme suit. André Siegfried est un grand bourgeois protestant, partisan du travail productif et de la démocratie. Les sociétés protestantes sont attachées à ces deux qualités. Or, Siegfried rencontre en Afrique du Sud les Boers (ou Afrikaners) qui sont des protestants rigoristes mais qui veulent l'apartheid et, qui plus est, ne travaillent guère, sont contre les droits de l'homme et contre la démocratie pluraliste. On comprend donc qu'il ait la dent dure contre eux d'autant que, parmi les Afrikaners, des cercles ont répandu les idées nazies. Il est un ardent défenseur de la civilisation occidentale qui a diffusé l'idée que tous les hommes devraient avoir les mêmes droits fondamentaux. Ce qui le heurte en Afrique du Sud, c'est que des Européens locaux, protestants comme lui, récusent officiellement les droits de l'homme au motif qu'ils défendent un bastion de la civilisation occidentale. Cette contradiction le scandalise. C'est la principale raison pour laquelle ce livre n'a pas la sérénité d'autres ouvrages de son œuvre (Lacoste, 1989). En 1951, son livre *Voyage aux Indes* apparaît comme l'exact contrepoint du précédent. De l'Empire britannique des Indes disparu en 1947 a surgi, malgré la partition entre musulmans et hindouistes, la plus grande démocratie pluraliste au monde par sa population. Siegfried se retrouve en terrain connu, à savoir les démocraties anglo-saxonnes dont la République indienne a repris non seulement le système politique mais l'anglais comme langue véhiculaire.

En 1955, l'année de ses quatre-vingts ans, André Siegfried publiait *Aspects du XXème siècle*. On a déjà souligné que Siegfried avait la vision des grands ensembles géographiques mais il avait tout autant la vision des époques, d'autant mieux que sa vie s'est étendue sur trois grandes d'entre elles : le XIXème siècle qui s'est concrètement fini en 1914, l'entre-deux-guerres, le second conflit mondial et la France de la Quatrième République. Il avait très bien senti cet aspect majeur du XXème siècle : on entrait dans un âge nouveau marqué par le poids de l'administration publique, les puissants secrétariats, la rationalisation, l'utilisation de la

machine, la production en série, le travail collectif. Cette évolution avait certes un caractère grandiose mais Siegfried, en humaniste, s'inquiétait des perspectives d'un monde de plus en plus mécanisé où la pensée risquait d'être standardisée par les flots de la publicité. Il plaidait donc pour la défense de la personne humaine, pour la défense de l'individu. Cependant, son livre *Aspects du XXème siècle* ne dégage pas un parfum de pessimisme dans la mesure où son auteur estimait que l'homme était assez sage pour conserver le sens de la culture, qui est une attitude à l'égard de la technique comme à l'égard de la science. Siegfried disait même que, si la technique attire tout à elle, elle ruine l'homme. Dans ce livre, il avait su regrouper des séries de faits convergents afin de montrer certains périls de l'évolution observable (Miroglio, 1977).

Les idées développées dans *Aspects du XXème siècle* s'appuyaient sur un prologue : l'article de Siegfried paru dans *Le Figaro* du 12 février 1942. En pleine guerre, et alors que l'Allemagne nazie régnait sans partage sur l'Europe (le point tournant qu'est la défaite de Stalingrad ne survient que début 1943), cet article fut intitulé *L'Occident et la direction spirituelle du monde*. Siegfried sentait, dans la guerre qui se déroulait non seulement en Europe mais en Afrique et dans le Pacifique, les prolégomènes d'une révolution morale dont on ne pouvait pas exagérer la gravité : l'Occident était en danger de perdre la direction spirituelle du monde. Tout comme Péguy et Bergson, Siegfried dénonçait le mal du monde moderne : le "crépuscule des nations blanches" était dû à la prédominance croissante du matériel sur le spirituel. La colonisation avait raté son objectif : au lieu d'amener un message moral, elle n'a été capable que d'apporter un message matérialiste. Les nations colonisées ont accepté les techniques de l'Europe mais elles ont refusé de l'accepter comme guide spirituel. Pour Siegfried, l'Occident repose sur une triple conception : la connaissance, la personne humaine, la technique. La première est une valeur venue des Grecs, la seconde est une valeur venue des Evangiles, la troisième est une valeur venue de la Révolution industrielle commencée au XVIIIème siècle. Or, placer la technique au centre de gravité de la civilisation occidentale, c'est trahir le véritable Occident. Et il revenait sur une idée essentielle : avec sa seule technique, l'Occident ne pouvait prétendre à la direction spirituelle du monde. Mais s'il savait subordonner la technique aux valeurs plus hautes que lui ont transmises la Grèce et le christianisme, il pouvait alors être digne de cette première place.

Au deuxième trimestre 1958, la maison Hachette publie *Les voies d'Israël, essai d'interprétation sur la religion juive*. André Siegfried a moins d'un an à vivre et c'est le dernier livre de son œuvre dont il verra la parution. Sans doute, parce qu'il avait une pratique critique de l'Ancien Testament en tant que protestant, Siegfried fait parcourir au lecteur le cycle sacré d'Israël. Ce cycle est familier

à tout juif et à tout chrétien. Ces “étapes de la foi” jusqu’à la grande séparation d’avec le judaïsme en Jésus sont déployées devant un vaste public de langue française et rappelle à tout homme cultivé, croyant ou non, la valeur du patrimoine occidental : avec Athènes et avant Rome, il passe par Jérusalem. Après la cassure opérée par le Christ, Siegfried montre que le judaïsme va prendre deux voies parallèles : d’une part, un repli sur le passé par la stricte observance de la Loi et de ses commentaires accumulés ; d’autre part, la hardiesse d’un rationalisme humaniste dont Maïmonide et Spinoza sont les plus illustres représentants. Siegfried explique que ces deux tendances, conservatrice et libérale, cohabitent dans l’âme juive d’aujourd’hui. C’est le messianisme toujours soulevé d’une espérance indomptable qui est le fil d’Ariane de cette épopée de plus de quatre mille ans, d’Abraham, le premier Juif errant, jusqu’à l’immigration juive dans l’Etat d’Israël fondé en 1948. Et Siegfried d’ajouter : « La personnalité profonde des peuples dépend essentiellement de leurs réactions en face du problème religieux, de leur attitude, optimiste ou pessimiste, à l’égard de la vie. Nation et religion sont ainsi indissolublement associées, et nulle part plus étroitement qu’à propos d’Israël » (p. 161). Au soir de sa vie, André Siegfried revenait à la source et il présentait aux lecteurs, en ouverture de son livre, l’argument central et l’esprit de cette étude qu’il abordait en pédagogue, en essayiste et en humaniste :

« Le christianisme, cet aspect oriental de notre culture. Combien significative est cette phrase d’Amiel ! En effet, par notre religion chrétienne issue du judaïsme, nous sommes spirituellement de souche orientale : non pas extrême-orientale ni pleinement asiatique, mais orientale néanmoins dans la mesure où Abraham, source initiale, provenait lui-même de l’Orient authentique et éternel. Le courant de fond occidental, que Rome a canalisé, comporte parallèlement l’apport grec et l’apport juif. Ce que l’hellénisme a été pour nous dans la pensée, le judaïsme l’a été dans la religion. S’il y a eu le “miracle grec” par lequel l’Occident s’est pour toujours dissocié de l’Orient, il y eut au même degré ce miracle juif qui nous raccorde à l’immense et primordiale racine asiatique. Car nous ne sommes pas seulement Grecs et Romains par la raison et le sens de l’ordre, nous sommes Juifs également par le monothéisme, la loi morale et cette angoisse de justice, cette vocation d’inquiétude et de trouble qui nous vient des Prophètes. Cette conjugaison paradoxale de la racine gréco-latine et de la passion sociale juive distingue l’Occident de toutes les autres civilisations. Si le pèlerinage d’Athènes s’impose à tout Occidental digne de ce nom, il ne suffira donc pas au Chrétien de voir Rome, il devra connaître Jérusalem et, non content de se recueillir au Golgotha et au Mont des Oliviers, se pencher sur cette cuve où, dans la mosquée d’Omar, les Musulmans conservent et révèrent le rocher d’Abraham : car ici, nous y reviendrons, se trouve un tronc commun.

Elevé dans la tradition protestante, qui mieux que la tradition romaine a préservé le contact biblique, je voudrais essayer de comprendre la pensée religieuse juive et pourquoi le judaïsme a laissé le courant chrétien se dissocier de lui pour poursuivre séparément l'étonnante carrière qui a été la sienne. C'est pour la préparation d'un cours à l'Institut d'études politiques que j'ai procédé à cet examen, mais je m'y suis surtout livré pour moi-même, non dans l'esprit de la recherche scientifique, ni dans l'esprit de la simple vulgarisation, mais pour tenter de comprendre d'où vient la religion qui m'a été enseignée et pourquoi Israël a laissé se produire la coupure décisive de la Croix.

Dans l'évolution de cette pensée religieuse qui, pendant les deux millénaires de sa formation, a vraiment été l'axe de l'aspiration religieuse humaine, je distinguerai d'abord trois chapitres essentiels : Abraham et Moïse, c'est-à-dire l'Alliance et la Loi ; puis le Temple et les Prophètes, c'est-à-dire l'institution nationale du culte, mais en même temps la naissance d'une religion de l'esprit ; enfin, au retour de l'exil babylonien, le second temple et le resserrement sur soi-même d'Israël, prenant conscience de ses fondements spirituels et de sa Loi, dont l'interprétation devient sa préoccupation dominante. Avec la double rupture du Christ et de la Diaspora, Israël poursuit sa course à travers les siècles, soucieux désormais de conserver plutôt que de développer encore : allégé des virtualités chrétiennes qu'il contenait, privé du Temple et des Prophètes, l'élan juif se poursuit cependant, soutenu par l'indéfectible foi messianique. D'un point de vue chrétien, ce n'est plus qu'une dérivation, devenue secondaire, d'un courant de fond, dont le christianisme aurait recueilli les sources les plus profondes de vitalité. Mais Israël est persuadé d'être demeuré dans l'axe de son monothéisme fondamental et intransigeant » (p. 9 à 12).

Quand il publia *Les voies d'Israël*, André Siegfried avait 83 ans. L'âge ne bridait pas une pensée qui cherchait à comprendre et qui se résumait bien dans la conclusion : « Si la formule *Gesta Dei per Francos* exprime l'idéal de la fille aînée de l'Eglise, la formule transposée *Gesta Dei per Judeos* exprime bien davantage encore l'idéal véritable du Juif car, bien plus qu'un mouvement national, c'est une humanité hébraïque que le Sionisme mystique doit réaliser. Là est le fil conducteur de cette longue histoire religieuse, et l'on peut dire qu'après quatre mille ans de route Israël n'a pas laissé tomber l'essentiel du dépôt qui lui avait été confié » (p. 175).

Lors de la parution de ce livre, quelles furent les réactions, notamment dans les milieux juifs ? Jacob Tsur, l'ambassadeur d'Israël en France, écrivit ces mots à André Siegfried le 19 mai 1958 : « Sous sa forme concise, c'est une des études les plus profondes que j'ai lues depuis longtemps sur la civilisation d'Israël. Vos lecteurs juifs seront peut-être enclins à discuter telle interprétation ou tel jugement,

mais la synthèse en soi ouvre des horizons nouveaux à tous ceux d'entre nous qui désirent remonter aux sources de notre héritage spirituel » (FS/3SI16dr9sdr). Le 4 juillet 1958, le Grand Rabbin de France adressait cette lettre à André Siegfried : « C'est bien plus qu'un essai d'interprétation, c'est le témoignage d'une recherche approfondie et sincère dans un souci constant d'objectivité et de vérité. Pour ma part, j'ai noté bien des passages où vous avez fait justice des préjugés répandus contre le judaïsme. Au cours de l'Assemblée générale de notre Consistoire, j'ai tenu à signaler la parution de ce livre et j'ai donné lecture de plusieurs passages où vous avez mis en lumière ce caractère primordial de l'esprit juif, son sens religieux indéradicable. Que je ne sois pas toujours d'accord sur vos jugements sur la loi juive, cela n'est pas pour vous surprendre mais il y a un tel souffle de sympathie et un tel esprit de justice dans votre livre que je vous suis reconnaissant de l'avoir écrit » (FS/3SI16dr9sdr).

Dans la séance du 12 juin 1958 à l'Académie française, André François-Poncet (1887-1978) présentait l'ouvrage *Les voies d'Israël* : « Dans cette brève et substantielle étude se retrouvent la force et la lucidité de pensée auxquelles notre confrère nous a habitués de longue date ; l'agrément et la clarté de l'exposition propres à un maître pour lequel l'immense érudition dont il dispose n'est qu'un moyen de discerner et de dégager les traits dominants, les grandes lignes qui caractérisent un individu, un peuple, une civilisation, en donnant un sens général à leur histoire, à leur évolution, à leur révolution. J'ai souvent, avec une irrévérence que je lui demande de me pardonner, imaginé Monsieur André Siegfried, coiffé d'une casquette, conduisant, en trois langues, à travers la foire universelle, une troupe de touristes curieux, bariolés et pleins de bonne volonté, mais munis de notions rudimentaires. Avec lui, la promenade devient singulièrement instructive et suggestive. Tout se découvre. Tout se classe. Dans ce fouillis, dans cette confusion, tout s'explique et s'ordonne, si bien que chacun des touristes a l'impression de devenir intelligent. Que faire de mieux, dans ces conditions, que de suivre le guide ?

Le point culminant et le plus remarquable de son exposé, c'est le chapitre qui traite de la séparation du Judaïsme d'avec le Christianisme, des raisons pour lesquelles les Juifs ont rejeté le Christ, qui s'inscrivait pourtant dans la lignée des grands prophètes et qui était profondément imprégné de l'Ancien Testament. Il me souvient, à ce propos, qu'à Oberammergau, à chaque épisode, parlé et joué, de la représentation décennale de la Passion, correspond un tableau vivant et muet, tiré de l'Ancien Testament. Le but de cet arrangement est assurément d'allonger un peu la représentation ; mais il est aussi de faire apparaître les racines profondes du Christianisme. André Siegfried estime que l'enseignement de Saint-Paul, pénétré d'esprit grec, le paulinisme et sa théorie du Christ, ont contribué, plus que

l'Évangile, à scandaliser les Juifs, à les détourner du Messie, pourtant promis et attendu. Il y a 25 ans, quand je fis pour la première fois la connaissance de Goering, principal lieutenant de Hitler, il se livra, au cours de notre conversation, à un réquisitoire plus que véhément, et véritablement furibond, contre Saint-Paul, ce Saül, devenu Paul, qu'il accusait d'avoir falsifié les leçons du Christ, d'avoir marqué le Christianisme, non pas d'une empreinte hellénique, mais du sceau des Juifs, d'en avoir fait une religion de dégénérés et de malades, acheminant les peuples vers l'esclavage.

Dans leur fureur anti-sémite, les Nazis n'en étaient pas à une contradiction près. Ces racistes, en quête d'une race qui n'aurait pas subi de mélanges et se serait conservée, au cours des siècles, plus pure que les autres, ces totalitaires pour lesquels il ne devait pas y avoir de distinction entre la religion et la nation, auraient dû s'apercevoir, si une haine préconçue et féroce, ancrée, du reste, dans le sentiment populaire allemand, ne les avait aveuglés, que les Juifs, traditionnellement en lutte contre les contacts exotiques, bien que généralement soumis à un maître étranger, rebelles aussi à l'idée de distinguer Dieu et César, les Juifs se rapprochaient bien plus que les Germains de leur idéal.

L'extraordinaire destin de ce peuple, que nous retrace André Siegfried, a voulu qu'après des siècles de dispersion, il possède, de nouveau, sur ses lieux d'origine, un territoire, une patrie, un Etat et même un Etat laïc. D'où, pour le judaïsme, une série de problèmes : problème spirituel, sauvegardera-t-il ce sens de Dieu, cette foi et cette loi, qu'il a maintenus en dépit de toutes les épreuves ? problème politique : il est entouré d'ennemis qui ont juré sa perte ; et il est l'un des théâtres où s'affrontent l'Orient et l'Occident, l'une des raisons de leur antagonisme, il est la cause possible d'une troisième guerre mondiale. Pourra-t-il se défendre ? Saurons-nous le défendre ? Le livre d'André Siegfried offre à tous les égards une riche matière à méditation. On dirait, à la Sorbonne, que c'est un livre *prégnant* » (FS/3SI16dr9sdr).

CHAPITRE 7

PROFESSEUR AUX “SCIENCES PO” (1910-1957)

La défaite de la France à l'issue de la guerre franco-prussienne de 1870, l'humiliation subie par la proclamation de l'Empire allemand dans la Galerie des Glaces à Versailles le 18 janvier 1871, suivie de l'armistice du 28 janvier 1871 constituèrent un véritable électrochoc pour le peuple français. Pour beaucoup, cette défaite consacrait la supériorité de la science allemande. Pour redresser la situation de la France, il fallait donc former par les universités une élite sociale rationaliste, pétrie du concept de progrès scientifique. Ainsi surgissait l'idée de la mise en place d'une école supérieure de "science de gouvernement", à l'image de ces *Departments of Government* des universités américaines. La fondation de l'Ecole libre des sciences politiques en 1871-1872 fut l'œuvre et la stratégie d'un homme et d'un réseau : Emile Boutmy et de protestants lettrés ou fortunés rassemblés autour de lui. Soulignons d'ailleurs que cette élite protestante était fortement imprégnée de l'idée du "rôle social" de l'institution scolaire. Elle eut une influence non négligeable dans les débuts de la Troisième République. Emile Boutmy (1835-1906) se lança dans cette entreprise alors qu'il n'avait que trente-cinq ans. Il s'assura le concours d'un groupe de notables en majorité protestants qui, à l'instar des universités américaines, se chargea de la levée des fonds (Favre, 1981b). On relevait parmi les membres influents de ce groupe des noms importants en cette période de naissance de la Troisième République : Alfred André, régent de la Banque de France ; Auguste Casimir-Périer, ministre de l'Intérieur du gouvernement Thiers (1871-1873) ; le pasteur Charles Goguel, doyen de la Faculté de Théologie protestante ; l'Alsacien Auguste Scheurer-Kestner, député puis sénateur ; les banquiers Jacques Stern et Jacques Siegfried, frère de Jules ; le chocolatier Menier ; Paul Hély d'Oissel, président de Saint-Gobain ; Aristide Boucicaut, le fondateur du Bon Marché ; enfin, Jules Siegfried lui-même, très impliqué dès le début de l'entreprise comme en témoigne cette lettre à Emile

Boutmy :

« Le Havre, 6 octobre 1871

Monsieur,

Madame Hocédé vient de m'envoyer la lettre que vous m'avez écrite au sujet de la Faculté des sciences politiques que vous vous proposez de fonder. Votre programme me paraît être parfaitement conçu et répond à des nécessités qui se font de plus en plus sentir dans notre pays. J'approuve donc hautement votre excellente initiative et pour me permettre d'en parler autour de moi et de tâcher d'avoir quelques adhésions, je vous prie de m'envoyer un aperçu de votre organisation, de votre budget et du nombre d'heures consacré à chaque matière. Si cela vous est possible, donnez-moi également une liste de nos souscriptions et indiquez-moi le mode que vous préférez. Etes-vous assez avancé pour que la presse puisse s'occuper de votre création et vous serait-il agréable que nos journaux s'occupassent de vous ? » (FS/ISP43dr4).

En juin 1871, Hippolyte Taine (1828-1893) définit le programme des enseignements. Sur cette base, l'École des sciences politiques démarre ses enseignements en 1872 dans des locaux provisoires au 17 rue de l'Abbaye, le long de l'église Saint-Germain-des-Près avec une petite équipe de professeurs : Emile Boutmy en droit constitutionnel, Henri Gaidoz en charge de la géographie et de l'ethnographie, Albert Sorel (1842-1906) en histoire diplomatique, Anatole Dunoyer en histoire des doctrines économiques, Emile Levasseur (1828-1911), professeur au Collège de France, en histoire des progrès agricoles, industriels et commerciaux, Paul Leroy-Beaulieu (1843-1916) en histoire financière, Paul Janet, professeur à la Sorbonne, en histoire morale et sociale. En 1873, Alexandre Ribot vient étoffer cette équipe initiale. En 1882, l'École s'installe au 27 rue Saint-Guillaume qu'elle ne quittera plus. En 1907, elle passe d'une "université des sciences de gouvernement" à une "école d'administration" (l'ENA ne sera créée qu'en 1945). Devenue *de facto* une école professionnelle, Sciences Po engrange les succès dans les concours de recrutement de la haute fonction publique. Des 89 inscrits de la première année, on est passé à 600 inscrits pour l'année scolaire 1906-1907. Trois décennies et demie après sa fondation, l'École a bien atteint les objectifs fixés par Boutmy : elle fournit désormais au pays une "classe de l'intelligence" et un foyer d'esprits "hautement cultivés" qui apportent une approche radicalement nouvelle aux faits politiques (Rain, 1963 ; Favre, 1989).

C'est en 1910 qu'André Siegfried est nommé dans l'institution, presque au moment du quarantième anniversaire de sa fondation. S'étant consacré à deux démocraties anglo-saxonnes durant les années précédentes (ses ouvrages sur la Nouvelle-Zélande en 1904 puis sur le Canada en 1906), Siegfried impressionne Anatole Leroy-Beaulieu (1842-1912), successeur de Boutmy à la direction de

l'Ecole en 1906 à la mort de ce dernier, dans des circonstances originales qu'il a racontées lui-même dans un entretien avec Gilbert Chabrut en 1946 : « Fortuitement, un soir de 1910, dans un dîner de discussion à Paris, trois orateurs devaient parler chacun dix minutes sur l'Angleterre et les projets de Joseph Chamberlain ; étant le seul présent des trois je pus développer le sujet sur trois quarts d'heure ! Monsieur Anatole Leroy-Beaulieu, alors directeur de l'Ecole libre des sciences politiques, qui m'entendit, me proposa la chaire de politique économique de l'Angleterre. Après plusieurs jours d'hésitation, j'acceptais : le pas fut décisif... » (Chabrut, 1946). Un autre élément pesa peut-être dans la décision de Leroy-Beaulieu : Jules Siegfried avait fait partie des généreux donateurs au moment de la création de l'Ecole dont il était encore membre du Conseil d'administration. Il n'est pas impossible que Leroy-Beaulieu ait pensé à cela en recrutant son fils dans l'Ecole.

De 1910 à 1945, Siegfried dispensa aux "Sciences Po" un cours sur "La politique des grandes puissances commerciales, moins la France". A partir de 1925, ce cours change de titre pour devenir "La politique commerciale de l'Empire britannique, des Etats-Unis et de l'Extrême-Orient". De 1916 à 1945, il délivra un autre cours intitulé "La géographie économique", un temps dénommé "Géographie commerciale et statistique". De 1941 à 1954, il dispensa également son cours très fréquenté sur les Etats-Unis. Une fois l'Ecole libre des sciences politiques transformée, en 1945, en Institut d'études politiques de Paris, André Siegfried assura, de 1946 à 1956, un cours dénommé "Matières premières et échanges commerciaux". Puis, de 1948 à 1959, il participa à un cours collectif sur "Les forces religieuses et la vie politique". C'est d'ailleurs dans ce cadre que son dernier cours aux "Sciences Po" se déroula en 1957 et fut consacré au protestantisme.

Contrairement à une idée répandue, il est capital de noter que jamais Siegfried n'a enseigné le moindre cours sur la vie politique française aux Sciences Po puis à l'IEP. C'est au Collège de France que fut développé sur treize années (1933-1946) un enseignement consacré à "La géographie de l'opinion politique en France". Avant 1945, le climat intellectuel aux Sciences Po n'était pas aux études électorales (Favre, 1989). Après la Libération, c'est François Goguel, élève de Siegfried devenu lui-même professeur à l'IEP, qui développa les études électorales dans cette institution. De fait, Goguel qui suivit les cours de Siegfried de 1926 à 1929, fut surpris de constater qu'aucun de ses enseignements ne portait sur la vie politique française ou sur la géographie électorale. Goguel faisait d'ailleurs remarquer que la seule occasion, pour Siegfried, de parler un peu de la France à ses étudiants s'insérait dans son cours "Géographie économique des grandes puissances". Le *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République* n'était mentionné dans aucune bibliographie des cours dispensés aux Sciences Po durant

l'entre-deux-guerres, même si les étudiants pouvaient le trouver dans les rayons de la bibliothèque de la rue Saint-Guillaume (Goguel, 1959).

De 1914 à 1932, dans le cadre de l'Ecole, Siegfried assura des conférences de préparation au concours d'entrée au Quai d'Orsay où il traita de sujets internationaux divers mais qui correspondaient à l'actualité du moment : le Tarif Underwood, le canal de Panama, les chemins de fer du Mexique, la mise en valeur de l'Afrique occidentale française, le commerce extérieur de la France, les grands courants d'immigration... (FS/4SI2). Comment Siegfried vivait-il et sentait-il ses propres enseignements dans l'illustre maison ? Au printemps 1923, il remet un rapport au directeur de l'Ecole sur son cours de géographie économique pour l'année scolaire 1922-1923 où il fait part de ses impressions :

« J'ai consacré à la conférence de géographie économique, qui complète le cours de géographie économique, onze leçons d'une heure, la première ayant eu lieu le vendredi 26 janvier, la dernière le vendredi 23 avril 1923. Dix huit élèves s'étaient fait inscrire mais j'ai eu en outre un certain nombre d'auditeurs, de telle sorte que l'assistance m'a paru varier, chaque fois, entre une vingtaine et une trentaine d'élèves. Ainsi que je l'avais indiqué dans ma première leçon, je me suis occupé exclusivement de ceux qui s'étaient fait inscrire. Dans ces conditions, le fait d'avoir une salle pleine ne m'a pas gêné, puisque j'étais en mesure de consacrer toute mon attention à un nombre relativement petit d'étudiants... Sous ces réserves, j'ai pu donner dans l'ensemble d'assez bonnes notes, et je puis dire que le résultat de l'année est relativement satisfaisant. Je dois cependant faire une mention spéciale des quatre capitaines de l'Ecole de Guerre. J'ai trouvé en eux des élèves d'élite, tant par la maturité, l'intelligence et la culture, que par l'habitude d'exprimer clairement leur pensée la plume à la main ou verbalement. Ils ont été très assidus et ont pris une part active aux travaux de la conférence » (FS/4SI2).

Les deux cours d'André Siegfried les plus suivis aux "Sciences Po" furent celui sur les Etats-Unis et celui sur l'Angleterre. Leur contenu pouvait varier d'une année sur l'autre ou sur plusieurs années. Ainsi, pour les Etats-Unis, furent abordés les thèmes suivants lors d'une année académique : 1/ la politique des Etats-Unis (de la Guerre d'indépendance à la Grande guerre) ; 2/ la politique des Etats-Unis pendant la guerre et pendant la crise de 1920-1921 ; 3/ l'esprit et les méthodes de la production américaine ; 4/ l'expérience Roosevelt. Lors d'une autre année scolaire, les sujets suivants furent traités dans le cours sur l'Angleterre : 1/ l'ancien régime douanier et la Révolution industrielle ; 2/ la Ligue et l'abolition des Corn Laws ; 3/ l'Angleterre sous le libre-échange ; 4/ Chamberlain, la renaissance du protectionnisme et de l'impérialisme ; 5/ l'Angleterre et l'Empire (FS/4SI5).

Pierre Rain, qui fut son élève puis son collègue aux Science Po, faisait remarquer que cet enseignement sur la géographie économique des grandes puissances fut carrément poursuivi, dédoublé et complété par Siegfried pendant près d'un demi-siècle. Ce cours ne tarda pas à être le plus fréquenté et le plus célèbre de l'institution de la rue Saint Guillaume. Rain fut le témoin privilégié de la philosophie générale de l'enseignement d'André Siegfried :

« Il fut pour les générations d'après-guerre ce qu'avait été pour celle de la fin du XIX^{ème} siècle celui d'Albert Sorel, le grand historien de la diplomatie européenne au temps de la Révolution et de l'Empire. Que de générations se succédèrent dans cet amphithéâtre trop petit (Siegfried fut obligé de répéter ses leçons deux jours de suite, avant que la direction de l'Ecole ne se décidât à la construction de nouveaux bâtiments bien plus vastes). Ce sont ses élèves qui eurent la primeur des études publiées plus tard et contenant l'essentiel des observations recueillies au cours de ses innombrables déplacements. La géographie, même économique, n'est pas une science particulièrement attractive. On ne s'écrasait pas au cours d'Emile Levasseur, qui occupait cette chaire avant André Siegfried. Mais ce nouveau maître sut donner à son enseignement un tour si humain qu'il rendit vivante une science qui pouvait sembler toute descriptive, et proprement terre à terre. De ce ton si simple de la conversation, sans la moindre forme d'éloquence, mais avec une lumineuse clarté, une élocution limpide, Siegfried établissait aussitôt le contact avec son auditoire : les yeux dans les yeux de ses élèves, pétillants d'intelligence, parfois de malice, il les captivait vraiment.

Il me disait, un jour, avec un étonnement qui n'était pas peut-être tout à fait vrai : « je m'explique donc mal : quand j'analyse le caractère de l'Anglais, mes élèves me regardent et ne prennent pas de notes ; c'est cependant l'essentiel ; mais quand je leur donne les chiffres de tel ou tel produit, ils se penchent tous sur leurs cahiers quoiqu'ils puissent les trouver ailleurs, attitude assez normale car il est beaucoup plus difficile de noter une idée qu'un chiffre ou un fait ; on croit pouvoir retenir celle-là et non celui-ci, c'est pourtant le contraire qui est vrai ». Ces cours réputés, que quarante promotions d'élèves ont entendus avec un intérêt soutenu, pas un d'entre nous qui n'en ait conservé un très vif souvenir. Le maître avait sur son bureau des notes succinctes, schématiques, qu'il consultait à chaque instant, sans se pencher, en utilisant un face-à-main, telles les jolies femmes aux expositions de tableaux. Ce sont ces notes qu'il communiquait souvent aux élèves au sortir des cours, excellente méthode puisqu'elle permettait à ceux-ci de combler les lacunes les plus fréquentes, celles des analyses psychologiques, et de leur apprendre, en outre, comment on construit un exposé. Partant de ce principe, qu'en géographie comme dans toute autre science, c'est le facteur humain l'essentiel, une ou plusieurs introductions détaillées étaient consacrées à la

présentation des races du globe et naturellement aux caractéristiques des diverses populations blanches. Et c'était sur ce terrain qu'il se sentait le plus à son aise puisqu'il pouvait faire profiter son auditoire de ses expériences personnelles » (Rain, 1959).

Alice La Mazière, journaliste à *Charente Libre*, le quotidien d'Angoulême, vint mener une interview avec Siegfried en 1950 dans la petite salle des professeurs de l'IEP. Elle découvrait un homme qui allait fêter ses 75 ans :

« Je savais qu'André Siegfried, qui mène de front le travail de cabinet, l'enseignement, les voyages, jouissait, outre d'une belle intelligence dont le rayonnement porte loin, d'une santé physique peu commune... Grand, mince, élégant, André Siegfried est vêtu d'un complet veston impeccable, bleu rayé de blanc. Des yeux très bleus éclairent un visage un peu massif. Les cheveux sont châtain aux reflets cuivrés, la voix est ferme, la démarche aisée, l'allure celle d'un homme de quarante ans... *Question d'Alice La Mazière* : Cet enseignement que vous poursuivez depuis tant d'années, sans une défaillance, vous est très cher ? *Réponse d'André Siegfried* : Il me permet de garder le contact avec les nouvelles générations. Mon père, lui, n'imaginait pas qu'une activité de professeur fût en elle-même vraiment intéressante de façon durable. Mes réactions sont différentes. J'aime la jeunesse, toujours reconnaissante de ce que l'on fait pour elle » (La Mazière, 1950).

Roger Seydoux (1903-1973), secrétaire général puis directeur de Sciences Po, fut l'élève, le collaborateur et l'ami d'André Siegfried. En 1950, il en dressa un portrait original :

« Un mercredi de novembre 1930, boulevard Saint-Germain, vers onze heures du matin, André Siegfried se rend aux Sciences Po pour faire la première leçon de son cours. Les habitués du quartier connaissent bien sa haute silhouette légèrement penchée en avant, son pas allongé et régulier. Vêtu d'un ample manteau de couleur hésitante, coiffé d'un surprenant chapeau à bords plats qu'il porte très en arrière, il tient, tel un chevalier sa lance, un long rouleau de toile : la carte qui illustrera sa leçon du jour. Il franchit l'entrée du vieil Hôtel Mortemart, transformé en 1882 pour y installer l'École, et retrouve le décor austère que les grands bourgeois libéraux, fondateurs de la Maison, ont choisi pour la future élite politique et administrative de la France. A onze heures quinze précises – il n'est jamais, n'a jamais été et ne sera jamais en retard – il entre dans l'amphithéâtre que l'on qualifiait autrefois de "grand" et qui n'offre aux jeunes Sciences Po que des tables et des bancs en bois dur, des murs jaunâtres, couleur scolaire par excellence, et le jour pâle d'une triste verrière. La salle est archicomble. L'affluence est telle que l'École demandera à André Siegfried de répéter son cours – il y aura la séance des cartes bleues et celle des cartes rouges – et l'invitera à parler devant un micro

pour permettre aux moins débrouillards et aux retardataires d'entendre la parole du Maître. Ce sera encore insuffisant et il faudra, quelques années plus tard, bâtir un amphithéâtre à la mesure de ses auditoires.

A son entrée, les applaudissements éclatent, nourris et prolongés. Des élèves crient "bravo" comme au théâtre. A la Sorbonne ou rue Soufflot, une telle manifestation paraîtrait peut-être déplacée. Ici l'optique est différente : l'Ecole est une sorte de club, et on acclame non seulement le professeur mais la vedette de la maison. Assis légèrement de profil, il commence son cours en jetant de temps à autre un coup d'œil rapide sur ses notes. Il s'aide d'un instrument bizarre, qui tient des lunettes classiques, du binocle notarial et du face-à-main des douairières. La tête très mobile domine un col d'une hauteur démesurée ; les traits sont fortement marqués, les sourcils broussailleux. La moustache taillée en brosse accentue la rudesse d'un visage d'apparence britannique, mais qui, par la vivacité de l'expression, demeure latin. L'impression dominante est de jeunesse. Lui donner un âge serait hasardeux : il est de ces hommes qui atteignent très vite la quarantaine et semblent s'y maintenir indéfiniment. Il parle d'une voix égale et nette, sur un ton qui est plutôt celui du conférencier que celui du professeur ; un léger accent de préciosité, une prononciation volontairement française des termes anglais lui valent de nombreux et excellents imitateurs.

Son enseignement est un modèle d'objectivité dans la pensée, de rigueur dans le raisonnement, de clarté dans l'exposé. Il a entièrement renouvelé la géographie économique, discipline rendue austère par l'abus de statistiques pour en faire une matière vivante où tous les problèmes apparaissent sous des éclairages nouveaux grâce à un savant dosage de l'économie, de la politique, de l'ethnographie et de la psychologie auquel il ajoute audacieusement l'étude des couleurs, des odeurs et des sons. Avec André Siegfried, une heure de cours semble brève. Les applaudissements éclatent. Il est midi quinze. La leçon est terminée... Vingt ans après, il monte en chaire à la même heure, toujours le mercredi, toujours aussi jeune. Il poursuit avec le même succès, devant des auditoires encore plus nombreux, un enseignement qu'enrichissent une expérience accrue et une information qui se renouvelle sans cesse grâce aux contacts qu'il entretient avec les personnalités les plus diverses et aux voyages qu'il effectue jusque dans les pays les plus éloignés...

Professeur, écrivain, conférencier, administrateur, journaliste, il exerce ces activités si diverses avec la même conscience, la même compétence et un égal bonheur. Celle à laquelle il demeure le plus réellement attaché n'en reste pas moins l'enseignement, où il est cependant entré par hasard en 1910 à la suite d'un dîner-débat des Sciences Po. Un de nos plus éminents professeurs à la Sorbonne disait récemment : « André Siegfried est un cas: il n'a ni l'hérédité, ni la formation ni la

méthode, ni même le physique universitaires, et pourtant c'est un "merveilleux" enseignant. Et le vieux maître d'ajouter avec philosophie : « C'est peut-être parce qu'il a ignoré Normale supérieure et l'Agrégation et qu'il demande aux hommes les réponses que ne fournissent pas toujours les livres » (Seydoux, 1950).

Dix ans après ce premier témoignage et alors qu'André Siegfried avait disparu depuis un an, Roger Seydoux en compléta le portrait :

« C'est un curieux personnage que découvre le nouvel étudiant : il tient du chimiste (avec des gestes prudents, André Siegfried semblait toujours préparer un précipité), du maître d'école (il se levait au milieu du cours pour pointer un long bâton sur la carte) et aussi, en quelque manière, du globe-trotter sorti des livres de Jules Verne (il paraissait toujours vêtu de tweed, de veste à carreaux, d'étoffes chaudes et souples)... Son cours est une remarquable explication de notre temps, à la fois vivante et originale : vivante parce qu'il parle des pays qu'il a visités, des peuples qu'il a observés, des hommes qu'il a connus. Originale, par la nature même de sa méthode : à l'arrière-plan, toutes les statistiques, la connaissance la plus approfondie, une vaste documentation continuellement à jour ; mais ce qu'il donne à ses étudiants, au fil d'élégantes démonstrations, c'est la fine pointe, la fleur de cette préparation. Nulle part, cette méthode, exempte de toute pédanterie, débarrassée de tout l'accessoire, n'apparaît mieux que dans l'usage qu'il fait de ses cartes : ce sont des dessins rapides où seul est esquissé ce qui peut faire ressortir un point précis de son raisonnement ; il en a pour tous les pays, toutes les époques, tous les sujets. Si l'on ne connaissait la rigueur de sa pensée, on pourrait le soupçonner d'un léger excès d'habileté.

Le texte même de son cours polycopié illustre cette forme de raisonnement, qu'on pourrait appeler "raisonnement par analogie poétique". Un exemple choisi entre bien d'autres. Voulant expliquer l'essor de l'industrie cotonnière anglaise, il conduit sa démonstration en trois étapes : "a/ les sauvages qui s'habillent achètent le coton anglais ; b/ le missionnaire impose des chemises aux sauvages ; c/ Manchester arrive alors". C'était cela la vocation première et dernière d'André Siegfried. Il l'a fait avec une rare efficacité ; il y consacrait l'essentiel de son temps. Il n'appréciait ni les interlocuteurs verbeux ni les esprits compliqués ; il était toujours disposé à écouter ses élèves, les traitait avec autant de courtoisie que de considération, leur témoignait beaucoup d'intérêt et n'était limité dans ses entretiens que par les exigences d'un horaire très serré qu'il se fixait à lui-même et respectait scrupuleusement. La mise à jour de ce cours demeurera pour lui jusqu'au bout le but de sa vie. La vérité qu'il cherchait inlassablement – cette vision globale des hommes et des choses à la fois intelligente, sensible et pratique (n'est-ce pas lui qui a inventé la géographie des odeurs, des couleurs et des sons ?) – il ne la voulait pas pour lui seul, il voulait la partager avec d'autres.

Même lorsqu'il aura décidé de ne plus enseigner, il se sentira tenu de rajeunir sans cesse son cours.

Pendant les quatre dernières années de sa vie, il continue à le remanier, à le compléter et, par là, cet honnête homme, ce savant rigoureux, ce moraliste fait songer d'une manière émouvante à l'artiste, qui de sa retraite continue à créer jusqu'à son dernier souffle... Il a été pendant quarante ans le bon génie de cette Maison, le plus prestigieux et le plus aimé de ses professeurs, le plus vigilant de ses amis » (Seydoux *in* Association André Siegfried, 1960).

Jean-Jacques Chevallier (1900-2003), membre de l'Académie des sciences morales et politiques, fut lui aussi l'élève de Siegfried et il évoqua le "boyau", c'est-à-dire la salle des professeurs de la rue Saint-Guillaume, où il le rencontra pour la première fois :

« Dans cette salle de naguère se pressaient, autour de 1945-1950 si j'ai bonne mémoire, un André Siegfried, un Pierre Renouvin, un Raymond Aron, un Georges Pompidou, pour ne citer qu'eux, en attendant d'être appelés par les appariteurs : et pendant quelques minutes au moins c'était un lieu parisien de haute tension intellectuelle. En ce qui me concerne personnellement, je voudrais dire que c'est dans cet étroit "boyau" que j'ai fait en 1931 la connaissance d'André Siegfried et que ce fut là une date capitale de ma carrière de "politiste" ou "politologue" ou "politicologue" (comme on ne disait pas encore)... Lors de cette première entrevue qui se termina par un déjeuner à la Brasserie Lipp du boulevard Saint-Germain qu'il affectionna, je crois, toujours, j'admirais les yeux clairs, brillants de lucidité, d'André Siegfried. Je trouvais qu'ils convenaient singulièrement, ces yeux clairs de marin au grand voyageur, au grand observateur à la curiosité inépuisable, d'une planète déjà emportée dans le mouvement accéléré de l'histoire » (Chevallier, 1977).

Assistant de Siegfried aux Sciences Po de 1948 à 1955, Jean Gottmann (1915-1994) expliqua, à la fin de sa vie, sa perception du personnage :

« Commencant à enseigner en 1948 aux Sciences Po, j'y rencontrai personnellement André Siegfried qui s'intéressait à tout ce qui se faisait en géographie économique et politique... Je me rendis compte alors combien la pensée de Siegfried était dominée par l'extraordinaire diversité des pays, des sociétés, du monde... Il s'agissait, pour comprendre le comportement des peuples, de décrire et d'analyser toute cette diversité. Ce fut là, je crois, le fil conducteur de son œuvre dont la plus grande partie prit des aspects régionaux. La variété du monde apparaissait trop grande et trop complexe pour qu'on puisse élaborer vite des théories générales... Je peux témoigner de l'appui efficace qu'il prodigua à un jeune qui venait lui demander conseil et qui, tout en suivant sa trace, essayait d'innover. En 1949, je tentais de créer à l'Institut d'études politiques un séminaire de géographie écono-

mique appliquée que suivraient des élèves sélectionnés de Sciences Po et d'autres grandes écoles telles que Polytechnique, Normale supérieure, Ponts et Chaussées. Le directeur de l'IEP d'alors, Jacques Chapsal, approuva l'idée et en référa à Siegfried. Celui-ci fut favorable à l'aventure, accepta de présider un comité de patronage spécial, y vint régulièrement et assura le succès de l'expérience pendant les deux années où je pus la poursuivre, 1949-1951. En 1953, il me confia la suppléance de son cours de géographie économique à l'Institut d'études politiques, pendant qu'il reprenait un semestre de congé. Comme j'allais lui demander des instructions pour ce cours, que je fis sur le marché des matières premières, il me dit de ne pas chercher à suivre la tradition de ses cours : il serait bon, me dit-il, que je fasse quelque chose de différent de ce qu'il faisait d'habitude ; ce que je fis en toute liberté. Jamais il n'essaya d'influencer mes cours sur la géographie politique, ni mon travail sur les Etats-Unis, un sujet sur lequel il était le maître reconnu en Europe comme en Amérique, attitude rare parmi les grands patrons » (Gottmann, 1989).

Il y eut aussi dans les enseignements d'André Siegfried une "préoccupation sociale profonde" dont il faut, sans doute, trouver l'origine, dans l'influence exercée par Jules Siegfried et par le Musée social. Ce dernier fut le fondateur du Musée social et André Siegfried, lui-même, le présida plus tard. Gottmann sentait dans cette préoccupation sociale une grande différence par rapport aux enseignements de géographes classiques comme Paul Vidal de la Blache (1845-1918) ou Jean Brunhes (1869-1930) (Robic et Tissier, 1993). Le Musée social s'était fixé deux objectifs au moment de sa création : la mise en place de fédération d'associations privées en matière d'économie sociale et le développement d'un droit social (Chambelland, 1998).

Une sorte de relation fusionnelle entre Siegfried et Sciences Po mais aussi entre Sciences Po et Siegfried se développa au cours des années. Il aimait Sciences Po et Sciences Po l'aimait quasi comme un père. Le 28 mars 1947, une cérémonie se tenait à l'Institut d'études politiques à l'occasion de la remise de son épée d'académicien. Siegfried avait 72 ans. Ce jour-là, Jacques Chapsal (1909-1990), directeur de l'IEP de 1947 à 1979 et administrateur de la FNSP de 1950 à 1979, exprima dans une courte allocution les sentiments que la double institution portait au maître :

« Votre réputation de savant et de professeur ne s'arrête pas à nos frontières ; elle s'étend à tous les pays du monde, non seulement grâce à vos élèves étrangers, mais aussi grâce à de fréquents voyages dans tous les continents, qui vous permettent de garder à vos enseignements cette jeunesse qui est l'un des aspects les plus marquants de votre personnalité. Toutes les capitales du monde ont vu passer votre silhouette familière. Beaucoup d'administrateurs, d'hommes d'affaires, de

journalistes ou d'étudiants ont eu le privilège de vous approcher, de subir le feu de votre inlassable curiosité, qui veut tout savoir afin de pouvoir tout expliquer. De ce rôle d'ambassadeur, nous vous sommes très reconnaissants, car nul n'a fait plus que vous pour le prestige de l'Ecole et de la science politique française. Mais nous avons autant sinon plus de gratitude pour l'attachement que vous gardez à notre vieille maison et dont vous donnez tant de preuves. Mon dernier vœu, c'est que les honneurs dont on veut vous charger ne vous empêchent pas de poursuivre, pendant de longues années, ces enseignements que réclame impatiemment une jeunesse qui vous considère comme son maître et comme son guide et vous permettent de mener vos recherches personnelles et vos travaux qui constituent une si précieuse contribution au renom de la science française dans le monde » (FS/13SI4d1).

Le 27 avril 1950, pour ses 75 ans, André Siegfried reçoit la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, à l'occasion d'une cérémonie tenue rue Saint-Guillaume. Avant la remise de cette décoration par l'ambassadeur Bargeton, Jacques Chapsal, en tant que directeur de l'IEP, prononce un bref discours :

« Vous me permettrez, avant que M. l'ambassadeur Bargeton ne vous remette les insignes de votre nouvelle dignité, de vous exprimer les très affectueuses félicitations des Sciences politiques et de vous dire combien nous nous réjouissons d'une cérémonie qui est pour nous une fête de famille, au meilleur sens du terme. C'est en 1910 qu'Anatole Leroy-Beaulieu vint inopinément vous chercher le lendemain même d'un dîner-débat d'anciens élèves où vous aviez brillamment commenté les élections anglaises. Je ne puis passer sous silence le merveilleux sentiment que peuvent éprouver de jeunes collaborateurs lorsqu'ils trouvent chez eux un aîné aussi illustre, une si grande simplicité, une si parfaite courtoisie, une délicate attention. Malgré un emploi du temps bien chargé et très limité, vous savez toujours donner à tous l'impression qu'ils existent et qu'ils comptent dans votre propre existence. Vous savez écouter tout ce qu'ils vous disent et les conseiller sous la forme la plus discrète, la plus nuancée et la plus amicale. Permettez-moi, en terminant, d'exprimer notre respect à Madame Siegfried. Nous savons combien elle a été continuellement associée à vos projets, à vos voyages et à vos travaux. Nous sommes très honorés de sa présence dans cette maison. Nous sommes heureux de pouvoir l'associer à l'hommage que nous vous apportons de notre très profonde et respectueuse affection » (FS/13SI4d1).

Cette relation affective se manifesta le 27 avril 1955 aux Sciences Po, le jour même où André Siegfried qui enseignait toujours rue Saint-Guillaume, fêtait ses quatre-vingts ans. Ce fut la dernière cérémonie officielle organisée aux Sciences Po en son l'honneur. Ce jour-là, la Fondation nationale des sciences politiques lui remit un cadeau d'anniversaire. Il en fut tellement ému qu'il écrivit à Chapsal

pour lui dire que ce cadeau resterait dans son souvenir comme l'une des dates que l'on n'oublie pas :

« La Fondation date de dix ans, mais mon association à l'Ecole (qui subsiste sous la Fondation) est infiniment plus ancienne et mon attachement, si je puis dire, est en proportion du nombre de ces années, que j'ose à peine compter » (FS/13SI4d1).

CHAPITRE 8

CHAIRE AU COLLÈGE DE FRANCE (1933-1946)

Le 23 janvier 1932, André Siegfried était élu à l'Académie des sciences morales et politiques par 22 voix contre 11 à Albert Petit. Professeur aux Sciences Po depuis 1910, la logique voulait que le Collège de France puisse constituer un objectif légitime, tant sa renommée était déjà établie au milieu de l'entre-deux-guerres. Siegfried posa d'abord sa candidature dans l'illustre maison le 13 novembre 1931. Il s'agissait, cette année-là, d'une candidature à une chaire de civilisation américaine. Le 20 décembre 1931, il écrivit une lettre manuscrite (ce qui était rare chez lui !) à Joseph Bédier, l'administrateur du Collège de France, sur ses doutes quant à la validité de sa candidature :

« Monsieur l'Administrateur,

J'ai l'honneur de poser ma candidature à la chaire de civilisation américaine qui vient d'être créée au Collège de France. J'étais en Amérique du Sud lors de la publication du décret et je suis rentré trop tard à Paris pour me décider dans les délais légaux, ce qui vous explique le retard de cette lettre. Peut-être l'Assemblée des professeurs voudra-t-elle tenir compte de ces circonstances exceptionnelles dont je m'excuse. Veuillez agréer, monsieur l'administrateur, l'assurance de ma haute considération » (CDF/CXII).

Sa candidature avait été posée hors délai. Afin d'éviter toute situation fautive et pour faire cesser les discussions sur la question de la recevabilité de son dossier, il retire sa candidature et c'est Bernard Faÿ, professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, qui est élu à la chaire d'histoire de la civilisation américaine (Favre, 1989). Ce dernier sera révoqué de son poste au Collège de France le 30 avril 1946 par le gouvernement provisoire de la République. Nommé par Vichy administrateur général de la Bibliothèque nationale le 6 août 1940, Bernard Faÿ (1893-1978) fut chargé, par un décret de Vichy du 17 septembre 1941, de l'orga-

nisation du Service des sociétés secrètes, suite à la dissolution de toutes les loges maçonniques le 19 août 1940 et le 27 février 1941. Anti-franc-maçon et anti-sémite notoire, Faÿ fût arrêté le 19 août 1944 et condamné aux travaux forcés à perpétuité, puis gracié en 1959.

Les conditions et la procédure ayant conduit André Siegfried à obtenir une chaire au Collège de France sont très intéressantes à scruter parce qu'elles permettent de saisir l'originalité de la plus prestigieuse des institutions de haut savoir en France. Etablissement singulier, sans équivalent à l'étranger, le Collège de France occupe une situation à part dans la recherche fondamentale et dans l'enseignement supérieur français. Il n'entre en concurrence avec nul autre établissement. Le Collège de France n'est en effet ni une université, ni une grande école. Il ne transmet pas à des étudiants un savoir acquis à partir de programmes définis. Il ne prépare à aucun diplôme. Le Collège de France doit être distingué du CNRS, de l'INSERM, de l'INRA ou encore de l'IRD car, s'il est voué, comme ces derniers, à la recherche fondamentale, il a en outre l'obligation de diffuser les résultats de cette recherche dans le cadre d'un enseignement particulier. Le principe essentiel du Collège de France est à peu près le suivant : les professeurs sont tenus en effet d'enseigner "le savoir en train de se faire". Les 52 chaires de professeurs titulaires couvrent un vaste ensemble de disciplines. Deux dispositions concrètes maintiennent et développent sans discontinuité la valeur créatrice de cette communauté savante. D'une part, lors des départs à la retraite (fixée à l'âge de 70 ans), le renouvellement des chaires se fait en fonction des derniers développements de la science, l'intitulé de la chaire créée définissant la nouvelle thématique de recherche. D'autre part, le libre choix par leurs pairs, réunis en assemblée, des professeurs appelés à occuper ces chaires se réalise suivant la seule considération de leurs travaux antérieurs, et non de leurs titres. Siegfried se lança dans une vraie candidature l'année suivante. Il reçoit l'appui de professeurs du Collège de France comme Charles Andler, Marcel Mauss, Sylvain Lévi et Isidore Lévy. Le 13 novembre 1932, et suite à la retraite de Marcel Marion titulaire de la chaire d'étude des faits économiques et sociaux, l'Assemblée des professeurs du Collège de France (la plus haute instance de cette institution prestigieuse) transforma cette chaire en chaire de géographie économique et politique. Le 19 novembre 1932, un arrêté du ministère de l'Instruction publique déclarait vacante une chaire de géographie économique et politique. Puis, par une lettre adressée à Joseph Bédier le 3 décembre 1932, Siegfried posait sa candidature à la chaire de géographie économique et politique récemment créée.

Le 8 janvier 1933 se tint l'Assemblée des professeurs. Sous la présidence de Joseph Bédier, Administrateur du Collège, on relevait parmi les membres présents Antoine Meillet le linguiste, Paul Langevin le physicien, Henri Maspéro

le sinologue, Edouard Le Roy le mathématicien, Marcel Mauss l'ethnologue, Etienne Gilson le philosophe, François Simiand l'économiste, Camille Jullian l'historien... Suite à l'arrêté du ministre du 19 novembre 1932 inséré au Journal officiel du 2 décembre 1932 et le mois de délai pour déposer les candidatures ayant été respecté, Bédier présente les trois candidats à la chaire de géographie économique et politique : André Siegfried, professeur à l'Ecole libre des sciences politiques, Edouard Dolléans, professeur des Facultés de Droit et C. Brouilhet, professeur à l'Université de Strasbourg. Ces deux derniers déclarent dans leur lettre de candidature qu'ils ne briguent qu'une présentation en seconde ligne. Les titres des trois candidats sont exposés par Edouard Fuster. Le jour de l'élection, 48 professeurs en exercice étaient dénombrés au Collège de France. Le quorum de 32 était exigé pour la tenue d'une élection. Ce jour-là, pour le scrutin sur la présentation d'un candidat en première ligne, il y eut 43 votants. Il fallait une majorité de 22 voix pour être élu. André Siegfried obtint l'unanimité des suffrages. Pour le scrutin sur la présentation d'un candidat en seconde ligne, il y eut 44 votants pour une majorité fixée à 23. Dolléans obtint 30 voix, Brouilhet en obtint 5 et 9 bulletins blancs furent marqués d'une croix. Signé par Albert Lebrun, président de la République et Anatole de Monzie, ministre de l'Instruction publique, le décret du 19 février 1933 nommait André Siegfried à la chaire de géographie économique et politique au Collège de France. Le même jour, et par un autre décret, Lucien Febvre (1878-1956), fondateur avec Marc Bloch en 1929 des célèbres Annales d'histoire économique et sociale, était nommé à la chaire d'histoire de la civilisation moderne. Les Archives du Collège de France indiquent qu'André Siegfried y fut professeur du 1er mars 1933 au 1er octobre 1946 (CDF/CXII).

L'année académique 1932-1933 était déjà largement avancée lorsqu'il fallut pour Siegfried délivrer sa leçon d'ouverture. Chaque nouveau professeur élu au Collège de France présente publiquement une première leçon, dite leçon inaugurale, moment privilégié durant lequel les nouveaux professeurs exposent leur perception de leur domaine de recherche et les perspectives de leur enseignement. L'un des meilleurs témoins de cette leçon inaugurale fut son futur assistant Jean Gottmann. Sur les conseils de son maître en Sorbonne, le géographe Albert Demangeon (1872-1940), Gottmann alla entendre la "leçon inaugurale" de Siegfried au Collège de France. Cette leçon d'ouverture fut centrée sur deux thèmes : la crise de l'Europe et la psychologie politique des Français. Pour cette grande occasion, raconta Gottmann plus tard, tout Paris était présent ; la salle était comble et Gottmann ne réussit qu'à se glisser dans le tambour d'une porte où, expliqua-t-il, les gens étaient serrés comme des sardines et où l'on entendait mal (Gottmann, 1989). Le 28 avril 1933 se déroula donc cette leçon inaugurale dont le contenu est fondé sur les propres notes dactylographiées d'André Siegfried.

Celles-ci lui servirent davantage de base pour son discours que la matière d'un texte définitif d'où ce ton si particulier propre à une intervention orale :

« Je remercie l'Assemblée des professeurs du Collège de France (Bédier, Fuster, Andler, Lefranc), l'Académie (Truchy), le ministre. C'est pour moi un honneur d'être admis au Collège de France. Il est inutile de dire que j'apprécie cet honneur. Il est plus important de travailler dans l'esprit de cette maison. Je dirai quel est mon plan de travail. Cette chaire de géographie économique et politique est issue de la transformation de celle de Monsieur Marion dédiée aux faits économiques et sociaux. Je souhaiterais continuer sa tradition de haute conscience scientifique et de lumineuse intelligence de l'histoire sociale.

Il y a une seule géographie, je proclame l'unité de la géographie mais elle a plusieurs aspects. Il y a une géographie physique liée au sol et aux conditions physiques. Il y a une géographie biologique liée à la géographie des êtres vivants. Il y a une géographie humaine liée à l'adaptation de l'homme au milieu naturel. Il nous faut citer Vidal de la Blache : "Si l'on réfléchit à tout ce qu'implique le mot milieu, ou d'environnement selon l'expression anglaise, quel organisme vivant pourrait s'y soustraire ? Milieu composite, doué d'une puissance capable de grouper et de maintenir ensemble des êtres hétérogènes en cohabitation et corrélation réciproques. Cette notion paraît la loi même qui régit la géographie des êtres vivants". Certes, le milieu conditionne l'homme mais l'homme transforme le milieu. C'est là qu'il nous faut évoquer les noms de Vidal de la Blache et de Brunhes.

Il existe une richesse quasi infinie des aspects de la géographie humaine. Ce sont l'alimentation, le vêtement, l'habitation. Ce sont la santé, les naissances, les morts, les maladies, l'alimentation des races. Ce sont l'équilibre des populations, les pressions, les migrations, les invasions. Ce sont les éléments de la mise en valeur du sol : production, consommation, échanges, routes. Et, en fonction de tout ce qui précède, c'est la nature des sociétés constituée d'une division du travail, de classes (hiérarchie des classes), d'un gouvernement (au sens large, englobant la production), des conceptions que les sociétés et les hommes se font du gouvernement. Dans le domaine de mon étude, il y aura l'élément humain qui fait partie de toute géographie. Il y aura la répartition géographique qui donne des clartés souvent décisives. Mon axe sera l'homme expliqué par son milieu géographique (un pied sur la terre empêche de divaguer).

Il convient de situer dans le temps mes études de géographie économique. Les problèmes à étudier sont ceux de notre temps. A quel point de l'évolution en sommes-nous ? Il faut situer notre époque dans l'évolution humaine. Notre époque est marquée par la prépondérance de la civilisation matérielle. D'anciennes civilisations étaient aussi raffinées que nous (Chinois, Grecs, XVIIème siècle)

mais étaient rudimentaires en termes d'outillage matériel. Nous-mêmes sommes d'ailleurs matériellement en arrière des Etats-Unis. Quelles sont les caractéristiques de notre civilisation occidentale présente ? Il y a une conquête et une utilisation par l'homme des forces naturelles. Cela entraîne une exploitation intensive de la planète, un aménagement humain de la terre, une crise explosive de ce fait se rattachant à des crises antérieures. Il nous faut citer le Prométhée d'Eschyle : "C'est moi qui, le premier, accouplais sous le joug les animaux, désormais esclaves de l'homme. Et le corps des mortels fut dès lors soulagé du poids des travaux les plus rudes". Les principes de la Révolution industrielle étaient acquis dès la fin du XVIIIème siècle mais son application n'est effective aux Etats-Unis que depuis 20 ans. Nous sommes seulement en train d'en prendre conscience. Par voie de conséquence, cela amène un âge nouveau de l'humanité. Ce ferment, proprement révolutionnaire, fait craquer l'armature millénaire de notre civilisation. Cela entraîne une révision des rapports de l'homme avec la nature, avec lui-même, avec la morale, avec la religion, le tout modifiant l'équilibre des continents et des races. Nous constatons un retard de l'évolution morale sur l'outillage. De ce fait, se posent des problèmes quant au passage de l'outil à la machine. Du Néolithique jusqu'au XVIIIème siècle, l'outil aide l'homme mais forme l'homme. L'artisan est maître de son outil. De ce fait, apparaissent un outillage, une esthétique, une morale. De César à Louis XIV, peu de changements sont observables et Louis XIV est plus près de César que de nous. Avec la machine, on assiste à un renouvellement total des méthodes de la production. Ce sont la division du travail, la série, la masse, le capital mais se pose ici le problème troublant des rapports de l'homme à la machine ; ceci entraînant une série de crises : nos crises ! Le grand problème de notre temps est l'adaptation à ce fait nouveau. Il se peut que la répartition de l'hégémonie en sorte géographiquement transformée.

Situer notre période d'après-guerre consiste à appréhender trois crises dans la crise actuelle : la crise de liquidation de la guerre, la crise de baisse des prix à longue échéance, le déplacement du centre de gravité du monde. La crise de liquidation de la guerre n'a pas été faite et est en train de se faire en ce moment. Des illusions ont été créées par la guerre : produire sans compter pour une consommation sans limites, crainte de disette plutôt que de pléthore (on ne reverra plus jamais, pense-t-on, les prix d'avant-guerre). L'état d'esprit de la guerre se survit dans la reconstruction. La guerre a été éducatrice de gaspillage. Le pouvoir est passé à des masses moins responsables, pressées de jouir de la vie et croyant que la guerre a enrichi le monde. L'inflation entretient cette illusion. La conséquence en est la surproduction d'outillage : dans ce sens, c'est une folie coïncidant avec des progrès techniques inouïs. Devant une consommation normale, réelle, une fraction de cet outillage tombe dans le vide. Cette liquidation

en cours est un aspect de la crise. La seconde crise est celle de la baisse des prix à longue échéance. Il y a des crises décennales et des cycles périodiques de prix (pouvoir d'achat exprimé en or). Ces cycles sont d'environ 20 ans (1845-1860, 1860-1875, 1879-1896, 1896-1914). Il y a une psychologie de la hausse et de la baisse. En période de hausse, c'est le contraire : il y a mévente. Or, depuis 1925, nous sommes dans un mouvement de baisse des prix mais il est voilé par l'inflation, par le boom Hoover. Maintenant, c'est la marée descendante irrésistible des prix. Les effets de cette crise des prix est conjuguée à une surproduction d'outillage. C'est sensible depuis fin 1927 aux Etats-Unis. Peut-on, par inflation, contredire ce courant de baisse ?

On observe aussi un déplacement du centre de gravité du monde. Le monopole économique de l'Europe au XIX^{ème} siècle inspire, organise, dirige l'exploitation mondiale. Elle importe les matières brutes, elle exporte les produits manufacturés. En conséquence, elle dispose d'un outillage et d'une structure industriels (Allemagne, Angleterre, Manchester). Mais, au XX^{ème} siècle, on assiste à la révolte des pays extra-européens (blancs et couleur). Ce mouvement est antérieur à la guerre mais il a été hâté par la guerre. Tous les pays veulent être industriels. De ce fait, il y eut un sous-outillage pendant la guerre et des doubles emplois ont été maintenus. D'où la crise de l'Europe sur-industrialisée (chômage). Il y a une nécessité pour l'Europe d'un nouvel équilibre, comportant peut-être une nouvelle structure. Bismarck disait qu'il faut quelquefois remettre la montre à l'heure. Pourquoi est-ce devenu plus long et plus difficile ? A cause de l'exigence des démocraties (salaires, standards de vie), à cause de la défense des nationalismes (protectionnisme). L'automatisme des réactions sociales en est entravé. Notre monde n'est plus strictement économique : les facteurs économiques ne sont plus les seuls ni même les plus importants.

Voici ce que sera le thème de mes cours de géographie économique : *l'Europe vis-à-vis du monde*. Quels sont les problèmes que soulève, pour l'Europe, la concurrence croissante des autres continents ? Dans une série spéciale de trois ou quatre leçons, j'essaierai de poser le problème d'une façon générale puis d'en analyser les principaux éléments. De quoi s'agit-il ? Des conditions de l'hégémonie économique. Parmi les facteurs qui la constituent, nous noterons les ressources naturelles, notamment les sources d'énergie (possession, possibilité d'importation, capacité de réquisition de ces ressources), le facteur humain (intelligence, inventivité, caractère, qualités sociales, sens de la coopération), la position géographique mondiale, l'acquis et la tradition, la formation collective (classes de techniciens et de spécialistes, outillage technique, capital accumulé, atmosphère où cet acquis se forme). Il faut considérer la position de l'Europe à cet égard. L'Europe du XIX^{ème} a dominé par ces facteurs mais l'Europe du XX^{ème} siècle

se voit contestée par ces mêmes facteurs, soit qu'elle les possède moins, soit que d'autres les possèdent davantage. Doit-elle, peut-elle s'adapter à des conditions nouvelles ? Au prix de quelles modifications dans sa structure ? Au prix de quels changements dans ses méthodes ? Voici quels seront les sujets éventuels pour les années suivantes. Dans le même axe mais en saisissant le détail, je prendrai des pays typiques et des questions essentielles en vue du problème général envisagé. Voici quelques sujets à titre d'indication : a/ la position européenne et extra-européenne de l'Angleterre (le plus enfermé des pays européens) ; b/ la position de la France (pays de la qualité) ; c/ les relations entre l'Europe et l'Amérique du Nord (les deux conceptions de la production) ; d/ les routes mondiales (vues par les canaux internationaux) ; e/ la couleur et la production (Afrique du Sud, Extrême-Orient). Mon idée générale est de poser solidement le pied sur le sol quelque part sans jamais perdre de vue le problème général à traiter.

Voici ce que sera le sujet de mes études de géographie politique : *la psychologie politique du peuple français*. Il y a un lien avec ce qui précède. Jusqu'ici, j'ai analysé l'Europe du point de vue économique. Maintenant, il s'agit de la France du point de vue de la politique internationale. Quelle est la psychologie française devant la Révolution industrielle ? Avant la Révolution industrielle, la France était un pays psychologiquement et politiquement adulte. Qu'en est-il de ce ferment nouveau ? Il nous faut revenir à Seignobos dans son *Histoire de la nation française* quand il écrit : "L'avenir seul montrera de quelle façon la nation française s'adaptera à des conditions de vie tout à fait différentes de celles dans lesquelles elle s'est formée". Mon but est de scruter l'attitude politique française depuis 1870 du point de vue de la répartition géographique, c'est-à-dire en l'expliquant par le milieu géographique.

Quels sont l'objet et la méthode de cette étude ? Les opinions politiques sont sujettes à une répartition géographique. Il y a des régions, des climats d'opinion politique comme il y a des régions et des climats naturels. De même, en France du moins, il y a continuité dans la tendance politique d'où des tempéraments départementaux, cantonaux, c'est-à-dire des façons de se comporter, de réagir qui sont, je crois, objet d'observation, objet de science. Il faut analyser les raisons profondes de ces formations de tempéraments politiques. Ce n'est pas par hasard que la Vendée est à droite et le Midi à gauche. L'explication est liée au peuplement, au système d'exploitation, à la propriété, aux classes, aux races. On peut et on doit essayer de comprendre. Mon but est donc de faire une topographie politique et morale de la France. Il nous faut discerner, dans l'opinion publique, ses rivages, ses frontières, ses versants, ses massifs résistants sous les marées, ses chenaux profonds. Il nous faut retrouver sous le pays "les pays". Je désire reprendre un ancien projet : faire après le Tableau de la France de l'Ouest un Tableau de la

France du Midi sous l'égide de Vidal et de Seignobos.

En conclusion, quelle est l'unité de ces divers objets d'études ? La géographie, l'homme mais plutôt l'esprit dans lequel j'aborde ces études. Je me permets une référence à des circonstances personnelles. Deux circonstances ont orienté toutes mes études : le tour du monde et ma candidature à des élections législatives. En fait, c'était deux voyages. Ce fut une entrée en contact avec une atmosphère autre, avec des hommes. J'ai pris l'habitude d'aborder toute étude comme un voyage, qu'il s'agisse des Etats-Unis ou du XVIIème arrondissement. Le voyage ainsi conçu devient un état d'esprit, une curiosité alertée, un étonnement (qui est le commencement de la science), une liberté d'esprit (de celui qui a coupé les amarres), un débrayage de l'intelligence. Ensuite, de quoi s'agit-il ? D'observer, de situer, de comparer, de classer, de respirer l'air, d'essayer de comprendre, de ne jamais renoncer à comprendre. Ensuite, que d'autres tirent la leçon pratique. C'est leur affaire, non la mienne. Finalement, je crois être dans l'esprit du Collège de France : servir la recherche de la vérité. Je m'y rallie entièrement avec une conviction sans réserve » (FS/4SI5dr7).

Ainsi va s'échelonner jusqu'en 1946 l'enseignement d'André Siegfried au Collège de France, à l'exception du "petit cours" suspendu en 1940 et 1941 à cause de la guerre. C'est du grand cours du vendredi consacré à la crise de l'Europe que naquirent trois livres, à savoir *La crise de l'Europe* (1935), *Suez, Panama et les routes maritimes mondiales* (1940) et *Vue générale de la Méditerranée* (1943). C'est du cours du mardi, plus intime, dédié à la psychologie politique du peuple français, que sortit cet autre ouvrage que fut la *Géographie électorale de l'Ardèche sous la Troisième République* (1949). Pendant ces quatorze années, les cours d'André Siegfried au Collège de France se déroulèrent de la manière suivante :

1933

L'Europe et le monde (4 leçons du 28 avril au 19 mai 1933)

1933-1934

L'Angleterre, sa place dans l'équilibre économique du XXème siècle

(16 leçons du 1er décembre 1933 au 22 mars 1934)

Géographie de l'opinion politique en France sous la Troisième République : le Midi

(13 leçons du 9 janvier au 24 avril 1934)

1934-1935

les deux mêmes sujets que l'année précédente

(18 leçons du 7 décembre 1934 au 11 avril 1935)

1935-1936

Le Canada : sa position internationale dans l'équilibre économique et politique du XXème siècle

(14 leçons du 31 janvier au 15 mai 1936)

Géographie de l'opinion politique en France sous la Troisième République : le Midi

1936-1937

L'esprit et les méthodes de la production aux Etats-Unis

(15 leçons du 8 janvier au 30 avril 1937)

Géographie de l'opinion politique en France sous la Troisième République : le Midi

1937-1938

Les canaux interocéaniques et les routes maritimes mondiales

(15 leçons du 14 janvier au 6 mai 1938)

Géographie de l'opinion politique en France sous la Troisième République : le Midi

1938-1939

Le canal de Panama

(14 leçons du 13 janvier au 28 avril 1939)

Géographie de l'opinion politique en France sous la Troisième République : le Midi

1939-1940

L'esprit et les méthodes de la géographie économique

(8 leçons du 9 janvier au 20 février 1940)

Géographie de l'opinion politique en France sous la Troisième République : les Pyrénées Orientales (cours suspendu)

1940-1941

Monographie d'une ville américaine pendant la "crise" en 1935

Géographie de l'opinion politique en France sous la Troisième République (cours suspendu)

1941-1942

La Méditerranée et ses problèmes économiques

(16 leçons du 5 décembre 1941 au 26 juin 1942)

Géographie de l'opinion politique en France sous la Troisième République : le

Languedoc méditerranéen

1942-1943

Les échanges intercontinentaux et les grandes routes économiques mondiales
Géographie de l'opinion politique en France sous la Troisième République : le
Languedoc méditerranéen

1943-1944

les deux mêmes sujets que l'année précédente

1944-1945

Caractères et limites de la civilisation occidentale

(7 leçons du 1er décembre 1944 au 19 janvier 1945)

Eléments et méthodes d'une géographie de l'opinion politique

1945-1946

Le Canada et quelques grands problèmes de l'Amérique du Nord au lendemain
de la guerre

(16 leçons du 11 janvier au 9 mai 1946)

Le recensement de 1940 aux Etats-Unis

Si l'on s'attarde, par exemple, au grand cours de l'année 1934-1935 dédié à *L'Angleterre : sa place dans l'équilibre économique du XXème siècle*, il est intéressant d'appréhender le type de contenu d'enseignement que Siegfried proposait à son auditoire selon un calendrier en 18 leçons (FS/4SI6) :

7 décembre 1934 – Introduction générale

14 décembre 1934 – La psychologie britannique

21 décembre 1934 – La crise de la livre sterling (1931)

4 janvier 1935 – La crise de la livre sterling et le redressement britannique

11 janvier 1935 – La chute de la livre et sa réaction sur les prix

18 janvier 1935 – La politique monétaire de l'Angleterre

28 janvier 1935 – L'adoption du protectionnisme

1^{er} février 1935 – Les accords d'Ottawa

8 février 1935 – L'agriculture britannique

15 février 1935 – La politique agricole du cabinet national

22 février 1935 – Les industries exportatrices : l'industrie cotonnière

1^{er} mars 1935 – L'industrie cotonnière et la concurrence asiatique

8 mars 1935 – les industries du Sud

15 mars 1935 – Les problèmes de la population

22 mars 1935 – L'équilibre économique

28 mars 1935 – Problèmes de l'empire britannique

5 avril 1935 – Les fondements de la politique extérieure britannique

11 avril 1935 – L'attitude politique de l'Angleterre vis-à-vis de l'Europe et du monde extra-européen

Le second conflit mondial vint troubler l'ordonnancement régulier des cours de Siegfried au Collège et il en souffrit beaucoup comme il l'indiqua à son auditoire lorsque, le 6 janvier 1942, il procéda à l'introduction générale d'un cours sur la géographie politique du Languedoc méditerranéen. Cette introduction permet également de mieux comprendre certains mécanismes de la pensée siegfriedienne :

« Je reprends aujourd'hui après deux ans d'interruption la série de cours, entrepris depuis 1933-1934, et consacrés à la géographie de l'opinion politique dans le Midi sous la Troisième République. Mon but en 1934 quand je commençais cette étude, c'était de faire une géographie politique de l'opinion dans une grande région susceptible de nous faire connaître profondément la France par l'observation géographique et par l'explication raisonnée. La région choisie est le Midi après l'Ouest, fait par moi-même avant 1914. Quel Midi voulais-je étudier ? Les trois Midis : languedocien, provençal, aquitain, avec l'idée d'une synthèse en conclusion. Il y a utilité d'une semblable étude pour la connaissance de la France, compte tenu de l'importance du Midi dans la France moderne et des réactions de ce fait sur l'ensemble. C'est un plan ambitieux se rattachant à une entreprise antérieure. Mon Tableau de l'Ouest était la première pierre de l'édifice. Je voulais faire toute la France mais, arrêté en 1914, je renonce et je reprends en 1934 le seul Midi (arrêté encore !).

Le travail réalisé par moi-même au Collège de France entre 1934 et 1939 a pour thème général le Languedoc méditerranéen. Les départements étudiés sont : en 1934 : esprit et méthode, en 1935 : l'Ardèche, en 1936 : la Lozère et le Gard, en 1937 : l'Aveyron et l'Hérault, en 1938 : le Tarn, en 1939 : l'Aude. L'idée générale est que la région méditerranéenne, entre Rhône, Cévennes et Pyrénées, détient une forte unité mais en tenant compte chaque fois du département de plaine et du département de montagne immédiatement par derrière. La méthode est celle d'une étude de documents (vote, etc...), d'un voyage d'enquête sur place (je suis allé partout), de visites, interviews, monographies, d'études de géographie sociale et de géographie économique. L'étude m'est apparue comme nulle sans le voyage !

Dans quelles conditions je me suis trouvé arrêté ? En 1939, il me manquait encore les Pyrénées-Orientales. La documentation était prête mais il me restait à

faire le voyage en octobre 1939 ! Je ne l'ai pas pu depuis à cause de la guerre, à cause des conditions matérielles d'enquête impossibles, des conditions morales plus impossibles encore ! Une enquête politique en ce moment serait délicate, peu efficace et même pas convenable. J'ai donc arrêté ce cours en 1939-1940 et en 1940-1941. Pourquoi j'essaie de le reprendre aujourd'hui ? Ce que je ne puis faire, c'est de mettre sur pied, en un livre ou en un cours, les conclusions d'ensemble résultant des observations sur tous ces départements. Il manque les Pyrénées-Orientales. Ce n'est donc pas complet comme cela l'aurait été avec les Pyrénées-Orientales. Le travail est donc arrêté en cours de route mais presque au port.

Ce que je puis cependant essayer de faire, c'est de prendre une vue générale de ce qui est acquis, même incomplet, à savoir du Rhône et des Cévennes à la limite des Pyrénées-Orientales. C'est incomplet parce qu'il manque le pays du Roussillon. Cela peut quand même faire une unité car le Languedoc méditerranéen, à l'exclusion du pays catalan, est une région typiquement méditerranéenne. Je ne fais pas les Pyrénées-Orientales car je n'y ai pas voyagé et ne puis me faire une idée sans l'enquête directe. En quoi les événements changent-ils mon point de vue ? J'étudiais ce Midi sous la Troisième République mais nous étions sous la Troisième République ! C'était une étude du présent comportant une sorte d'actualité avec l'inconvénient mais aussi l'avantage de ceci : des leçons pratiques comportant des règles de conduite sous la Troisième République.

Or le régime a cessé d'exister. Ce que j'appelais "sous la Troisième République" se trouve encadré au début et à la fin depuis 1871 ou 1876 jusqu'à 1940 (dernières élections en 1936). De ce fait, il y a un décalage dans mes observations et mon optique. Cela a une importance extrême du point de vue de la perspective. En quoi est-il moins bon, moins vivant, meilleur ? La période est encadrée, individualisée. Cela devient de l'histoire. En quoi suis-je moins bien placé ? J'étais moins un historien qu'un enquêteur (un reporter, un voyageur).

Quel caractère donnerai-je à ce cours cette année ? Si j'avais réalisé mon plan, j'aurais abouti maintenant à une conclusion susceptible d'être exprimée dans un cours didactique. J'aurais ensuite fait de même pour la Provence et le Sud-ouest. Je ne puis faire un cours didactique. J'essaie de sauver ce que je puis d'un travail de six ans. Je le ferai sous forme d'un cours de travail. Je placerai devant vous ce qui résulte de mes enquêtes anciennes sans trop espérer le construire et sous forme de conversation (veuillez m'en excuser). Je crois que cela pourra quand même être utile » (FS/7SI14dr1).

Travailleur singulier en marge de l'Université française, solitaire ayant une audience internationale, André Siegfried fut, conformément à l'esprit du Collège de France, un défricheur de nouveaux thèmes. Ainsi en fut-il d'un concept qui

n'avait pas été abordé avant lui : la diffusion des idées. Ce ne sera qu'en 1967 que le géographe suédois Torsten Hägerstrand (1916-2004) théoriserait ce thème dans son ouvrage *Innovation Diffusion as a Spatial Process*. Dans son cours sur les échanges intercontinentaux et les grandes routes économiques mondiales, Siegfried attaqua frontalement ce sujet lors de la leçon du 31 mars 1944. Certes, en 1944, il pouvait, à juste titre, se plaindre de ne disposer que de "matériaux maigres" pour élaborer une géographie de la diffusion des idées. Cette lacune fut ultérieurement comblée puisque son dernier ouvrage (posthume car publié en 1960) fut intitulé *Itinéraires de contagion : épidémies et idéologies*.

L'âge limite pour enseigner au Collège de France est fixé à 70 ans. Ayant célébré ses 70 ans le 27 avril 1945, Siegfried aurait dû cesser son enseignement dans l'illustre maison à cette date. Toutefois, un arrêté du 30 juillet 1945, signé de René Capitant (1901-1970), ministre de l'Éducation nationale du gouvernement provisoire de 1944 à 1945, le maintint en fonction pour la durée de l'année scolaire 1945-1946. Puis, un autre arrêté du 7 mars 1946 le rappelait en activité pour continuer son enseignement jusqu'au 30 septembre 1946. Dans les faits, sa dernière leçon au Collège de France eut lieu le 9 mai 1946. Il avait plus de 71 ans. Mais sa carrière de professeur aux Sciences Po était loin d'être achevée. Le 10 janvier 1947, André Siegfried écrivait une courte lettre très émouvante à l'administrateur du Collège de France : « Je saisis l'occasion pour vous remercier, ainsi que le Collège lui-même, de l'accueil que j'ai reçu parmi vous depuis le jour lointain, puisqu'il remonte maintenant à quinze années, où j'ai été nommé professeur dans notre maison. Je puis vous dire que ces années ont été pour moi des années de travail et de travail heureux dans lequel j'ai trouvé une parfaite liberté d'esprit et d'expression. J'en serai toute ma vie reconnaissant au Collège et à vous-même » (CDF/CXII).

CHAPITRE 9

LA BATAILLE POUR SAUVER “SCIENCES PO” (1945)

Le 19 août 1944, le Conseil national de la Résistance déclençait la libération de Paris par l'insurrection des FFI, aidées de la police municipale. Le 24 août, la 2^{ème} DB de Leclerc entra dans la capitale et le 25 août, à la Gare Montparnasse, le général Leclerc recevait la reddition du général von Choltitz, gouverneur militaire allemand de la place de Paris. André Siegfried nota le récit de ces événements sous la forme d'un *Journal d'une quinzaine (du 7 au 27 août 1944)* où il décrivait notamment les derniers jours des combats dans son quartier près du Palais-Bourbon (FS/13SI1dr3sdrb). A l'époque, *Le Figaro* avait son siège et ses bureaux au 14 rond-point des Champs-Élysées. Le 26 août 1944 à 16h00, c'était la descente historique du général de Gaulle sur les Champs-Élysées. Une photo conservée dans les archives du *Figaro* montre d'ailleurs André Siegfried, Paul Valéry et Georges Duhamel au balcon du siège du quotidien parisien pour assister à cet événement exceptionnel. Dans son *Journal d'une quinzaine*, Siegfried décrit la scène avec minutie et démontre, une fois de plus, sa capacité à sentir l'atmosphère du terrain :

« L'après-midi nous allons au Figaro, rond-point des Champs-Élysées, pour voir passer le défilé. Nous rencontrons Pierre Brisson, la vieille Madame Brisson, Duhamel et sa femme, Paul Valéry, plusieurs autres. Le temps est splendide, la foule enthousiaste. Le défilé comporte d'abord des tanks, puis à pied un groupe d'officiers à la tête desquelles on distingue de Gaulle. Il est très grand, mince et paraît marcher avec une remarquable aisance. Puis viennent de nombreux camions chargés de soldats et parallèlement d'autres avec des FFI. Il y a des délégations de la Croix-Rouge, de la police, des Gardes républicains. Des avions survolent l'avenue, très bas, allant très lentement. L'impression est complexe : il y a des traits d'un défilé du Front populaire, quelque chose d'américain (comme un défilé d'Hollywood), je ne sais quoi de révolutionnaire qui évoque 1830 ou

1848, enfin dominant l'ensemble un souffle général qui s'apparente à Valmy. En une heure, j'ai mieux compris toute notre tradition révolutionnaire parisienne qu'en des années de lectures historiques. Il s'agit d'une journée historique du reste, unique dans mes souvenirs » (FS/13SI1dr3sdrb).

Douze jours après la libération de Paris, André Siegfried fut reçu en audience par le général de Gaulle, président du gouvernement provisoire de la République française. C'était le 5 septembre 1944. Il est hautement significatif que le chef de la France libre dont la tâche était harassante en ces premiers jours d'une capitale libérée ait pris le temps de recevoir Siegfried pour discuter avec lui des grands problèmes du pays. Cette rencontre fut en elle-même la preuve que la notoriété et l'influence de Siegfried avaient un poids certain. Elle éclaire d'un jour particulier la pensée politique de de Gaulle et sa perception du pays. L'entrevue du 5 septembre 1944 ne fut certainement pas inutile car des nuages noirs s'amoncelaient sur le futur de l'Ecole libre des sciences politiques. André Siegfried lui-même en garda des notes :

« Hier soir, 4 septembre, une jeune fille en uniforme bleu, très élégante et correcte dans sa tenue militaire, est venue m'apporter une convocation du général de Gaulle m'informant que je serai reçu en audience par le général le lendemain à 10 heures 30 au ministère de la Guerre. J'arrive donc au ministère, rue Saint-Dominique, à l'heure dite. On me fait monter au premier, dans le salon occupé par l'officier d'ordonnance. J'y rencontre plusieurs jeunes officiers, anciens élèves de l'Ecole, qui me parlent et me disent qu'ils ont suivi mes cours : je trouve aussi le colonel Robert Lévi, agent de liaison de l'armée américaine auprès du général de Gaulle ; il me présente à un général américain qui vient rendre visite et est reçu avant moi, mais seulement quelques minutes, de sorte que j'attends à peine. On m'introduit dans un vaste salon, très éclairé, donnant sur le jardin du ministère. Derrière la table – une grande table ministérielle qui pourrait être celle de Vergennes – le général est debout ; il s'avance vers moi, la main tendue. J'étais extrêmement curieux de savoir quelle impression il me ferait. A peine avais-je vu quelques-uns de ses portraits, car sous l'occupation allemande ils étaient naturellement interdits. Je ne connaissais pas non plus sa voix qu'à la radio et elle m'avait toujours paru antipathique et déclamatoire. Je pensais trouver un officier cassant, sans liant, plein d'autorité sans doute mais dépourvu de séduction. Mon impression, quand, sans transition, je me trouvai en face de lui fut toute différente. C'est un homme très grand, essentiellement jeune d'aspect (il porte une quarantaine d'années au plus), très à son aise dans son allure, homme du monde, en somme peu militaire malgré son uniforme et plutôt du genre diplomatique. La figure est ovale, osseuse, avec des cheveux bruns ou grisonnants, des yeux non pas rayonnants mais clairs et regardant droit, un teint plutôt olivâtre et couronnant

le tout un sourire charmant et même séduisant. Nous savons qu'il peut être cassant et désagréable, je ne l'ai pas vu sous cet aspect, car son accueil était empreint de la plus grande amabilité, avec une simplicité qui met à l'aise immédiatement.

Sitôt que je suis assis, après lui avoir dit notre joie de le voir là, il dit : "Eh bien, quelle est la situation ?". Je lui demande s'il s'agit bien de la situation intérieure ou extérieure ? C'est de la situation intérieure que je voudrais d'abord parler avec vous. J'indique qu'à mon avis le mouvement de la Résistance qu'il symbolise se trouve, par le fait des circonstances, lié à la République, à la démocratie et à la gauche. En fait, et sauf de nombreuses exceptions, la droite et la bourgeoisie ont plutôt soutenu la politique du maréchal et c'est dans les rangs de la gauche que le gaullisme a trouvé le plus d'appuis. "C'est bien ainsi, dit-il, mais le sens du mouvement au début n'a pas été celui-là, car nous voulions prendre une attitude exclusivement nationale ; parmi mes premiers collaborateurs, il y avait des gens de la droite. Mais, ensuite, par la nécessité des circonstances, il en a été autrement".

J'ajoute que, dans le plébiscite dont il a été l'objet, s'expriment deux affirmations : une affirmation nationale et une affirmation républicaine, car, lui dis-je, l'attachement à la République me paraît très fort, très sincère, non pas sous une forme étroite mais sous une forme large, avec une idéologie se rattachant aux traditions de 1792 et 1898. Il faut tenir compte de cet état d'esprit. Du reste, ajoutai-je, c'est, je suppose, votre manière de voir puisque vous avez intitulé votre gouvernement le gouvernement provisoire de la République. Mais, après cela, le plébiscite, qui porte sur ces deux principes et sur une personne, ne dit rien davantage, de sorte que le général de Gaulle a un mandat en blanc dont il peut faire ce qu'il veut, sans beaucoup d'autres indications.

"Mais que veut-on de moi ?" me demanda-t-il. Je réponds qu'on attend qu'il fasse un gouvernement, rétablissant la République, maintenant l'ordre et en même temps restaurant un pouvoir fort. Peut-être beaucoup de gens, dans les provinces, voudraient-ils simplement revenir au régime ancien, et cela pour ses défauts autant que pour ses qualités ; les éléments conscients à gauche comme au centre, souhaitent quelque chose de nouveau. Le vrai problème est de restaurer l'autorité dans la démocratie.

"Que pensez-vous des communistes ?" demande-t-il. Je dis qu'on admire les communistes pour leur esprit de sacrifice, qu'on sait ce qu'ils ont fait pour la Libération, mais qu'on se demande s'ils ne font pas d'abord passer le communisme et seulement ensuite la France. L'action des communistes a été parallèle de celle des autres patriotes, mais, si la cause russe avait été contraire à celle de la France, on ne sait pas ce qu'ils auraient fait. Il y a, de ce fait, une certaine méfiance. En tout cas, on ne leur pardonnerait pas de vouloir confisquer le mouvement à leur

bénéfice.

“Ils ont essayé de le faire, dit-il, mais ils n’ont pas eu le temps de le faire et c’est pourquoi j’ai tenu à arriver si vite, en même temps que la Division Leclerc. Croyez-vous, ajoute-t-il, que les communistes puissent encore s’emparer du pouvoir ?”. Sur le terrain des barricades, c’est possible, mais pas sur le terrain du vote ou de la consultation nationale, est ma réponse. J’ajoute qu’il vaudrait mieux les avoir avec soi dans le gouvernement que contre soi. “C’est ce que je fais” me dit-il.

Il me demande ensuite comment se présenterait un gouvernement des partis en France. J’indique que les communistes sont organisés en parti distinct et le resteront ; que les socialistes viseront à se reconstituer, éventuellement contre les communistes, mais qu’ils sont diminués par le fait que beaucoup des leurs ne se sont pas bien conduits, que d’autre part, surtout dans le Midi, beaucoup d’électeurs votaient pour des socialistes sans être socialistes, avec des idées simplement radicales. Il est important d’autre part qu’il y ait une droite et que le gouvernement s’oppose à cette droite car, en France, il est impopulaire de s’opposer à la gauche et populaire de s’opposer à la droite.

“Que pensez-vous des démocrates populaires” demande-t-il ? J’ajoute qu’il faut en outre tenir compte d’un état d’esprit, non organisé en parti mais puissant, celui d’un besoin, élémentaire en quelque sorte, de retour à la liberté. Le monde des affaires est las de la contrainte, de la bureaucratie et il y a, dans la masse de la population, un désir évident de se libérer des réglementations vexatoires de l’économie dirigée. Si l’on fait appel à ce sentiment, on aura une réponse certaine, non pas politique mais spontanée et générale. Ceci dit, ne pas se leurrer : le libéralisme est un sentiment aristocratique extraordinairement peu répandu.

“Je sais cela, dit-il, mais on ne peut espérer maintenant et d’ici longtemps, de faire autre chose que de l’économie dirigée”. Il me demande ce que je compte faire. Reprendre mon enseignement, lui dis-je, et reprendre contact avec les pays anglo-saxons et l’Amérique du Sud ; “Il serait bien utile, dit-il, de faire connaître aux Anglo-Saxons l’état d’esprit de la France. Je souhaite que vous puissiez le faire. Les Américains, le président Roosevelt le premier, ne connaissent pas la France et sont inquiets à son sujet. Ils croient que la France est communiste ou fasciste, mais ne se rendent pas compte de l’état d’esprit que vous avez analysé. Si l’Amérique et l’Angleterre sont persuadées que la France est sincèrement démocratique et républicaine, sa position internationale sera grandement renforcée”.

Nous nous sommes levés, il me reconduit à la porte et je prends congé en le remerciant de son accueil tandis qu’il me dit, aimablement, le plaisir qu’il a eu à me voir » (FS/12SI1dr2sdr).

Lors du Conseil d'administration de l'Ecole libre des sciences politiques tenu le 6 février 1945, André Siegfried fut confirmé dans les fonctions de président de ce Conseil et Roger Seydoux dans celles de directeur de l'Ecole. Il prononça une allocution sur les conditions dans lesquelles il concevait son rôle de président, tout en rappelant brièvement les principales réformes réalisées depuis dix ans (FS/ISP36dr4). Il y avait longtemps qu'on avait demandé à Siegfried de prendre la direction de l'Ecole mais il avait toujours refusé, se considérant avant tout comme un professeur ayant peu de goût pour la fonction administrative. S'il acceptait le 6 février 1945 cette charge à laquelle l'appelait la confiance de l'Ecole, c'est parce qu'il considérait qu'il devait y exercer des fonctions purement présidentielles : le président préside et n'administre pas. Sur proposition de Siegfried, le Conseil d'administration, usant de la faculté qui lui était conféré par l'article 13 des statuts de l'Ecole, délégua une partie des fonctions du président entre les mains du directeur Roger Seydoux et du secrétaire général Jacques Chapsal. Ensuite, André Siegfried exposa au Conseil d'administration comment se posait la question de l'épuration au sein de l'Ecole. En septembre 1944, on avait procédé à l'exclusion de Joseph Barthélemy. Ce cas était le seul pour lequel il ne pouvait y avoir aucun doute. Pour certains autres noms, il s'agissait de questions particulièrement délicates pour lesquelles il fallait attendre la décision prise par les corps auxquels appartenaient les fonctionnaires intéressés. André Siegfried proposa donc au Conseil d'administration la constitution d'une commission interne à l'Ecole chargée des questions de l'épuration. Cette commission avait comme mandat de proposer au Conseil les mesures de suspension ou de radiation qu'elle estimait opportunes. Il s'agissait alors de cas où la décision du Conseil se trouvait liée par l'application pure et simple de la loi sur l'indignité nationale.

Quelques jours plus tard, les événements allaient se précipiter dans un sens peu favorable pour Sciences Po. A l'Assemblée consultative provisoire (qui tenait lieu d'Assemblée nationale avant les élections législatives du 21 octobre 1945 instituant la première Assemblée constituante), une proposition de résolution, portée par le groupe communiste, fut présentée lors de la séance du 20 février 1945. En clair, le groupe communiste de l'Assemblée consultative provisoire invitait le gouvernement provisoire de la République française à « confisquer les biens de l'Ecole libre des sciences politiques et à créer une Ecole des sciences politiques nationale et démocratique ». Les délégués présentant cette proposition n'étaient autres que Marcel Cachin, Casanova, Ambroise Croizat, Jacques Duclos, Etienne Fajon, Benoît Frachon, André Marty, Waldeck Rochet et Maurice Thorez, c'est-à-dire les principaux dirigeants communistes issus de la Résistance. Cette proposition portait trois accusations contre l'Ecole. Premièrement, on lui reprochait de ne donner accès qu'aux seuls étudiants appartenant à la grande bourgeoisie.

Deuxièmement, elle dénonçait le fait que le personnel administratif et financier de l'Ecole était en étroite liaison avec les oligarchies financières et industrielles. Troisièmement, enfin, la délégation communiste soutenait que, pendant l'Occupation, l'Ecole avait été un bastion de l'esprit collaborationniste et vichyssois. Dans des articles et des interviews et surtout dans une lettre publique du 16 avril 1945, André Siegfried s'attacha à réfuter ces trois points par un rétablissement de la vérité sur le rôle et le fonctionnement de l'Ecole libre des sciences politiques pendant l'Occupation (FS/1SP67). Face à la première accusation des communistes, il rétorqua que la répartition des élèves de l'Ecole par catégories sociales était de 30% pour la haute bourgeoisie, de 40% pour la bourgeoisie moyenne, de 15% pour la petite bourgeoisie, de 12% pour la très petite bourgeoisie et de 5% pour les classes rurales. Concernant la seconde accusation, il la réfuta en précisant que sur les 105 enseignants de l'Ecole libre des sciences politiques, 89 étaient des fonctionnaires ou des universitaires. En outre, l'Ecole appartenait à une société anonyme fondée en 1871 dont les actions appartenaient à des amis d'Hippolyte Taine et d'Emile Boutmy. Ni dividendes ni tantièmes n'étaient versés aux actionnaires. L'Ecole bénéficiait d'une convention avec l'Université de Paris mais elle ne recevait aucune subvention publique. La troisième accusation, celle de collaborationnisme et de vichysme, était de la plus extrême gravité et André Siegfried fit comprendre qu'elle pouvait justifier des poursuites en diffamation contre ses auteurs. L'attitude anti-allemande et anti-Vichy de l'Ecole libre des sciences politiques était de notoriété publique, souligna-t-il. Le cas qui avait posé le plus de problèmes était celui de l'un de ses professeurs, à savoir Joseph Barthélemy (1874-1945), devenu garde des Sceaux, ministre de la Justice et secrétaire d'Etat (1941-1943) dans le gouvernement du maréchal Pétain. Au-delà du cas Barthélemy, André Siegfried faisait remarquer que l'Ecole avait pratiqué le sabotage systématique du STO et fabriqué des fausses cartes d'élèves et de faux bulletins de recensement. Du coup, 5% seulement des élèves était parti au STO. De plus, l'Ecole avait été un grand centre de liaison entre les chefs de la clandestinité et les éléments résistants de l'Administration. Les représentants en France du général de Gaulle, les membres du Conseil national de la Résistance, les chefs des mouvements de la Résistance y prenaient des contacts et y tenaient des réunions. Bref, toutes les accusations portées par les leaders communistes s'effondraient comme un château de cartes, faute de preuves tangibles.

La défense publique de Sciences Po par Siegfried en ces heures critiques porta immédiatement ses fruits. Dans une lettre du 24 avril 1945, Gaston Tessier, membre de l'Assemblée consultative provisoire et secrétaire de la CFTC, soutint Siegfried. Il en fut de même pour Joseph Laniel, membre du Conseil national de la Résistance et futur président du Conseil, par une lettre du 4 mai 1945. Afin

de conforter la position de Sciences Po, Siegfried envoya le 1er juin 1945 une sorte de lettre de “défense” à plusieurs ministres du gouvernement provisoire : Georges Bidault, ministre des Affaires étrangères, René Mayer, ministre des Travaux publics, Alexandre Parodi, ministre du Travail, René Pleven, ministre des Finances, Jean-Marcel Jeanneney, ministre d’Etat, Raoul Dautry, ministre de la Reconstruction ainsi qu’à Gaston Palewski, directeur du cabinet du général de Gaulle. De là, découla l’entretien capital de 20 minutes accordé le 20 juin 1945 à 16h00 par le général de Gaulle à André Siegfried qui était accompagné de Roger Seydoux, directeur de l’Ecole. Au cours de cette entrevue, le général déclara qu’il avait exposé en Conseil des ministres un point de vue identique à celui de Siegfried. Il ajouta que le Conseil des ministres avait attendu quelques jours avant de déposer son projet afin de permettre au président et au directeur de l’Ecole d’en prendre connaissance. Il s’agissait du projet conçu par Michel Debré (1SP67). Emile Boutmy, disait de Gaulle, avait occupé une place vacante et s’il n’y avait pas eu Sciences Po, il n’y aurait rien eu du tout. Le général ajouta que l’Ecole s’était efforcée de former des hauts fonctionnaires et des grands administrateurs. Siegfried et Seydoux dénoncèrent devant de Gaulle l’attitude “anti-Sciences Po” prise par Pierre Cot devant la Commission de réforme de l’Etat, lequel demandait la réquisition et l’expropriation de Sciences Po. Le général leur répondit que Pierre Cot prenait toujours des positions démagogiques et qu’il n’était pas dans ses intentions d’exproprier l’Ecole libre des sciences politiques. Il ajouta que les positions de Pierre Cot étaient toujours extrêmes et qu’elles ne correspondaient pas à celles du gouvernement qui ne manquerait pas de les faire connaître prochainement. De Gaulle demanda à Siegfried à quelle date était fixée sa réception à l’Académie française. Le général et André Siegfried parlèrent ensuite de la politique extérieure, notamment de la politique franco-anglaise puis le général leva l’audience à 16h20. Autant dire qu’en vingt minutes, le sort de Sciences Po prit une toute autre tournure, même si les 21 et 22 juin 1945, eut lieu un débat à l’Assemblée consultative provisoire en vue de “réquisitionner” l’Ecole libre des sciences politiques (1SP67).

L’ordonnance n° 45-2264 du 9 octobre 1945 (J.O. du 10 octobre 1945), issue du projet Debré, établissait une Fondation nationale des sciences politiques (FNSP) à laquelle le patrimoine de l’Ecole libre des sciences politiques était entièrement transmis. Ce même décret instituait également une Ecole nationale d’administration, totalement distincte des Sciences Po, mais qui récupérait la préparation aux concours d’entrée aux Affaires étrangères et au Conseil d’Etat, jusque là assurée par l’Ecole. Dans l’exposé des motifs de cette ordonnance, l’Etat rendait hommage aux services rendus par l’Ecole depuis sa création en 1871. Ce texte fut approuvé par le Conseil d’administration de l’Ecole libre des sciences

politiques (ISP68/ISP69). Enfin, le décret du 22 mars 1946 procédait à la dissolution de l'École libre des sciences politiques et à son remplacement par deux entités : d'un côté, l'Institut d'études politiques de Paris consacré à des programmes d'enseignement préparant à des diplômes et, de l'autre, la Fondation nationale des sciences politiques, dédiée à la recherche.

Plus tard, le 18 octobre 1947, lors d'une Assemblée générale extraordinaire de la Fondation dont l'ordre du jour portait sur la dissolution de la Société anonyme "École libre des sciences politiques", le président Siegfried, dans un long discours, retraça l'historique des pourparlers entre Sciences Po et l'Etat. Roger Seydoux, témoin de tout premier ordre, en raconta fort bien la genèse quelques jours après le décès de Siegfried : « En 1936, le gouvernement de Front populaire s'inquiétait des succès croissants que remportait l'institution de la rue Saint-Guillaume aux grands concours de l'Etat. Jean Zay, ministre de l'Education nationale, envisageait la création d'une école nouvelle qui avait pour objet essentiel la suppression du monopole de fait dont bénéficiaient les Sciences Po. Les membres du Conseil de l'École étaient de leur côté hostiles à tout rapprochement non seulement avec l'Etat, mais aussi avec l'Université. Grands bourgeois habitués à diriger les affaires publiques ou privées conformément à des règles éprouvées, ils n'apercevaient pas encore clairement les causes profondes du mouvement d'opinion qui avait porté Léon Blum au pouvoir. Au sein d'un Conseil qui comprenait notamment le premier président de la Cour des comptes, le président du canal de Suez, ainsi qu'André Lebon, l'ancien ministre des Colonies, André Siegfried faisait figure d'homme jeune et d'esprit avancé. Seul professeur de l'École admis à siéger au Conseil, il regardait et écoutait avec une attention extrême et n'intervenait qu'à bon escient. Il sentait déjà venir l'orage qui allait durement secouer le vieux navire de la rue Saint-Guillaume et voulait le mettre en mesure d'affronter la tempête » (Seydoux, 1959).

Effectivement, en août 1939, un projet de convention entre Sciences Po et l'Etat, préparé avec Jean Zay, avait été interrompu à cause de la guerre. Cette convention aurait dû être appliquée par un décret-loi le 15 septembre 1939. Or, depuis deux semaines, la France était déjà en guerre contre l'Allemagne. Les difficultés s'accrurent considérablement avec l'Occupation à partir de juin 1940. L'École, suspecte au régime nazi, fut mise sous scellés. André Siegfried fut l'un de ceux qui insistèrent pour qu'elle reprît son activité. C'est pourquoi, sous le régime de Vichy, une convention avec l'Université de Lyon avait été signée en octobre 1940 pour qu'une filiale de l'École puisse s'installer en zone libre. En juin 1941, une convention était établie avec l'Université de Paris puis, en avril 1942, une autre avec l'Université d'Alger. Seydoux continue son témoignage : « Le rôle de celui qui était devenu le chef spirituel de la Maison devint essentiel lorsqu'il

prit la succession de Paul Tirard à la tête du Conseil d'administration. Deux dangers menaçaient alors l'Ecole : dans l'immédiat, la pression de l'occupant et de Vichy allait grandissant à l'égard d'une institution que l'on soupçonnait – à juste titre d'ailleurs – d'être un centre d'information et d'action pour de nombreux agents de la Résistance ; à plus long terme, c'est-à-dire la libération du pays une fois terminée, on pouvait craindre que certains partis politiques n'en exigent la nationalisation. Aux prises avec une telle situation, André Siegfried fit preuve de fermeté, de sagesse et de diplomatie. A l'égard de l'occupant et de Vichy (la fermeture de l'Ecole avait été envisagée par le gouvernement du maréchal), il continua à mener le bon combat pour que la ligne de conduite observée par la rue Saint-Guillaume depuis juin 1940 fût scrupuleusement observée. Songeant à l'avenir, il fit admettre au sein du Conseil deux représentants éminents de l'Université, le doyen de la Faculté de Droit et celui de la Faculté des Lettres. Ce mariage de raison, qui intervenait soixante-douze ans après la fondation de l'Ecole, devait se révéler précieux pendant les années qui suivirent » (Seydoux, 1959).

Comme on le perçoit aisément, les années 1940-1945 furent une période extrêmement éprouvante pour Sciences Po. Sans le vouloir, l'Ecole était au centre des enjeux entre Vichy et l'occupant d'un côté, la Résistance et la France libre de l'autre. Le fait que Joseph Barthélemy, professeur à l'Ecole, ait été ministre dans le gouvernement de Vichy ne facilitait pas la marge de manœuvre de Sciences Po. Prise entre deux feux, l'Ecole fut, au moment de la Libération, placée au centre des attaques de l'extrême gauche dans les Assemblées dont l'objectif était sa disparition pure et simple. Or, il est bien clair que le gouvernement provisoire ne pouvait ignorer le poids et l'influence politique de l'extrême gauche et des communistes. C'est en cette période difficile que le rôle de Siegfried fut véritablement capital. En effet, selon Seydoux, Siegfried voulait bien une entente avec l'Etat, mais il n'acceptait ni subordination ni contrôle qui se seraient traduits par la perte de l'indépendance de l'Ecole (Seydoux, 1959).

Dès lors, on comprend mieux ce qui s'est passé pendant les quelques mois où le destin de Sciences Po faillit basculer. L'entrevue de Siegfried et Seydoux avec de Gaulle avait eu lieu le 20 juin 1945 mais l'ordonnance établissant la Fondation nationale des sciences politiques ne fut publiée que le 10 octobre 1945. Or, entre juin et septembre 1945, des négociations s'engagèrent avec Michel Debré chargé par de Gaulle de trouver un nouveau statut pour Sciences Po. Debré s'attacha le concours des ministres Capitant et Jeanneney. Dans ces négociations, Siegfried fut l'interlocuteur central de l'Ecole vis-à-vis des pouvoirs publics. Il se trouvait dans un rôle délicat qu'il n'avait jamais joué jusque là dans sa carrière. Seydoux fut à ses côtés pendant cette période difficile. Ayant été le témoin privilégié de ces moments exceptionnels, il témoigna, plus tard, des talents déployés par Siegfried :

« C'est alors que la patience, l'opiniâtreté, la diplomatie souriante et surtout le prestige intellectuel et moral de Siegfried firent merveille... Une grande patience mise au service d'une cause juste par un homme respecté de tous avait enfin sa récompense. La thèse d'André Siegfried l'emportait. Grâce à lui, la vieille maison de la rue Saint-Guillaume, alliée à l'Université mais nullement inféodée à l'Etat, voyait ses tâches confirmées et élargies. L'autorité inégalée d'un homme avait su triompher des passions ; l'avenir de l'Ecole était sauvegardé et l'intérêt général bien servi » (Seydoux, 1959).

Ainsi, à différentes périodes critiques de l'existence de l'établissement de la rue Saint-Guillaume, André Siegfried rendit d'éminents services institutionnels. Ce n'est donc pas sans raison que Jacques Chapsal considérait Siegfried comme la "plus haute autorité morale" de Sciences Po et comme le "père spirituel de l'Ecole" (*Le Figaro Littéraire* du 4 avril 1959). Cet hommage indéfectible n'est nulle part mieux concrétisé que sur le côté gauche de l'escalier d'entrée de l'Institut d'études politiques au 27 rue Saint-Guillaume où figure l'effigie sculptée de Siegfried. Elle permet de garder le souvenir de la dette morale de l'établissement à son égard.

CHAPITRE 10

VOYAGEUR ET CONFÉRENCIER : UN AMBASSADEUR DE LA PENSÉE FRANÇAISE

Les voyages furent à la base de toute l'œuvre siegfriedienne (Broc, 1999, 2003). André Siegfried fut d'abord et avant tout un homme du train et du paquebot, l'un des derniers représentants du Grand Tour. Il a 25 ans lorsqu'il effectue le tour du monde en 23 mois de 1898 à 1900. Tous ces multiples périples, effectués à plusieurs reprises dans tel ou tel pays du monde, ont donné naissance à des études souvent comparées à des diagnostics (Etats-Unis, Canada, Afrique du Sud, Inde, Brésil, Israël, Suisse, Nouvelle-Zélande...). Au total, son tour du monde a duré tout près de 60 années. Il aimait accumuler des notes de voyages qu'il arrangea dans deux documents intimes : *Carnet de voyages de Paule et André 1907-1940* et *Voyages postérieurs à 1940* (FS/12SI4dr3sdrb, FS/12SI4dr3sdrc). On y trouve certains petits textes évocateurs et précis :

- 27 heures de Pullman de Chicago à Denver (juin 1914)
- Los Angeles, la Nice californienne (septembre 1925)
- Impressions de Berlin (5 juin 1928)
- Paysages scandinaves (13 mai 1934)
- Survol des canaux interocéaniques (1937)
- Le détroit de Gibraltar (15 mai 1938)

De plus, chaque note de voyage était illustrée d'un croquis dessiné par lui-même où se trouvait cartographié l'itinéraire du circuit. Jusqu'à sa nomination à la chaire de géographie économique de l'Ecole libre des sciences politiques en 1910, André Siegfried mena l'existence d'un fils de famille sans activité professionnelle régulière. A cette époque, il a parfois eu conscience de cette condition d'héritier. En 1900, alors qu'il est de passage à Bombay à l'occasion de son Grand Tour, il sent bien qu'il n'est qu'un "banal globe-trotter" alors que son

père, au même âge (25 ans), avait fondé en 1861 dans cette métropole indienne une entreprise prospère d'exportation de coton vers la France. Le tour du monde, inspiré des Anglo-Saxons, est pour les Siegfried une sorte de rite initiatique. Son oncle Jacques avait effectué un tour du monde de seize mois en 1868 tandis que Jules Siegfried junior, son frère aîné, fit le sien en 1892 à l'âge de 22 ans. Jules junior est encore en voyage en Mandchourie quand le 4 octobre 1911 depuis le Yamoto Hotel de Mukden (aujourd'hui Shen-Yang) appartenant à la South Manchuria Railway, il livre à André ses impressions sur le Japon et sur Port-Arthur (l'actuelle ville chinoise de Lü-Shun) et son paysage dévasté par la guerre :

« J'ai quitté le Japon avec plaisir car j'y ai éprouvé une forte désillusion. Ce sont des copistes qui sont restés des barbares... Au point de vue financier, nous aurions très tort d'aller chercher fortune chez eux et encore plus tort de les aider avec nos capitaux. Tout cela se retournera contre nous un jour ou l'autre... Les Européens établis au Japon se trouvent dans un pays surexploité et financièrement pauvre, entourés d'ennemis et en butte à la malhonnêteté japonaise qui, depuis que les Japonais copient les Américains, se double de malhonnêteté américaine... Les Japonais cherchent à faire tomber les sociétés européennes et ils les rachètent à bas prix. Ainsi ils japonisent les affaires... Tu sais que j'ai eu une expérience nouvelle : mon bateau a abordé un gros voilier de 200 tonnes qui a coulé en une minute. C'était affreux... Je suis arrivé à Dairen (Dalny) le 20 septembre et j'ai visité Port-Arthur le jour même. Vert sublime mais la tournée Cook est trop bien organisée. J'ai surtout admiré la Cote 203, ravinée et labourée par les coups de canon, et le port du Nord qui est dans un état de délabrement horrible » (FS/13SI1dr3).

Le paysage ravagé qui frappait tant Jules junior était la trace toute fraîche de la guerre russo-japonaise (1904-1905) résultant de la lutte pour le partage de la Mandchourie et de la Corée entre la Russie et le Japon et plus spécialement du siège de Port-Arthur lancé contre la ville par les Japonais, siège qui s'acheva par la reddition de la garnison russe le 2 janvier 1905. Quant au port de Port-Arthur dans l'état de "délabrement horrible" décrit par Jules, il faut savoir que c'est là exactement où, le 9 février 1904 et sans déclaration de guerre, la flotte japonaise torpilla sept bâtiments de guerre russes. La défaite russe à Port-Arthur accéléra le déclenchement de la Révolution de 1905 à Saint-Pétersbourg qui sonna le "commencement de la fin" pour l'Empire des Romanov et qui fut, en quelque sorte, la "répétition générale" de la Révolution d'octobre.

Les pérégrinations des frères Siegfried, et celles d'André en particulier, s'effectuent à une époque où les universitaires français ne voyagent guère. En cela, ces voyages contrastent fortement avec les pratiques professionnelles du milieu petit-bourgeois des Facultés des Lettres du premiers tiers du XXème siècle (Chevalier,

1989). Plus encore, les innombrables voyages accomplis par André Siegfried, depuis son arrivée aux Sciences Po en 1910 jusqu'à sa disparition (il effectue une ultime tournée en Allemagne en novembre 1958), sont ceux d'un personnage officiel, surtout après la parution des deux livres à succès que furent *Les Etats-Unis d'aujourd'hui* (1927) et *La crise britannique au XXème siècle* (1931). En 1950, Alice La Mazière, journaliste au quotidien d'Angoulême *Charente Libre*, vint l'interroger dans son bureau à l'IEP rue Saint-Guillaume. Elle lui posa une première question : « C'est dans le vaste monde plus que dans les bibliothèques que vous avez puisé vos connaissances ? » Réponse de Siegfried : « Exactement, j'ai fait deux fois le tour du monde et n'aime parler de ce que j'ai vu. Pour connaître les faits, je compte moins sur la lecture que sur la conversation : il faut questionner beaucoup de gens divers. Au bout de huit ou quinze jours, on commence à voir clair ». Puis Alice La Mazière enchaîne : « Je lui demande s'il n'a pas conservé de ses nombreux voyages quelques souvenirs pittoresques. Voici celui qui lui revient spontanément à l'esprit. C'était en 1918. Il arrive à Samoa et est accueilli par le roi indigène, tout nu dans sa case, nu comme un vers, nu comme Eve à son premier péché. Vingt ans plus tard, nouvelle visite. Cette fois c'est un gouverneur américain qui le reçoit. Au cours d'une brillante réception, il aperçoit le roitelet dont l'allure s'était quelque peu modifiée. Vêtu d'un pagne, d'un gilet de laine, il maniait avec nonchalance une élégante badine. Par pudeur, M. André Siegfried ne fit nulle allusion au passé » (La Mazière, 1950). Roger Seydoux, le proche collaborateur aux Sciences Po, considérait que le voyage était quasi un élément indispensable chez Siegfried qui vivait sa carrière de ces pérégrinations continuelles dont l'absence l'aurait étioilé : « Globe-trotter infatigable, il reprend, la guerre à peine terminée, ses périples à travers le monde. Il est à San Francisco pour la première Conférence des Nations unies, à Berlin quelques mois après l'arrêt des hostilités. Il entreprend un voyage en Amérique latine, puis un autre en Afrique qui le conduit jusqu'au Cap ; dans quelques mois on pourra le rencontrer aux Indes ou en Afghanistan. Une grande université américaine réclame-t-elle son concours ? Il fait un saut aux Etats-Unis et revient aussi alerte que s'il avait passé un week-end à Nice ou à Biarritz » (Seydoux, 1950). A travers une anecdote amusante, Louis Joxe (1901-1991), ministre du général de Gaulle de 1959 à 1968, fit ressortir combien l'idée du voyage était consubstantielle à Siegfried : « Autre souvenir. Je passe par Bruxelles, il y a de cela quinze ans, il avance vers moi ; il est coiffé d'un casque colonial. "Bonjour, dit-il, nous partons pour le Congo belge". A vrai dire, il était déjà tout entier au Congo » (Joxe *in* Association André Siegfried, 1960).

Partout où il voyageait pour mener ses enquêtes et amasser la matière première de ses futurs livres ou articles, André Siegfried se faisait conférencier et c'est

dans cette fonction qu'il agissait réellement comme l'ambassadeur itinérant de Sciences Po et du Collège de France dans le monde. En l'absence de traces complètes, il est d'ailleurs difficile de connaître le nombre exact de conférences qu'il prononça dans des enceintes étrangères. Lors de ses déplacements, il emmenait sa machine à écrire pour dactylographier ses notes de conférence. A de très rares exceptions, Siegfried ne rédigeait jamais un texte complet pour ses interventions publiques. Au fil des années, il avait mis au point une méthodologie particulière pour construire ses conférences. Une bonne illustration en est cette causerie qu'il prononça en 1955 sur *L'automobile, la route et l'Etat*. Dans les notes dactylographiées de cette intervention publique, il explique très clairement sa technique pour bâtir ses prestations orales devant des publics divers :

- 1/ Contacter les meilleures personnes-ressources avec qui l'on doit déjeuner
- 2/ Etablir un plan
- 3/ Remplir ce plan par ses propres articles
- 4/ Développer une argumentation générale
- 5/ Illustrer par des exemples pris dans sa propre culture et dans sa propre littérature

Pour cette conférence, en particulier, André Siegfried avait pris la peine de contacter le président de l'Automobile Club de France, le président de la Fédération nationale automobile, le président de la Société des ingénieurs de l'automobile, le ministre des Transports, le président du Syndicat des constructeurs automobiles, le président de la Prévention routière, le directeur des études et de la recherche à la Régie Renault. Lorsqu'il délivra cette conférence, Siegfried commença par exposer une problématique qui interpella très fortement son auditoire, aussitôt captivé : « Les 500 000 véhicules immatriculés à Paris et qui ne trouvent aucune place ni dans les garages publics ni dans les garages privés, bloqueraient, s'ils étaient réunis dans la capitale, 2 000 kilomètres de trottoirs, c'est-à-dire beaucoup plus qu'il n'existe de tels emplacements à Paris » (FS/6SI2). A partir de ce postulat ainsi exposé, Siegfried développa le plan suivant:

- 1/ Place de l'automobile dans le développement des sociétés modernes
- 2/ Le parc automobile et sa signification dans la structure sociale moderne
- 3/ L'automobile, la vitesse et l'obstacle
- 4/ La place sociale de l'automobile

Il abordait toutes sortes de sujets d'actualité ou de société devant des auditoires très différents dans leur composition interne. Par exemple, cette conférence du 18 mars 1947 à l'Ecole des beaux-arts de Paris intitulée *Quelques aspects mal explorés : la géographie des couleurs, des odeurs et des sons*. Ce jour-là, sur la

base de 23 pages de notes dactylographiées, André Siegfried improvisa et parla d'abondance à partir de ce qui était davantage un canevas d'idées qu'un texte scientifique complet (FS/6SI2dr2). Le 2 mars 1948, il était en Belgique où, à partir d'un texte de 11 pages, il parla à l'Académie royale de Bruxelles sur *L'Europe Centrale* (FS/6SI2dr5). Ou encore cette conférence prononcée à Strasbourg le 23 février 1953 sur le thème *Pourquoi les protestants français votent à gauche ?* (FS/3SI14dr6). Un 7 janvier 1955 à Paris devant la Société des amis de la République, il aborda *La psychologie des Latins* (FS/6SI3dr5) puis, le 21 janvier suivant, devant les élèves et les professeurs de l'École supérieure aérienne, il parla de *La psychologie des Anglo-Saxons* (FS/6SI3dr4). Malgré l'âge et les années, Siegfried n'a jamais ralenti le rythme de ses conférences. Autant que les périples, l'écriture et l'enseignement, elles étaient, pour lui, une nécessité.

Au cours de ses voyages et de ses séjours dans des institutions étrangères, il avait toujours l'habitude d'envoyer au directeur de l'École des sciences politiques ou à l'administrateur du Collège de France des sortes de comptes rendus où apparaissait, avec un naturel amical, le fruit de ses observations et de ses analyses sur l'établissement d'accueil ou sur le pays d'accueil. Ainsi, cette lettre du 30 novembre 1927 à son directeur de Sciences Po depuis le *All Souls College* à Oxford :

« ... Je suis à *All Souls College* à titre de membre associé. C'est-à-dire que j'ai été élu membre du collège, au même titre que les *Fellows*, mais à titre temporaire. Je demeure dans le collège où j'ai un appartement et je puis me considérer entièrement chez moi. La vie est celle d'un club, très confortable en ce qui concerne les salons, excellent pour la cuisine et les vins, très bon aussi comme chambre sous la réserve du froid. Oxford se pique d'être restée une cité du Moyen Age. C'est vrai à divers égards et, en particulier, au sujet du chauffage. Vous ne pouvez vous imaginer ce qu'on gèle dès qu'on s'éloigne à plus de deux mètres des cheminées.

Je travaille le matin dans la bibliothèque, magnifique et très bien fournie. Je n'ai jamais réussi à travailler l'après-midi car la vie sociale est trop active ; et je ne saurais m'en plaindre puisque l'hospitalité est charmante. Je vois aussi beaucoup de monde et j'ai l'occasion de causer de toutes sortes de questions. A l'occasion aussi je vais à Londres, mais le plus rarement possible, car je désire consacrer ce séjour à Oxford.

Peut-être Londres serait-il, au fond, plus intéressant, parce que plus vivant. Ici, ce qu'il y a de vie, vient peut-être du dehors. Il y a un va-et-vient continu, des visiteurs de Londres, de l'étranger, beaucoup d'hommes occupant des situations considérables, qui reviennent dîner ou passer le week-end à leur ancien collège ; mais l'atmosphère d'Oxford ne donne pas l'impression de la vitalité in-

telle. Les jeunes gens sont charmants, causants, vifs d'esprit ; souvent, les professeurs donnent moins cette impression. La dignité professorale n'est pas ici un mythe. On est entouré de cérémonial, de rites, de hiérarchies diverses qui sont vraiment prises un peu trop au sérieux et qui, à la longue, doivent réagir sur la vie intellectuelle. Je connais certes la théorie. Ces formules sont purement un cadre dans lequel on se meut et dans lequel les idées les plus hardies peuvent se former et évoluer librement. Je voudrais en être tout à fait sûr » (FS/13SI4d1).

Le 14 juillet 1937, de l'Hôtel Gloria sur l'Avenida Beira Mar où il résidait à Rio de Janeiro, André Siegfried rendait compte à l'administrateur du Collège de France de la série de conférences qu'il effectuait au Brésil durant tout le mois de juillet. De retour en France, Siegfried s'attela, pendant tout le mois d'août, à la rédaction de cinq articles intitulés *Impressions du Brésil*, transformés ultérieurement en un petit livre paru au Havre. Il y abordait la relation homme-nature dans cet Etat-continent, le peuple brésilien, l'équilibre économique, l'industrialisation, les paysages et les problèmes de culture intellectuelle (FS/1SI11). En septembre 1948, Siegfried faisait une tournée de conférences en Afrique du Sud d'où sortit en 1949 l'ouvrage *Afrique du Sud : notes de voyage*. Financé par la Direction générale des affaires culturelles au ministère des Affaires étrangères, ce voyage avait fait l'objet de la part de Siegfried d'une note préalable de synthèse où il mettait en relief les grandes questions liées à ce pays :

« Les problèmes de l'Afrique du Sud sont complexes, divers et d'un intérêt que l'on peut qualifier de particulièrement actuel. Dès l'instant que les deux guerres mondiales ont révélé l'insécurité de la route du Canal de Suez, dès qu'il y a conflit armé, la route de Vasco de Gama reprend une importance qu'elle avait perdue depuis 1869, et redevient plus que la Méditerranée et la Mer Rouge, l'axe de l'Empire britannique sous la forme nouvelle que celui-ci est en train de prendre. Il y a donc lieu d'étudier cette route, notamment dans les ports de Cape Town et Durban.

L'Afrique du Sud prend, de ce fait, dans l'équilibre de la communauté britannique une place de premier rang, et l'on s'explique mieux le voyage du roi Georges VI dans ces régions ; il serait essentiel pour l'Angleterre de pouvoir compter en toute confiance sur l'Union sud-africaine ; il serait fatal que cette confiance ne pût exister. Dans ces conditions, l'étude du régime sud-africain, notamment après la défaite politique du maréchal Smuts, mérite une attention toute particulière.

Cette question est liée à la structure démographique de l'Union, et à la nature des rapports, soit entre les Anglais et les Boers, soit entre les Blancs et les Noirs. Le problème de la ségrégation raciale et celui du pauvre Blanc sont des facteurs qu'il s'agit de bien analyser. Il semble que l'Empire britannique ait envisagé de replier sur l'hémisphère austral une partie de la production industrielle nécessaire

à la guerre: dans quelle mesure l'Union sud-africaine est-elle industrialisée, ou capable d'industrialisation ? Dans quelle mesure aussi désire-t-elle être un refuge de capitaux ? Questions liées à celle du loyalisme sud-africain ?

Le rayonnement de la France qui doit s'exprimer non seulement par ses productions intellectuelles, mais par la diffusion de ses techniques là où elles sont supérieures, peut-il s'étendre et dans quelles conditions à l'Afrique australe ? Telles sont les questions que je souhaite étudier » (FS/1SI10).

Après la Seconde Guerre mondiale, les ambassades de France dans les capitales étrangères reçoivent André Siegfried comme membre de l'Académie française. Dans une lettre du 5 octobre 1948, l'ambassadeur de France à Pretoria écrit à André Siegfried après son passage le mois précédent en Afrique du Sud :

« Monsieur et Cher Maître,

Je vous remercie de votre aimable lettre de Salisbury et nous sommes heureux que le souvenir que vous emportez, Mme Siegfried et vous-même, de votre séjour en Afrique du Sud vous soit agréable. Ici nous assistons une fois de plus à l'exode du Gouvernement qui délaisse Le Cap pour venir passer trois mois ici, après quoi nous redescendons au Cap avec lui. C'est une situation vraiment singulière que ces perpétuels déplacements. Le Gouvernement a fait voter son budget et, après d'âpres luttes de procédure parlementaire, a fini par supprimer le droit de représentation au Parlement des Indiens et par limiter en fait, sinon en droit, le droit de vote des *Cape Coloured*. Cette dernière mesure a été violemment combattue par l'opposition, qui perdra de ce fait quelques milliers d'électeurs *coloured*, qui votaient toujours pour elle. Et avec l'approche des élections provinciales, cette perspective n'a pour elle rien de réjouissant. Veuillez, je vous prie, présenter à Mme Siegfried, avec les souvenirs de ma femme, mes respectueux hommages et croire, Cher Maître, à mes sentiments les plus distingués et très fidèles » (FS/1SI10).

En octobre 1948, de retour en France, André Siegfried faisait un rapport sur le voyage qu'il venait d'accomplir en Afrique du Sud à l'attention du directeur général des Affaires culturelles du ministère des Affaires étrangères. Ce texte, à l'objectif pourtant administratif, montrait combien Siegfried présentait les graves problèmes auxquels l'Afrique du Sud allait être rapidement confrontée :

« La *Mason-Dixie Line* a une ligne analogue en Afrique du Sud. Ce pays me laisse en somme une impression trouble et contradictoire. Impression de richesse localisée et précaire, recouvrant un fonds de pauvreté ; impression de quelque chose de malsain, devant conduire tôt ou tard à quelque crise éventuellement fatale. Impression de précarité de la position de la race blanche dans cette partie du monde, comme s'il s'agissait d'un avant-poste isolé et à la longue difficile à maintenir. L'opinion mondiale est sévère pour l'Afrique du Sud, et non sans

raison. Sans doute était-il loisible d'employer la main-d'œuvre noire pour l'extraction de l'or, mais il n'est pas permis de la reléguer pour toujours dans les emplois inférieurs en lui interdisant de s'élever. La condamnation morale prononcée contre les Sud-africains est donc justifiée, mais on oublie trop que les Américains et les Australiens ont supprimé les races indigènes et que, s'il s'agit des Noirs, ils ne sont pas mieux traités dans les Etats du sud des Etats-Unis qu'ils ne le sont en Afrique australe » (FS/ISI10).

Une illustration concrète du rôle d'André Siegfried comme "ambassadeur de la pensée française à travers le monde" reste la tournée mexicaine de la seconde quinzaine de septembre 1935. Un témoignage direct et complet en a été conservé : c'est le rapport que Bernard Hardion, chargé d'affaires à la légation de France à Mexico, faisait parvenir le 5 octobre 1935 au ministre des Affaires étrangères (CDF/CXII). Cette visite, explique-t-il, ne devait pas être seulement une tournée de conférences mais l'occasion d'un rapprochement intellectuel entre l'élite mexicaine et un éminent représentant de la science française. Ce devait être aussi pour la colonie française l'heureux réconfort d'une parole particulièrement claire et attachante et, pour l'infatigable voyageur, qui, à deux reprises, était déjà venu au Mexique, une nouvelle expérience de l'Amérique. Pour assurer le succès des conférences du professeur de Sciences Po et du Collège de France, trois cents affiches présentant le programme de Siegfried furent réparties dans Mexico tandis que des articles paraissaient dans les grands quotidiens de la capitale, le *Nacional*, l'*Excelsior* et l'*Universal*. Le ministre mexicain de l'Education publique voulut même revendiquer le patronage exclusif des conférences d'André Siegfried espérant que l'université mexicaine y trouverait lustre et appui. Le chargé d'affaires français expliqua au titulaire du Quai d'Orsay qu'autour d'un éminent représentant de la culture européenne, il était souhaitable de faire l'union de tous : catholiques et libres penseurs, créoles et métis, modérés et marxistes, universitaires, hommes politiques et gens du monde. Chaque conférence de Siegfried attira un public de 600 personnes. Les Siegfried étaient venus de San Francisco en deux étapes avec arrêt à Guadalajara, capitale de l'Etat fédéré du Jalisco, où Siegfried fit une conférence devant 300 personnes. Les Siegfried arrivèrent à Mexico le 10 septembre. Une réception eut lieu le soir même à la légation de France en présence de 250 invités. Le couple profita de certains jours fériés et des week-ends pour visiter le pays en voiture (environs de Mexico, Puebla, Cuernavaca, Taxco...) puis, par avion, il se rendit pour deux jours à Merida, Chichen-Itza et au Yucatan.

André Siegfried eut des entrevues avec le ministre mexicain des Affaires étrangères, avec le président et le secrétaire général du Parti révolutionnaire institutionnel, avec le ministre des Finances et, enfin, avec le président de la Banque

nationale. Il fut fait docteur *honoris causa* de l'Université nationale autonome de Mexico. Le diplomate Bernard Hardion concluait son rapport à son ministère :

« Le très vif intérêt que suscitèrent les conférences du Professeur Siegfried, la sympathie avec laquelle ce savant aborda l'étude des questions les plus délicates, le tact parfait, la merveilleuse souplesse dont notre conférencier fit preuve pour définir des méthodes, des conceptions, des préférences qui sont celles de notre démocratie française mais qu'ici le Gouvernement et le Parti considèrent déjà comme réactionnaires et périmées, cette manière d'élever le débat et de garder aux choses leur aspect éternel, tout concourut pour faire du court séjour de Monsieur Siegfried un succès dont bénéficiera notre influence. Je dois ajouter que Madame Siegfried, par son intelligence, son charme, l'enthousiasme qu'elle manifestait constamment pour l'art le plus ancien d'Amérique comme pour le mouvement de la sculpture et de la peinture contemporaines, contribua grandement à faire naître cette ambiance de confiance et d'amitié qui entourait tout de suite nos hôtes » (CDF/CXII).

Et il est vrai que le programme des conférences d'André Siegfried représentait un bon reflet de ses enseignements de Sciences Po et du Collège de France :

- Mercredi 11 septembre 1935. Sous la présidence d'honneur du ministre des Affaires étrangères, du ministre de l'Éducation publique et du recteur de l'Université nationale autonome de Mexico, conférence intitulée *Quelques figures d'hommes politiques français que j'ai connus (Gambetta, Jules Ferry, Clémenceau, Poincaré, Briand)*.
- Jeudi 12 septembre 1935. Sous le patronage de la Société mexicaine de géographie et de l'Académie nationale Antonio Alzate, conférence intitulée *L'enseignement et les méthodes de la géographie économique*.
- Jeudi 19 septembre 1935. Sous le patronage de l'Union rationaliste (section de Mexico), conférence intitulée *La crise de l'Europe et la position de l'Europe dans le monde*.
- Lundi 23 septembre 1935. Sous le patronage de l'Université nationale autonome de Mexico, conférence intitulée *La vie politique et les partis en France (première partie)*.
- Mercredi 25 septembre 1935. Suite et fin de la conférence précédente.
- Jeudi 26 septembre 1935. Sous le patronage du ministre de l'Éducation publique, conférence intitulée *L'éducation civique et l'enseignement de la science politique dans les démocraties modernes*.
- Vendredi 27 septembre 1935. Sous le patronage de l'Alliance française, conférence intitulée *La contribution de la France à la civilisation moderne*.

Toutefois, l'ambassade intellectuelle itinérante de Siegfried eut une plus grande influence dans ses fonctions de professeur invité dans des universités étrangères (*Visiting Professor* dans le monde anglo-saxon). L'expérience la plus significative à cet égard fut le semestre d'automne 1955 passé à la prestigieuse *Harvard University* (Cambridge, Massachusetts), non loin du centre historique de Boston. Deux grands politologues américains de Harvard lui doivent beaucoup : Laurence Wylie et Stanley Hoffmann. La venue de Siegfried à Harvard avait été précédée de plusieurs visites dans d'autres institutions : série de conférences en 1929 au *Williamstown Institute of Politics* à Williamstown (Massachusetts), colloque sur la France moderne en 1950 à l'Université de Princeton (New Jersey). Puis, en 1951, Siegfried participa pendant plusieurs mois au programme du *Committee on Social Thought*, animé par son vieil ami John Nef à l'Université de Chicago. Il fit d'ailleurs dans cette institution une série de conférences publiques (Wylie, 1977).

La réputation de Siegfried était déjà établie grâce à l'audience engendrée par son ouvrage *Les Etats-Unis d'aujourd'hui* (1927), devenu un classique dans les universités américaines. Afin d'exprimer sa gratitude pour ses contributions "étatsuniennes", l'Université de Chicago le fit docteur *honoris causa* en 1955. Tout cela favorisa fortement le séjour de Siegfried à Harvard à l'automne 1955. Dans le cadre du *Roger Bacon Fund*, Carl Friedrich, politologue réputé à Harvard et Samuel De Beer, directeur du département de science politique dans la même institution, invitèrent Siegfried à venir comme *Bacon Exchange Professor*. L'affaire fut conclue par une série de lettres en janvier 1955. Siegfried devait assurer un enseignement de 11 semaines (du 26 septembre au 7 décembre) à raison de deux cours par semaine, devant un auditoire de 25 à 50 étudiants.

Les Siegfried prirent le *Liberté*, paquebot de la Transat, au Havre et débarquèrent à New York au début de septembre. Pour André Siegfried, c'était sa quinzième traversée de l'Atlantique en 58 ans ! Dans le paquebot, les Siegfried rencontrèrent le chanteur Maurice Chevalier qui se rendait aussi à New York. Au début des trois mois du séjour, le couple Siegfried logea au *Commander Hotel*, localisé juste devant le *Cambridge Common*, haut lieu de l'histoire américaine. C'est là, en effet, qu'en 1775 George Washington prit le commandement de l'armée des *Insurgents* contre les Britanniques. Ensuite, l'université Harvard installa Paule et André Siegfried au *Continental Hotel*, situé dans Cambridge même. Siegfried dispensa donc un cours sur la vie politique française. Les étudiants furent extrêmement surpris par la jeunesse d'esprit des Siegfried et par leurs relations simples, cordiales et directes avec eux. En sus du cours à Harvard, Siegfried accepta de prononcer des conférences à Boston et à Cambridge. L'un des étudiants ayant suivi ses cours du semestre d'automne 1955, devenu plus tard politologue

éminent, fit un jour cette confidence à Laurence Wylie : « Je ne monte jamais en avion sans penser à Siegfried. C'est lui qui m'a révélé tout ce que l'on peut comprendre en regardant les rapports des hommes avec leur environnement naturel. Il m'a appris à distinguer les frontières politiques et sociales à travers un hublot » (Wylie, 1977). Stanley Hoffmann qui assista à tous ses cours de l'automne 1955 livra ses impressions :

« Il y avait là une synthèse tout à fait exceptionnelle entre l'expérience de l'homme et son extraordinaire culture. Il est difficile soit de parler de l'homme, soit de parler du professeur, sans rendre un hommage particulier à sa femme qui assistait à tous ses cours et dont j'ai pu apprécier la vigueur et le charme quand ils étaient tous les deux à Harvard. On les voyait traverser le campus de Harvard bras dessus bras dessous. C'était très exactement *Philémon* et *Baucis* découvrant non pas l'Amérique, qu'ils connaissaient depuis très longtemps, mais une certaine jeunesse américaine. Si je peux me permettre une anecdote personnelle : j'ai assisté au premier cours de Siegfried à Harvard en septembre 1955. Je venais moi-même d'arriver de France et je suis resté là-bas. André Siegfried, qui avait toujours son allure de jeune homme, a commencé son cours, le premier qu'il faisait intégralement en anglais (et un cours, là-bas, cela signifie trente leçons), en disant "Quand je suis venu pour la première fois aux Etats-Unis en 1898...". On a vu les étudiants commencer à calculer, se rendre compte qu'ils avaient affaire à un homme de quatre-vingts ans, il y eut une sorte d'ange qui passa » (Hoffmann in Bonnefous, 1977, p. 120).

Fidèle à son habitude, Siegfried fit deux comptes rendus de son semestre d'Harvard à Jacques Chapsal, le directeur de l'Institut d'études politiques. Et il est intéressant de voir comment Siegfried saisit et évalue le système de l'enseignement supérieur américain dans une première missive du 14 octobre 1955 :

« Cher ami,

Je vous dois de mes nouvelles et je pense que vous serez intéressé de connaître mes premières impressions d'Harvard. J'y suis maintenant depuis plus de deux semaines et j'ai de suite commencé mes cours, qui ont lieu deux fois par semaine au *Department of Government*, dirigé comme vous le savez par De Beer. Mon cours a comme sujet *De la Troisième à la Quatrième République* et s'adresse à un public composé de *graduates* et d'un certain nombre d'*undergraduates*, une soixantaine, quelquefois quatre-vingts. J'ai du reste l'impression générale que cette université est fort sérieuse. L'atmosphère est "académique", au sens anglais du terme, un peu compassée, et on se sent assez loin de la vie générale du pays. Cambridge est étonnamment provincial et même un peu *dull*. Boston est une ville peu attrayante et cette Nouvelle-Angleterre avec tout son prestige ne me plaît pas autant que le reste. D'ici, nous ferons, ma femme et moi, quelques fugues pendant

les week-ends : New York, Chicago, Washington, la Virginie, le Vermont... Ici les contacts sont avec les professeurs et avec les élèves. J'ai retrouvé notre ami Stanley Hoffmann que je vois souvent. Nous sommes installés très confortablement dans un bon hôtel provincial, en plein Cambridge universitaire, à quelques pas des cours. On m'a donné un bureau dont je me sers pour recevoir les élèves mais je suis mieux, pour travailler, dans le salon de notre appartement. J'ai été écouter un certain nombre de cours du *Department of Government*. Ce que j'ai entendu m'a paru très bon ; quant aux *seminars*, j'ai quelque peine à bien les suivre car les élèves parlent bas et baragouinent de telle façon qu'ils sont souvent, du moins pour moi, inintelligibles. Sous réserve de cette incompréhension, ces *seminars* sont vivants et reposent sur une coopération avec les élèves. Souvent, c'est à peine si le professeur intervient, laissant aux gens la bride sur le cou. Je serai heureux, quand vous aurez une minute, d'avoir de vos nouvelles et des nouvelles de l'Ecole, car vous savez que mon cœur cérébral est toujours rue Saint-Guillaume » (FS/13SI4d1).

Dans une autre lettre du 4 novembre 1955, il continua d'exposer à Chapsal le mécanisme des cours universitaires à Harvard :

« Mon cours se continue, dans de bonnes conditions. J'ai 70 auditeurs universitaires environ (surtout *graduates*) et aussi quelques auditeurs du dehors. Je dois dire que je prends moi-même grand intérêt à cette étude de la Troisième et de la Quatrième Républiques, qui m'a donné de reprendre, avec une vue d'ensemble, ce que je savais déjà de la question. Je profite aussi de ma présence pour suivre pas mal de cours et de séminaires. Tout ou presque se fait avec le *case system* ou autour du *case system*, même les cours *ex cathedra*. Les "cas" sont présentés et analysés dans les *textbooks* fort bien faits. Souvent, le cours devient une sorte de dialogue, où le professeur, répondant aux questions des élèves et sollicitant leurs remarques, apparaît surtout comme un commentateur. C'est très vivant, très sympathique et l'on a l'impression que les élèves apprennent ainsi le maniement de la discussion, l'usage des comités et des discussions. Mais, chose curieuse, le principe qui se dégage (et que je dégage de suite) de ces discussions demeure le plus souvent implicite ; le professeur ne se soucie pas de l'explicitier. On doit perdre un temps énorme à ces discussions, dont certaines durent deux heures. Au bout de trois quarts d'heure, il semble que le professeur pourrait dégager le principe, en quelques mots. Il ne le fait pas et manifestement ne veut pas le faire. Deux formes d'esprit » (FS/13SI4d1).

Avant de quitter Harvard, cet homme de 80 ans, curieux de tout, revient encore vers Chapsal le 18 décembre 1955 sur l'enseignement supérieur aux Etats-Unis et sur la situation politique en France :

« Cher monsieur et ami,

Merci de votre lettre du 15 décembre à laquelle je m'empresse de répondre pour vous dire que je quitte après-demain Cambridge pour passer les vacances de Noël chez Nef à Chicago, et celles du nouvel An dans l'Arizona. Ensuite nous passerons quelques jours à Washington pour rentrer à Paris par l'avion le 21 janvier. Vous pouvez donc compter sur moi pour le Conseil de la Fondation nationale des sciences politiques à partir de cette date. Mon séjour se termine bien. J'ai été fort actif puisque j'ai fait plus de 20 cours et 6 conférences, sans parler de nombreuses réunions d'étudiants. L'accueil a été cordial et, quant à moi, j'ai retiré une bonne impression de l'atmosphère de cette université. J'aurai à vous parler plus longuement du *case system* ; je l'ai vu d'assez près à la *Law School* ainsi qu'à la *Business School*. J'ai été aussi au *Massachusetts Institute of Technology* et, là encore, il y a des choses intéressantes. Je ne vous parle pas des élections. Je n'ai guère compris l'attitude d'Edgar Faure et qu'il ait cru pouvoir obtenir des députés l'abandon de six mois de leur mandat. Je me demande aussi si la dissolution, toute justifiée qu'elle soit, lettre et esprit, n'aura pas été une faute. Je ne vois pas bien ce que pourra être la prochaine Chambre » (FS/13SI4d1).

Siegfried fut également un efficace ambassadeur itinérant de Sciences Po et du Collège de France dans le monde par les multiples rencontres et contacts qu'il développa avec des chefs d'Etat ou des premiers ministres de gouvernements étrangers. C'est ainsi qu'il fut reçu par deux premiers ministres du Canada, Sir Wilfrid Laurier et Mackenzie King. En ce qui concerne les Etats-Unis, il rencontra le président Cleveland à Princeton en 1899, le président McKinley à la Maison-Blanche en 1901, le président Théodore Roosevelt en 1904, le président Wilson en 1918 puis à Paris en 1919, le président Coolidge, le président Hoover, le président Franklin Roosevelt en 1935 et, finalement, le président Eisenhower (FS/5SI2).

Les principaux ouvrages internationaux de Siegfried, conçus et rédigés dans l'ambiance intellectuelle de Sciences Po et du Collège de France, doivent être mis en perspective avec cette longue ambassade itinérante qu'il a exercée quasi jusqu'à la fin. On ne peut les comprendre si l'on ne prend pas en compte cette dimension bien particulière. En raison même de la personnalité d'André Siegfried, il n'est pas sûr que sa méthode soit entièrement reproductible par l'universitaire des sciences sociales d'aujourd'hui très attaché aux modèles, aux théories, à l'épistémologie et à l'appareillage technico-informatique (Chevalier, 1989). Ce qui comptait pour Siegfried, c'était les contacts humains issus de ses voyages. C'est à eux que l'on doit les portraits expressifs qu'il a su brosser des contrées étrangères.

Siegfried fut sans doute le dernier représentant en France d'une génération d'intellectuels dont le renom était fondé sur le voyage. Cette démarche fut aussi

celle de géographes britanniques, allemands, russes ou japonais d'avant 1914 comme Fukusawa, Humboldt, Kropotkine, Mackinder, Ratzel, Reclus, Semenov Tian-Shanski, Shigetaka Shiga. Peu d'universitaires français de la première moitié du XXème siècle ont eu une telle audience et une telle influence auprès des élites de pays étrangers. Cela conforta très certainement la visibilité internationale et le prestige de l'institution Sciences Po.

CHAPITRE 11

LE TEMPS DES CONTROVERSES

Ecrivain bien connu du public, essayiste et publiciste se consacrant aux grandes démocraties et aux grands problèmes internationaux, André Siegfried s'exprima en savant et en observateur averti sur des sujets d'importance. Ses analyses et ses prises de position purent susciter des réactions de la part de groupes ou de personnes concernés. Elles concernèrent notamment l'influence de l'Eglise au Québec, les Accords de Munich en 1938, le rapport protestantisme/catholicisme, le différend avec Pierre Mendès-France à propos de la fin de la Guerre d'Indochine, la crise du canal de Suez (1956).

En 1906, Siegfried faisait paraître le troisième livre de sa longue carrière d'écrivain et son premier livre sur le deuxième Etat nord-américain. Cet ouvrage de 415 pages était intitulé *Le Canada, les deux races. Problèmes politiques contemporains*. Siegfried axait son étude sur les rapports entre les Canadiens anglais et les Canadiens français selon une perspective dualiste. Le premier paragraphe de l'ouvrage dégageait la problématique centrale : « La politique canadienne est un champ clos de rivalités passionnées. Entre Anglais et Français, protestants et catholiques, s'y poursuit une lutte séculaire, tandis qu'à leur côté grandit une influence qui peut-être couvrira tout, celle des Etats-Unis. L'avenir même du Canada tient au résultat de cette partie compliquée » . Siegfried insistait fortement sur l'influence de l'Eglise catholique chez les Canadiens français au point d'y consacrer sept chapitres. L'ouvrage parut en traduction anglaise en 1907 sous le titre *The Race Question in Canada*. Ce livre était la première publication post-doctorale de l'auteur et l'on reprocha à Siegfried de ne pas avoir été juste envers l'Eglise catholique du Canada (Yon, 1975). Pourtant, Siegfried soulignait que « sans l'appui du prêtre, nos compatriotes d'Amérique auraient sans doute été dispersés ou absorbés » (p. 67). Les critiques de Siegfried contre l'Eglise catholique du Québec reposaient sur le fait que, selon lui, elle craignait non seulement

l'influence anglaise protestante mais également la France moderne post-révolutionnaire. Il alla plus loin en écrivant que l'influence de l'Eglise catholique dans la vie sociale et son intervention dans les luttes politiques « tendaient à constituer dans la province de Québec une véritable petite théocratie » (p. 41). Avant de s'embarquer pour le Canada, l'écrivain catholique René Bazin avait lu ce livre. Il l'avait trouvé exact sauf du point de vue religieux ! (Yon, 1975). L'hostilité de certains cercles canadiens français vis-à-vis de cet ouvrage s'explique par le contexte politique de la France au moment de sa parution. La politique anticléricale d'Emile Combes avait abouti à la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1905. Des communautés religieuses et des ecclésiastiques chassés de France par cette loi avaient trouvé refuge au Canada français. Dans certains milieux dévots du Canada français, le "petit père Combes" passait quasi pour l'Antéchrist ! On reprochait donc à "Siegfried le protestant" de parler de ce qu'il connaissait très mal, de prendre de haut l'Eglise locale en l'accusant de positions théocratiques. Cela expliqua, en bonne part, la méfiance durable entretenue dans les collèges classiques de la Belle Province envers ce Siegfried qui se mêlait de ce qui ne le concernait pas. Le père dominicain Ceslas Gonthier (pseudonyme de Raphaël Gervais) écrivit en 1906 une série d'articles intitulée "Erreurs et préjugés" dans la revue *Nouvelle-France* où il accusait Siegfried de perfidie tout en lui reprochant d'avoir accumulé trop de "détails de cuisine cléricale" (Bergeron, 1990). Toutefois, la réponse la plus cinglante face à l'ouvrage *Le Canada, les deux races. Problèmes politiques contemporains* provint de l'une des plus importantes personnalités catholiques du Canada français, à savoir Monseigneur Joseph Laflamme (1849-1910), recteur de l'Université Laval à Québec de 1893 à 1899 puis de 1908 à 1909, considéré, en outre, comme le premier grand géologue canadien français. Dans une lettre du 16 avril 1906 adressée à Siegfried, Monseigneur Laflamme l'interpella vivement :

« Il est évident qu'étant protestant, vous n'avez pas pu envisager le rôle de l'Eglise catholique au même point de vue que nous le faisons, nous catholiques. Et, à ce propos, vous me permettrez de vous dire qu'il y a plusieurs points sur lesquels je ne saurais partager votre manière de voir... Quant à être arriérés, vieillots, à ne pas nous tenir suffisamment au courant des idées qui sont à la mode à l'heure présente en France, je vous avoue que nous avons peu de sympathie pour ce que vous appelez les idées avancées, politiques, religieuses et sociales, de la France contemporaine... Ce que nous voyons chez vous ne nous rassure guère, et nous avons peut-être l'illusion de croire qu'il n'est pas nécessaire d'en arriver là pour être de son temps. Nous sommes intimement convaincus que le clergé doit faire tout son possible pour conserver chez les Canadiens français les principes religieux et les convictions qui ont assuré jusqu'ici, vous le dites vous-même, le salut

et la conservation nationale de notre peuple » (FS/2SI16).

Siegfried ne resta pas insensible à tous ces reproches puisque, dans les éditions successives de son autre livre *Le Canada, puissance internationale*, il se livra à un “decrecendo critique” (Yon, 1975 ; Bergeron, 1990). Au-delà des reproches qui purent être faits à propos de son analyse sur l’Eglise catholique du Canada français, il pressentit quelque peu ce qui allait se produire ultérieurement dans la Belle Province : « Ou bien les Canadiens français resteront étroitement catholiques, et alors ils auront, dans leur isolement un peu archaïque, quelque peine à suivre la rapide évolution du Nouveau Monde ; ou bien, ils laisseront se détendre les liens qui les unissent à l’Eglise, et alors, privés de la cohésion merveilleuse qu’elle leur donne, plus accessibles aux pressions étrangères, ils verront peut-être de graves fissures se produire dans le bloc séculaire de leur unité. Tel est l’inquiétant dilemme auquel aboutit cette étude du catholicisme canadien » (*Le Canada, les deux races*, p. 68). Or, il n’y eut pas ce genre de dilemme puisque le Québec de la Révolution tranquille des années 1960, même s’il opta pour la sécularisation de la société, procéda à des choix décisifs pour son avenir : affirmation politique de sa nationalité, entrée dans la modernité économique, adoption d’une visibilité internationale concrète, notamment au sein de la francophonie.

Ce déphasage entre la perception d’un protestant et la réalité du fait catholique allait, de nouveau, se concrétiser en 1956 lors de la réception de l’écrivain catholique Daniel Rops à l’Académie française. Elu le 18 novembre 1954 par les Immortels au fauteuil d’Edouard Le Roy, Daniel Rops devait être accueilli sous la Coupole par André Siegfried en charge du discours d’usage. Depuis sa propriété de l’Eau Vive à Tresserve (Savoie), Daniel Rops lui écrivit à propos de l’organisation de sa réception à l’Académie française. Tresserve est situé au-dessus du Lac du Bourget. C’est sur cette colline que Lamartine écrivit *Le Lac*. Or, Daniel Rops allait occuper le septième fauteuil, celui de Lamartine ! Daniel Rops avait été à Grenoble l’étudiant de Raoul Blanchard, patron de l’école française de géographie régionale et disciple de Vidal de la Blache. Rops avait une dette morale vis-à-vis de Blanchard : c’est grâce à lui, disait-il, qu’il devait beaucoup de la “technique” qui lui avait permis d’écrire ses livres. En 1922, Daniel Rops fut reçu second à l’Agrégation d’Histoire-Géographie à l’âge de 21 ans, ce qui en fit le plus jeune agrégé de France. Nommé professeur au Lycée de Chambéry, il enseigna en classe de Philosophie où il eût un élève de six mois plus âgé que lui ! Le 19 septembre 1955, alors qu’André Siegfried était professeur invité à Harvard, Daniel Rops lui fit parvenir cette lettre :

« Mon cher Maître et ami,

Votre aimable lettre, une fois de plus, me touche, vous savez combien je suis heureux et fier d’être reçu par vous sous la Coupole. Il est tout à fait entendu que

la réception ne sera pas avant mars... Personnellement je suggérerais la date du 22 mars, c'est-à-dire le dernier jeudi avant les vacances de Pâques. Cela permettrait au cardinal Grete, qui ne vient pas à Pau l'hiver, d'être mon parrain. En attendant, je vous souhaite un intéressant séjour en Amérique – et pas trop fatigant ! Mes respectueux hommages à Madame Siegfried. A vous la très déférente amitié et l'admiration de votre Daniel Rops » (FS/1SI20).

Le 22 mars 1956, Daniel Rops était reçu sous la Coupole. Après le discours du nouvel académicien, André Siegfried prit la parole dans ce qu'il est convenu d'appeler le "discours de réception". Au cœur d'un texte de 18 pages, il souligna ce qui le séparait, lui le protestant, de Daniel Rops le catholique :

« Quant à vous, monsieur, où vous situez-vous ? Respectueux des conclusions de la critique, dont aucune ne vous est inconnue, vous acceptez délibérément la position du catholique soumis à la discipline de l'Eglise, comme en témoigne le *Nihil Obstat* et l'*Imprimatur* qui figurent à la première page de vos livres. Il s'ensuit cette conséquence, dont vous-même ne vous étonnez pas, que la critique, protestante ou agnostique, ne peut vous suivre dans toutes vos interprétations. Là réside la limitation inévitable de votre œuvre, qui s'adresse d'abord aux catholiques. Mais que le public en général se soit passionné pour sa lecture, c'est ce que l'expérience a magnifiquement prouvé...

Cependant la controverse retrouve sa place quand votre interprétation de telles paroles fondamentales du Christ risque de nous entraîner plus loin que nous ne voudrions aller avec vous. Le point de vue de l'Eglise, que vous adoptez, n'est pas nécessairement acceptable pour tous et vous ne pouvez vous étonner, notamment, que le lecteur protestant ne vous suive pas. Il ne s'agit plus de science mais de doctrine. En vertu d'une formule qui revient souvent sous votre plume et à laquelle on voit que vous attachez une grande importance, c'est un principe hiérarchique que le maître a prétendu donner à la société spirituelle issue de lui. "Ce caractère de société hiérarchique, affirmez-vous, maintenu jusqu'à nos jours par le catholicisme, apparaît historiquement dans l'Evangile : il est vain d'en discuter". Les conséquences qui découlent de cette conclusion sont d'une telle portée que, malgré tout, la discussion me semble s'en imposer. Sans entrer dans la controverse fameuse, "Tu es Pierre et sur cette pierre..." , c'est un fait que le protestantisme refuse de voir dans cette apostrophe la justification de l'établissement d'une Eglise fondée sur l'autorité. Il en est de même en ce qui concerne l'historicité du séjour de l'apôtre à Rome et du rôle d'évêque qu'il y aurait tenu. Que Pierre ait été à Rome, c'est possible, probable même, mais il n'y en a pas de preuve... On comprend que certains hésitent, sur une base historique aussi conjecturale, à établir toute une tradition, d'immense signification. Et même si Pierre est effectivement allé à Rome, même s'il y a été évêque, le problème de la

Papauté demeure entier.

La discussion est d'importance, car elle est à la source du divorce qui sépare les protestants des catholiques... La Réforme est le fait de catholiques, clercs pour la plupart. Si une nouvelle Eglise s'est historiquement constituée, c'est en conséquence de la condamnation prononcée contre ceux qui ont voulu redresser certains éléments tels qu'ils les comprenaient ; mais ni Luther ni Calvin n'ont voulu le schisme, systématiquement, diaboliquement, comme vous allez jusqu'à le suggérer. Votre portrait des deux grands leaders de la Réforme (j'eusse voulu une mention plus appuyée de Zwingli) ne les rabaisse pas : vous reconnaissez leur génie religieux, et, si vous avez des réserves à faire, soyez bien sûr qu'il se trouve plus d'un protestant pour en faire aussi... Je ne crois pas que ce soient les scandales de l'Eglise au XV^{ème} siècle qui ait été la cause véritable du schisme, car ce n'est pas contre l'Eglise pervertie des Borgia que la protestation véritable se produisait, mais bien, ce qui était beaucoup plus grave, contre la conception même d'une Eglise tenant son autorité d'une délégation transmise. A vrai dire, dans cette série de siècles obscurs ou brillants, pendant lesquels le rôle de l'Eglise a été si grand, il a toujours existé, de façon latente, un protestantisme virtuel. N'existe-t-il pas dans la prétention des Vaudois de lire la Bible en langue vulgaire, dans les thèses de Wicief ? » (FS/3SI14dr4).

Dans les jours qui suivirent la réception de Daniel Rops à l'Académie française, la réaction du public fut à la mesure de la controverse. La correspondance reçue par Siegfried ou par *Le Figaro* fut un bon révélateur des positions protestantes et catholiques suscitées par le discours. Ainsi, cette missive expédiée de Lisbonne le 25 mars 1956 : « Quatre pasteurs de l'Eglise réformée de France, lisant *Le Figaro* à proximité de la Torre de Belem qui vit le départ de tant de conquistadors, vous prient d'agréer, monsieur, pour tant de passages de votre discours à l'Académie française, leurs déférentes félicitations et l'expression de leur gratitude » (FS/1SI20). Ou encore cette lettre d'un lecteur de Siegfried en date du 26 mars 1956 : « Ce discours était littérairement très supérieur à celui de Daniel Rops, qui écrit trop et trop vite. Et surtout, il était d'une dignité et d'une fermeté, sans trace d'esprit partisan, que les écrivains protestants ne savent pas toujours conserver. Soyez-en remercié » (FS/1SI20). Dans une lettre du 23 mars 1956, un lecteur du *Figaro* écrivit ainsi à Siegfried : « On éprouve un certain malaise en lisant ce jour dans *Le Figaro* la partie de votre réponse à Daniel Rops à l'Académie française, qui se réfère à la question de la Papauté : étant donné que vous receviez Daniel Rops, il était important, ce me semble, de ne pas souligner si directement le refus de reconnaître pour chef le Pape. On peut tenir pour non évidente cette maîtrise papale, mais se situer dans sa négation (ainsi qu'il apparaît dans votre texte) en ce lieu et à cette place, c'était à éviter d'autant que Daniel

Rops ayant une portée mondiale, votre argumentation y survivra... » (FS/1SI20). Un lecteur du quotidien parisien écrivit le 26 mars 1956 au rédacteur en chef du *Figaro* : « Certains passages de ce discours ont la forme inattendue d'une controverse religieuse et on a l'impression d'entendre un porte-parole de l'Eglise réformée... Je pense que les arguments employés par monsieur André Siegfried dans son discours, la façon dont ils se sont exprimés, démontrent, s'il en était besoin, l'inutilité des tendances de certains membres du clergé français de sacrifier à la Réforme sur l'abandon du latin, le dépouillement et l'austérité des églises, etc... Le Saint-Père ne semble pourtant pas s'engager dans la voie des concessions puisqu'il a proclamé le dogme de l'Assomption... » (FS/1SI20).

La plus truculente et la plus originale réponse des catholiques provint de Georges Cadiou, curé de Saint-Mélor-des-Ondes, commune localisée à proximité de la Baie du Mont-Saint-Michel. Dans une lettre datée du 14 avril 1956, il se confia ainsi à André Siegfried :

« En bon marin, breton, corsaire, si vous voulez, je fonce dans le brouillard... Dans le cas précis, le brouillard pour moi, ce sont trois ou quatre passages de votre discours académique du 22 mars dernier. Imaginez-vous que j'ai assisté à cette réception solennelle de la tribune de l'ouest à côté d'une demoiselle anglaise à qui vous aviez donné une carte d'entrée... En même temps que cette lettre, je prends la liberté de vous envoyer un numéro spécial de mon bulletin paroissial où j'ai noté mes impressions et mes souvenirs. Si j'ai réagi de façon un peu vive sur certaines affirmations ou négations de votre discours, ne m'en veuillez pas » (FS/1SI20). En fait, ce que contestait le curé breton dans le discours de Siegfried et qu'il avait couché sur le papier dans son bulletin paroissial portait sur les quatre points suivants :

- 1/ les doutes de Siegfried sur l'historicité de la venue de Saint-Pierre à Rome, de son séjour et de son martyre dans les jardins de Néron ;
- 2/ le silence absolu sur les fouilles de Saint-Pierre dont les résultats avaient abouti ;
- 3/ l'interprétation du texte fameux « Tu es Petrus » dans le grec rocailleux de Saint-Luc ;
- 4/ la porte brusquement fermée par Siegfried que Daniel Rops avait ouverte en favorisant le rapprochement entre les catholiques et les protestants (FS/1SI20).

Qu'il s'agisse de la controverse suscitée par son premier livre sur le Canada en 1906 ou qu'il s'agisse de celle soulevée par son discours de réception de Daniel Rops à l'Académie française, la position de Siegfried face au catholicisme trouve ses origines dans une posture individuelle fort bien expliquée par Catherine Pozzi dans son journal. Etant une intime du couple Siegfried, elle reprocha à André en

1930 son “hostilité enfantine” à ceux qu’il appelait en privé “les curés” (Pozzi, 1987).

L’on sait qu’en 1938, la France fut divisée en deux camps : les “munichois” et les “anti-munichois”. Devant les prétentions territoriales d’Hitler vis-à-vis des Sudètes (territoire tchécoslovaque peuplé d’Allemands) et afin d’éviter la guerre, une conférence internationale se tint à Munich les 29 et 30 septembre 1938. Elle réunit Edouard Daladier, chef du gouvernement français, Neville Chamberlain, le premier ministre britannique, Hitler et Mussolini. Pensant ramener en France et en Grande-Bretagne un accord de paix durable avec le Troisième Reich, ces deux démocraties occidentales abandonnèrent à son sort la Tchécoslovaquie qu’elles avaient créée vingt ans plus tôt, en laissant Hitler annexer les Sudètes à l’Allemagne. Ce fut le début du dépeçage et du démantèlement rapides de la Tchécoslovaquie. Un peu comme au moment de l’Affaire Dreyfus, la société française se divisa en deux camps : les “munichois” et les “anti-munichois”, c’est-à-dire, d’un côté, les partisans d’une entente à tout prix avec Hitler pour satisfaire ses prétentions et éviter la guerre et, de l’autre, les tenants d’une ligne ferme et musclée propre à faire reculer Hitler. Pendant quelques mois, la situation internationale conforta les “munichois” mais l’Histoire retiendra que les “anti-munichois” avaient finalement raison puisque, le 1er septembre 1939, soit 11 mois après la signature des Accords de Munich, Hitler déclenchait le second conflit mondial en lançant ses armées contre la Pologne sans aucune déclaration de guerre préalable. André Siegfried n’entra pas publiquement dans cette polémique d’autant qu’il était en voyage aux Etats-Unis au moment de la réunion de Munich mais une lettre détaillée, écrite le 7 octobre 1938, à l’une de ses plus proches collaboratrices travaillant à la préparation du *Tableau Politique de la France du Midi sous la Troisième République* est assez éloquente quant à sa position personnelle à l’égard de cette question, une semaine après sa conclusion. On y découvre non seulement un Siegfried interlocuteur privilégié d’Edvard Benes (1884-1948), le président de la République tchécoslovaque, mais aussi un Siegfried “munichois” à la position bien argumentée :

« Nous sommes soulagés comme tout le monde, et je puis dire que depuis notre débarquement à Miami, le 28 août dernier, je n’ai pas eu un jour de tranquillité, me demandant, en ouvrant mon journal, quelle nouvelle j’allais lire. Je crois personnellement que Daladier et Chamberlain ont fait ce qu’ils devaient faire. La France ne peut pas, vingt ans après, recommencer une seconde guerre : ce serait la fin et le pays ne le supporterait pas, même s’il était héroïque au point de faire le sacrifice. C’est bon pour les Américains, qui n’ont presque pas fait la guerre, de nous laisser entendre à demi-mot que nous devrions faire la guerre. C’est un état d’esprit que nous avons rencontré là-bas et pas un Américain ne nous a donné

des conseils de prudence et de modération : on sent qu'ils voudraient bien que quelqu'un se charge de lutter contre Hitler, qu'ils détestent. Je trouve cette attitude choquante, tout simplement. La Tchécoslovaquie était mal faite. Fallait-il faire la guerre pour maintenir les frontières d'un Etat dont nous sentions qu'il n'était pas viable ? J'y suis allé il y a deux ans et en suis revenu avec la conviction que la Tchécoslovaquie était indéfendable et que, depuis la réoccupation de la rive gauche du Rhin, il nous était impossible naturellement de voler à son secours. Je regrette qu'à ce moment on n'ait pas regardé le problème en face, au lieu de répéter des promesses qui n'avaient guère plus de sens et auxquelles les Tchèques eux-mêmes ne croyaient plus. J'ai causé alors avec Benes, qui doutait de notre appui et me disait : si vous ne venez pas à notre secours, dites-le, je m'entendrai avec les Allemands. Il a dû depuis lors recevoir de bien mauvais conseils ! Ce qui m'effraie, c'est qu'il y a eu, en France comme en Angleterre, un parti de la guerre : des gens, préoccupés surtout de lutter contre le fascisme et l'hitlérisme et ne craignant pas, pour cela, de nous mener au pire. En somme, c'est une mentalité de guerre civile, qui a déjà existé en 1871 : la Commune, belliqueuse et révolutionnaire, avait exactement ce même état d'esprit ; et de même aussi M. Thiers, modéré, était pour la paix, quand Gambetta, radical, était pour la guerre. C'est curieux comme les choses se reproduisent. Mais ces gens de 1871 étaient des fous furieux (c'est le mot de Thiers) ; j'ai l'impression que les Pierre Cot et autres sont également des fous furieux. L'opinion française, n'était-elle pas, aux neuf dixièmes, pour la paix ? Qu'en disait-on de vos côtés ? » (FS/3SI15dr7).

Dans la sphère politique, la plus importante controverse fut celle qui opposa André Siegfried à Pierre Mendès-France. Elle est restée inconnue pour la simple raison qu'elle ne fut jamais portée sur la place publique. L'objet de l'opposition entre Siegfried et Mendès-France tourna autour de l'interprétation des Accords de Genève (juillet 1954) mettant fin à la Guerre d'Indochine suite au désastre de Dien Bien Phu. Plus précisément, l'altercation épistolaire entre les deux hommes reposa sur un article de Siegfried paru en traduction anglaise aux Etats-Unis, sans l'autorisation de son auteur, dans la *Yale University Review*. Or, le contenu de cet article différait largement d'un texte original paru, sur une pleine page, dans *Le Figaro* du 8 février 1955 sous le titre *Histoire du gouvernement Mendès-France*. Cette traduction anglaise déformée, lue sans connaissance du texte original en français, déclencha la colère de Mendès-France. L'ancien président du Conseil, redevenu député de l'Eure, envoya à Siegfried le 27 juillet 1955 une longue lettre dactylographiée (FS/12SI1dr2sdrd). Ce document, provenant de l'une des grandes personnalités politiques de la Quatrième République, permet de mieux comprendre la pensée politique profonde de Pierre Mendès-France. Elle donne aussi un éclairage particulier sur l'affaire indochinoise, la CED, les

relations franco-américaines de l'époque et sur le rapport de Mendès-France avec les communistes :

« Mon cher Maître,

C'est aujourd'hui seulement que je prends connaissance de l'article que vous avez publié dans la Revue de l'Université de Yale. Je tiens à vous dire sans retard que cet article m'a surpris et peiné. Je ne pensais pas, je l'avoue, que vous jugiez l'action du gouvernement que j'ai présidé aussi sévèrement, et surtout sur la base d'informations erronées. Certaines de vos affirmations, publiées dans une revue universitaire qui paraît aux Etats-Unis, sont même de nature à aggraver des malentendus ou des suspicions dangereuses pour l'entente des deux pays dont les intérêts sont cependant profondément associés.

En ce qui concerne tout d'abord l'Indochine, vous écrivez que je voulais réaliser la paix "à tout prix" et que c'est en fait dans ces conditions que je l'ai obtenue. Je crois au contraire avoir affirmé, l'année dernière, d'une manière non équivoque, qu'il ne saurait être question d'une capitulation ou d'un abandon de nos intérêts essentiels ; j'ai affirmé à la tribune de l'Assemblée nationale, que, si l'armistice n'intervenait pas dans le délai prévu, je proposerais le vote d'une loi autorisant l'envoi du contingent. Cette mesure avait été étudiée par les gouvernements précédents qui en avaient reconnu la nécessité, mais n'avaient pas osé la proclamer, ni à plus forte raison en proposer l'adoption aux Assemblées. En prenant la responsabilité d'annoncer une pareille décision, de dire qu'après un effort de paix infructueux, je n'hésiterais pas à me battre devant le Parlement pour en obtenir le vote, je crois avoir fait la preuve qu'il ne pouvait être question dans mon esprit d'obtenir, là-bas, ce que vous appelez "la paix à tout prix".

Vous paraissez aussi ne pas avoir tenu compte de la situation militaire qui prévalait en Indochine l'été dernier. Lorsque j'ai annoncé que je m'efforcerais d'obtenir l'armistice en un mois, beaucoup de nos compatriotes ont trouvé que ce délai était bref, et que l'annonce d'une période aussi courte pour obtenir le résultat, me plaçait en situation de faiblesse à l'égard de mes interlocuteurs. Peut-être aurez-vous un jour connaissance des correspondances qui s'échangeaient alors entre le gouvernement et le commandement militaire. Les généraux qui commandaient nos troupes en Indochine, loin de trouver le délai d'un mois imprudemment court, ne cessaient de faire valoir qu'à leurs yeux, il était beaucoup trop long. Ils n'étaient pas sûrs de tenir pendant quatre longues semaines si une attaque sur Hanoï se déclenchait ; surtout, ils redoutaient un soulèvement de la population, et notamment des troupes nationales vietnamiennes. A leurs yeux, s'il y avait une imprudence, elle consistait non pas à se hâter (comme on le croit si souvent) de faire l'armistice, mais, au contraire, à attendre un mois pour l'obtenir.

Je n'ai jamais dit que les conditions d'armistice, dans un contexte militaire

pareil, pouvaient être favorables. Je ne l'ai pas dit avant, je ne l'ai pas dit après. Bien au contraire, le 23 juillet, j'ai dit à la tribune de l'Assemblée nationale que les clauses de l'armistice étaient "cruelles" parce qu'elles résultaient d'une situation militaire elle-même cruelle. Ceux qui la connaissaient étaient unanimes dans ce sens et aucun des chefs militaires qui ont participé à la Guerre d'Indochine ne me démentirait. Les autorités militaires et civiles américaines n'étaient pas non plus d'un autre avis.

En tout cas, d'une trêve survenue dans les conditions les plus douloureuses, nous ne pouvions pas attendre des conséquences très avantageuses ou favorables. Cependant, je pensais, en juillet 1954, que nous pouvions sauvegarder en Indochine un grand nombre de nos positions, dans l'ordre économique et dans l'ordre culturel. Cela nécessitait un effort extrêmement pénible qui a été entrepris, malgré l'incompréhension de la partie droite de l'Assemblée (qui refusait, par exemple, les crédits d'investissements même au Cambodge et au Laos) mais qui, j'en conviens, n'a pas donné tous les résultats qu'on pouvait espérer.

Il est important d'en connaître les raisons. En général, on attribue nos déceptions à la contradiction qui a existé entre les politiques américaine et française au Vietnam, compte tenu du fait que le gouvernement du président Diem subit évidemment l'influence directe de Washington. Cela est vrai. Mais cela résulte de l'erreur fondamentale qui dure depuis des années, depuis que nous avons eu le tort d'introduire les Etats-Unis dans l'affaire indochinoise. Si nous avions eu le courage de faire en Indochine une politique efficace - je veux dire n'importe quelle politique, mais qui soit digne de ce nom, soit celle de la force en y mettant énergiquement le prix, soit celle de la négociation et de l'entente dans un moment où l'équilibre ne nous était pas encore défavorable - la situation ne serait pas aujourd'hui ce qu'elle est. Faute de cela, des gouvernements faibles ont cru pouvoir améliorer les choses en introduisant les Etats-Unis dans cette affaire. Nous leur avons d'abord demandé une aide financière, puis une aide en armements, puis un soutien diplomatique, puis finalement une intervention militaire baptisée "Internationalisation de la Guerre d'Indochine". Plus tard, nous avons demandé la réunion d'une Conférence internationale de neuf Etats à Genève, pour donner une solution à l'affaire d'Indochine. J'ai soutenu que c'était une grande erreur. J'ai toujours soutenu que nous devons régler cette affaire nous-mêmes, bilatéralement avec nos adversaires locaux. Si cette conception avait prévalu, nous aurions probablement obtenu de meilleures conditions d'armistice ; en tout cas nous serions là-bas plus libres de notre politique, et nous aurions pu, depuis la trêve, suivre une politique différente. Depuis notre demande d'intervention militaire américaine au printemps 1954, et plus encore depuis la Conférence de Genève, les Etats-Unis ont au Vietnam une position politique dont nous sommes

obligés de tenir compte, et qui dans plusieurs circonstances a été très contraire à nos intérêts. Je ne le reproche pas aux Etats-Unis qui poursuivent des fins que je comprends parfaitement, mais je le reproche aux gouvernements français, qui pour dissimuler la situation véritable à nos compatriotes, ou pour réduire l'effort qui devait leur être demandé, n'ont pas hésité à embrouiller la situation véritable en Indochine et à créer un état de chose tel que nous n'avons pas pu, notamment dans ces derniers mois, développer la seule politique qui nous aurait permis de tirer un meilleur parti des clauses signées à Genève en juillet 1954.

Le symbole de l'ascendant que nous avons donné aux Etats-Unis en Indochine se trouve dans la constitution du gouvernement Diem. Monsieur Diem, personnage intègre et honorable, est évidemment une créature de la politique américaine. Le jour où un gouvernement a commis l'imprudence de le laisser venir aux affaires, il était clair que nous n'aurions plus la possibilité de discuter avec les Vietnamiens dans des conditions satisfaisantes pour la défense de nos intérêts. Je regrette que ces faits si importants, dans leur développement et dans leurs conséquences, n'aient pas été retenus dans l'article que vous avez publié.

Votre injustice n'est pas moins grande lorsque vous en venez aux problèmes européens et plus spécialement à la CED. Vous évoquez le rejet du Traité de Paris par l'Assemblée nationale et vous indiquez que cela s'est produit dans des conditions telles que la France s'est trouvée alors « seule, abandonnée, sévèrement jugée pour ses hésitations et son inaptitude à prendre une décision ». Tous ces reproches, me semble-t-il, s'appliquent beaucoup plus justement à la période antérieure. Si, pendant trois ans, la France n'a pas été capable de se décider sur la CED, si aucun gouvernement n'a jamais osé demander que la question soit inscrite à l'ordre du jour de l'Assemblée, si nos partenaires ont été légitimement exaspérés par nos lenteurs, et dans une certaine mesure par notre mauvaise foi, ne pensez-vous pas que cela mérite d'être jugé avec la sévérité que vous réservez au gouvernement qui a dû, en 1954, faire face à une situation déjà si sérieusement compromise ?

Vous laissez entendre que ce gouvernement pensait à un renversement des alliances ; vous me donnez acte que je ne suis pas un communiste, ou même un sympathisant communiste, mais vous reprenez cette allégation si souvent répandue avec malveillance, concernant mon "entourage". Vous êtes suffisamment informé des faits pour savoir que, pendant le second semestre de l'année 1954, la France n'a jamais laissé le moindre doute sur son intention de rester fidèlement au sein de l'Alliance atlantique. Si nos alliés ont éprouvé des soupçons à ce sujet, cela provient – ils me l'ont dit – de rapports venus de certains milieux politiques et journalistiques français qui n'ont pas hésité à employer des armes empoisonnées pour desservir un adversaire. Je ne vous demande pas votre avis de compa-

triotte sur ce comportement.

Mais le doute qui avait été savamment inculqué à nos alliés, ils ont rapidement compris qu'il ne pouvait s'appliquer au gouvernement que je présidais. Lorsque je suis allé à Bruxelles, lorsque plus tard j'ai pris la parole au cours du débat sur la CED à Paris et plus tard encore devant l'Assemblée de Strasbourg, j'ai toujours affirmé en termes catégoriques, qu'il ne saurait être question de chercher une solution qui ne soit pas une solution atlantique. La période qui s'est écoulée entre septembre et décembre a confirmé ce que le gouvernement français voulait faire et ce qu'il est parvenu à faire. Vous écrivez que, dans un "revirement inattendu", le gouvernement que je présidais s'est tout à coup placé du côté de l'Organisation atlantique. Où est le renversement, le retournement ? Il n'y en a pas eu, car nous ne nous sommes jamais trouvés d'un autre côté. Lorsque la CED a été discutée par l'Assemblée nationale, j'ai indiqué clairement les options ; j'ai indiqué plus précisément que, si les traités soumis à ratification étaient repoussés, une autre solution devait être trouvée dans le cadre occidental. Et les propositions que j'ai soumises à nos Alliés ne constituaient pas ce renversement inattendu dont vous parlez mais la confirmation d'une politique permanente toujours proclamée et que j'ai fait prévaloir, je crois pouvoir le dire, avec une certaine énergie et peut-être un certain courage.

Votre article montre, me semble-t-il, que vous avez oublié les efforts que j'ai déployés à l'Assemblée nationale, en décembre, pour obtenir la ratification des accords indispensables à la cohésion occidentale. Cela au moins aurait dû faire disparaître ces soupçons dont je trouve, sous votre plume, la trace persistante. Croyez bien que, lorsque je les vois exprimés par tel ou tel journaliste de second ordre, pour des mobiles faciles à comprendre, je ne m'en émeus pas. Mais lorsqu'ils se trouvent sous votre signature et soumis de surcroît à des lecteurs étrangers, j'ai le droit de m'en émouvoir et de protester.

Ce n'est pas une manière de servir notre pays que de laisser croire à des lecteurs étrangers que la France a été gouvernée pendant huit mois par des hommes équivoques, nourrissant des arrière-pensées et qui auraient été sur le point de détruire l'Alliance atlantique. Ce n'est pas non plus servir notre pays que de laisser entendre que les mêmes hommes, si par hasard ils revenaient au pouvoir, seraient capables de reprendre les mêmes entreprises néfastes. C'est bien ce qui résulte de votre article lorsque, vous tournant vers l'avenir, vous laissez entendre que certains de mes amis envisagent de collaborer avec le parti progressiste ou même avec les communistes. Quand j'ai sollicité de l'Assemblée nationale l'investiture qu'elle m'a accordée, j'ai indiqué que je n'accepterai ou que je ne compterai les voix communistes dans la majorité, ni le jour de l'investiture, ni par la suite, lorsque les circonstances politiques conduiraient à des votes de confiance. Cet

engagement, je l'ai tenu. Cela ne vous semble-t-il pas suffisamment clair ? Cela ne devrait-il pas écarter des sous-entendus ou des griefs plus ou moins exprimés qui ont déjà fait beaucoup de mal dans le pays et au dehors ?

En tout cas, puisque vous parlez de nos alliances, j'affirme que je les ai trouvées en très mauvais état (une dépêche d'Henri Bonnet du 16 juin 1954 parlait du "fossé de plus en plus profond" qui nous séparait des Etats-Unis) et que je les ai consolidées et renforcées. Le Parti communiste, lui, ne s'y est pas trompé.

La polémique, surtout lorsque nous écrivons pour des lecteurs étrangers, devrait avoir des limites ; c'est de vous-même que j'ai appris, lorsque je suivais vos cours, les conditions d'une vie parlementaire et démocratique correcte. J'avoue que je ne m'attendais donc pas à trouver dans un article de vous des allégations ou des affirmations susceptibles de porter préjudice à l'effort de rénovation que j'entreprends dans notre pays et pour notre pays. J'admets qu'il soit critiqué, que certains ne partagent pas mes opinions ou mes conclusions, et qu'ils s'efforcent de combattre ce que de mon côté je m'efforce de construire. Mais est-il vraiment utile pour cela, de présenter le passé et l'avenir en des termes qui ne correspondent ni à ce que j'ai fait hier ni à ce que j'ai l'intention de faire demain ?

C'est l'admiration et le respect que j'ai toujours eus pour votre personne et pour votre talent qui me conduisent à vous poser ces questions, au moment où je trouve sous votre plume des affirmations qui, à, tant d'égards, me paraissent injustes pour moi et dangereuses pour le pays. Veuillez croire, mon cher maître, à mes sentiments les plus respectueux. »

Le 13 août 1955, André Siegfried répondait à Mendès-France par la lettre suivante (FS/12SII1dr2sdrd) :

« Monsieur le Président,

Si l'article que j'ai écrit sur votre ministère vous a peiné, je puis vous dire qu'il en est de même de la lettre que je reçois de vous à ce sujet, car il n'était pas dans ma pensée d'interpréter votre politique dans un esprit hostile ou même critique, mais de donner de cette période de notre histoire une vue simplement objective. Ceux qui ont lu mon étude n'ont pas éprouvé l'impression que vous semblez en avoir retirée, et moi-même, venant d'en relire avec soin le texte, je ne crois pas honnêtement qu'elle mérite vos reproches.

A vous dire vrai, je me demande si vous avez eu sous les yeux la forme authentique de mon travail. Vous l'avez lu, me dites-vous, dans la *Yale University Review*, en anglais. Or, cet article paru en Amérique, je ne savais même pas qu'il y eût été publié, et s'il l'a été c'est sans que j'en aie été averti et que j'aie connu ou pu revoir la traduction. Mon article – le seul que j'aie écrit sous votre administration – a paru dans *Le Figaro* du 8 février 1955, simple reproduction des bonnes

feuilles de *L'Année politique 1954*, dont il constituait la préface, ou partie de la préface. Dans cette préface j'essayais de donner, non pas mon opinion sur une politique, mais une analyse des principaux actes de votre gouvernement, et non pas seulement tels que vous les interprétez, ni non plus tels que j'eusse pu les interpréter, mais tels aussi qu'ils étaient apparus à l'opinion et à la représentation parlementaire. Sincèrement, je ne pouvais penser, étant donné l'esprit dans lequel j'écrivais, que mes lignes puissent provoquer une réaction comme la vôtre. Je croyais bien avoir indiqué que vous aviez eu, ce qui n'était pas le dessein de vos prédécesseurs, la volonté de faire la paix, de la faire de suite : j'admirais que, dans cette position difficile, vous eussiez réussi le chef d'œuvre d'imposer, dans ces conditions, l'équivalent d'un ultimatum. En ce qui concerne la CED, dont j'étais partisan, j'ai de même cherché à présenter un tableau plutôt qu'une condamnation. Si j'ai pu regretter que vous ne l'ayez pas soutenue, comme semblent du reste l'avoir espéré plusieurs de vos collègues qui se sont, à ce sujet, séparés de vous, j'ai dit le courage que vous aviez montré en prenant la question à la gorge, puis l'autorité et le succès avec lesquels vous aviez, après Bruxelles, redressé une situation qui paraissait sans issue. L'incontestable popularité qui fut ensuite la vôtre aux Etats-Unis était inattendue, c'était un fait de le constater.

J'avais dû par ailleurs noter que la majorité qui vous soutenait restait précaire, qu'une partie de l'opinion demeurait indécise, qu'un certain nombre de vos partisans même proches, semblaient orientés dans une voie autre que la vôtre. Dans toute cette analyse, je me référais simplement aux réactions du parlement et du public.

Je joins à cette lettre un exemplaire de mon article. Je dois insister sur le fait que je l'ai écrit en français, pour le public français, sans avoir pu empêcher naturellement que des reproductions fussent faites au dehors. J'avais fait effort d'objectivité et je suis sincèrement au regret d'avoir pu vous donner une impression différente, car je sais le patriotisme, le dévouement national et civique dont vous avez donné, dans le péril, des preuves que personne n'a oubliées. Je vous prie d'agréer, monsieur le président, l'assurance de ma haute considération et de mes sentiments les meilleurs. »

Dans une lettre du 9 septembre 1955, Mendès-France répondit à Siegfried par un autre long document dactylographié (FS/12SI1dr2sdrd). Ce document apparaîtrait, en contrepoint, comme une sorte de bilan de ses huit mois à la présidence du Conseil (juin 1954 - février 1955) et comme une vision politique des conditions pour réformer la Quatrième République :

« Mon cher Maître,

J'ai été très sensible aux termes de votre lettre du 13 août. Elle modifie sensiblement l'impression que j'avais recueillie de votre jugement sur l'action menée,

l'année dernière, par le Gouvernement que je présidais, d'après un article publié, sous votre signature, par une revue américaine. Absent de Paris, je n'ai pas sous la main le texte de cet article, de sorte que je ne peux le comparer avec celui que vous communiquez, et vérifier la fidélité de la traduction. Cependant, dans le texte même que vous m'avez communiqué, je retrouve un certain nombre de jugements auxquels je ne peux souscrire, même s'ils ne dégagent pas l'impression pénible que j'avais éprouvée à la lecture de l'article publié aux Etats-Unis.

Dans la coupure du *Figaro* que j'ai sous les yeux, je retrouve les mots "la paix à tout prix" en Indochine et "c'est en somme dans ces conditions qu'il l'obtenait" (la paix). Je ne vois pas très bien comment cette formule "la paix à tout prix" est compatible avec ce que vous écrivez, par ailleurs, d'une sorte d'ultimatum que j'aurais adressé à nos adversaires. Je n'ai jamais pensé accepter la paix à tout prix. Et aucun des participants de la Conférence de Genève n'en a eu l'impression. Je regrette, par contre, que certains journaux français aient accredité cette interprétation ou cette version de ma politique, ce qui n'était pas, d'ailleurs, pour faciliter ma tâche.

Par ailleurs, vous me reprochez d'avoir conclu la trêve "sans qu'aucune politique réfléchie eût été mise sur pied pour couvrir la retraite et sauver ce qui pouvait être sauvé". Je ne sais pas exactement ce que vous voulez dire quand vous parlez de "ce qui pouvait être sauvé". Je reste persuadé qu'en juillet 1954, nous pouvions encore sauver beaucoup de choses au point de vue économique et au point de vue culturel. Il aurait fallu, pour cela, que nous ne soyons pas contrariés par la politique américaine (je vous ai écrit dans ma précédente lettre pourquoi nous l'avons été et par la faute de qui). Il aurait fallu aussi que nous soyons mieux aidés, en France même, et que notre action ne soit pas continuellement soupçonnée ou entravée, tantôt par des polémiques de presse, tantôt par des discours parlementaires extrêmement dangereux, tantôt encore par les refus du Parlement de nous donner les moyens qui nous étaient nécessaires.

Malgré les apparences les plus fâcheuses, je pense qu'aujourd'hui encore, nous avons une chance à courir, et que des éléments substantiels de notre influence en Indochine peuvent être sauvegardés. Mais cela nécessiterait une politique générale qu'on ne fait pas et que le Parlement actuel n'est probablement pas disposé à permettre.

Je reviens également sur ce que vous avez écrit de la CED. Je retrouve l'allusion à une tentative de "torpillage" à la Conférence de Bruxelles. Vous appelez ainsi le fait que j'ai posé à nos partenaires des conditions qui auraient été inacceptables pour eux. Je pense que ces conditions n'étaient pas inacceptables ; et qu'elles auraient été considérées plus sérieusement par nos interlocuteurs s'ils n'avaient pas reçu de France des encouragements scandaleux à résister aux de-

mandes du Gouvernement français.

Au surplus, croyez-vous qu'il aurait été de bonne politique pour nous de consentir à Bruxelles certaines conditions que vous auriez sans doute approuvées, mais qui auraient été désavouées ensuite à l'Assemblée nationale ? Car il y a une chose que l'on oublie trop facilement : il n'y avait pas de majorité à l'Assemblée nationale pour la ratification du Traité de Paris. Les sondages officieux auxquels avait procédé le gouvernement qui précéda le mien avaient, à cet égard, donné des chiffres très comparables à ceux que j'avais réunis moi-même.

Enfin, je reste persuadé que, dans une affaire de ce genre, nous devons coûte que coûte, éviter un schisme national, comme celui vers lequel nous allions à grands pas. Un engagement de cette importance ne peut pas être pris par une moitié du pays, faisant violence à une autre moitié. Dans des problèmes aussi délicats et qui touchent à la susceptibilité nationale la plus respectable, il est nécessaire de parvenir à une large dose de consentement. Telle n'était pas la situation en juillet 1954 ; c'est pourquoi la CED – même si elle avait été ratifiée à une faible majorité qui ne pouvait d'ailleurs pas être obtenue – n'aurait pas pu prospérer ensuite ; elle aurait conduit à de profondes divisions internes qui auraient retenti sur son succès même et paralysé les efforts constructifs ultérieurs.

La solution qui a été adoptée a heureusement consolidé l'Alliance occidentale. J'affirme que j'ai laissé cette alliance en bien meilleur état que je ne l'avais trouvée. J'affirme qu'elle était menacée au début de 1954 et qu'elle est sortie confortée et confirmée par la politique suivie l'hiver dernier. Il n'y a pas eu, contrairement à ce que vous écrivez, une déconcertante reprise, ou bien un revirement, ou une modification quelconque dans la politique que j'ai suivie. Cette politique a été la même depuis le premier jour. Elle avait été définie dans ma déclaration d'investiture puis confirmée par moi pendant les débats consacrés à la CED et, plus tard, aux Accords de Londres et de Paris. Je ne vois pas comment vous avez pu constater avec "surprise" que je m'étais, au cours de l'été 1954, rangé délibérément dans le cadre atlantique. Je ne suis jamais sorti de ce cadre, ni dans mes paroles ni dans mes actes. Il ne pouvait y avoir de surprise pour personne sauf peut-être pour certains journaux qui avaient systématiquement ignoré mes déclarations et mes actes, et qui tenaient à me faire passer à l'étranger comme un partisan du renversement de nos alliances. Je ne me suis pas "tourné du côté de l'Atlantique" car ce côté, je ne l'avais jamais quitté.

Il y a un point important sur lequel je suis, toutefois, bien d'accord avec vous. Vous écrivez que les affaires qui furent prises en mains par mon gouvernement ont reçu des commencements de solution, mais pas de solutions définitives. Cela est tout à fait exact. Je n'ai jamais pensé qu'il était possible, en huit mois, de régler toutes ces affaires si importantes dont j'avais recueilli l'héritage. Mais si,

en Indochine, j'ai évité le pire, je crois qu'en Afrique du Nord et en politique étrangère, j'ai préparé les fondations sur lesquelles j'espère que l'on construira durablement. Encore faut-il qu'on ne tourne pas le dos à ce qui a été commencé. Or, on est en train de vider les Accords de Paris de leur substance positive, tout comme on a gâché sottement nos dernières chances en Sarre.

Bien entendu, tout cela pose aussi des problèmes de politique intérieure. Le premier est celui de la majorité constructive qu'il faudra bien un jour dégager. Ce qu'elle sera, il est difficile de le prévoir dès maintenant. Mais je ne permets pas que l'on dise que mon intention est de la construire avec des concours que j'ai toujours répudiés. Laisser entendre que la participation communiste reste indispensable pour la réussite de l'entreprise politique à laquelle je crois, c'est dire que je me prépare à contribuer au succès du Front populaire. J'ai toujours affirmé le contraire et je ne vois pas ce qui permet de douter de ma parole.

Et puisque les circonstances ont créé entre nous ce dialogue – auquel j'attache beaucoup de prix en raison même de l'admiration et du respect que j'ai toujours eus pour vous – permettez-moi de vous soumettre une question :

Depuis des années, un grand nombre de Français appartenant à des milieux politiques bien différents, aspirent à la restauration de l'autorité de l'Etat et souhaitent que le pays se serre avec plus de confiance et de foi autour d'un gouvernement national qui travaillerait enfin de toutes ses forces à donner des solutions solides à nos problèmes et à nos angoisses ; ils demandent que des relations plus confiantes entre la France métropolitaine et les populations lointaines dont elle est responsable soient nouées ; ils réclament encore ce renouveau économique qui seul permettra de réaliser le progrès social de plus en plus nécessaire.

Voilà ce qu'attendent tous les bons Français et vous, tout le premier. Or, lorsque a été constitué un gouvernement qui voulait cela, de toute la force du patriotisme de ses membres, quel accueil lui a-t-on fait ? Vous le savez : il a été violemment attaqué par ceux-là mêmes qui auraient dû l'aider à réussir. Des embûches de toutes sortes ont été semées sur sa route. La presse, et surtout les journaux dont le tirage est le plus grand et la portée à l'intérieur et à l'extérieur la plus influente, ont suspecté systématiquement ses intentions et ses actions et colporté à l'étranger d'abominables légendes contre lui. Ne croyez-vous pas qu'il y a là le symbole le plus grave et le plus préoccupant du trouble qui s'est emparé de notre pays et de ses classes dirigeantes ? Telle est la question que je me permets de vous poser. Je ne doute pas qu'elle éveillera en vous une émotion semblable à la mienne. Veuillez croire, mon cher Maître, à mon souvenir le meilleur et le plus respectueux. »

Depuis Cambridge (Massachusetts) où il réside à l'automne 1955 puisqu'il enseigne à l'université Harvard, André Siegfried répond à Pierre Mendès-France

par une lettre en date du 8 octobre 1955 (FS/12SI1dr2sdrd) :

« Monsieur le Président,

Votre lettre, datée d'Istanbul, en réponse à la mienne, me rejoint à Cambridge (Mass.) où je passe l'automne comme *Exchange Professor* à Harvard. Je vous remercie de vos lignes qui sont un témoignage, pour moi précieux, de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ce que je puis écrire à votre sujet. Mon article du *Figaro* n'était pas écrit dans un esprit polémique et plusieurs des impressions que vous avez retirées n'étaient pas celles que j'avais eu l'intention de susciter. C'est vous dire aussi quel est mon désir de bien comprendre ce que vous avez eu l'intention de faire.

Je vois que l'expression de "la paix à tout prix" vous a choqué. Dans ma pensée, il y avait ceux qui voulaient obtenir la paix, et ceux qui, tout en le voulant peut-être, ne le voulaient pas. La différence est que vous l'avez obtenue et je maintiens mon admiration pour le fait que vous avez pu fixer une date et aboutir dans les limites indiquées par vous, alors que la France n'était pas victorieuse. Je crois que la pays vous a su gré de votre courage et d'avoir mis fin à la guerre. Si l'on gouverne par la personnalité (comme disait Curzon), vous avez en l'espèce montré ce que peut la personnalité. Mais a-t-on ensuite battu le fer pendant qu'il était chaud ?

En ce qui concerne la CED, elle pouvait, je crois, réunir une majorité si le gouvernement avait mis dans la balance le poids de son autorité, et ce reproche s'adresse surtout à vos prédécesseurs, officiellement acquis à cette politique mais ayant toujours eu peur de mettre la question à l'ordre du jour. Là encore, c'est vous qui avez eu ce courage. Je regrette, à vous dire vrai, que nous ayons manqué en l'espèce l'occasion d'une réconciliation de fond avec l'Allemagne, dans des conditions telles que nous avions le beau rôle et le premier rôle. Je ne puis cependant penser que vous avez tort quand vous estimez qu'une CED obtenue par une faible majorité ne pouvait fournir la base d'une politique vraiment constructive. Vous avez ensuite consolidé l'alliance occidentale, sur une autre ligne de défense et je crois, n'est-ce pas, vous en avoir reconnu le mérite. Vous êtes, de ce fait, resté populaire aux Etats-Unis, je le constate, et c'est peut-être aussi parce que les Américains aiment la personnalité.

Je partage comme vous le désir que nous ne soyons pas condamnés au régime, sans alternative, d'une majorité axée sur la droite, car tout le régime en est faussé. Excusez-moi de ne pas discuter aujourd'hui la question de savoir si une majorité de gauche est possible en excluant les communistes. C'est une question posée et qui restera posée, et dont je serai heureux, lors de mon retour, de causer avec vous. Je vous prie, Monsieur le Président, de croire à mes sentiments les plus distingués et les meilleurs. »

La controverse entre André Siegfried et Pierre Mendès-France était close. Pourtant, à la fin de son article sur l'histoire du Gouvernement Mendès-France paru dans *Le Figaro* du 8 février 1955, Siegfried présentait que le régime de la Quatrième République allait vers sa fin :

« On peut se demander si, avec le régime électoral actuel, un courant d'air venu du grand large serait capable de pénétrer cette atmosphère parlementaire décidément confinée : le député et avec lui le militant qui le désigne dans le secret de l'organisation du parti semblent séparés par des écluses de la haute mer de l'opinion, dont le flot ne les atteint pas. Ce sont donc les conditions de l'élection qu'il faudrait changer, et l'on sait que ce sont là des remèdes auxquels des élus ne recourent qu'à la dernière extrémité. Il serait injuste de méconnaître qu'en cette année 1954 la procédure de la nomination des ministères a été simplifiée par l'abandon de la double investiture et que la restauration du régime de la navette tend à rapprocher le Conseil de la République de la position d'une chambre haute, en mesure de faire entendre ses avis. Le régime de la Quatrième République reste néanmoins celui de la chambre unique, dépourvue de contrepoids efficaces, prétendant gouverner sans avoir la compétence de le faire. La France souffre cruellement d'une instabilité gouvernementale qui l'empêche de tenir dans le monde la place éminente qui devrait être la sienne et qu'on lui reconnaîtrait volontiers en Europe, si seulement elle était présente aux tournants essentiels d'une histoire qui se précipite, avec ou sans elle. Il se peut que l'expérience Mendès-France n'ait été qu'un incident, après lequel reparassent des combinaisons trop usées, des hommes politiques trop souvent vus et revus. Il se peut aussi que cette expérience, véritable originalité de l'année qui vient de se terminer, ait ouvert une fenêtre sur le grand air ». Or, ce "courant d'air venu du grand large" que Siegfried appelait de ses vœux en 1955 allait survenir, trois ans plus tard, avec le retour de de Gaulle aux affaires établissant, dans la foulée, la Cinquième République !

En 1940, André Siegfried avait publié *Suez, Panama et les routes maritimes mondiales* puis, en 1943, *Vue générale de la Méditerranée*. Le considérant comme une autorité en ces matières, la *Compagnie universelle du canal maritime de Suez*, créée par Ferdinand de Lesseps en 1858, l'avait approché en 1945 pour qu'il devienne membre de son Conseil d'administration. Afin de conserver sa liberté de parole comme professeur et comme éditorialiste, Siegfried déclina aimablement cette offre. Cette compagnie qui était, à l'origine, davantage une société d'ingénieurs plus que de financiers, s'était passée du concours des grands banquiers pour faire appel directement aux capitaux privés. Au moment des événements de 1956, deux protestants français présidaient à ses destinées : François Charles-Roux (1909-1999) en tant que président de son Conseil d'administration et Jacques Georges-Picot (1900-1987) en tant que directeur exécutif. Ce dernier

retracera d'ailleurs la crise de l'été et de l'automne 1956 dans ses mémoires posthumes (Georges-Picot, 1993). Charles-Roux et Georges-Picot connaissaient très bien André Siegfried.

Gamal Abdel Nasser (1918-1970), arrivé au pouvoir lors du coup d'Etat des "officiers libres" ayant détrôné le roi Farouk en 1952, voulait réapproprier pour l'Egypte la voie d'eau artificielle qui, sous le khédiva Ismaïl Pacha, avait été creusée et aménagée par 20 000 travailleurs égyptiens pour être inaugurée en 1869. Les bénéfices de cette exploitation allaient aux actionnaires d'une compagnie étrangère. En 1955, ceux-ci avaient engrangé 100 millions de dollars quand l'Egypte n'en avait touché que trois millions. Cette même année, le trafic avait été de 65 millions de tonnes dans le sens Sud-Nord (la route du pétrole). On calculait qu'il devait quintupler dans les quinze années suivantes. Aussi, l'Egypte voulait-elle récupérer cette ressource pour asseoir son développement économique. Nasser avait donc conclu un accord à l'amiable avec les Britanniques en 1954 qui prévoyait une évacuation militaire complète de la zone du canal en juin 1956. Les choses auraient donc pu s'arranger en douceur si n'était survenue, dans l'intervalle, la Conférence de Bandung (18-25 avril 1955) qui vit l'émergence du groupe des *pays non-alignés* avec Nehru, Nasser, Tito et Soekarno comme principaux leaders. Aussitôt, cette prise de position fut interprétée par Washington, Londres et Paris comme indirectement favorable au bloc soviétique. En outre, la France considérait le virulent nationalisme arabe de Nasser comme la cause principale des événements d'Afrique du Nord et comme une menace majeure pour le jeune Etat d'Israël. Nasser venait de lancer son grand projet : la construction du barrage d'Assouan sur le Nil pour lequel un énorme budget était nécessaire. A la mi-juillet 1956, après de fausses promesses, la France, la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et la BIRD informent le gouvernement égyptien que le financement du barrage était annulé. Où trouver l'argent nécessaire ? En nationalisant le canal de Suez. Après quatre jours de travail (21-24 juillet 1956), un projet de décret de nationalisation du canal est mis au point. Le 26 juillet au soir, sur une grande place d'Alexandrie devant 250 000 Egyptiens rassemblés, Nasser annonce dans un discours retransmis en direct à la radio : « Ces bénéfices dont nous privait cette compagnie impérialiste, cet Etat dans l'Etat, nous allons les reprendre. Et je vous annonce qu'à cette heure même où je vous parle, le Journal officiel publie la loi nationalisant la compagnie, qu'à cette heure même où je vous parle, les agents du gouvernement prennent possession des locaux de la compagnie... Il y a quatre ans, ici même, Farouk fuyait l'Egypte : moi, aujourd'hui, au nom du peuple, je prends la compagnie. Ce soir, notre canal sera dirigé par des Egyptiens... ». Les biens mobiliers, le matériel et les immeubles de la Compagnie étaient immédiatement saisis tandis que le personnel était réquisitionné sur place.

Nasser avait préparé son coup de force sur le canal de Suez depuis déjà plusieurs mois, comme le prouva la réaction publique prise par son ambassadeur à Paris au début de l'année. Les 9-10 février 1956, Siegfried faisait paraître dans *Le Figaro* un article intitulé "La question du canal" qui entraîna aussitôt une sèche mise au point de l'ambassadeur d'Égypte à Paris : « Par la nature même des choses, par sa position géographique, c'est l'Égypte et elle seule, qui se trouve être la puissance territoriale propriétaire du canal. Le gouvernement égyptien est fermement convaincu que la visite des navires, transitant par le canal, effectuée par les autorités égyptiennes, à Port-Saïd ou à Suez, pour empêcher le trafic de la contrebande de guerre, ne peut être considérée comme portant atteinte au libre usage du canal ni, partant, comme incompatible avec la Convention de Constantinople de 1888 » (FS/12SI2dr3sdrb). La réponse immédiate de Siegfried fut nette et sans détour : « La note de l'ambassade d'Égypte ne me convainc pas et même me laisse l'impression d'une certaine inquiétude car si la doctrine en question devait être acceptée, il en résulterait une menace certaine pour le libre usage du canal et la liberté des communications internationales » (FS/12SI2dr3sdrb).

Le 30 juillet 1956, depuis Paris, François Charles-Roux, président du Conseil d'administration de la Compagnie universelle du canal maritime de Suez, lançait un appel de détresse à André Siegfried : « Mon cher confrère et ami, la Compagnie, son personnel, le canal, sans parler des gouvernements intéressés, vivent en ce moment des journées angoissantes. N'entendra-t-on pas votre voix dont l'autorité est si grande partout, notamment en Amérique ? C'est la suggestion que je vous fais, sans savoir où vous êtes dans cette saison » (FS/3SI13).

Dans une longue lettre manuscrite adressée à Siegfried le 6 août 1956, François Charles-Roux dénonçait les trois gouvernements occidentaux qui lâchaient la Compagnie. Celle-ci, disait-il, a subi le coup de force de Nasser et a reçu en même temps le coup de grâce des Occidentaux. Tout organisme nouveau, ajoutait-il, aura besoin de l'état-major, des études, des archives de la Compagnie. Il y avait 170 000 porteurs individuels français. Il fallait doter la Compagnie d'un statut international. Nasser, selon lui, était conseillé par les Russes, les Indiens et les Américains (FS/3SI13). Dans une seconde lettre en date du 11 août 1956, il informait Siegfried de l'état de la situation en lui expliquant qu'il avait reçu un accueil serviable et compréhensible au Quai d'Orsay parce qu'il en avait fait partie. Mais, ajoutait-il, le gouvernement parce qu'il est socialiste, affecte de nous ignorer et nous classe dans la catégorie des "intérêts privés". Charles-Roux se plaignait auprès de Siegfried du fait que Christian Pineau, ministre des Affaires étrangères, ne l'avait plus reçu depuis le 27 juillet au matin, étant donné sa réserve à son égard. Charles-Roux ne demandait pas à voir Guy Mollet, le président du Conseil. Par contre, le président de la Compagnie du canal disait avoir

reçu un meilleur accueil de la part du premier ministre britannique Anthony Eden qui n'avait pas eu peur de parler de la Compagnie dans ses discours. D'ailleurs, le 14 août 1956, François Charles-Roux était reçu en audience par Sir Anthony Eden et par Selwyn Lloyd, titulaire du Foreign Office. Puis, Christian Pineau convoquait le président de la Compagnie du canal de Suez pour lui dire qu'il ne saurait être question de restaurer la Compagnie et qu'elle serait remplacée par un nouvel organisme, l'OIGCS (Organisme international de gestion du canal de Suez) (FS/3SI13).

Sur le plan juridique, la position de l'Égypte était solide puisque le bail accordé à la Compagnie internationale du canal pour 99 ans arrivait à son terme en 1967. Il paraissait évident qu'il n'allait pas être renouvelé. Contrairement à ce que prétendait Anthony Eden, le premier ministre britannique, la nationalisation du canal ne signifiait pas le non-respect du principe de liberté de navigation, puisque celui-ci avait été proclamé et garanti par tous les États signataires de la Convention de Constantinople de 1888. La loi de nationalisation du 26 juillet 1956 prévoyait l'indemnisation des actionnaires et porteurs de parts de la Compagnie sur la base du cours des titres à la Bourse de Paris, le jour précédant la nationalisation. A la fin du mois de septembre 1956, le Conseil de sécurité des Nations unies donnait satisfaction à l'Égypte. Paris et Londres voulaient se débarrasser de Nasser d'autant que le gouvernement français attribuait à l'Égypte la poursuite de l'insurrection algérienne. Nasser commit l'erreur d'interdire le canal aux bateaux israéliens. C'était un *casus belli*. Le 24 octobre, une expédition mise au point par les Britanniques, les Français et les Israéliens commença par une offensive israélienne dans le Sinaï. Le 4 novembre, les parachutistes français et britanniques étaient largués sur Port-Saïd. Les succès militaires furent très rapides mais vains car la coalition israélo-franco-britannique fut lâchée par Eisenhower et brisée par les menaces de Khrouchev ("Bas les pattes à Suez !", tonna-t-il depuis le Kremlin). De plus, la Révolution hongroise, qui se déroulait au même moment, occulta en bonne partie l'affaire, en détournant les opinions publiques de ce qui se passait à Suez. Londres et Paris reculèrent. En décembre 1956, les dernières troupes franco-britanniques quittaient définitivement la zone du canal de Suez.

François Charles-Roux fit un discours à l'Institut de France en sa séance du 19 novembre 1956. L'argument central de son intervention fut le suivant : il y avait 1 800 Français dans la zone du canal de Suez, disposant de toute une série d'institutions socio-éducatives. La Compagnie du canal n'avait rien à voir avec le colonialisme puisqu'il s'agissait d'une société concessionnaire tenant ses pouvoirs d'actes spontanés de la Puissance concédante. La Compagnie était d'un très bon rapport pour le Trésor égyptien. Selon François Charles-Roux, Nasser avait nationalisé le canal parce que les Américains avaient refusé de financer le barrage

d'Assouan. La Compagnie du canal de Suez n'était pas un organisme nationalisable car elle était, en fait, une institution de caractère international assurant un service public international (FS/12SI12dr3sdrb).

Quelques mois après la crise de Suez, André Siegfried fut appelé à témoigner devant le Comité parlementaire français du Commerce lors de sa séance du 1^{er} mars 1957. En substance, Siegfried argua du fait qu'il aurait été facile pour le gouvernement égyptien de ménager, dans un climat de bonne volonté, des possibilités de collaboration avec la France et la Grande-Bretagne à l'expiration de la Convention de Constantinople de 1888. Il estimait aussi que l'Égypte avait incontestablement violé l'article I^{er} de la Convention en fermant le canal aux bateaux israéliens. Cet article proclamait que le canal était toujours librement ouvert, en temps de guerre comme en temps de paix, à tous les navires de commerce ou de guerre sans distinction de pavillon. En 1956, la Grande-Bretagne commit une énorme faute politique en fermant ses installations militaires dans la zone du canal. Cette erreur laissait les mains libres à Nasser qui se précipita dans la brèche ainsi ouverte. Aux yeux de Siegfried, cette faute britannique était comparable à celle de la France ne réagissant pas à la réoccupation allemande de la rive gauche du Rhin en mars 1936. Siegfried pensait que les Soviétiques avaient incité Nasser à occuper le canal. Mais, pour lui, la nationalisation n'était pas acceptable puisqu'on modifiait un régime international par une décision unilatérale, l'opération étant imposée par la force. En outre, le discours de Nasser fut plein d'insultes pour le monde occidental. Certes, il y eut les protestations des États-Unis, de la Grande-Bretagne et de la France le 3 août 1956 mais la Compagnie ne fut pas soutenue comme elle aurait dû l'être car les gouvernements français et britannique parurent penser : "C'est une société par actions, nous n'avons pas à la défendre !". On ne pouvait accepter sa confiscation, pas plus que l'insulte à l'Occident. Siegfried estima même qu'on n'avait pas à discuter avec des gens qui avaient l'insulte à la bouche. Et il continua devant son auditoire : « La France a compris tout de suite que l'Égypte se comportait à son égard en véritable ennemie en nationalisant par la force une compagnie française et en lui réservant les plus injurieuses de ses insultes. Aux Nations unies, les Américains, comme ils aiment le faire, se sont posés en arbitres, affectant de traiter la crise comme une question coloniale. C'est alors que l'Angleterre et la France ont eu recours à la force, avec des résultats qui, vous le savez, furent déplorables parce que, manifestement, elles n'étaient pas en mesure d'agir seules. Un problème nouveau et énorme se pose devant nous, celui de créer un régime de droit international acceptable pour l'Occident et pour les pays nouveaux ». François Charles-Roux, le président de la Compagnie, présent à cette séance officielle, prit à son tour la parole : « André Siegfried a montré à quel formidable recul de civilisation nous assistons. Nous

sommes mieux placés que quiconque pour le constater. Quand on se rappelle l'état d'esprit d'un Mohamed Saïd ou d'un Ismaïl Pacha ("mon pays n'est plus en Afrique, s'écriait ce dernier, il est en Europe"), on est désolé et on est terrifié » (FS/12SI2dr3sdrb).

En 1959, quelques jours après la mort de Siegfried, Jacques Georges-Picot évoqua de vieux souvenirs liés à Suez et précisa les fondements de la position de Siegfried lors de la crise de 1956 : « Au cours de l'hiver 1937-1938, j'ai eu le rare privilège de recevoir dans l'isthme de Suez André Siegfried qui se tournait alors vers l'Orient méditerranéen pour préparer son cours et son livre sur *Suez et Panama*. Parcourant avec lui les installations du canal à Port-Saïd, à Ismaïlia et à Port-Tewfik, analysant à ses côtés les données du trafic maritime, l'accompagnant même dans un transit qu'il voulut faire aux côtés du pilote, j'ai compris les raisons du caractère exceptionnel des études qu'il publiait : aucun détail ne passait à ses yeux inaperçu ; chacune des réponses qu'il obtenait du technicien le plus compétent était pour lui matière à une nouvelle question plus approfondie qui, souvent, donnait à réfléchir à celui qui aurait dû connaître le sujet. Chaque soir, après qu'il eut, au retour de nos tournées et avec l'aide incomparable de Mme Siegfried, pris note des faits constatés et des premières impressions ressenties, c'était, après dîner, de nouvelles discussions où il faisait surgir pour une seconde analyse, faite après réflexion et par suite plus fructueuse, de nouvelles questions toujours profondément pertinentes... Les événements de 1956 devaient bouleverser en lui le grand Occidental profondément attaché à l'œuvre accomplie par Ferdinand de Lesseps et par ses successeurs, et aussi le juriste défenseur fervent du respect des contrats. Nul mieux que lui ne fit alors ressortir l'importance des événements en cours, la grandeur de l'enjeu et, plus tard, la perte que subissaient, à travers les abandons successifs, le prestige et le rayonnement de l'Occident. Seul, peut-être, il eut le courage de rendre une pleine justice à l'œuvre de la compagnie concessionnaire, montrant par là que l'on peut être attaché comme lui aux idéaux politiques d'évolution et de progrès sans pour autant combattre les réalisations valables, même si elles sont l'œuvre d'une compagnie privée, héritière d'une longue tradition... Cet attachement profond au canal de Suez reflétait assurément un culte raisonné de la Méditerranée qui se retrouvait à chaque instant dans l'œuvre d'André Siegfried depuis la Seconde Guerre mondiale » (*Le Figaro Littéraire* du 4 avril 1959).

CHAPITRE 12

UNE THÉBAÏDE AU PAYS DE VENCE (1928-1958)

Tout écrivain qui compose son œuvre a besoin d'un lieu calme pour pouvoir rédiger. Il est facile de vérifier ce principe simple dans la vie des écrivains d'aujourd'hui comme dans celle des écrivains disparus. C'est souvent dans une résidence secondaire ou dans une maison de campagne plus ou moins isolée et cachée, que l'écrivain trouve un environnement favorable susceptible de faciliter son écriture. C'est ce que l'on peut appeler une thébaïde au sens originel du terme : lieu isolé, endroit retiré et paisible où l'on mène une vie calme et solitaire. André Siegfried organisa sa thébaïde au pays de Vence. Après la vente du Bosphore en 1924, lui-même et son frère Jules (homme d'affaires et industriel) jetèrent leur dévolu sur Vence. De 1925 à 1928, chacun d'eux s'y fit donc construire une villa indiquant davantage, selon Cabanel, une appartenance à la haute bourgeoisie française qu'un quelconque enracinement méditerranéen (Cabanel, 1997). Jules et sa femme Luce baptisèrent leur villa *L'Ereste* tandis qu'André et Paule donnèrent à la leur le nom de *Mas Saint-Donat*, d'après l'appellation cadastrale du chemin rural menant à leur propriété. En 1952, préfaçant un petit ouvrage touristique sur Vence, Siegfried procéda à une sorte de cadrage géographique de sa thébaïde :

« Avec ses étés chauds, ses hivers peu rigoureux mais cependant assez marqués pour être sensibles aux plantes, la Méditerranée possède un climat qui lui est propre, si original que les géographes en ont fait un type. Il y a là une zone terrestre exceptionnelle, liée à un genre de vie, à une civilisation, étape charmante entre le Pôle et l'Equateur. Or, Vence et le pays vençois sont typiquement et pleinement méditerranéens. Le génial géographe qu'était Vidal de la Blache distinguait, dans les pays méditerranéens, la côte, la pente et la montagne, et l'observateur pénétrant qu'est Paul Morand écrit : "Quelques millimètres de Brésil en contreplaqué, dix mètres de Grèce en profondeur, et déjà l'on aperçoit la carcasse

du théâtre, les Alpes”. Vence, c’est exactement la pente, c’est-à-dire l’exposition, la parfaite exposition au Midi, avec adossement à la montagne et protection des Baous contre les vents et les frimas du Nord. La côte, teintée d’exotisme végétal, exagère un peu quelquefois, et les plateaux pierreux des Préalpes sont ascétiques dans l’extrême distinction de leur sécheresse, mais dans cette zone intermédiaire qui va de Saint-Paul à la barrière des Baous, règne une harmonie toute florentine. La luminosité y est exceptionnelle, avec des ciels légers, une transparence de l’air qui dessine, comme à la pointe sèche, les formes des montagnes, ces profils que les Méridionaux, amoureux des lignes, préfèrent aux “cimes indéterminées des forêts” dont parle Chateaubriand.

En apparence, tout est ici don de la nature, mais ce n’est pourtant qu’une apparence. Le rayonnement du soleil est merveilleux, mais il faut s’en défendre et les plantes elles-mêmes retrouvent un printemps quand à l’automne son éclat commence à pâlir ; l’eau est bienfaisante, si l’on sait en garder le contrôle, mais aux orages de l’équinoxe elle est susceptible de tout emporter. L’irrigation, les terrasses sont les conditions même du maintien d’une vie évoluée dans ces régions. Les choses ont du reste peu changé depuis l’Antiquité, car les Anciens distinguaient déjà, sur la pente, le champ (*ager*), et le jardin (*hortus*), ce dernier étant plus expressif de la personnalité de la pente. Vence est en effet essentiellement un pays de jardins, où le cultivateur, par son ingéniosité, par la finesse de son travail, se classerait plutôt avec l’artisan qu’avec le paysan. Comment parler de Vence sans évoquer aussitôt l’olivier, dont les limites coïncident exactement avec celles de la zone méditerranéenne, la vigne, les agrumes, le figuier, sans oublier le pin d’Alep, le pin maritime, le pin parasol, ce dernier souvent splendide. Quand ces arbustes ou arbres cessent, c’est la montagne qui commence au-dessus de quatre à cinq cents mètres. La limite est parfois si nette qu’on pourrait la tracer au cordeau. Mais n’oublions pas les herbes de la garrigue, qui ne sont pas moins expressives de la région, le genêt épineux, le ciste, la lavande, le romarin, le thym, le genévrier, le lentisque.

Pareil paysage a quelque chose de construit, avec des proportions qui restent toujours à la taille de l’homme. Le démesuré, le colossal ne sont pas ici de mise. Nul pays qui soit plus éducatif : classique, presque trop beau, il s’en dégage une impression d’ancienneté, presque d’éternité. César sans doute y passa et l’on est constamment tenté d’y évoquer, moins Mistral que Virgile. Vence est une petite cité, dont les racines plongent dans le passé mais qui s’est avec aisance adaptée au présent. Il s’agit d’un ensemble à la fois provençal et florentin, qui se distingue cependant soit de la vallée du Rhône, soit de la côte pourtant si proche, soit du pays niçois au-delà du Var. Mon évocation pourrait s’arrêter ici, puisque ce livre contient une série charmante d’images vençoises, mais, avant de conclure, je suis

tenté de les parcourir avec le lecteur.

Voici la petite cité, encore médiévale, aux maisons pressées, qui semblent faire poids sur le cercle alourdi de ses murailles ; voici ses vieilles rues tranquilles où le soleil de l'été ne pénètre pas, sinon à travers quelque voûte arquée ; voici, simplement entrevus, de nobles intérieurs, avec leurs murailles massives de pierre, leurs escaliers monumentaux et solennels ; voici la cathédrale et cette charmante chapelle des Pénitents dont on ne sait si elle évoque la Provence, l'Italie ou l'Orient ; voici la fontaine des eaux de la Foux, dont la vasque de marbre reçoit quatre jets d'eau claire et fraîche ; et puis voici un chemin romain, qui escalade la montagne, un olivier millénaire qui peut-être a vu César, un cultivateur tranquille conduisant sa charrette attelée d'un âne homérique ; voici de petites chapelles de montagne, à moitié abandonnées mais dont le maître-autel est encore fleuri de buis et de cytise ; voici le travail éternel des vignes, des fleurs et des champs, la petite ferme isolée sous les arbres, à travers lesquels on entrevoit la muraille abrupte des Baous ; voici des jardins d'orangers pressés les uns contre les autres, des cyprès dressés comme des flammes noires, et le moulin à huile, et le four du potier et les cent aspects du travail des artisans... Peut-être chacun de ces éléments pourrait-il se retrouver ailleurs, mais un ensemble aussi charmant, dans un environnement qui semble préétabli, reste incomparable. Tel est donc Vence » (Lelaurain et Chave, 1952).

De nouveau il put évoquer Vence dans sa *Géographie poétique des cinq continents* (1952). Cette petite contrée de Vence est à la fois l'Italie et la Grèce, c'est-à-dire qu'elle est la synthèse parfaite du monde méditerranéen. De fait, sa structure géologique et son climat donnent tout à la fois à ce petit pays l'aspect sauvage du Péloponèse et la douceur de la Toscane. En faisant construire le Mas Saint-Donat, à la limite occidentale de la commune de Vence en direction de Tourrettes-sur-Loup, non seulement Siegfried avait déniché sa thébaïde dans la campagne sans être trop loin de la petite ville (à environ 1300 mètres du centre historique) mais, en outre, il s'insérait dans l'aire d'une cité qui avait toujours eu une vie littéraire et artistique. Antoine Godeau (1605-1672), écrivain et évêque de Vence fut le premier membre de l'Académie française nommé par Richelieu en 1635. Un autre évêque de Vence, Monseigneur Surian, surnommé "le second Massillon de France" fut aussi membre de l'Académie française. Au XIX^{ème} siècle, avec l'arrivée du chemin de fer à Nice, des écrivains, des peintres, des journalistes commencèrent à affluer à Vence pour s'y arrêter quelques heures, quelques jours ou quelques semaines. Puis, dès le début du XX^{ème} siècle, Vence se transforma en point de rencontre d'une élite littéraire et artistique et surtout devint la *cité des peintres*. Raoul Dufy (1877-1953), le premier, se laissa séduire. Il fut suivi par Henri Matisse (1869-1954) et par Marc Chagall (1887-1985). C'est en partie

grâce à ce trio célèbre que Vence doit aujourd'hui sa renommée nationale et mondiale. Chagall s'installa à Vence en 1950 puis quitta la petite ville avec sa seconde femme Valentina en 1966, deux ans après l'inauguration de la Chapelle Matisse, pour s'installer définitivement à Saint-Paul de Vence où il mourut et où il est enterré (Forestier, 1988). Les peintres ne doivent pas cacher les compositeurs, les scientifiques, les poètes et les romanciers. Le compositeur Gustave Charpentier (1860-1956), l'astronome Camille Flammarion (1842-1925), l'écrivain allemand Emil Ludwig (1881-1948), l'écrivain polonais Witold Gombrowicz (1904-1969), mort à Vence, furent des assidus de la petite cité. Le poète et critique Camille Mauclair (1872-1945), le romancier britannique David Herbert Lawrence (1885-1930), lui aussi mort à Vence, Paul Valéry (1871-1945) et André Gide (1869-1951) fréquentèrent le site. Bref, Vence fut un cadre où ces grandes figures disparues trouvèrent un environnement épanouissant. Au gré des circonstances et de leur calendrier personnel respectif, il arrivait à certains d'entre eux de se réunir pour boire un verre ou déjeuner à la terrasse du restaurant La Régence sur la place du Grand Jardin au centre de la ville, dont Ginette, la serveuse, servait de modèle pour les nus de Matisse. Cette terrasse fut progressivement désertée par ces célébrités à partir de 1960. Cette liste serait incomplète si l'on ne mentionnait pas d'autres artistes, sans doute un peu moins connus du public français, qui vécurent ou moururent à Vence : la danseuse russe Ida Rubinstein, le compositeur belge Désiré Berniaux, le dramaturge britannique Gordon Craig, le journaliste Robert Gaillard, le scénariste belge Charles Spaak. Beaucoup de ces artistes et de ces intellectuels avaient cherché à Vence une retraite discrète pour développer leur création dans un lieu également propice au repos (Castellan, 1992).

Qu'était, au juste, Vence, avant l'installation des Siegfried au Mas Saint-Donat en 1928 ? On y dénombrait 4 192 habitants. La commune était desservie par le chemin de fer puisque la ligne Nice-Grasse par Vence avait été ouverte en 1892. De nouvelles cultures s'étaient développées et l'oranger atteignait dorénavant la petite ville fortifiée où il se trouvait à la limite de son domaine (Castellan, 1992). En 1936, Vence abritait 5 495 habitants dont 905 étrangers, essentiellement des Italiens. Les Britanniques, les Suisses, les Ibériques et les Américains formaient les nationalités fournissant les résidents les plus fortunés. A la veille de la Seconde Guerre mondiale, Vence s'était embellie, se voulait station "tonico-sédative" et surtout, à cause de l'arrivée des écrivains, des sculpteurs et des peintres de renom international, elle s'était méritée l'appellation de *Cité des arts*. Du coup, le changement de population créant de nouveaux besoins, il fallut créer des cabinets médicaux, des hôtels et pensions de famille, des restaurants et des commerces. De novembre 1942 à septembre 1943, Vence fut occupée par l'armée italienne, remplacée par l'armée allemande après cette date. A la suite du débarquement allié

en Provence, les troupes allemandes quittaient le pays vençois le 26 août 1944. Le notaire Emile Hugues (1901-1966), lui-même natif de Vence, fut la principale figure politique vençoise après 1945 : maire de 1945 à 1959, député de 1946 à 1958, sénateur de 1959 à 1966, secrétaire d'Etat dans les cabinets Pleven, Mayer, Laniel, Mendès-France, Bourguès-Maunoury et Félix Gaillard, il était le prototype même du politicien professionnel de la Quatrième République. André Siegfried, grand observateur de la vie politique française, trouva en lui un interlocuteur de choix et ils devinrent amis personnels après 1945.

Deux raisons semblent avoir poussé Paule et André Siegfried à construire une villa à Vence. D'une part, au début des années 1920, Paule était un peu sujette à la dépression et le docteur Jean-Charles Roux, cousin des Puaux, l'avait fait venir à Vence pour se reposer et se détendre sous d'autres cieux. Le couple Siegfried descendait à l'Hôtel de la Conque, aujourd'hui transformé en maison de retraite. Ils achetèrent en 1924-1925 le terrain sur lequel ils firent construire leur résidence méditerranéenne. Paule vint à Pâques et à l'été 1926 pour surveiller les travaux de construction de la villa du Mas Saint-Donat. L'installation eut lieu à l'été 1928. L'autre raison de s'implanter à Vence fut la présence de leur amie Catherine Pozzi qui y possédait une villa dénommée *La Collinette* rebaptisée plus tard *Les Collines*. Catherine y avait d'abord élu domicile comme locataire le 1er novembre 1921. C'était une villa confortable située à deux kilomètres du centre de Vence. Elle lui avait pourtant trouvé un air de médiocrité bourgeoise mais la maison lui semblait commode et le loyer convenait à sa bourse. Elle s'y sentit assez vite heureuse car elle avait l'impression d'y respirer mieux qu'ailleurs, à cause de la pureté de l'air vençois. Il y avait de l'espace autour de *La Collinette*. Une balustrade et une treille s'étendaient devant la maison puis le terrain descendait en plusieurs terrasses plantées d'arbres fruitiers jusqu'à la route menant au bourg de Vence. Catherine finit par acheter la maison au printemps 1922. Elle ajouta une chambre au-dessus du garage puis, en 1928, elle fit construire une dépendance pour y loger ses invités (Joseph, 1988). A *La Collinette*, elle reçut à plusieurs reprises Paul Valéry dont elle était devenue la maîtresse en 1920 : janvier 1922, avril-mai 1922, mars-avril 1923, février-mars 1924, avril-mai 1924, mars 1927, dans un va-et-vient constant de ruptures et de réconciliations. En avril 1924, pendant que Valéry fait une tournée de conférences en Italie, Catherine Pozzi reçoit la visite de son ami André Gide, venu à Vence pour passer quelques jours chez le peintre Jacques Raverat. Gide parle avec elle pendant deux heures, cherchant à se faire une idée de la nature de ses rapports avec Valéry. Elle reste sur ses gardes et réussit à esquiver les questions jugées inopportunes. En le raccompagnant à sa porte, elle pense avec une certaine satisfaction l'avoir abruti de métaphysique (Joseph, 1988). Après sa rupture avec Paul Valéry en janvier 1928, Catherine Pozzi séjour-

nera encore à Vence à l'été et à l'automne 1928, en octobre 1929, en octobre 1930 puis, une dernière fois, au printemps 1934, à la limite de ses forces et déjà rongée par la tuberculose qui l'emportera le 3 décembre 1934. En 1950, Marc Chagall acheta la villa de Catherine Pozzi qui, hélas, ne peut plus témoigner aujourd'hui de la présence de ses deux plus illustres hôtes puisqu'elle a été démolie.

Chaque année, Paule, André et Claire Siegfried passaient les vacances d'été au Mas Saint-Donat. Généralement, le séjour se déroulait de la mi-juillet à la fin septembre. Malgré la pléiade de célébrités artistiques et littéraires séjournant à Vence, André Siegfried n'entretenait aucune relation avec cette catégorie de résidents. Sa seule relation véritablement locale était avec le député-maire Emile Hugues. La famille Siegfried menait une vie très simple au Mas Saint-Donat. André était le plus souvent en pantalon de toile et chemise de coton, chaussé d'espadrilles. C'est dans cette tenue qu'il partait à pied vers la poste de Vence où il expédiait pour Paris son dernier article pour *Le Figaro*. Au Mas Saint-Donat, il menait une vie de travail dans le calme loin des dérangements. Pendant le petit déjeuner, Paule procédait à de la lecture à haute voix avec les jeunes neveux et nièces qui étaient en vacances. Ponctuellement, à 9h30, il montait à son bureau au premier étage pour se mettre à l'écriture. Après le déjeuner, André lisait les journaux et la presse politique. Les plus jeunes allaient dans leurs chambres pour la sieste quand lui-même retournait à sa table de travail de 14h30 à 17h00. A ce moment, survenait le temps du thé traditionnel. Puis, on faisait une promenade à pied. Le couple ne recevait quasiment pas à déjeuner ou à dîner mais les invités de passage étaient conviés à un thé. Pas plus qu'à Paris, les Siegfried n'avaient de voiture à Vence. Pour les déplacements, c'était la famille Rami, chauffeurs de taxi de père en fils à Vence, qui assurait la prestation. Venant traditionnellement de Paris par le train de nuit, les Siegfried descendaient toujours en gare d'Antibes où un taxi des Rami les attendait pour monter au Mas Saint-Donat. De temps en temps, on descendait tôt le matin pour prendre un bain sur la plage de Cagnes, à l'époque sauvage, entre roselières et galets.

André Siegfried profitait de ses longs séjours estivaux dans sa thébaïde pour aller rencontrer des amis en villégiature à l'Hôtel du Cap d'Antibes et à Eden Roc. C'est là qu'il retrouvait le philosophe catholique Jacques Maritain (1882-1973) qu'il connaissait déjà par les dîners parisiens chez Catherine Pozzi. C'est au même endroit qu'il fit la connaissance de la princesse Soraya Esfandieri Bakhtiari (1932-2001), impératrice d'Iran et seconde femme répudiée du shah Muhammad Rizah Pahlavi (1919-1980). Son ami et collègue John U. Nef, professeur à l'Université de Chicago, qui y passait ses vacances vint rendre visite à Siegfried au Mas Saint-Donat en juillet 1949, juillet 1953 et juillet 1954. Le Cap d'Antibes devint réputé à partir du moment où des expatriés américains fortunés

et des aristocrates britanniques se mirent à fréquenter l'endroit dans les années 1920. Parmi les plus connus d'entre eux, il y eut Sara et Gerald Murphy que le romancier américain Scott Fitzgerald (1896-1940) prit comme modèle pour son roman classique *Tendre est la nuit* (1934). Fitzgerald était un invité habituel des Murphy et c'est pourquoi il choisit le Cap d'Antibes pour cadre de son roman. Ernest Hemingway séjourna également au Cap. Fitzgerald s'inspira également d'une autre icône du Cap, l'Hôtel Eden Roc. Ouvert en 1870, cet hôtel luxueux a vu défiler plusieurs familles princières et plusieurs magnats. Lové au cœur de 10 hectares de jardins littéralement "manucurés", cet édifice est abondamment décoré de pilastres de marbre et d'escaliers circulaires.

Eden Roc, c'est la pointe méridionale du Cap d'Antibes, un vrai paradis avec ses rochers surplombant la mer, ses petites criques dominées par les pins, et le regard qui balaie successivement le golfe de Juan-les-Pins, la pointe de l'Esterel et la Méditerranée. Avant de devenir, avec sa piscine et ses terrasses, le centre le plus mondain et le plus raffiné de la Côte d'Azur vers où allaient converger les écrivains en vogue et les étoiles du cinéma, Eden Roc étalait sa beauté paisible et constituait un lieu de pèlerinage pour les vrais amants de la nature. En 1956, André Sella, le propriétaire d'Eden Roc, rééditant un petit *Guide du Cap* publié en 1868, demanda à André Siegfried de le préfacer : « Quand la petite péninsule était sauvage encore, le mystère de ses anses cachées, de ses maquis impénétrables, de ses sentiers secrets et silencieux devait parer ces lieux d'une séduction singulière, plus grecque que virgilienne, dont ceux qui découvrirent ce Paradou il y a un siècle à peine, ressentirent l'irrésistible emprise. Il semblait que le Cap eût échappé aux offensives du temps, et cependant ces lieux étaient chargés d'histoire. L'Antipolis voisine était de civilisation hellénique, avant que les légions romaines n'eussent pénétré dans cette antichambre de la Gaule transalpine. Après le Moyen Age féodal et toute une évocation de la légende barbaresque, Vauban construisit le Fort Carré et, plus près de nous, c'est Napoléon que nous voyons débarquer au charmant petit port de Golfe Juan. Quand nous frappons du pied cette terre prestigieuse, sa résonance est celle de plus de deux mille ans d'histoire ».

La visite d'André Siegfried à Eden Roc en septembre 1958 devait être la dernière. Accompagné de Paule, il y retrouva ses cousins Jacques et Jacqueline Mouttet et son ami suisse Richard Fiz, habitué des lieux. Sur la photo qui reste de ce moment amical, on voit que les lunettes de soleil et la casquette anglaise tentaient de masquer un visage qui commençait à être ravagé par la maladie qui devait l'emporter en mars 1959. Son dernier été au Mas Saint-Donat se déroula du 13 juillet au 26 septembre 1958. Il eut le temps d'y refaire quelques forces pour effectuer son dernier périple international en octobre 1958 qui l'amena avec Paule

à Berlin-Ouest, à Stuttgart et à Ludwigsburg où il participa à une conférence sur les relations franco-allemandes avec le président Theodor Heuss (1884-1963), premier président de la République fédérale allemande de 1949 à 1959 et avec Carlo Schmid (1896-1979), vice-président SPD du Bundestag de 1949 à 1966.

Jules mourut à Cannes en 1943 et sa femme Luce à L'Ereoste en 1944. Leurs enfants, Pierre et Marc Siegfried, vendirent L'Ereoste en 1959. Ultérieurement, le domaine fut subdivisé en un vaste lotissement de villas cossues sous le nom de *Domaine de L'Ereoste*. Niché au pied du massif des Baous et faisant face au renommé Hôtel Saint-Martin, sur la route du Col de Vence, l'ensemble a belle allure. Pendant toute la Seconde Guerre mondiale, Claire Siegfried resta en permanence au Mas Saint-Donat afin de l'occuper et de le garder. Durant toute cette période, elle souffrit beaucoup de malnutrition, si bien qu'elle tomba malade à la fin de la guerre. Après le décès de son époux, Paule retourna au Mas Saint-Donat de l'été 1959 à l'été 1963. Après la disparition de sa mère en juin 1964, Claire revint tous les étés au Mas Saint-Donat où elle tomba paralysée et où elle décéda le 20 septembre 1984. Le Mas Saint-Donat, la thébaïde de l'écrivain pendant trente ans, est resté entre les mains de la famille Siegfried qui l'occupe toujours.

Mais le Vence que Siegfried connut de 1928 à 1958 a considérablement changé. Le Mas Saint-Donat était isolé dans la campagne à moins d'un kilomètre et demi du centre-ville. Aujourd'hui, le tissu bâti est continu depuis le centre-ville jusqu'à Tournettes-sur-Loup et les cultures en terrasses, si typiques du paysage méditerranéen, ont disparu sous le mitage de l'étalement urbain. En 1954, Vence n'avait que 130 résidences secondaires. On en compte aujourd'hui plus de 2 300. Tous les vieux chemins ruraux ont été élargis et asphaltés. Une grande pénétrante routière Cagnes-Vence a été achevée en 1980 tandis que des immeubles en forme de barres de béton, comme ceux de la place Maréchal Juin, sont venus considérablement perturber l'harmonie paysagère de Vence en y imposant une standardisation anonyme (Castellan, 1992).

CHAPITRE 13

MARS 1959 : « JE MEURS COMME MON PÈRE »

Au début de l'année 1957, Siegfried qui allait sur ses 82 ans en avril, dispensa son dernier cours aux Sciences Po. C'était un cours sur le protestantisme qu'il délivra en six séances échelonnées du 7 février au 14 mars. Il traita successivement les thèmes suivants : la Pré-Réforme, la Réforme (Luther, Calvin, Zwingli, l'anabaptisme), le protestantisme allemand, le protestantisme en Angleterre, le protestantisme aux Etats-Unis, le protestantisme en France. Pour chaque séance, il s'appuya sur des notes dactylographiées de 20 à 25 pages (FS/3SI14).

Si le Mas Saint-Donat lui fut une thébaïde estivale où il pouvait se retirer pour écrire ses livres, ses articles, ses conférences ou ses éditoriaux pour *Le Figaro*, la villa lovée dans un abri climatique au pied du massif des Baous était aussi un lieu de ressourcement dans cette campagne méditerranéenne où il était entouré de sa femme et de sa fille. Toutefois, l'appartement du 8 rue de Courty dans le VII^{ème} arrondissement constitua le véritable quartier général de l'œuvre, avec l'avantage d'une localisation toute proche de Sciences Po où il pouvait se rendre à pied, et d'une localisation relativement proche du Quai Conti (Académie des sciences morales et politiques, Académie française) et du Collège de France. En revanche, l'inconvénient d'une telle localisation était d'être souvent dérangé et sollicité, ce qui n'est jamais propice à la productivité d'un écrivain ! Alors, Siegfried s'était découvert une thébaïde hivernale, commode sans être éloignée de Paris, où il pouvait "se couper du monde". Ce fut Versailles mais un Versailles de la saison froide et pluvieuse où il séjournait à l'Hôtel Trianon Palace localisé sur le boulevard de la Reine, lui-même situé au nord du château :

« Versailles fut un des séjours de prédilection d'André Siegfried qui aimait s'y rendre en automne et en hiver pour un week-end ou pour une courte semaine. Quelques bagages, la machine à écrire, certains documents permettant de mettre

au point les notes d'une conférence, un article ou le chapitre en train et l'on parlait. Versailles, c'était le calme, le silence du téléphone. Là, dans un grand hôtel, l'accueillait la grande chambre toujours réservée à Monsieur et Madame Siegfried. Dès l'arrivée, l'ambiance était créée : la table nette, la cheminée où étaient placés les livres familiers, des fleurs, la machine à écrire et la corbeille à papier, outils indispensables de travail. Devant le vaste horizon, car c'était une chambre donnant à l'Ouest sur les grands prés de Trianon, André Siegfried se mettait au travail. Puis, vêtu d'un simple costume de sport, coiffé d'une casquette de lord anglais, canne à la main, il arpentait en tous les sens le parc, seul ou accompagné de Mme Siegfried. Versailles, l'hiver, semblait lui appartenir à lui tout seul ; et sans doute ce lieu "là où tout est ordre et beauté" avait des résonances sur cet esprit épris de clarté et de méthode. Tous les bosquets, toutes les allées, toutes les statues lui étaient bien connus et il appréciait en connaisseur celles qui sont réellement des œuvres d'art. Débouchant sur le grand canal, il remontait par une des allées jusqu'à l'escalier qu'il escaladait allégrement malgré les ans, puis jetait un regard sur l'ensemble unique et repartait. Jamais il ne manquait matin et soir de faire sa promenade par tous les temps. Il aimait par-dessus tout la pluie fine et le vent d'ouest : le temps du Havre. N'a-t-il pas décrit dans sa *Géographie poétique des cinq continents* le ciel de Versailles : "Ce ciel de Versailles est atlantique ; l'océan se reflète dans son azur, dans ses grands nuages éclatants de lumière, qui naviguent chassés par les souffles du large. C'est la frontière extrême du domaine des mers". Durant ces courts séjours, il aimait recevoir des visiteurs ; à l'heure dite, il attendait son hôte dans le grand hall et celui-ci le voyait s'avancer de sa démarche élégante, la main tendue, le sourire aux lèvres. Après le thé ou le déjeuner, l'on sortait faire un tour. C'était dans les allées du parc des conversations de qualité : le convive était quelquefois un spécialiste de la philosophie grecque, un homme politique apportant de Paris les derniers bruits du Parlement. Quel cadre pour évoquer avec un tel interlocuteur tels aspects de la pensée grecque ou tout autre sujet historique, politique ou économique ! En ces derniers mois de maladie, nul doute qu'André Siegfried n'ait eu la nostalgie de Versailles, qu'il n'ait songé à y retourner pour mieux respirer. Mais le séjour de novembre 1958 dans un automne éblouissant – on s'en souvient – devait être le dernier » (*Les Nouvelles de Versailles* du 9 avril 1959).

En cette année 1958, celle de ses 83 ans, la maladie avait atteint André Siegfried. Le 15 novembre 1958, il est à Rouen l'invité d'honneur pour prononcer l'allocution à l'occasion de la cérémonie d'inauguration des nouveaux bâtiments de l'École supérieure de commerce. Il est entouré du préfet Hirsch, de Bernard Tissot, maire de Rouen et prédécesseur de Jean Lecanuet (1920-1993) dans cette fonction, enfin, de Georges Lanfry (1884-1969), président de la Chambre de com-

merce et d'industrie de Rouen. Le quotidien rouennais *Paris-Normandie* relate l'événement dans ses colonnes en l'illustrant d'une photo où l'on voit le visage déjà ravagé d'André Siegfried. C'est son avant-dernière intervention publique. La Cinquième République avait moins de trois mois (la Constitution avait été adoptée par référendum le 28 septembre 1958) et, dans un discours aux fortes réminiscences familiales, Siegfried fit l'éloge de l'économie de marché et insista sur l'importance grandissante du commerce international :

« Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs,

En me demandant de présider cette cérémonie, la Chambre de commerce de Rouen s'est certainement souvenue de mon appartenance à la famille normande. Elle a voulu se souvenir aussi que mon père et mon oncle, Jules et Jacques Siegfried, furent les initiateurs, les apôtres les plus convaincus de l'enseignement commercial en France. C'est aussi pour cette raison que j'ai accepté l'invitation qui m'était adressée, heureux de saisir toutes les occasions de retrouver l'atmosphère normande.

Vous ne m'en voudrez pas d'évoquer de vieux souvenirs, liés à l'origine même des écoles de commerce. Vers 1860, Jules et Jacques Siegfried commençaient une carrière commerciale à Mulhouse et à La Nouvelle-Orléans. Jacques, qui n'avait qu'à peine dix-huit ans, s'était établi à son compte comme acheteur de coton en Louisiane. Jules travaillait avec son père dans la maison de coton de celui-ci en Alsace, mais il rongait son frein : le père Siegfried, qui avait été étrillé dans la crise de 1848, ne voulait plus prendre aucune initiative, se contentant de conduire les affaires selon leur train-train quotidien. Le jeune homme avait de l'énergie à revendre. Ayant épargné 10 000 francs, soit 2 000 dollars de l'époque, il décida, au lieu de les placer, de les employer à faire un voyage aux Etats-Unis : ce devait être du reste le plus magnifique placement. 1861, c'est en Amérique la Guerre de sécession. Muni d'excellentes introductions, dont l'une pour le président Lincoln, le jeune Alsacien se rend compte que le Nord sera vainqueur, mais que le Sud étant militairement très fort, la guerre sera longue : il n'y aura donc pas de coton brut pour l'industrie européenne ; et la conclusion, c'est qu'il faut donc aller en chercher ailleurs. Rentrés en France, les deux frères, volant enfin de leurs propres ailes, fondent au Havre une maison d'importation de coton brut : le programme est d'aller le chercher aux Indes, puisque les Etats-Unis ne le fournissent plus. Jules part pour Bombay et, pendant quatre ans, jusqu'en 1865, les affaires battent leur plein : les deux frères sont, à Bombay, la maison qui fait le chiffre maximum d'opérations. Cette période magnifique finit avec la guerre ; le retour de la paix étant marqué par un effondrement des cours et une crise épouvantable, à laquelle, grâce à leur prudence, les jeunes Alsaciens échappent à peu près entièrement : mon père disait volontiers qu'il était plus fier d'avoir su garder ses bénéfices que

de les avoir faits ! “Siegfried Frères” continuent dès lors, mais au Havre. Puis leurs carrières vont diverger. Jules sera adjoint, maire du Havre, député, sénateur ; Jacques sera banquier à Paris. Mais tous deux, élargissant leurs préoccupations, seront dévoués à l’intérêt public. Dès 1866, ils fondent à Mulhouse la première école de commerce. Ils seront toujours dévoués à l’apostolat de l’enseignement commercial.

Pendant ces années d’intense activité, les deux frères avaient fait une double expérience, dont la leçon devait inspirer toute leur vie. Ils avaient réalisé que les grandes affaires devenaient, dès cette époque, de plus en plus internationales. L’ère des affaires purement nationales était dépassée, et même celle des affaires continentales. L’horizon, devenu mondial, s’élargissait aux dimensions mêmes de la planète. En précurseurs, ces hommes, tout jeunes encore, puisque aucun d’eux n’avait même atteint la trentaine, prenaient l’habitude dans leurs transactions, dans leurs conceptions, d’envisager les choses sous un angle international. La leçon était commerciale, politique, diplomatique, géographique surtout, et la première conclusion qu’ils en tiraient, c’était que l’homme d’affaires devait désormais connaître la géographie, ne jamais s’enfermer dans les limites de ses frontières, savoir sortir de chez lui, courir le monde, y apporter partout la présence de la France.

La seconde leçon, c’est que les affaires sont de plus en plus techniques. Connaître à fond son article, dans tous ses détails, demeure sans doute l’impératif essentiel du commerçant, mais, dès l’instant qu’on est amené à travailler hors des frontières, une connaissance approfondie s’impose également du droit commercial international, des conditions monétaires, de la psychologie comparée des peuples. Il faut aussi, mieux que par le passé, apprendre à pénétrer les lois économiques, notamment celles qui régissent les crises commerciales et financières. Les deux frères en avaient vu plusieurs, certaines terribles : 1865, 1873, 1881-1882. Jacques Siegfried notamment s’était, en commerçant mais surtout en banquier, penché sur le problème, aboutissant à la conclusion qu’une prévision est malgré tout possible : avec Juglar, il établissait une loi dans ce sens, fondée sur la considération des bilans de la Banque de France (quand le portefeuille se gonfle cependant que l’encaisse baisse, la crise s’annonce ; la reprise au contraire est proche quand l’encaisse se reforme cependant que le portefeuille est dégonflé). Les crises de cette époque se reproduisaient à peu près tous les sept ans, périodicité qui paraît avoir changé, avec nos longues périodes de hausse et de baisse des prix s’étendant à une vingtaine d’années, avec des réajustements tous les trois ans et demi.

La conclusion à tirer de ces enseignements, c’est que le commerce comprend toute une part qui s’apprend, qui s’enseigne, qui justifie la fondation d’écoles

spéciales, les écoles de commerce. Hier encore (je me place en 1870), on apprenait le métier en balayant le bureau : dans l'avenir, il faudra autre chose. Mon père s'en rendait d'autant mieux compte qu'il avait lui-même, selon la tradition, "balayé le bureau", avec tout ce que cela comporte : il écrivait admirablement la ronde, la gothique, la bâtarde ; il faisait parfaitement les paquets, soigneux en ce qui concerne le classement et le secrétariat. Il mesurait d'autant mieux tout ce qui restait à apprendre pour le débutant, et c'est pourquoi il se faisait le protagoniste de l'enseignement commercial, cependant que, de son côté, son frère Jacques Siegfried devenait en quelque sorte le patron de choix des élèves nouveaux de ces écoles.

Aujourd'hui, la cause est gagnée, et d'autant plus que le monde s'est effectivement développé dans le sens que ces précurseurs avaient si bien entrevu. Le XXème siècle en effet a confirmé toutes leurs prévisions. Notre horizon s'est immédiatement élargi, soit du fait des deux guerres mondiales, soit surtout parce que le monde extra-européen s'est réveillé sous notre impulsion. Il s'est réveillé par nous mais aussi il faut le dire, contre nous. L'Europe n'est plus le centre incontesté du monde et son économie dépend de plus en plus des relations internationales. Les affaires témoignent en effet d'une dépendance intercontinentale, d'une solidarité mondiale, en vertu de laquelle le vieux continent ressent le coup de tous les événements qui se passent aux extrémités de la planète. C'est le fait de la vitesse, des progrès fulgurants des transports à l'âge de l'avion, dont la conséquence est le changement complet de la carte industrielle du monde. Il y a cent ans, et même jusqu'en 1914, l'industrie se fixait nécessairement sur le charbon, dont l'Europe était le principal producteur. Maintenant, l'énergie est partout (charbon, pétrole, électricité, moteurs atomiques) de sorte que tous les pays, sans exception, prétendent devenir eux aussi des pays industriels. La concurrence pour la disposition des matières premières s'intensifie, la lutte devient plus âpre entre les pays, les continents, les races, les civilisations. Le progrès est ici à deux tranchants. D'une part, on va plus vite, mais de l'autre se dressent partout des obstacles, dus aux nationalismes, aux bureaucraties. Le moindre voyage, le moindre déplacement de capitaux, je dirais presque le moindre règlement nécessite des opérations compliquées, mettant en jeu l'administration, la police, l'hygiène, les offices de change. C'est toute une technique. Elle se complique du fait que l'Etat intervient partout, avec une indiscretion grandissante. Naguère encore le secteur privé était le plus important, mais il se réduit chaque jour comme une peau de chagrin, au bénéfice du secteur public, de telle sorte qu'il n'y a plus guère de solutions possibles sans recours à l'Etat.

Ces conditions nouvelles impliquent une technique dont le XIXème siècle avait pu largement se dispenser. Le commerçant, l'industriel ne peuvent plus se

cantonner dans une spécialité, il ne leur est plus loisible d'ignorer la vie générale ; il leur faut, qu'ils le veuillent ou non, y participer. L'équilibre de notre économie ne peut plus se flatter d'être autonome ; il dépend de plus en plus de conditions internationales, sur lesquelles notre action directe est souvent médiocre. Combien mon père et mon oncle n'étaient-ils pas justifiés de prétendre qu'il y avait là toute une technique des affaires qu'il faut apprendre. Tel est en effet le sens qu'a pris aujourd'hui cet enseignement des écoles de commerce, dont nous savons qu'il devient de plus en plus complexe, de plus en plus nécessaire. Les pouvoirs publics en reconnaissent l'immense importance et la présence à cette réunion d'un représentant éminent de l'enseignement technique est la preuve de la sollicitude de l'Etat pour ce type d'enseignement. La Chambre de commerce était dans l'esprit de cette évolution quand elle a décidé de faire de cette Ecole rouennaise l'une des mieux équipées, des plus modernes qui soient. Je suis donc fier, monsieur le président, d'avoir été invité par vous à présider cette séance qui vous apparaîtra, comme à moi-même, si pleine de signification » (FS/ 6SI7dr10).

Le cancer gagnait du terrain mais André Siegfried voulut se rendre au Havre pour célébrer le cinquantenaire de la Société havraise de crédit immobilier fondée par son père. Il présida cette cérémonie le samedi 13 décembre 1958. Ce fut sa dernière apparition publique. Dans son édition du lundi 15 décembre 1958, le quotidien havrais *Havre Libre* fit un compte rendu de l'événement illustré de la dernière photo d'André Siegfried montrant un homme au visage ravagé et aux joues creusées. De retour à Paris, il s'alita pour ne plus se relever. Quand Pierre Hamp, son ami de l'Université populaire de Belleville, vint, au tout début de 1959, le visiter rue de Courty, il ne pesait plus que 50 kg, c'est-à-dire la moitié de ce que nécessitait sa taille de 1,82 mètre. Dès qu'il fut malade, il réalisa enfin son idéal de ne plus mâcher. Il ne s'alimentait qu'en bouillons et jus de viande. Le dévouement de madame Siegfried n'arriva pas à vaincre cette obstination à se suffire de peu. Il vivait d'esprit qui était sa substance principale, témoigna Pierre Hamp. A la mi-mars, les nouvelles se firent plus alarmantes et la presse internationale s'en émut. Dans le quotidien bruxellois *Le Soir*, le journaliste Léon Treich publiait le 18 mars un article intitulé "Inquiétantes nouvelles d'André Siegfried" : « On a les plus inquiétantes nouvelles de la santé d'André Siegfried et tous les amis de l'auteur des *Etats-Unis d'aujourd'hui* suivent le dur combat qu'il mène, avec son habituel courage, contre la maladie » (FS/13SI3). Au matin du 28 mars 1959, Pierre Brisson, le patron du *Figaro*, était venu directement le rencontrer à son chevet : « Il fallait, écrivit-il, que ses forces fussent gravement atteintes pour que le lit lui devînt acceptable et qu'il tolérât un visiteur dans cette intimité. Son intelligence maintenue en alerte semblait peu à peu se délivrer du corps et cet étrange allègement s'accrut jusqu'aux derniers instants » (*Le Figaro* du

lundi 30 mars 1959). En début d'après-midi de ce même 28 mars, qui était, cette année-là, le Samedi saint, André Siegfried fut emporté par une hémorragie provoquée par son cancer des poumons comme une même hémorragie avait emporté son père Jules Siegfried, dont Jean Jaurès avait envié "l'insolente vieillesse". "Je meurs comme mon père", murmura-t-il, terrassé (Tardif, 1975). Il aurait eu 84 ans le 21 avril suivant.

Le 31 mars 1959, le Suédois Dag Hammarskjöld (1905-1961), secrétaire général des Nations unies, faisait la déclaration officielle suivante depuis le siège de l'ONU à New York : « C'est avec peine que j'apprends la mort d'André Siegfried dont l'esprit a tant honoré la pensée française et européenne. Peu, depuis le début du siècle, ont su comme lui comprendre et expliquer les transformations qui caractérisent notre époque » (FS/13SI3). Ce même jour, c'était un mardi, André Siegfried fut conduit à sa dernière demeure. Selon ses dernières volontés, ses obsèques furent célébrées dans la plus stricte intimité par le pasteur Georges Marchal (1905-1982), président d'Évangile et Liberté et pasteur au temple du Foyer de l'âme. Il n'avait accepté que la présence des siens autour de son cercueil et c'est pourquoi il avait demandé qu'un seul et bref service religieux soit célébré non au temple qui attire les fidèles mais dans le salon de son appartement. Autour de sa très proche famille, il n'y avait donc que Jacques Chapsal, directeur de Sciences Po, Henri Aubrun, directeur du Musée social et Pierre Brisson, président-directeur général du Figaro. Un dernier adieu lui fut dit au cimetière de Passy où quelque deux cents personnes s'étaient spontanément rassemblées. André Siegfried avait désiré que ses obsèques fussent simples. Il avait demandé d'en taire le jour et l'heure. Il avait prié ses amis et ses admirateurs de renoncer à évoquer sa carrière (FS/13SI13). Le pasteur Georges Marchal conduisit l'inhumation : « Mardi après-midi, 31 mars. Le cimetière de Passy. Un soleil très doux baigne les jeunes frondaisons. C'est Pâques encore. Le soussigné lit les paroles de la consolation éternelle, au bord de la tombe. Mais, quelques heures auparavant, on lui a remis un petit papier qu'il a là, entre les pages de sa liturgie : "Pour le service, je préférerais que ce fût sans discours, avec une simple liturgie. Je n'ai le droit de me prévaloir ni de ma foi ni de mes œuvres. Je demande plutôt l'indulgence, je ne me fais aucune illusion sur mon insuffisance". Nous n'ajouterons rien à ce sobre adieu » (*Le Figaro Littéraire* du 4 avril 1959).

Aux Sciences Po, le choc fut rude et son collègue Pierre Rain en exprima l'intensité : « Quand on est resté depuis quarante ans attaché à la vieille maison de la rue Saint-Guillaume, on ressent profondément le deuil qui a étreint toutes les générations qui s'y sont succédé. Les Sciences Po ont perdu leur drapeau, ce drapeau qui, nous l'avons rappelé, a flotté sur toutes les capitales du monde. André Siegfried était non seulement le plus renommé des professeurs de l'Institut, il en

restait l'âme, même alors que depuis deux ans il avait abandonné ses cours. Il disparaît en pleine jeunesse intellectuelle malgré ses quatre-vingt trois ans, laissant partout où il a passé, une trace ineffaçable ; il fut bien le meilleur ambassadeur de la pensée française durant la première moitié de ce siècle » (Rain, 1959).

CHAPITRE 14

AU BALCON DU XX^{ÈME} SIÈCLE : L'INTUITION CRÉATRICE D'UN VOYAGEUR HUMANISTE À L'ÉCOUTE DU MONDE

Un an après la mort d'André Siegfried, l'écrivain Thierry Maulnier (1909-1988), élu à l'Académie française en 1964, publiait dans *Le Figaro* du 29 mars 1960 un article intitulé « Il y a un an André Siegfried... ». Il y cernait les grands traits d'un intellectuel original et solitaire du XX^{ème} siècle dont les observations étaient pénétrées de modération, de lucidité et d'objectivité. Maulnier voyait dans l'œuvre de Siegfried celle d'un “sage désenchanté” qui non seulement avait eu le souci d'une morale de la raison, de la dignité civique et de la liberté humaine mais qui, de plus, avait été étranger aux modes intellectuelles.

Plus d'un demi-siècle après la disparition de Siegfried, une relecture de ses principaux ouvrages permet d'y détecter une dimension visionnaire. En effet, ses analyses de quelques grands problèmes internationaux et ses études détaillées de pays sélectionnés s'attardaient certes sur des situations du moment mais elles cherchaient à anticiper, à se projeter vers le futur. Ce souci d'une certaine prospective est présent un peu partout dans l'œuvre. Une illustration de cette préoccupation visionnaire se retrouve dans la conférence qu'il prononça à Chicago le 19 octobre 1951 sous le titre *La géographie et les transformations récentes du monde* (FS/6SI5dr3). Siegfried annonçait que la révolution mondiale du XX^{ème} siècle était l'effet d'une double crise : une crise des continents et une crise plus profonde résultant de la Révolution industrielle. Il en déduisait que la géographie en sortait transformée et que le visage du monde devait être considéré sous un angle entièrement différent. La crise des continents, disait-il, provenait de la fin de l'hégémonie de l'Europe due à la “crise de l'Europe”. Pour lui, cette crise avait des causes lointaines et profondes sur lesquelles les deux guerres mondiales avaient servi d'accélérateur. Les conséquences de cette crise furent pour l'Europe la perte de son monopole industriel et financier ainsi que la fin de son privilège d'administration mondiale. Elle était remplacée par les Etats-Unis et par l'URSS.

A l'ère de l'unité, annonçait-il, succédait l'ère des compartiments. La civilisation industrielle a mis fin à la civilisation du paysan lié au sol et à celle de l'artisan lié à son marché local. L'homme modifie le milieu alors qu'il était modifié par le milieu. L'arc de grand cercle, connu des marins, n'était pas l'axe essentiel des communications mondiales au XIX^{ème} siècle. Avec le XX^{ème} siècle, le monde a un visage nouveau. Ce visage est dû à l'âge de la vitesse et de la suppression de la distance. En outre, les deux guerres mondiales ont engendré trois phénomènes indépendants mais complémentaires : le renforcement de l'Etat et de ses pouvoirs, la division du monde en compartiments, le recul de la géographie devant la technique. Ce nouveau visage du monde provient aussi d'un changement radical dans les mesures et les relations entre continents. Le monde européen d'hier était un monde de l'étroitesse. Il ne peut plus être question de traiter les problèmes ni nationalement ni même continentalement. L'Ouest, la "frontière" sont des notions périmées. Tout notre système de mesures, disait Siegfried, est dérégulé dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit. Le kilomètre s'est rétréci comme une peau de chagrin. Il y a, par ailleurs, un déplacement du centre de gravité mondial d'autant que la dépendance à l'égard des facteurs géographiques diminue, d'où l'avertissement de Siegfried : "Raisonnement autrement, c'est s'attarder à de fausses mesures sous un angle périmé". Désormais, il y a une domination de la ligne courbe imposée par l'avion. C'est là une conception semi-cosmique et l'univers nouveau est non-euclidien : « Nous avons cru longtemps que la ligne droite est plus réelle que la ligne courbe mais ce n'est pas vrai. La ligne droite d'Euclide est une conception de l'esprit tandis que la ligne courbe (celle de la lumière) est une réalité cosmique » (FS/6SI5dr3). Or, en 1951, quand Siegfried exposa cette problématique nouvelle, les transports aériens ne s'étaient pas encore massifiés et démocratisés et les compagnies aériennes n'utilisaient que des avions à hélice. L'ère des vols intercontinentaux sans escales par avions gros porteurs dotés de réacteurs puissants n'était pas encore arrivée. Siegfried avait anticipé.

Avant d'être atteint par la maladie et de finir alité pendant un peu plus de trois mois, André Siegfried avait des projets d'écriture. Des livres étaient en chantier, portant tous sur les grands problèmes mondiaux. Ainsi, un ouvrage était en préparation pour publication aux Editions Fayard. Dénommé *Peuples de couleur. Noirs, Indiens, Hindous, Chinois*, ce livre assez court aurait été bâti à partir d'articles déjà parus. Siegfried avait même réalisé le collage et le montage des textes selon une table des matières subdivisée en quatre chapitres ; chacun étant consacré à l'un des grands groupes identifiés dans le titre (FS/11SI12dr1sdra).

En 1958, Siegfried avait commencé à bâtir un livre qui se serait intitulé *Au balcon du XX^{ème} siècle* (FS/11SI1dr3). Il l'envisageait comme une étude divisée en trois parties. Une première partie titrée "Politique intérieure" aurait englobé

six textes. Une seconde partie dénommée “Le monde” aurait accueilli treize textes. Une troisième partie, de loin la plus fournie et intitulée “Mœurs du XXème siècle” aurait couvert trente textes. A l’occasion du montage de ce projet dont l’essentiel de la matière aurait été constitué d’articles publiés dans *Le Figaro*, Siegfried avait demandé à Pierre Brisson (1896-1964), le directeur du quotidien parisien, d’être l’auteur de la préface. Dans cette perspective, au cours de l’année 1958, Pierre Brisson écrit à André Siegfried. Sa lettre “intimiste” et “personnelle” illustre le type de rapports qui s’étaient établis entre le patron du journal et l’un de ses principaux éditorialistes. Elle dresse aussi un portrait moins connu de la personnalité de Siegfried, d’autant que ce portrait ne provient pas d’un critique littéraire, d’un scientifique ou d’un universitaire professionnel mais d’un homme de presse :

« Cher monsieur Siegfried,

En me priant d’écrire quelques lignes en tête de ce recueil, vous ne pensiez pas que je donnerais le ridicule de présenter au public un ouvrage qui se suffit si parfaitement à lui-même. C’est au directeur du journal où la plupart de ces textes ont paru que vous vous adressiez. Laissez-moi croire que vous avez aussi pensé à l’ami, au compagnon, à l’un de vos cadets qui professionnellement vous connaît assez bien.

D’innombrables questions sont traitées dans ces pages avec clarté, précision, humour parfois, avec cet esprit de liaison qui, comme vous à travers le monde, voyage d’un point à l’autre des problèmes et d’un moment à l’autre de l’histoire en conservant une aisance dont nous ne cesserons jamais de nous émerveiller.

Vous parlez à peu près de tout dans ce livre, sauf de vous-même, pour la raison majeure et suffisante que, contrairement à tant de narcisses contemporains, jeunes et vieux, vous n’avez jamais parlé, vous ne parlerez jamais de vous. Non par modestie – vous êtes à cet égard sans malveillance ni sans vanité – mais par empêchement de naissance. Le moi vous est naturellement, traditionnellement et irrémédiablement haïssable.

Feuilletant ces articles que j’ai vus se former un à un, me souvenant de leurs causes et de leurs fortunes, je songeais qu’il existe en ce qui vous concerne dans l’ordre moral un mot-clé. Un mot que dans les grandes circonstances vous prononcez d’un ton inimitable avec ce maximum de réprobation qui chez vous se traduit par une légère descente de voix, c’est le mot : “choqué”.

“Je suis choqué” me dites-vous, assis sur le canapé bleu de nos entretiens, en évoquant quelques turpitudes de l’époque. Il vous arrive même, après une seconde de réflexion, de redoubler et d’ajouter : “... vraiment choqué !”. c’est qu’il s’agit alors d’une indignation profonde où la patrie, la foi jurée, la liberté

humaine se trouvent en cause. L'écart entre la modération du terme et la force du sentiment qui l'inspire n'est pour vous ni une affectation de langage, ni une réserve d'expression, ce mot "choqué" traduit l'atteinte la plus intime. La trahison de conscience devient pour vous une grossièreté de mœurs, une insulte à la condition d'homme civilisé. Deux ou trois fois vous êtes allé plus loin. A propos de je ne sais quelle honte ou quelle palinodie politique je vous ai entendu dire, sans qu'un pli de votre visage ne fut dérangé : "cela me met en colère".

Ces colères sans éclat, cher monsieur Siegfried, sont celles du jugement, non celles de la passion. Loin de marquer un obscurcissement de l'esprit, elles expriment une clairvoyance. Et c'est en cela que vous demeurez pour ceux qui vous approchent un conseiller hors pair. Le rigorisme d'attitude m'est insupportable, celui qui au contraire vient de l'attachement aux grands principes m'apporte un réconfort dans la mesure où il manifeste une force d'âme. Vous avez un sentiment de la liberté si vif et si élevé que tout sacrifice pour le préserver vous paraît mineur. Aucune effusion ne vous transporte. Des certitudes vous maintiennent. Ce ne sont pas celles que fournissent ou croient fournir les opinions reçues, bien au contraire. Interrogé sur tel ou tel cas, il vous est arrivé de me répondre : "Je n'ai pas d'avis". Quelque temps passait puis un jour ex abrupto vous m'annonciez : "J'en ai un maintenant" et vous me le formuliez comme vous savez le faire. Vous ne déléguez à personne votre pouvoir d'examen. Nulle opinion, de si haut qu'elle tombe, ne saurait se substituer à la vôtre.

Nous sommes encore quelques-uns à qui cette forme de l'individualisme reste profondément chère. Elle comporte des périls. Des esprits moins fermes que vous y risquent l'anxiété par interrogation perpétuelle. C'est là néanmoins que nous prenons pleinement conscience de nos privilèges, de nos droits et de nos devoirs de créatures pensantes.

Vous appartenez au lignage des moralistes – les Tocqueville, les Fustel de Coulanges – qui étendent à la société humaine, aux nations et aux continents l'art d'investigation que les psychologues réservent aux individus. Quoi que vous en ayez il s'agit encore d'expertises du cœur puisque la vie de toute communauté reste dominée par les sentiments, puisqu'en définitive l'économie n'est qu'une portée à clés changeantes où le génie de chaque peuple inscrit le chant de son destin. Ces moralistes de mappemonde croient penser en géographes. Découvrant des rapports, des harmonies, des résonances et des ensembles que nous ne soupçonnions pas, ils sont poètes.

Je ne prétends pas vous mettre une lyre ou un bâton magique entre les mains. Mais certains songes ne sauraient vous déplaire puisque vous aimez La Fontaine. Connus de tant de milliers d'élèves, d'admirateurs et d'amis, peut-être au fond n'êtes-vous pas très bien connus de vous-même. Pardonnez qu'au seuil de ce vo-

lume on ait un peu forcé la porte. Vous lire est une leçon. Vous regarder vivre en est une autre, non moins précieuse, plus émouvante. C'est le témoignage que vous me permettez d'inscrire ici, cher monsieur Siegfried, avec toute l'affection et le respect de votre Pierre Brisson » (FS/11SI1dr3).

On comprend mieux cet attachement de Pierre Brisson quand on sait qu'André Siegfried avait été son meilleur conseiller pour la relance du *Figaro* après la Libération. Cette relance avait permis à Brisson de s'appuyer sur d'autres grandes signatures comme celles de François Mauriac ou d'André François-Poncet.

André Siegfried fut un communicateur dans toutes les catégories de tribunes écrites ou parlées. Il savait instruire tout en sachant intéresser. Son œuvre fut multiforme et abondante. Jusqu'à la fin de sa vie, il contribua à entretenir l'espèce de légende vivante qu'il était devenu dans le Paris de l'après-guerre. Il se mouvait avec aisance dans les différentes places fortes de la vie intellectuelle parisienne (Bergeron, 1990). D'une certaine manière, il s'était fait une spécialité de généraliste car il aimait par dessus tout les vastes sujets reliés à la grande actualité. Il avait le goût de la synthèse et des idées générales d'où ses mises en garde répétées contre la spécialisation à outrance ou la séduction des modèles théoriques. Cette œuvre d'écrivain polyvalent, comme il n'en existe plus aujourd'hui, fut en quelque sorte la longue chronique d'un demi-siècle marqué par tant de soubresauts (Bergeron, 1990). De fait, André Siegfried a vécu la totalité des durées de la Troisième et de la Quatrième Républiques, les deux guerres mondiales, la décolonisation et l'instauration de la Cinquième République. Certes, cet homme avait quelque chose du XIX^{ème} siècle, puisque né en 1875, mais il fut loin d'être perdu dans le XX^{ème} siècle pour lequel il a apporté toutes sortes de diagnostics extrêmement féconds. Siegfried produisit une œuvre d'observation des mœurs et valeurs de la civilisation occidentale, accompagnée d'une certaine critique. Toutefois, selon Bergeron, elle n'atteignit pas le degré de profondeur philosophique de Tocqueville ou des idéologues du XX^{ème} siècle (Bergeron, 1990). Siegfried était devenu le prototype du "Monsieur Sciences Po" car, de 1910 à 1959, de l'Ecole libre des sciences politiques à l'Institut d'études politiques et à la Fondation nationale des sciences politiques, il ne cessa d'être fidèle à une institution où se manifestèrent la popularité de ses enseignements et la qualité de ses engagements institutionnels. La vénération dont il jouissait rue Saint-Guillaume venait du fait qu'il était, sans le vouloir, un modèle inimitable et une référence irréfutable.

A partir d'une première formation de géographe, Siegfried s'engagea dans la voie de l'essayiste et du publiciste très porté sur les sujets politiques généraux. Il ne s'est jamais préoccupé de se réclamer formellement de telle ou telle discipline. En d'autres mots, il a pu échapper aux catégories disciplinaires du curriculum

universitaire, ce qui lui a permis de planifier ses cours et ses conférences de la façon dont il l'entendait. Un peu à la manière de Raymond Aron, ses éditoriaux et ses articles pour *Le Figaro* et ses prestations de conférencier national et international peuvent être considérés comme des extensions "en pièces détachées" de son enseignement universitaire (Bergeron, 1990). Son sens développé du concret lui venait d'une perception aiguë de la géographie des superficies et des distances et d'un recours constant aux données démographiques et économiques. Ses voyages multiples, ses enquêtes directes, ses interviews ne lui conféraient pas toujours un prestige correspondant au succès de ses livres, de ses articles, de ses cours et de ses conférences. Certains de ses ouvrages ont pu donner l'impression d'être ceux d'un "incorrigible touche-à-tout" ou d'un "vulgarisateur superficiel", tout simplement parce qu'ils s'éloignaient des codes et des conventions de la littérature dite "de professeur". C'est ainsi que Boyd Shafer, auteur du livre *Nationalism : Myth and Reality*, parla en 1955 des "conjectures divertissantes" de vulgarisateurs superficiels comme Madariaga et Siegfried.

L'audience et l'influence qu'eut Siegfried en son temps seraient-elles les mêmes aujourd'hui ? Il est permis d'en douter pour plusieurs raisons. D'une part, l'œuvre de Siegfried se déroula à une époque où l'écrit primait sur l'audiovisuel. Siegfried ne fut pas un homme de radio et de télévision. Jusqu'à la fin des années cinquante, cette dernière avait encore assez peu pénétré les foyers français et l'on était encore très loin des nouvelles technologies de la communication. D'autre part, le monde des savants, des experts et des universitaires était celui du petit nombre. Du coup, l'impact de leurs livres était moins dilué qu'aujourd'hui et surtout moins concurrencé par la radio, la télévision... et Internet ! Bref, le public cultivé n'était pas tenté par d'autres moyens d'information et de connaissance. En d'autres mots, ce monde d'écrivains spécialisés ne croulait pas sous la masse et sa production écrite jouissait d'une visibilité immédiate. Le contraste est grand avec la situation contemporaine où chaque jour qui passe voit le public littéralement inondé par le torrent ininterrompu de nouveaux titres lancés sur le marché. Il existe une banalisation et une standardisation de la littérature savante rendant plus difficile le succès massif de tel ou tel livre. Enfin, la scène politique qu'observait Siegfried était celle d'un ordre mondial beaucoup moins complexe qu'aujourd'hui. Quelques grands pays, propriétaires d'immenses empires coloniaux, le régulaient. On les appelait les Puissances. Elles organisaient la carte politique du monde. Une dernière explication réside dans le fait que Siegfried bénéficia de son rôle de "personnage officiel" et sut fréquemment l'utiliser. Quel universitaire contemporain pourrait se targuer d'avoir rencontré huit présidents des Etats-Unis, deux premiers ministres du Canada, plusieurs ambassadeurs, des personnalités du monde des affaires et des représentants de l'élite d'un pays ? Ce

type de rencontres n'est plus possible parce que les contextes ont changé et que la massification du monde des chercheurs a fait disparaître le type même du personnage officiel. Seuls les Prix Nobel et les grands écrivains peuvent encore être reçus par des chefs d'Etat ou de gouvernement ! Toutes ces raisons mises bout à bout permettent de penser que l'œuvre d'un solitaire singulier comme Siegfried n'aurait certainement pas aujourd'hui l'impact qu'elle eut à son époque.

Suivant l'exemple de son père et marqué par l'éthique familiale protestante, sa vie fut guidée par le principe du service et Siegfried considéra sa propre carrière comme une sorte de "service politique". Cela explique pourquoi ce fils de la haute bourgeoisie havraise a pu faire coexister une existence aisée avec des préoccupations de réformateur social et politique. Siegfried fut, sans aucun doute, très représentatif d'un moment de la société française, à savoir la Troisième République, où, selon l'idée de Stanley Hoffmann, son ancien élève aux Sciences Po et à Harvard, prévalaient les valeurs de l'esprit avant celles du profit, la prouesse individuelle avant la production de masse et où mesure et culture étaient synonymes. Tout comme Tocqueville, Siegfried fut inquiet du devenir de la liberté, du destin des sociétés de liberté. Si Tocqueville fut inquiet des conséquences de l'égalitarisme issu de la Révolution française, Siegfried fut hanté par les conséquences de la Révolution industrielle. André Siegfried s'inscrit très clairement dans une lignée particulière de penseurs politiques français (de Montesquieu et Tocqueville à Raymond Aron et Jean-François Revel), c'est-à-dire dans une mouvance de *libéraux anti-réactionnaires, anti-plébiscitaires et anti-collectivistes* parce que soucieux avant tout de liberté intellectuelle et de liberté individuelle. Pour ces hommes, la seule méthode qui compta, ce fut de comparer et de rechercher des constantes. Tous ceux qui ont connu André Siegfried se sont accordés pour dire que non seulement il fut un éveilleur mais aussi un homme bon (Hoffmann *in* Bonnefous, 1977 ; Goguel, 1977). Cependant, Jean Gottmann (1915-1994), son assistant à l'IEP, avait senti que cette bonté et cette bienveillance, à l'égard notamment des plus jeunes, se cachaient derrière une certaine distance et une certaine réserve. Gottmann pensait que cela était dû à l'empreinte de son hérité de patricien puritain et à sa carrière de travailleur singulier en marge de la vie politique et de l'Université. Il estimait même que Siegfried avait dû souffrir longuement d'une sorte d'isolement et c'est pourquoi il était devenu plutôt solitaire (Gottmann, 1989).

On pourrait conclure sur cette ultime remarque de Gottmann si des critiques posthumes n'avaient été formulées, durant la décennie 1990, contre Siegfried comme personne et comme écrivain. En réalité, ces critiques proviennent de deux ou trois chercheurs qui ont fait les reproches suivants : André Siegfried fut un pro-vichyste, un racialisé et un théoricien de l'inassimilationnisme juif. Il

convient de tenter de cerner ces critiques en faisant la part entre leurs fondements et leurs inconsistances.

- *Siegfried le "pro-vichyste"*. Selon la thèse développée par Birnbaum, Siegfried fut attentiste pendant l'Occupation et bienveillant à l'égard du régime de Vichy. Pour Birnbaum, la publication par Siegfried d'articles dans le quotidien maréchaliste *Le Temps* d'octobre 1941 à novembre 1942 décèle des concessions à l'esprit du régime de Pétain (Birnbaum, 1993). Le dernier article de Siegfried y paraît le 18 novembre 1942, soit une semaine après l'invasion de la zone libre par l'armée allemande. Le 30 novembre 1942, *Le Temps* se sabordait. Il fut interdit de paraître au moment de la Libération. *Le Figaro*, quant à lui, se sabordait également le 11 novembre 1942 pour ne paraître que le 24 août 1944, veille de la libération de Paris. C'est dans *Le Temps* du 26 janvier 1941 qu'on annonça la nomination d'André Siegfried au Conseil national. *Le Temps* du 5 mars 1941 informait également qu'André Siegfried avait été nommé à la Commission des régions, l'une des sept commissions dépendant du Conseil national. Ensuite, Birnbaum apporte une autre information sur Siegfried pour laquelle il utilise d'ailleurs le conditionnel : « Les problèmes d'édition semblent alors particulièrement l'intéresser : ainsi son nom figurerait également dans une note du 2 février 1941 rédigée par Karl Epting, directeur de l'Institut allemand qui dépend de l'ambassade d'Allemagne et qui gère surtout ces problèmes. Epting indique sa présence parmi une liste de personnalités qui, selon lui, auraient participé à des petits déjeuners qu'il a lui-même organisés en janvier et février 1941 » (Birnbaum, 1993).

Personne, et notamment sa proche famille (la première concernée), n'a jamais entendu parler de la participation d'André Siegfried aux petits déjeuners de l'Institut allemand à Paris en janvier et en février 1941. Ce que l'on sait beaucoup plus, c'est que les bureaux des professeurs de Sciences Po étaient des nœuds de la Résistance, notamment autour de Roger Seydoux, le plus proche collaborateur de Siegfried. Ce que l'on sait aussi, c'est que Siegfried eut à lutter contre le gouvernement de Vichy qui voulait supprimer l'Ecole libre des sciences politiques. François Boulet a fait les comptes (FS/12SI10) : sur 55 articles recensés, écrits par Siegfried entre mai 1941 et novembre 1942 dans *Le Temps*, *Le Figaro* et *La Dépêche*, quatorze concernaient la réforme morale à accomplir et aucun ne fit de concession à la morale du régime politique en place, tandis que neuf articles se penchaient sur le monde anglo-saxon (Boulet, 2001). André Siegfried avait été invité par le secrétaire général du Conseil national, le vice-amiral d'escadre Jean Fernet, à participer aux travaux de la Commission des régions. En 1941, André Siegfried lui avait remis une note où il faisait part de quelques grandes lignes concernant une possible réforme de la carte administrative de la France selon les neuf points suivants (FS/13SI1dr3sdrb) :

- 1/ Conception générale de la région
- 2/ Le département doit-il être maintenu ?
- 3/ Quels critères adopter pour la conception des régions ?
- 4/ Les capitales des régions
- 5/ Les régions et les liens entre l'administration, les autorités locales et les administrés
- 6/ La région et l'unité nationale
- 7/ Limites adoptées pour la Normandie
- 8/ Limites adoptées pour le Languedoc
- 9/ Conditions d'établissement et de succès d'une division en régions

Siegfried stoppa tout net sa participation à cette Commission car il n'était pas d'accord avec la tournure des débats (Cointet, 1989). Il fit part de ses scrupules et de ses réserves et il dénonça l'absence de consultation des corps élus et des Conseils généraux. Il démissionna du Conseil national. Une note de Vichy en date du 22 juillet 1941 au sujet du Conseil national indique d'ailleurs : « Monsieur André Siegfried, membre de l'Institut, a fait connaître le scrupule qu'il avait à conserver le titre de Conseiller national, du fait qu'il se trouve en désaccord avec la politique du maréchal » (AN/AG2631). Cette attitude anti-Vichy d'André Siegfried est d'ailleurs corroborée par Bernard Faÿ, son collègue du Collège de France devenu administrateur général de la Bibliothèque nationale (Boulet, 2001). Dans une lettre au maréchal Pétain en date du 6 janvier 1942, Faÿ critique vertement la position de Siegfried : « Il faut se rappeler aussi que, malgré les égards témoignés à Monsieur André Siegfried par le gouvernement du maréchal, celui-ci a tenu à renoncer avec éclats au poste de Conseiller national afin de se désolidariser de la politique du maréchal » (AN/AGII409).

Si Siegfried avait été un “pro-vichyste” notoire, le chef de la France libre ne l'aurait certainement pas invité à un entretien personnel pour discuter de l'état de la France le 5 septembre 1944, soit douze jours exactement après la libération de Paris, alors que le président du gouvernement provisoire de la République avait d'autres priorités plus importantes sur son agenda de travail et des problèmes plus urgents à régler ! De même, de Gaulle ne l'aurait pas invité à cet autre entretien du 20 juin 1945 pour discuter de l'avenir de Sciences Po. Concernant l'ouvrage *De la Troisième à la Quatrième République*, la lettre que de Gaulle écrivit à Siegfried le 17 janvier 1957 pour le remercier de l'envoi dédicacé de son livre (voir chapitre 4), ne contenait aucune critique sur le chapitre consacré à Vichy. Or, de Gaulle était tout de même le meilleur juge en la matière ! La lettre de Michel Debré du 11 janvier 1957 pour l'envoi par Siegfried de ce même livre (voir chapitre 4) fé-

licita son auteur et n'aborda pas la question de Vichy. L'on sait aussi que, durant la "traversée du désert" (1946-1958), Debré fut un collaborateur très proche de de Gaulle. Azéma et Wieviorka considèrent Siegfried comme le concepteur de la thèse du "double Vichy" (le Vichy de Pétain et le Vichy de Laval), thèse reprise par Robert Aron dans son *Histoire de Vichy* (Azéma et Wieviorka, 2000). Or, dans leur échange épistolaire avec Siegfried en 1957, ni de Gaulle ni Debré ne firent allusion à ce point. Le pasteur Marc Bœgner (1881-1970), grande figure du protestantisme français, témoigna également de la droiture des convictions démocratiques d'André Siegfried dans ses enseignements pendant cette difficile période de l'Occupation : « Il poursuit un enseignement très efficace au Collège de France et aux Sciences Po. Son autorité sur la jeunesse est plus grande que jamais en raison de la fermeté de son attitude » (Bœgner, 1992).

- Siegfried le "racialiste" et le théoricien de l'inassimilationnisme juif. C'est la position adoptée par Birnbaum. Pour ce faire, dans son livre *"La France aux Français". Histoire des haines nationalistes*, il a procédé à une sévère interprétation antisémite de l'œuvre siegfriedienne, fondée essentiellement sur deux pièces : d'une part, l'article de Siegfried dans *Le Temps* du 7 décembre 1941 et, d'autre part, la lettre de sa traductrice pressentie pour son ouvrage *Tableau des Etats-Unis* en date du 7 mars 1954, suivie de la réponse de Siegfried en date du 12 mars 1954 (Birnbaum, 1993). Son argumentation peut se décomposer comme suit. Le 7 décembre 1941, dans le quotidien *Le Temps*, Siegfried publia un article intitulé *Le problème de l'assimilation des immigrants*. Quelque temps après, le conseiller d'Etat Paul Grunebaum-Ballin, révoqué par Vichy parce que d'origine juive, écrit à Siegfried une lettre indignée où il lui dit qu'il s'est prosterné devant l'autel du racisme, qu'il a comparé l'immigré à une tige coupée, qu'il a utilisé la métaphore xénophobe du palimpseste et qu'il a exposé la thèse de l'assimilation complète des immigrants qu'à la troisième génération. Grunebaum-Ballin dit aussi que ce sont les méditations d'un exilé et d'un "hors-la-loi" qu'il fait parvenir à Siegfried (Birnbaum, 1993). Il faut aussi savoir que tous les professeurs juifs du Collège de France ont été révoqués ou mis à la retraite d'office en 1941 et 1942. Ils seront réintégrés en 1944 et 1945.

En 1954, Siegfried publie son ouvrage *Tableau des Etats-Unis*. Le chapitre 12 de ce livre est consacré à la minorité juive aux Etats-Unis. En vue d'une traduction en anglais, les Editions Armand Colin ont fait appel au concours de Rita Barisse, la femme de l'écrivain Jean Vercors (1902-1991), qui est juive britannique. Le 7 mars 1954, elle écrit une lettre à André Siegfried : « J'ai eu le loisir de lire avec soin votre ouvrage et je me permets de vous parler d'une question délicate qui rend peut-être difficile que j'entreprenne cette traduction : il s'agit du chapitre 12, traitant de la minorité juive. Il se peut que je sois particulièrement sensible à

cette question – étant juive moi-même aussi bien qu'Anglaise – mais alors cette sensibilité qui s'est heurtée à certaines remarques et expressions contenues dans ce chapitre sera partagée sans doute par la plupart de vos lecteurs juifs, et, je crois, non juifs » (FS/3SI16dr5). Rita Barisse évoque ensuite les nombreux Juifs “morts pour la France” et, bien sûr, les millions d'entre eux assassinés durant la barbarie nazie. Puis elle conclut sa lettre : « Ces considérations ont assumé, après tout ce qui s'est passé depuis ces derniers vingt ans, une importance, une gravité telles, qu'il ne m'est guère possible d'y passer outre. Si, de votre côté, ma réaction en tant que lectrice vous portait à vous demander si vous n'auriez pas peut-être, dans son expression, de beaucoup dépassé votre pensée, j'en serais naturellement fort heureuse » (FS/3SI16dr5). Dès le 12 mars 1954, André Siegfried répond à Rita Barisse : « Je vous remercie de votre lettre dont je comprends très bien la signification. Je serais heureux que vous acceptiez de traduire mon livre mais je ne voudrais pas que ce soit pour vous l'occasion d'être blessée dans vos convictions... Je ne saurais guère changer mon chapitre mais, reconnaissant, à plusieurs égards, la valeur de vos observations, je pourrais sans doute modifier au moins telle ou telle phrase susceptible de paraître blessante. Pour ce qui est de certaines affirmations ou opinions, il en est autrement... Vous comprendrez, j'espère, madame, que je souhaite vivement ne pas blesser le lecteur juif, d'autant plus que je ne suis pas antisémite et suis plutôt connu comme ayant défendu les Juifs toutes les fois que je l'ai pu, notamment pendant l'Occupation, quand il y avait péril à le faire. Mais, dans un livre visant à dire des choses telles qu'elles sont, je suis exposé naturellement à dire des choses désagréables. Je ne puis y renoncer » (FS/3SI16dr5).

Ensuite, Birnbaum procède à une exégèse sur la métaphore du palimpseste, utilisée par Siegfried dans ses écrits sur les peuples et la psychologie des peuples. Cette métaphore provient d'Israël Zangwill (1864-1926), auteur britannique juif qui vécut surtout aux Etats-Unis. Membre de l'Organisation sioniste mondiale, il la quitta en 1905 pour fonder l'Organisation juive territoriale qui entendait créer un Etat juif en dehors de la Palestine. Son roman *Children of the Ghetto* (1892) lui valut la renommée littéraire. C'est à partir de cette œuvre que Siegfried reprend la métaphore du palimpseste dans son texte *L'Occident et Israël* : « Quelle richesse dans cette âme juive : ce peuple a existé, senti, souffert, bien avant d'avoir appartenu aux diverses nations qui maintenant sont respectivement la sienne : il y a là comme un palimpseste » (FS/3SI14). Cette métaphore sera réutilisée plusieurs fois dans l'œuvre (Birnbaum, 1993). Dans ce chapitre consacré à Siegfried dans le livre de Birnbaum, trois phrases capitales sont à mettre en relief : « A vrai dire, André Siegfried est comme obsédé par ce thème de la défense de l'Occident porté par la race blanche... A vrai dire, cet intérêt à la géographie des races qu'André

Siegfried, sous les conceptualisations les plus diverses, poursuit jusque dans les années 50, est depuis longtemps déjà patent... Si ce n'est véritablement que durant la période de Vichy et les quelques années qui suivent qu'il fonde explicitement cette notion de race sur des perspectives anthropologiques, il n'a cessé de l'employer en tant que facteur crucial de l'identité nationale » (Birnbaum, 1993).

Plusieurs réponses sont à apporter aux critiques de Birnbaum. La première, et la plus évidente, est à peu près la suivante : si André Siegfried avait été ce racia- liste et cet antisémite, comment se fait-il que, pendant toutes les décennies où son œuvre fut publiée, aucune grande voix autorisée, aucune grande figure charis- maticque ne se soit élevée en France et à l'étranger pour dénoncer ses écrits ? Com- ment se fait-il que, parmi les grandes personnalités politiques, intellectuelles et artistiques de France et de l'étranger qui purent lire ses livres, aucune d'entre elles ne se soit insurgée contre des écrits considérés comme inadmissibles ou scanda- leux ? S'il avait été vraiment ce personnage, pourquoi, dès lors, aurait-il été élu à l'Académie française en octobre 1944, à la présidence de la Fondation nationale des sciences politiques en 1945 et fait grand-officier de la Légion d'honneur par le président René Coty en 1955 ?

Une seconde réponse aux critiques de Birnbaum se trouve sous la plume de Patrick Cabanel : « Il existe une part d'injustice dans ce procès, qui fait figurer le dreyfusard Siegfried aux côtés de l'antisémite et raciste "scientifique" Georges Montandon. Birnbaum ne prend pas suffisamment en compte, comme l'a bien re- marqué Pierre Milza dans son introduction à la réédition du *Tableau politique de la France de l'Ouest*, la banalité, alors, de thèmes que l'on est aujourd'hui agacé ou choqué de découvrir dans les textes de Siegfried, mais que l'on trouverait par- tout ailleurs, ou presque, dans la littérature contemporaine, même scientifique... C'est le *son* des années 1930, ou des années 1900, dont Siegfried est exactement contemporain » (Cabanel, 1997). Il est également étonnant de retrouver André Siegfried dans un ouvrage traitant de l'histoire des haines nationalistes en France. En quoi véritablement André Siegfried a-t-il participé aux haines nationalistes ? Le nationalisme et la haine sont des attitudes de la personne humaine qui lui ont toujours été étrangères. De même est-il surprenant de trouver, dans le livre de Birnbaum, un chapitre 5 intitulé "André Siegfried, la géographie des races" pré- cédant un chapitre 6 consacré à "Georges Montandon : l'anthropologie vichyste au service du nazisme". Georges Montandon (1879-1944), titulaire d'une chaire à l'Ecole d'anthropologie depuis 1933, était ethnologue au Commissariat aux ques- tions juives, mis en place par le régime de Vichy. Directeur de la revue *L'Ethnie française* de 1941 à 1944, il devint en 1943 directeur de l'Institut d'études des questions juives et ethno-raciales. Il fut assassiné à son domicile de Clamart le 3 août 1944 par un groupe de résistants. Quoi de commun, en effet, entre André

Siegfried et Georges Montandon ? Concernant l'article sur " Le problème de l'assimilation des immigrants " paru dans *Le Temps* du 7 décembre 1941, François Boulet a ces mots : « Cet article ne peut absolument pas être commenté à la lumière d'une quelconque théorie xénophobe de géographie des races : il représente simplement une observation parmi d'autres, de faits géographiques et sociaux à l'échelle planétaire, dans la droite ligne de ses convictions intellectuelles et morales exprimées dans ses ouvrages passés et futurs... Devant cette réflexion siegfriedienne sur les Juifs, il ne nous semble pas probant de l'accuser d'antisémitisme » (Boulet, 2001). L'ouvrage *Les voies d'Israël* (1958) représente d'ailleurs une preuve supplémentaire de cette absence de préoccupations antisémites chez son auteur. Il est plutôt l'hommage de Siegfried au peuple juif et c'est bien cet hommage, récurrent dans le livre, que perçurent parfaitement le Grand Rabbin de France et l'ambassadeur d'Israël à Paris quand ils firent part à Siegfried de leurs sentiments sur *Les voies d'Israël*.

Une autre réponse aux critiques de Birnbaum est fournie par Albert Nicollet, ancien directeur de l'Institut havrais de sociologie économique et culturelle, fondé par Abel Miroglio en 1938 : « L'état des connaissances en sciences sociales au début du XXème siècle, le peu d'empressement de l'auteur à justifier théoriquement les concepts qu'il emploie, expliquent l'insatisfaction et les doutes d'un lecteur contemporain. Une longue analyse critique ne serait pas inutile, nous la réduirons à deux points où l'on peut repérer difficultés et équivoques. Qu'en est-il, par exemple, de l'appel si constant à la "race" ? Deux hypothèses se présentent. La première reviendrait à situer André Siegfried dans un courant très en vogue au XIXème siècle qu'on peut caractériser par une continuité, une relation de cause à effet entre l'anthropologie physique (la race, donnée biologique) et ce que nous appelons aujourd'hui l'anthropologie sociale et culturelle (la "civilisation")... Siegfried ne fait pas référence aux doctrines racialistes qui logiquement débouchent sur les discriminations racistes. Il juge même ridicule la thèse des racistes selon laquelle tout ce qui est bon dans les pays méditerranéens provient du Nord. Il précise que les Latins ne sont pas une race et que la latinité est une civilisation... Pourtant, dans certaines formules équivoques, comme le "génie de la race" ou dans la manière de juxtaposer au cours d'une phrase "race" et "civilisation", Siegfried donne l'impression d'avoir été influencé par l'air du temps... La seconde hypothèse, concernant l'emploi du mot "race", se passe de longs commentaires. Selon un usage courant, traditionnel – attesté par les dictionnaires de l'époque – "race" signifie tout simplement une population, un ensemble démographique, sans aucune des connotations précédemment évoquées. L'adjectif qui suit le mot "race" désigne une position géographique actuelle ou d'origine, s'il y a eu migration. Race normande, race cauchoise est alors l'équivalent de

population de Normandie ou du Pays de Caux. Dans le *Tableau* sinon dans tous les écrits d'André Siegfried, ce sens doit être privilégié » (Nicollet, 2003). Pour mémoire, on rappellera – et ce fut l'expérience de l'auteur de ces lignes quand il était enfant – que les manuels de géographie des années 1950 apprenaient aux petits élèves de l'école primaire que les habitants de la planète étaient subdivisés en race blanche, en race jaune, en race noire et même... en race rouge (les Peaux-Rouges d'Amérique !). L'on sait aussi que l'usage du mot “race” est devenu tabou en France et en Europe depuis la Seconde Guerre mondiale et les horreurs de la barbarie nazie alors que cet usage continue d'exister en Amérique du Nord.

La critique posthume de certaines parties de l'œuvre d'André Siegfried (en particulier *L'âme des peuples*) semble s'expliquer par des clivages apparus entre les diverses sciences sociales. Certaines ne pratiquent pas les “études de terrain” tandis que d'autres en font la clef de voûte de leur démarche. Quelques universitaires n'ont pas vu ou ont ignoré que de nouvelles approches s'étaient instaurées parmi les sciences sociales sur la base d'études et d'investigations menées “sur le terrain”. Voilà pourquoi on observe, depuis deux décennies, une redécouverte de l'homme Siegfried et de l'œuvre siegfriedienne, y compris parmi des chercheurs de culture marxiste. Cela peut se comprendre par l'importance de cette dimension du “terrain” toujours présente dans les écrits de Siegfried. Les critiques, exprimées plus d'un demi-siècle après sa disparition, semblent provenir d'un découplage entre le contexte actuel dans lequel ces critiques ont été conçues et le contexte personnel, scientifique et politique dans lequel Siegfried a vécu.

Quel est aujourd'hui l'état de l'héritage siegfriedien ? Contrairement aux grandes figures de l'université française de son temps, Siegfried n'a pas eu de disciples au sens strict du terme. Cela tient à des raisons institutionnelles. En effet, que ce soit aux Sciences Po ou au Collège de France, il n'a jamais dirigé de thèses doctorales et donc n'a pu former des disciples qui seraient devenus plus tard les patrons de telle ou telle spécialité dans des institutions d'enseignement supérieur de Paris ou de province. C'est par ce biais que non seulement une discipline peut se reproduire mais que la pensée scientifique d'un maître peut survivre. En d'autres mots, l'absence d'un vivier de doctorants n'a pas permis à l'œuvre de Siegfried de trouver une forme de prolongement direct. Cette situation tient aussi au fait que sa démarche solitaire et singulière ne s'est jamais inscrite dans le contexte d'une discipline universitaire bien distincte. De plus, Siegfried n'a jamais été inséré dans une communauté scientifique où d'autres personnes auraient mené des études semblables. L'existence d'une communauté scientifique rassemblée autour d'un même objet ou d'un même champ d'étude permet de faire masse, d'échanger les points de vue, de débattre, de favoriser la fécondation mutuelle (Favre, 1989). Toutefois, l'œuvre de Siegfried a pu trouver une certaine postérité par des

cheminements différents. Cette filiation est triple : l'une relève de la géographie électorale, la seconde est liée à la géographie politique internationale, la troisième se concentre sur la géographie sociale.

La première filiation concerne les études électorales. Jusqu'aux années 1980, les géographes ne s'étaient pratiquement pas investis dans le domaine de la géographie électorale. La postérité différée du *Tableau* n'apparaît qu'avec l'entreprise collective pilotée par Lacoste sous la forme des trois volumes de la *Géopolitique des régions françaises* (1986) où non seulement l'influence de Siegfried est clairement reconnue mais aussi où son approche micro-régionale est favorablement réévaluée (Lacoste, 1986). Chez les politologues, les thèmes abordés par Siegfried sur la vie politique française ont ressurgi par le biais de la sociologie électorale lancée par François Goguel (1909-1999), professeur à l'IEP de Paris de 1948 à 1970. Goguel a analysé les attitudes et les opinions politiques en s'appuyant sur la sociologie électorale. Reprenant, développant et transformant l'héritage de Siegfried, il est devenu un maître de cette spécialité à travers l'analyse de surprenantes permanences départementales ou cantonales. Sa *Géographie des élections françaises sous la Troisième et la Quatrième République* (1970) en représente la meilleure illustration. Dès après 1945, Goguel, selon un cheminement personnel indépendant de Siegfried, va donc présider au développement régulier de cette sociologie électorale qui ne quittera plus Sciences Po puisqu'elle sera poursuivie ultérieurement par des personnalités comme Alain Lancelot ou Jean Charlot. Aujourd'hui, à l'IEP de Paris, l'important CEVIPOF (centre d'étude de la vie politique française) est fréquemment cité par les médias et ses publications font autorité en France. En province, les huit IEP (Aix, Bordeaux, Grenoble, Lille, Lyon, Rennes, Strasbourg, Toulouse) poursuivent des préoccupations de sociologie électorale à travers leurs laboratoires de recherche et leurs publications.

La seconde filiation est liée à la géographie politique internationale. Elle s'est d'abord manifestée dans l'œuvre de Jean Gottmann, notamment dans ses livres les plus connus : *La politique des Etats et leur géographie* (1952), *Megalopolis* (1961) ou encore *The Significance of Territory* (1973). Gottmann retint de Siegfried l'idée que l'espace politique est cloisonné mais que, dans le même temps, il est en constante fluidité sous les coups de l'accélération de l'histoire. Il valorisa aussi une autre démarche siegfriedienne : la vie politique des groupes est à la base du dynamisme des territoires. L'œuvre de Siegfried n'a pas été sans influencer la géopolitique française telle qu'elle a émergé depuis deux ou trois décennies. Siegfried eut la vision des époques et la vision des grands ensembles géographiques. Les essais qu'il consacra aux démocraties anglo-saxonnes et aux grands problèmes internationaux de son temps contenaient de très claires implications géopolitiques et géostratégiques (Claval, 1994). A son époque, les géographes français

ne s'intéressaient pas aux questions de puissances continentales, à la géostratégie des mers et des océans, aux rapports entre les Etats, aux grands canaux internationaux et aux routes maritimes mondiales. La situation a radicalement changé et l'on revient aujourd'hui à bien des thèmes abordés par Siegfried, en citant clairement telle ou telle de ses contributions.

La troisième filiation réside dans la géographie sociale en France. La redécouverte particulière du *Tableau politique de la France de l'Ouest* a permis aux praticiens de cette nouvelle branche de la géographie de reprendre en compte des idées de Siegfried pour alimenter leur démarche. Leur approche s'attarde sur les processus de diffusion, les faits de culture et de civilisation, les identités locales, l'attachement aux territoires, les représentations que se font les individus et les groupes de leur espace perçu et de leur espace vécu sans oublier les réalités sociales de petites sociétés bien localisées. C'est donc sous cet angle inattendu que la dimension "psychologique" de l'œuvre de Siegfried nourrit aujourd'hui les développements d'une géographie sociale "à la française" (Frémont, 1987).

Deux idées capitales furent récurrentes dans la pensée de Siegfried : la crise de l'Occident et le déclin de l'Europe. Si les deux guerres mondiales, la décolonisation et la Guerre Froide signèrent effectivement le déclin de l'Europe sur la scène internationale, parler d'une crise de l'Occident, comme le faisait Siegfried, pouvait paraître hors de propos à son époque tant la position des Etats-Unis était forte. Or, la situation géopolitique mondiale actuelle amène un retour de cette idée compte tenu de l'accélération des changements ainsi que des bouleversements qui s'opèrent sous nos yeux par le jeu de plusieurs phénomènes indépendants mais complémentaires. La disparition de l'URSS a engendré une brutale modification des relations entre les puissances. Le monde est passé à une géostratégie fondée sur les missiles et l'arme atomique. La mondialisation a chambardé les rapports classiques de l'ordre international puisqu'elle marque la fin du monopole que l'Occident a détenu depuis le XVII^{ème} siècle sur l'histoire du monde. Des positions acquises sont remises en question. L'Inde et la Chine ont pris leur place comme acteurs de premier plan tandis que le leadership des Etats-Unis subit un retrait. La montée du fondamentalisme musulman, l'émergence du terrorisme international, la prolifération nucléaire, la piraterie en haute mer, les nettoyages ethniques, l'opposition Nord-Sud et l'irruption des circuits mafio-criminels viennent perturber l'agencement traditionnel des relations internationales. La crise économique et financière mondiale surgie à la fin de la décennie 2000 est venue brutalement rebattre les cartes dans le concert de la communauté des nations, tout en remettant en cause des données qui semblaient immuables. La conjonction de tous ces éléments montre que le centre de gravité du monde a basculé. Les inquiétudes collectives exprimées dans les démocraties du monde nord-atlantique en sont le

révélateur. Il y a donc une réactualisation très forte du thème siegfriedien de la crise de l'Occident, même si les éléments de ce thème ne sont pas tout à fait les mêmes que ceux déclinés par Siegfried depuis l'entre-deux-guerres jusqu'à sa disparition en 1959.

Plus de cinquante ans se sont écoulés depuis la mort d'André Siegfried. Ce recul permet de le saisir comme un passeur et comme un observateur ayant possédé au plus haut point une *intuition créatrice*. Il a su pressentir les mouvements alors que ses contemporains les ignoraient. Il a su comprendre les pays étrangers dans leurs caractéristiques spécifiques. Sa double expérience de voyageur international et de témoin de la vie politique française lui procura cet instrument incomparable d'analyse que fut sa méthode comparative (Ysmal, 1975). A toutes les échelles géographiques, cet homme de l'espace fut une sorte de *conscience-miroir* du XXème siècle (Pommier, 1967). Mais, aujourd'hui encore, il reste une question centrale qui n'a jamais reçu de réponse. Et cette question, on peut l'intituler le *mystère Siegfried* : comment se fait-il que ce voyageur humaniste à l'écoute du monde, ce psychologue des peuples et cet explorateur des affaires internationales ait complètement ignoré dans ses études les *deux grands espaces totalitaires du XXème siècle*, à savoir, d'un côté, l'URSS, la Chine, les pays communistes et, de l'autre, l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste ? Peut-être parce que ces pays n'étaient pas des espaces de liberté de l'intelligence et de liberté de l'individu et que, par conséquent, ils représentaient, à ses yeux, au pire, des monstruosité inabordables, au mieux, des taches inopportunes sur la carte politique du globe. L'impossibilité totale d'y mener ses enquêtes de terrain avec la pleine liberté dont il jouissait ailleurs fut, aussi et sans doute, à l'origine de ce renoncement.

BIBLIOGRAPHIE

I - SUR ANDRÉ SIEGFRIED ET AUTOUR D'ANDRÉ SIEGFRIED

AIREY, Willis, « La Nouvelle-Zélande cinquante ans après Siegfried », *Revue de Psychologie des Peuples*, 1958, vol. 13, n° 3, p. 324 à 344.

ARDAILLOU, Pierre, « Jules Siegfried, un protestant au service d'une République modérée et sociale », *Cahiers Havrais de Recherche Historique*, 1992, n° 51, p. 75 à 92.

ARDAILLOU, Pierre, *Les républicains du Havre et du pays de Caux occidental au XIX^{ème} siècle*, Paris, Université Paris IV-Sorbonne, thèse d'histoire sous la direction de Jean-Pierre Chaline, 1993.

ARON, Raymond, *La lutte des classes, nouvelles leçons sur les sociétés industrielles*, Paris, Gallimard, 1964.

ASSOCIATION ANDRÉ SIEGFRIED, *Hommage à André Siegfried*, Paris, Association André Siegfried, 1961 (textes de Pierre Renouvin, Jean Schlumberger, Henry Deroy, Roger Seydoux, Marcel Bataillon, Edouard Bonnefous, André Chamson, Claude Terrier, John U. Nef, Louis Joxe)

AZEMA, Jean-Pierre et Michel WIEVIORKA, *Vichy 1940-1944*, Paris, Librairie Académique Perrin, 2000.

BERGERON, Gérard, *Quand Tocqueville et Siegfried nous observaient...*, Sillery, Les Presses de l'Université du Québec, 1990.

BIRNBAUM, Pierre, « André Siegfried : la géographie des races », in *La France aux Français. Histoire des haines nationalistes*, Paris, Editions du Seuil, 1993, p. 145 à 186

(notes p. 350 à 357).

BOEGNER, Philippe, *Carnets du pasteur Boegner 1940-1945*, Paris, Fayard, 1992.

BOLLE, Pierre, « André Siegfried », in ENCREVE, André (sous la direction de), *Les Protestants. Dictionnaire du monde religieux contemporain*, Paris, Beauchesne, 1990, p. 460.

BONNEFOUS, Edouard, « Le centenaire d'André Siegfried », *Nouvelle Revue des Deux Mondes*, 1975, n° 7, p. 17 à 23.

BONNEFOUS, Edouard, « André Siegfried, un voyageur à l'écoute du monde », *Les Nouvelles Littéraires* du 7 avril 1975.

BONNEFOUS, Edouard (sous la direction de), *L'œuvre scientifique d'André Siegfried*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1977.

BOULET, François, *André Siegfried (1875-1959) : un maître à penser au XX^{ème} siècle*, Saint-Germain-en-Laye, 2001 (mémoire de 25 pages déposé au Centre d'Histoire de Sciences Po).

BRISSON, Pierre, « André Siegfried est mort », *Le Figaro* du lundi 30 mars 1959.

BROC Numa, « Jacques Siegfried 1840-1909 », in *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIX^{ème} siècle*, Paris, Editions du CTHS, 1992, tome 2 Asie, p. 414 à 416.

BROC, Numa, « André Siegfried 1875-1959 », in *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIX^{ème} siècle*, Paris, Editions du CTHS, 1999, tome 3 Amérique, p. 304 et 305.

BROC, Numa, « André Siegfried 1875-1959 », in *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIX^{ème} siècle*, Paris, Editions du CTHS, 2003, tome 4 Océanie, p. 357.

BULEON, Pascal, « Siegfried, la Normandie et les tempéraments politiques, quelques raisons d'une redécouverte », *Etudes Normandes*, 1989, vol. 38, n° 2, p. 69 à 84.

CABANEL, Patrick (sous la direction de), « André Siegfried et la Lozère : publication d'un cours inédit professé au Collège de France en février 1936 », in *La vie politique en Lozère entre 1815 et 1939*, Mende, Conseil Général de la Lozère, 1992, p. 199 à 226.

CABANEL, Patrick, « André Siegfried et la Méditerranée : le travail empaysagé et le chasseur de frontières », *Cahiers de la Villa Kérylos*, 1997, n° 7, p. 175 à 192.

CABANEL, Patrick, *Les Protestants et la République de 1870 à nos jours*, Bruxelles, Editions Complexe, 2000.

CABANEL, Patrick, *Le Dieu de la République : aux sources protestantes de la laïcité (1860-1900)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003.

CABANEL, Patrick, « André Siegfried et le protestantisme », *Séminaire à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris*, 2004 (www.chevs.sciences-po.fr/fichiers_pdf/siegfried)

CASTELLAN, Georges (sous la direction de), *Histoire de Vence et du pays vençois*, Aix-en-Provence, Edisud, 1992.

CHABRUT, Gilbert, « Interview d'André Siegfried », *Le Guide Protestant de l'Edition, bulletin bibliographique trimestriel*, 1946, n° 5.

CHAMBELLAND, Colette, *Le Musée Social et son temps*, Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1998.

CHARLE, Christophe et Eva TELKES, *Les professeurs du Collège de France (1901-1939)*, Paris, INRP/CNRS, 1988.

CHEVALIER, Louis, « André Siegfried et Paris », in BONNEFOUS, Edouard (sous la direction de), *L'œuvre scientifique d'André Siegfried*, Paris, Presses de la FNSP, 1977, p. 99 à 111.

CHEVALIER, Michel, « Problèmes de la géographie électorale française », *Revue Géographique de l'Est*, 1985, vol. 25, n° 1, p. 98 à 113.

CHEVALIER, Michel, « Siegfried et l'école française de géographie : un problème de sociologie universitaire », *Etudes Normandes*, 1989, vol. 38, n° 2, p. 17 à 23.

CHEVALLIER, Jean-Jacques, « André Siegfried : évocation et gratitude », in BONNEFOUS, Edouard (sous la direction de), *L'œuvre scientifique d'André Siegfried*, Paris, Presses de la FNSP, 1977, p. 112 à 117.

CLARET, Philippe, « André Siegfried et la psychologie politique. Contribution à la relecture d'une œuvre scientifique », *Cahiers de Sociologie Economique et Culturelle*, 1995, n° 231, p. 9 à 33.

CLARET, Philippe, « Regards sur l'histoire d'une entreprise intellectuelle : L'Institut Havrais et la Revue de Psychologie des Peuples – Ethnopsychologie (1946-1982) », *Cahiers de Sociologie Economique et Culturelle*, 1996, n° 26, p. 17 à 34.

CLARET, Philippe, *La personnalité collective des nations. Théories anglo-saxonnes et conceptions françaises du caractère national*, Bruxelles, Editions Bruylant, 1998 (version publiée de *La notion de personnalité nationale. Essai d'analyse comparée des théories modernes françaises et anglo-saxonnes*, Université de Bordeaux I, thèse de doctorat d'Etat, 1993, 539 pages, Prix Montesquieu 1993).

CLARET, Philippe, « Psychologie collective, psychologie des peuples et science politique en France depuis 1870 : histoire d'un rendez-vous manqué », in KAIL, Michel et Geneviève VERMES, *La psychologie des peuples et ses dérives*, Paris, CNDP, 1999.

CLARET, Philippe, « Theories of National Personality Revisited : Anglo-American Models and French Conceptions », in DIECKHOFF, Alain et Natividad GUTIERREZ (sous la direction de), *Modern Roots. Studies of National Identity*, Aldershot, Ashgate, 2001, p. 43 à 72.

CLAVAL, Paul, « André Siegfried et les démocraties anglo-saxonnes », *Etudes Normandes*, 1989, vol. 38, n° 2, p. 121 à 135.

CLAVAL, Paul, *Géopolitique et géostratégie*, Paris, Nathan, 1994.

CLAVAL, Paul, *Histoire de la géographie française de 1870 à nos jours*, Paris, Nathan, 1998.

COINTET, Michèle, *Le Conseil National de Vichy 1940-1944*, Paris, Aux Amateurs de Livres, 1989.

COLLIN-DELAUVAUD, Claude, DUCLOS, France et Michel QUETIN, *Les voyageurs photographes et la Société de Géographie 1850-1910*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 1998.

COX, Kevin, « The Voting Decision in a Spatial Context », *Progress in Human Geography*, 1979, vol. 1, p. 81 à 117.

DIJKINK, Gertjan, *National Identity and Geopolitical Visions*, London, Routledge, 1996.

FAVRE, Pierre, « La science politique en France depuis 1945 », *Revue Internationale de Science Politique*, 1981a, vol. 2, n° 1, p. 95 à 120.

FAVRE, Pierre, « Les sciences d'Etat entre déterminisme et libéralisme. Emile Boutmy (1835-1906) et la création de l'Ecole Libre des Sciences Politiques », *Revue Française de Sociologie*, 1981b, vol. 22, p. 429 à 465.

FAVRE, Pierre, *Naissances de la science politique en France (1870-1914)*, Paris, Fayard,

1989.

FORESTIER, Sylvie, *Les Chagall de Chagall*, Paris, Editions Albin Michel, 1988.

FREMONT, Armand, *La région espace vécu*, Paris, Presses Universitaires de France, 1976.

FREMONT, Armand, « Relire Siegfried en Normandie aujourd'hui », *Etudes Normandes*, 1987, vol. 36, n° 4, p. 9 à 16.

GAY, François (sous la direction de), « André Siegfried, la politique et la géographie », *Etudes Normandes*, 1989, vol. 38, n° 2, 136 pages.

GAY, François, « André Siegfried : un géographe moraliste », *Etudes Normandes*, 1989, vol. 38, n° 2, p. 25 à 36.

GEORGES-PICOT, Jacques, *Souvenirs d'une longue carrière. De la rue de Rivoli à la Compagnie de Suez (1920-1971)*, Paris, Imprimerie Nationale, 1993.

GIBLIN, Béatrice, « Les géographes, les élections et la sociologie électorale », *Etudes Normandes*, 1989, vol. 38, n° 2, p. 51 à 59.

GOGUEL, François, « En mémoire d'André Siegfried », *Revue Française de Science Politique*, 1959, vol. 9, n° 2, p. 333 à 339.

GOGUEL, François, « André Siegfried : l'homme et l'œuvre », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, 1975, vol. 121, n° 1, p. 1 à 16.

GOGUEL, François, « André Siegfried et la vie politique française », in BONNEFOUS, Edouard (sous la direction de), *L'œuvre scientifique d'André Siegfried*, Paris, Presses de la FNSP, 1977, p. 37 à 47.

GOGUEL, François, « André Siegfried », *Etudes Normandes*, 1989, vol. 38, n° 2, p. 9 à 11.

GOTTMANN, Jean, *La politique des Etats et leur géographie*, Paris, Armand Colin, 1952.

GOTTMANN, Jean, « Siegfried, André », in BOGDANOR, Vernon (sous la direction de), *The Blackwell Encyclopedia of Political Institutions*, Oxford, Basil Blackwell, 1987, p. 565 et 566.

GOTTMANN, Jean, « En travaillant avec André Siegfried », *Etudes Normandes*, 1989, vol. 38, n° 2, p. 13 à 16.

GRAWITZ, Madeleine, « Psychologie et politique », in GRAWITZ, Madeleine et Jean LECA, *Traité de science politique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1985, tome 3, p. 1 à 139.

GUILLOREL, Hervé, « Un aspect méconnu de Siegfried géographe : les processus de diffusion et de contagion », *Etudes Normandes*, 1989, vol. 38, n° 2, p. 87 à 92.

HAMP, Pierre, *Il faut que vous naissiez de nouveau*, Paris, Gallimard, 1935.

HERIN, Robert (sous la direction de), *L'Ouest politique, 75 ans après Siegfried*, Caen, Presses Universitaires de Caen, collection Géographie Sociale n° 6, 1987.

HOOSON, David (sous la direction de), *Geography and National Identity*, Oxford, Blackwell, 1994.

INSTITUT DE FRANCE, *Un tour du monde en photographies, 1860-1880. La collection Jacques Siegfried*, Paris, Institut de France, 2005.

JOSEPH, Lawrence, *Catherine Pozzi. Une robe couleur du temps*, Paris, Editions de la Différence, 1988.

KLEINSCHMAGER, Richard, « André Siegfried et l'Europe », *Etudes Normandes*, 1989, vol. 38, n° 2, p. 115 à 119.

LACOSTE, Yves (sous la direction de), *Géopolitique des régions françaises*, Paris, Fayard, 1986.

LACOSTE, Yves, « André Siegfried, le destin géopolitique de l'Occident et le problème de l'Afrique du Sud », *Etudes Normandes*, 1989, vol. 38, n° 2, p. 93 à 102.

LA MAZIERE, Alice, « Un citoyen du monde avant la lettre : M. André Siegfried, de l'Académie Française », *Charente Libre* du 18 avril 1950.

LANCELOT, Alain, « André Siegfried et les problèmes électoraux », in BONNEFOUS, Edouard (sous la direction de), *L'œuvre scientifique d'André Siegfried*, Paris, Presses de la FNSP, 1977, p. 48 à 64.

LANDOWSKI, Eric, « Du politique au politologique : analyse d'un article d'André Siegfried », in GREIMAS, Algirdas Julien et Eric LANDOWSKI (sous la direction de), *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, Paris, Hachette, 1979, p. 103 à 127.

LAURENDEAU, André, « Compte rendu de l'ouvrage d'André Siegfried : le Canada

puissance internationale », *Le Devoir* (Montréal) du 13 février 1937.

LE LANNOU, Maurice, « La géographie est-elle une science politique ? », *Revue Française de Science Politique*, 1961, vol. 11, p. 809 à 818.

LE LANNOU, Maurice, « La leçon d'André Siegfried », *Le Monde* des 6-7 avril 1975.

LE LANNOU, Maurice, « André Siegfried et la géographie politique », in BONNEFOUS, Edouard (sous la direction de), *L'œuvre scientifique d'André Siegfried*, Paris, Presses de la FNSP, 1977, p. 15 à 33.

LELAURAIN, Jean-Louis et Alphonse CHAVE, *Vence, Vence*, Syndicat d'Initiative, 1952, préface d'André Siegfried.

LEY, David et Marwyn S. SAMUELS, *Humanistic Geography, Prospects and Problems*, Chicago, Maaroufa Press, 1978.

MAFFRE, Philippe, « Jacques Siegfried, patron de l'enseignement commercial supérieur », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 1988, vol. 35, p. 594 à 613.

MARTIN-SIEGFRIED, Alfred (Colonel), *André Siegfried, la Méditerranée et son environnement*, Nice, Université de Nice, thèse de doctorat d'université en architecture-urbanisme-droit de l'environnement, 1983, 183 pages.

MENSION-RIGAU, Eric, *Boni de Castellane*, Paris, Editions Perrin, 2008.

MERCIER, Lucien, *Les universités populaires, 1899-1914 : éducation populaire et mouvement ouvrier au début du siècle*, Paris, Editions Ouvrières, 1986.

MERLIN, Roger, *Jules Siegfried : sa vie, son œuvre*, Paris, Musée Social, 1929.

METRAUX, Rhoda et Margaret MEAD (sous la direction de), *The Study of Culture at a Distance*, Chicago, University of Chicago Press, 1953.

METRAUX, Rhoda et Margaret MEAD, *Themes in French Culture, Preface to a Study of French Community*, Palo Alto, Stanford University Press, 1954 (traduction française : *Thèmes de « culture » de la France, Introduction à une étude de la communauté française*, Le Havre, Collection de l'Institut Havrais de Sociologie Economique et de Psychologie des Peuples, 1957).

MILZA, Pierre, « Présentation de la réédition 1995 du Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République », in SIEGFRIED, André, *Tableau politique de la France de l'Ouest*, Paris, Imprimerie Nationale Editions, 1995, p. 7 à 35.

MIROGLIO, Abel, « L'œuvre sociologique de M. André Siegfried », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1945, vol. 50, n° 4, p. 272 à 302.

MIROGLIO, Abel, *L'œuvre d'André Siegfried*, Le Havre, à compte d'auteur, 1946.

MIROGLIO, Abel, « La France vient de perdre un grand Normand », *Revue La Forêt Privée*, 1959, n° 8, p. 20 à 22.

MIROGLIO, Abel, *La psychologie des peuples*, Paris, Presses Universitaires de France, collection Que Sais-Je ? , 1971, 4ème édition.

MIROGLIO, Abel, « Pour le centenaire de sa naissance. Un grand Havrais : André Siegfried », *Havre Libre* du vendredi 7 novembre 1975, p. 3.

MIROGLIO, Abel, *André Siegfried, un grand Havrais*, Le Havre, Bulletin Maritime du Havre, 1977, 20 pages.

MIROGLIO, Abel, « Un grand Havrais : André Siegfried », *Etudes Normandes*, 1978, vol. 27, n° 2-3, p. 47 à 61.

NEGRE, Théodore, *Le Havre, étude de géographie urbaine*, Le Havre, Imprimerie Marcel Etaix, 1947, préface d'André Siegfried.

NICOLLET, Albert, « André Siegfried et Le Havre », *Etudes Normandes*, 1989, vol. 38, n° 2, p. 37 à 48.

NICOLLET, Albert, « André Siegfried à la recherche de la psychologie des Normands », *Cahiers de Sociologie Economique et Culturelle. Ethnopsychologie*, 1995, n° 23, p. 35 à 46.

NICOLLET, Albert, *Un homme, une ville, une œuvre : Abel Miroglio*, Le Havre, Institut Havrais de Sociologie, numéro hors série des Cahiers de Sociologie Economique et Culturelle, 1999.

NICOLLET, Albert, « La construction d'une identité de la Normandie dans la première moitié du XXème siècle », *Etudes Normandes*, 2003, vol. 52, n° 1, p. 11 à 24.

PHILIPPONNEAU, Michel, « Le tempérament politique de la Bretagne 75 ans après Siegfried », *Etudes Normandes*, 1989, vol. 38, n° 2, p. 61 à 68.

POMMIER, Jean, *Notice sur la vie et les travaux d'André Siegfried (1875-1959)*, Paris, Institut de France, 1961.

POMMIER, Jean, « Un homme de l'espace : André Siegfried », in *Dialogues avec le*

passé. Etudes et portraits littéraires, Paris Librairie Nizet, 1967, p. 412.

POZZI, Catherine, *Journal 1913-1934*, Paris, Editions Ramsay, 1987.

RAIN, Pierre, « André Siegfried, ambassadeur de la pensée française à travers le monde », *Revue Politique et Parlementaire*, 1959, p. 359 à 364.

RAIN, Pierre, *L'Ecole Libre des Sciences Politiques (1871-1945)*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1963.

RENOUVIN, Pierre et Jean-Baptiste DUROSELLE, *Introduction à l'histoire des relations internationales*, Paris, Editions Armand Colin, 1954.

ROBIC, Marie-Claire et Jean-Louis TISSIER, *Entretiens d'Oxford avec Jean Gottmann*, Paris, CNRS-EHGEO, 1993 (transcriptions des entrevues avec Jean Gottmann réalisées à Oxford en 1993)

ROUSSELIER, Nicolas, « Siegfried, André 1875-1959 », in JUILLARD, Jacques et Michel WINOCK, *Dictionnaire des intellectuels français. Les personnes, les lieux, les moments*, Paris, Editions du Seuil, 1996, p. 1060 et 1061

SABATIER, Elisa, *Madame Jules Siegfried : 1848-1922*, Privas, Imprimerie Loubarie et Fils, 1924.

SANGUIN, André-Louis, « La géographie humaniste ou l'approche phénoménologique des lieux, des paysages et des espaces », *Annales de Géographie*, 1981, vol. 90, n° 501, p. 560 à 587.

SANGUIN, André-Louis, « André Siegfried : An Unconventional French Political Geographer », *Political Geography Quarterly*, 1985a, vol. 4, n° 1, p. 79 à 83.

SANGUIN, André-Louis, « André Siegfried et la géographie politique », *Etudes Normandes*, 1985b, vol. 34, n° 2, p. 63 à 68.

SANGUIN, André-Louis, « Le Canada cinquante ans après Siegfried : postface et points de rupture », *Etudes Normandes*, 1989, vol. 38, n° 2, p. 103 à 113.

SANGUIN, André-Louis, « Le Canada puissance internationale : variations sur un thème d'André Siegfried », *Etudes Canadiennes/Canadian Studies*, 1992, vol. 18, n° 33, p. 73 à 80.

SANGUIN, André-Louis, « Présentation d'un inédit d'André Siegfried : la géographie des odeurs (1947) », in DULAU, Robert et Jean-Robert PITTE, *Géographie des odeurs*, Paris, Editions L'Harmattan, 1998, p. 19.

SCHEMEIL, Yves, « Les cultures politiques », in GRAWITZ, Madeleine et Jean LECA (sous la direction de), *Traité de science politique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1985, tome 3, p. 237 à 307.

SEYDOUX, Roger, « Le mercredi, André Siegfried monte en chaire aux Sciences Po », *Le Figaro Littéraire* du 6 mai 1950.

SEYDOUX, Roger, « Maître à penser d'une génération. Ce qu'il était pour "Sciences Po" », *Le Figaro Littéraire* du 4 avril 1959.

SIEGFRIED, Jacques, *Seize mois autour du monde 1897-1869 et particulièrement aux Indes, en Chine et au Japon*, Paris, Hetzel, 1869.

SOPPELSA, Jacques, « André Siegfried (1875-1959) », in PINCHEMEL, Philippe (sous la direction de), *Deux siècles de géographie française*, Paris, Editions du CTHS, 1984, p. 151 et 152.

STOETZEL, Jean, *La psychologie sociale*, Paris, Flammarion, 1963.

TARDIF, Françoise, « Il y a cent ans naissait André Siegfried », *Le Havre-Presse* du lundi 21 avril 1975, p. 3.

WACHTEL, Harvey J., « Profile : André Siegfried », *The Harvard Crimson* du 21 décembre 1955 (journal des étudiants de l'Université Harvard).

WYLIE, Laurence, « André Siegfried à Harvard », in BONNEFOUS, Edouard (sous la direction de), *L'œuvre scientifique d'André Siegfried*, Paris, Presses de la FNSP, 1977, p. 67 à 95.

YON, Armand, « André Siegfried et le Canada », in *Le Canada français vu de France (1830-1914)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1975.

YSMAL, Colette, « André Siegfried ou l'intuition créatrice », *Le Monde* du 20 mars 1975.

II – LES LIVRES D'ANDRÉ SIEGFRIED

Cette liste est présentée par ordre chronologique et ne mentionne que la date de la première édition de chaque ouvrage. D'une manière non exhaustive, elle inclut les principales traductions en langues étrangères. Ces traductions montrent la portée mondiale de l'œuvre. Par contre, la liste proposée ci-dessous exclut les articles parus dans les revues

scientifiques ainsi que les articles parus dans les journaux quotidiens, dans les hebdomadaires et dans les mensuels, tant en France qu'à l'étranger. La bibliographie complète de l'œuvre d'André Siegfried est donc une entreprise qui reste à bâtir.

1904 – *La démocratie en Nouvelle-Zélande*, Paris, Editions Armand Colin, 360 pages.

1904 – *Edward Gibbon Wakefield et sa doctrine de la colonisation systématique*, Paris, Editions Armand Colin, 117 pages.

1906 – *Le Canada, les deux races. Problèmes politiques contemporains*, Paris, Editions Armand Colin, 272 pages.

1907 – *The Race Question in Canada*, London, Eveleigh Nash, 343 pages.

1909 – *Le régime de la propriété dans le pays de Caux*, Paris, Rousseau.

1911 – *Le régime et la division de la propriété dans le Maine et l'Anjou*, Paris, Rousseau.

1913 – *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République*, Paris, Editions Armand Colin, XXVIII + 536 pages (réédition Armand Colin, 1964 ; réédition Reprints Slatkine, 1980 ; réédition Editions de l'Imprimerie Nationale, 1995).

1914 – *Democracy in New Zealand*, London, Bell & Sons (réédité en 1982 sous le même titre : Wellington (Nouvelle-Zélande), Victoria University Press, 408 pages).

1916 – *Deux mois en Amérique du Nord à la veille de la guerre : juin-juillet 1914*, Paris, Editions Armand Colin, IX + 139 pages.

1924 – *L'Angleterre d'aujourd'hui : son évolution économique et politique*, Paris, Editions G. Crès, 319 pages.

1924 – *Post-War Britain*, London, Jonathan Cape, 314 pages.

1927 – *Les Etats-Unis d'aujourd'hui*, Paris, Editions Armand Colin, 362 pages.

1927 – *America Comes at Age*, New York, Harcourt, Brace and Co, 358 pages.

1929 – *Die Vereinigten Staaten von Amerika*, Zürich, Orell Füssli Verlag, 305 pages.

1930 – *France, A Study in Nationality*, New Haven (Connecticut), Yale University Press, 122 pages.

1930 – *Tableau des partis en France*, Paris, Editions Bernard Grasset, 247 pages.

- 1931 – *Das Heutige Frankreich*, Stuttgart, Deutsche Verlags, 163 pages.
- 1931 – *Los Estados Unidos de hoy*, Madrid, Compania Iberoamericana de Publicaciones, 454 pages.
- 1931 – *La crise britannique au XX^{ème} siècle*, Paris, Editions Armand Colin, 216 pages.
- 1931 – *England's Crisis*, London, Jonathan Cape, 256 pages.
- 1931 – *Die Englische Krise*, Berlin, S. Fischer, 237 pages.
- 1932 – *La crisi dell'Inghilterra*, Milano, Bompiani.
- 1932 – *La crisis britanica en el siglo XX*, Madrid, Editorial Espasa Calpe, 263 pages.
- 1933 – *Impressions of South America*, London, Jonathan Cape, 128 pages.
- 1934 – *Amérique latine*, Paris, Editions Armand Colin, 179 pages.
- 1935 – *La crise de l'Europe*, Paris, Editions Calmann-Lévy, 127 pages.
- 1935 – *Europe's Crisis*, London, Jonathan Cape, 128 pages.
- 1937 – *Le Canada puissance internationale*, Paris, Editions Armand Colin, 234 pages.
- 1937 – *Canada, An International Power*, London, Jonathan Cape, 315 pages.
- 1937 – *Il Canada potenza internazionale*, Milano, Istituto per gli Studi di Politica Internazionale, 358 pages.
- 1937 – *Impressions du Brésil*, Le Havre, Imprimerie du Journal Le Petit Havre, 25 pages.
- 1938 – *Qu'est-ce que l'Amérique ?*, Paris, Editions Flammarion, 48 pages.
- 1939 – *Vue générale de la Colombie*, Paris, Editions France-Amérique, 28 pages.
- 1940 – *Suez, Panama et les routes maritimes mondiales*, Paris, Editions Armand Colin, VI + 299 pages.
- 1940 – *Suez and Panama*, New York, Harcourt Brace & Co, 400 pages.
- 1942 – *Jules Siegfried 1837-1922*, Paris, Editions Firmin-Didot, 144 pages.

- 1943 – *Quelques maximes*, Paris, Editions Jacques Haumont, 191 pages.
- 1943 – *Vue générale de la Méditerranée*, Paris, Editions Gallimard, 191 pages.
- 1946 – *The Mediterranean*, New York, Duell, Sloane and Pearce, 221 pages.
- 1946 – *Mes souvenirs de la Troisième République : mon père et son temps*, Jules Siegfried 1837-1922, Paris, Editions du Grand Siècle, 150 pages.
- 1946 – *France, Angleterre, Etats-Unis, Canada*, Paris, Editions Emile-Paul Frères.
- 1947 – *La Suisse démocratie témoin*, Neuchâtel, Editions de la Baconnière, 238 pages
- 1949 – *Afrique du Sud : notes de voyage*, Paris, Editions Armand Colin, 160 pages.
- 1949 – *L'âme des peuples*, Paris, Editions Hachette, 222 pages.
- 1949 – *Géographie électorale de l'Ardèche sous la III^{ème} République*, Paris, Editions Armand Colin, 140 pages.
- 1949 – *Die Schweiz. Eine Verwirklichung der Demokratie*, Stuttgart, S. Hirzel.
- 1950 – *La Fontaine, Machiavel français*, Paris, Editions Fragrance, 143 pages.
- 1950 – *Switzerland, A Democratic Way of Life*, London, Cape, 223 pages.
- 1950 – *Savoir parler en public*, Paris, Editions Albin Michel, 192 pages.
- 1950 – *Cotonniers aux Indes*, Paris, Imprimerie Chaix.
- 1951 – « Approaches to an Understanding of Modern France », in EARLE, Edward Mead (sous la direction de), *Modern France - Problems of the Third and the Fourth Republics*, Princeton, Princeton University Press, 1951.
- 1951 – (avec André Latreille) *Les forces religieuses et la vie politique : le catholicisme et le protestantisme*, Paris, Editions Armand Colin, 218 pages.
- 1951 – *Géographie humoristique de Paris*, Paris, Editions La Passerelle, 168 pages.
- 1951 – *Voyage aux Indes*, Paris, Editions Armand Colin, 164 pages.
- 1951 – *Volkskarakters. Balanceren tussen tijd en tijdloosheid*, Haarlem, Tjeenk Willink & Zoon, 196 pages.

- 1951 – *Africa Journey*, London, Jonathan Cape, 159 pages.
- 1952 – *The Character of Peoples*, London, Jonathan Cape, 190 pages.
- 1952 – *Nations Have Souls*, New York, G.P. Putnam's Sons, 236 pages.
- 1952 – *Maximas*, Barcelona, Editorial Gustavo Gili, 62 pages.
- 1952 – *Géographie poétique des cinq continents*, Paris, Editions La Passerelle, 339 pages.
- 1953 – *L'Alsace*, Paris, Editions Mondiales Del Duca.
- 1954 – *Tableau des Etats-Unis*, Paris, Editions Armand Colin, 348 pages.
- 1954 – *USA Aufstieg zur Weltmach. Volk, Wirtschaft, Politik*, Zürich, Orell Füssli, 283 pages.
- 1955 – *America at Mid-Century*, New York, Harcourt & Brace, 357 pages.
- 1955 – *Aspects du XX^{ème} siècle*, Paris, Editions Hachette, 224 pages.
- 1956 – *Aspekten des Zwanzigsten Jahrhunderts*, Stuttgart, Europäischer Buchclub, 217 pages.
- 1956 – *De la III^{ème} à la IV^{ème} République*, Paris, Editions Bernard Grasset, 271 pages.
- 1956 – *Panorama degli Stati Uniti*, Bari, Laterza, 414 pages.
- 1956 – *Panorama de los Estados Unidos*, Madrid, Aguilar, 433 pages.
- 1957 – *Mes souvenirs d'enfance*, Bourges, Imprimerie Tardy, 85 pages.
- 1957 – *Normandie*, Paris, Hachette-Les Albums des Guides Bleus, 127 pages.
- 1958 – *De la IV^{ème} à la V^{ème} République au jour le jour*, Paris, Editions Bernard Grasset, 323 pages.
- 1958 – *Les voies d'Israël : essai d'interprétation de la religion juive*, Paris, Editions Hachette, 176 pages.
- 1959 – *Frankreich Vierte Republik*, Stuttgart, Deutsche Verlags – Anstalt, 268 pages.

1960 – *Itinéraires de contagions : épidémies et idéologies*, Paris, Editions Armand Colin, 166 pages.

1960 – *Routes of Contagion*, New York, Harcourt Brace & World, 98 pages.

1965 – *El alma de los pueblos*, Madrid, Ediciones Norte y Sur, 211 pages.

III – LES COURS D’ANDRÉ SIEGFRIED AUX « SCIENCES PO »

1941 – *Géographie économique*, Paris, CDU, 424 pages (cours à l’Ecole Libre des Sciences Politiques en 1940-1941 puis à l’Institut d’Etudes Politiques de Paris, nouvelles éditions en 1946, 1949, 1950, 1954).

1944 – *Les échanges internationaux*, Paris, CDU, 390 pages (cours à l’Ecole Libre des Sciences Politiques en 1943-1944 puis à l’Institut d’Etudes Politiques de Paris, nouvelles éditions en 1945, 1947, 1949, 1951, 1955).

1945 – *Les Etats-Unis contemporains*, Paris, CDU, 164 pages (cours à l’Ecole Libre des Sciences Politiques en 1944-1945).

1947 – *Les Etats-Unis et la civilisation américaine*, Paris, CDU, 435 pages (cours à l’Institut d’Etudes Politiques de Paris, nouvelle édition en 1951).

1950 – *Les canaux internationaux et les grandes routes maritimes mondiales*, Paris, Editions Sirey, 67 pages.

L'HARMATTAN, ITALIA

Via Degli Artisti 15 ; 10124 Torino

L'HARMATTAN HONGRIE

Könyvesbolt ; Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

L'HARMATTAN BURKINA FASO

Rue 15.167 Route du Pô Patte d'oie
12 BP 226
Ouagadougou 12
(00226) 76 59 79 86

ESPACE L'HARMATTAN KINSHASA

Faculté des Sciences Sociales,
Politiques et Administratives
BP243, KIN XI ; Université de Kinshasa

L'HARMATTAN GUINÉE

Almamy Rue KA 028
En face du restaurant le cèdre
OKB agency BP 3470 Conakry
(00224) 60 20 85 08
harmattanguinee@yahoo.fr

L'HARMATTAN CÔTE D'IVOIRE

M. Etien N'dah Ahmon
Résidence Karl / cité des arts
Abidjan-Cocody 03 BP 1588 Abidjan 03
(00225) 05 77 87 31

L'HARMATTAN MAURITANIE

Espace El Kettab du livre francophone
N° 472 avenue Palais des Congrès
BP 316 Nouakchott
(00222) 63 25 980

L'HARMATTAN CAMEROUN

BP 11486
(00237) 458 67 00
(00237) 976 61 66
harmattancam@yahoo.fr